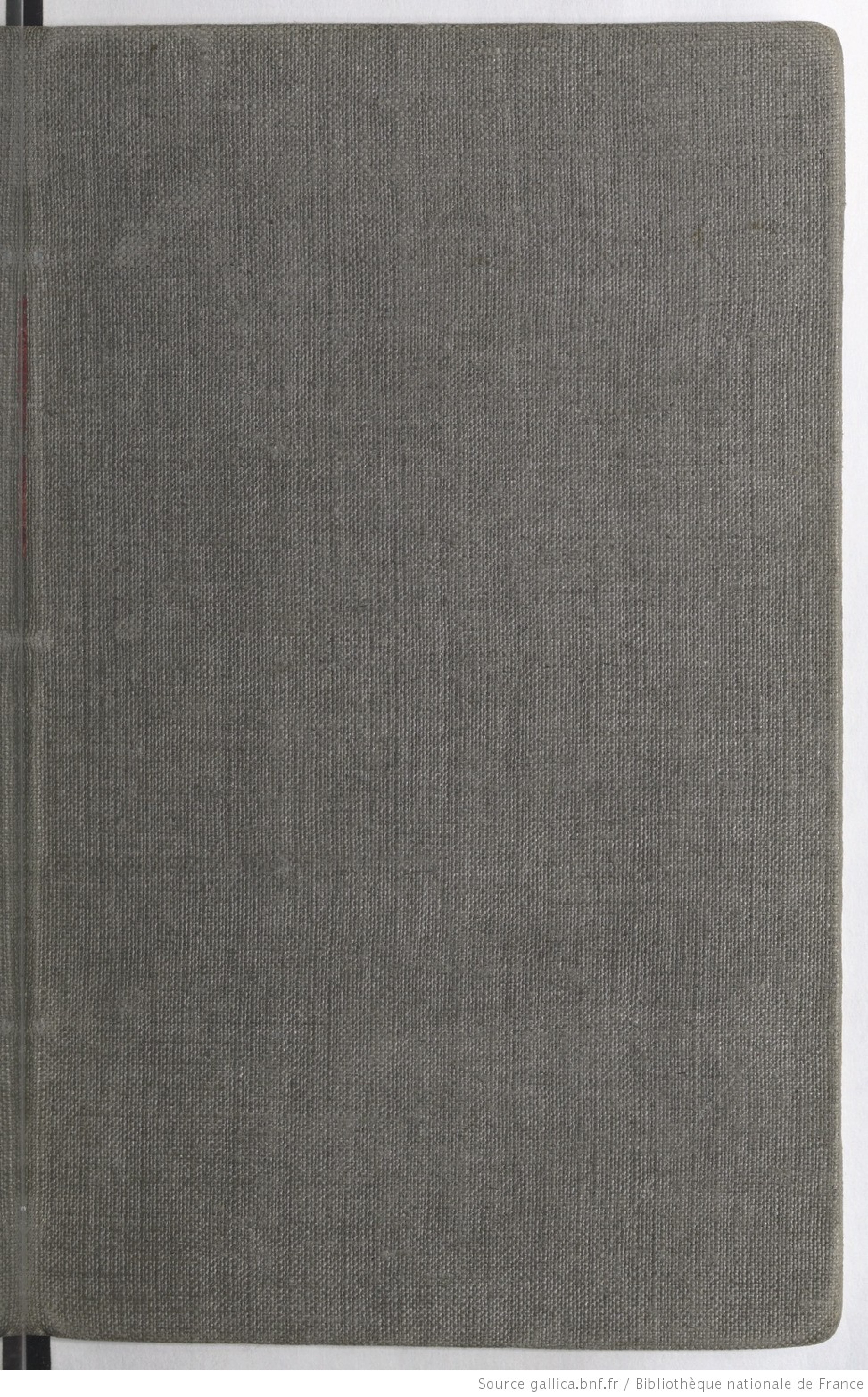
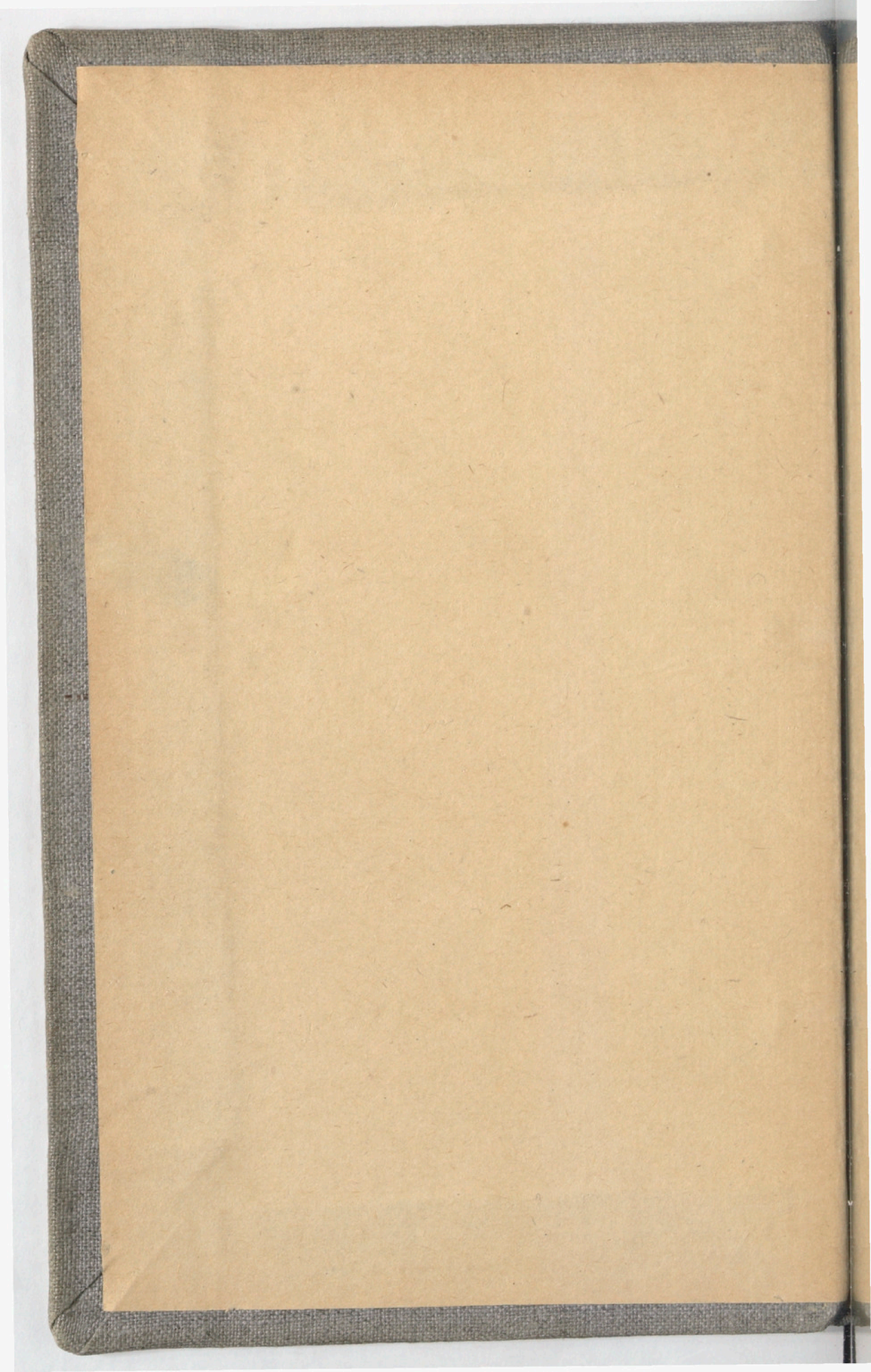
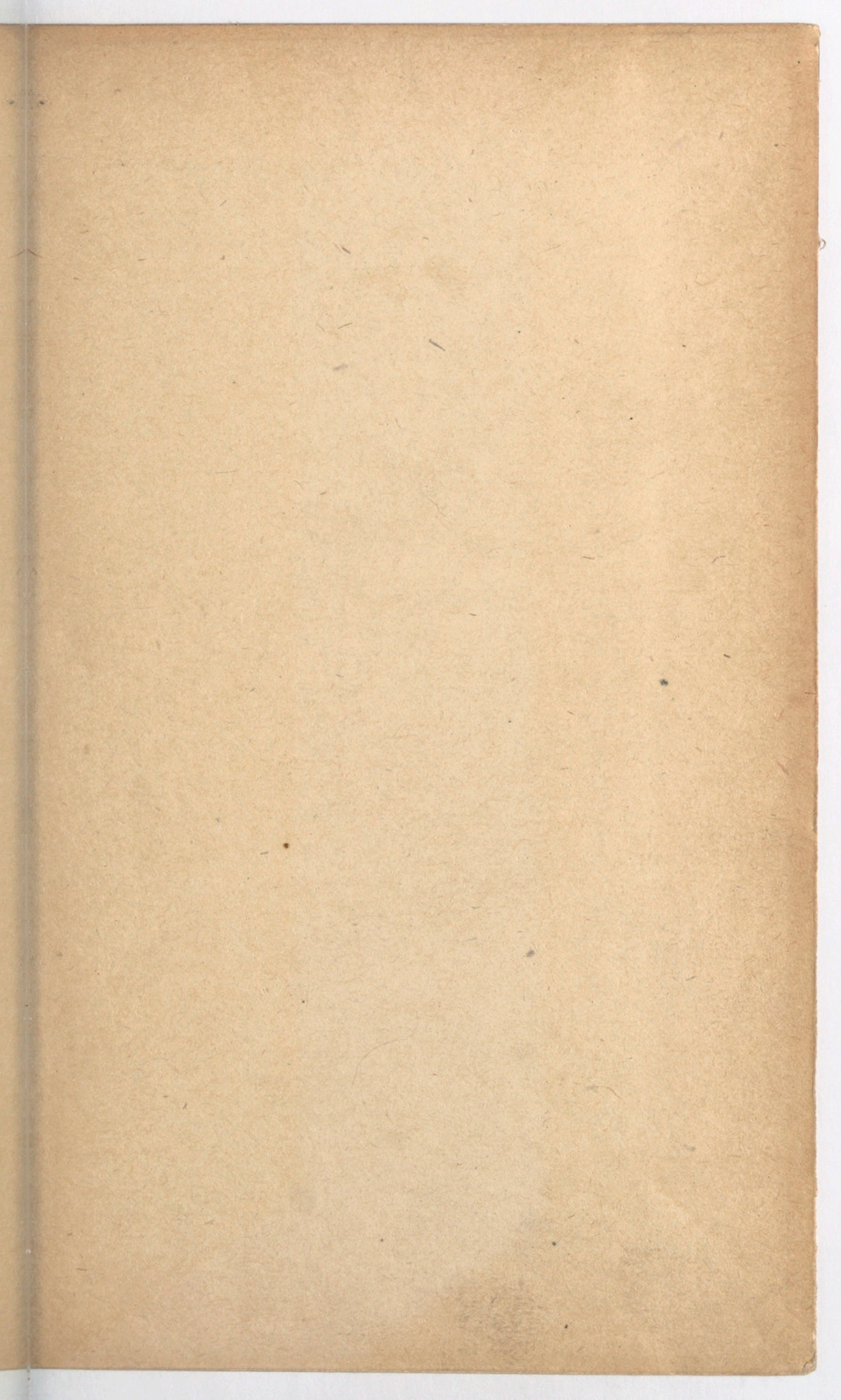
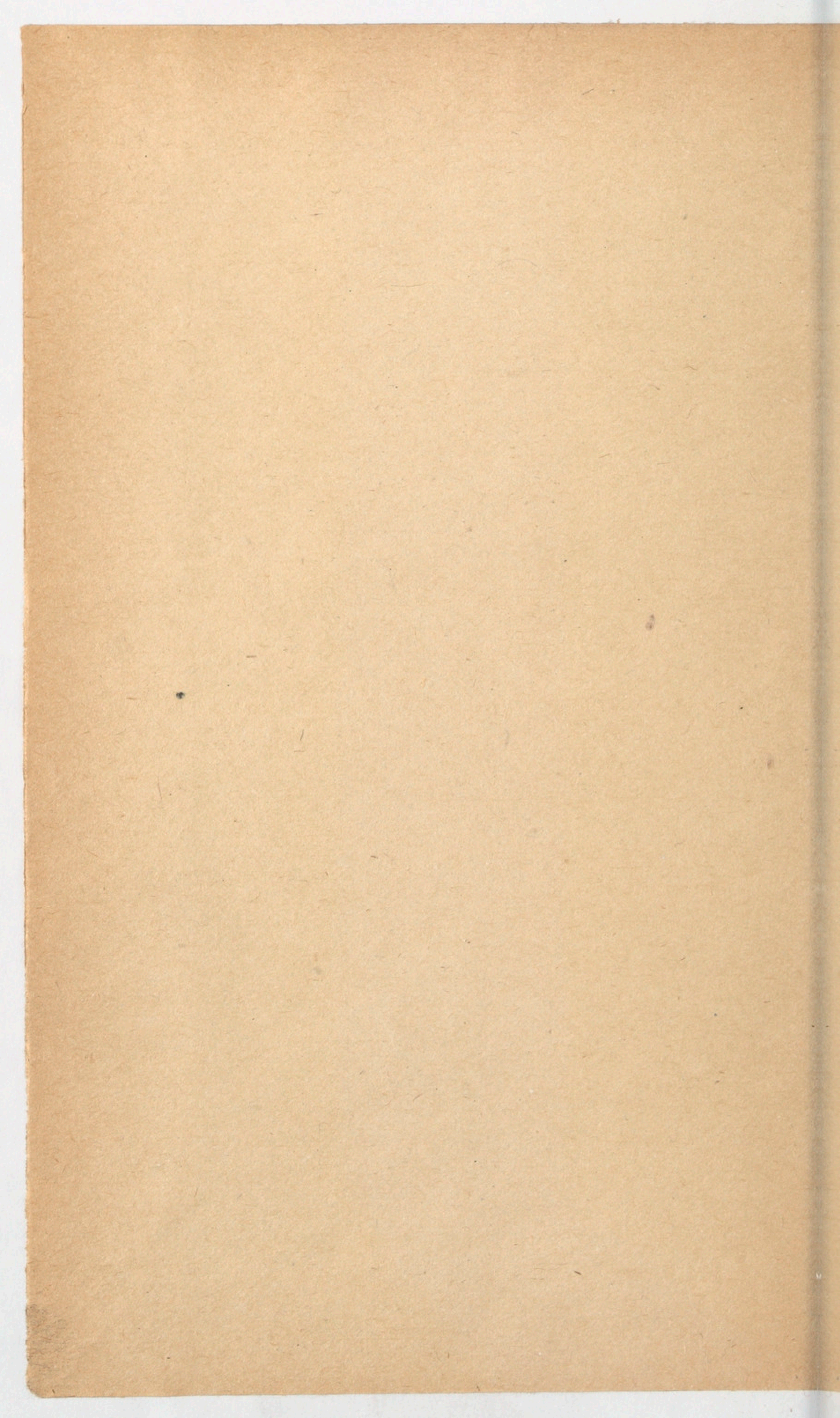
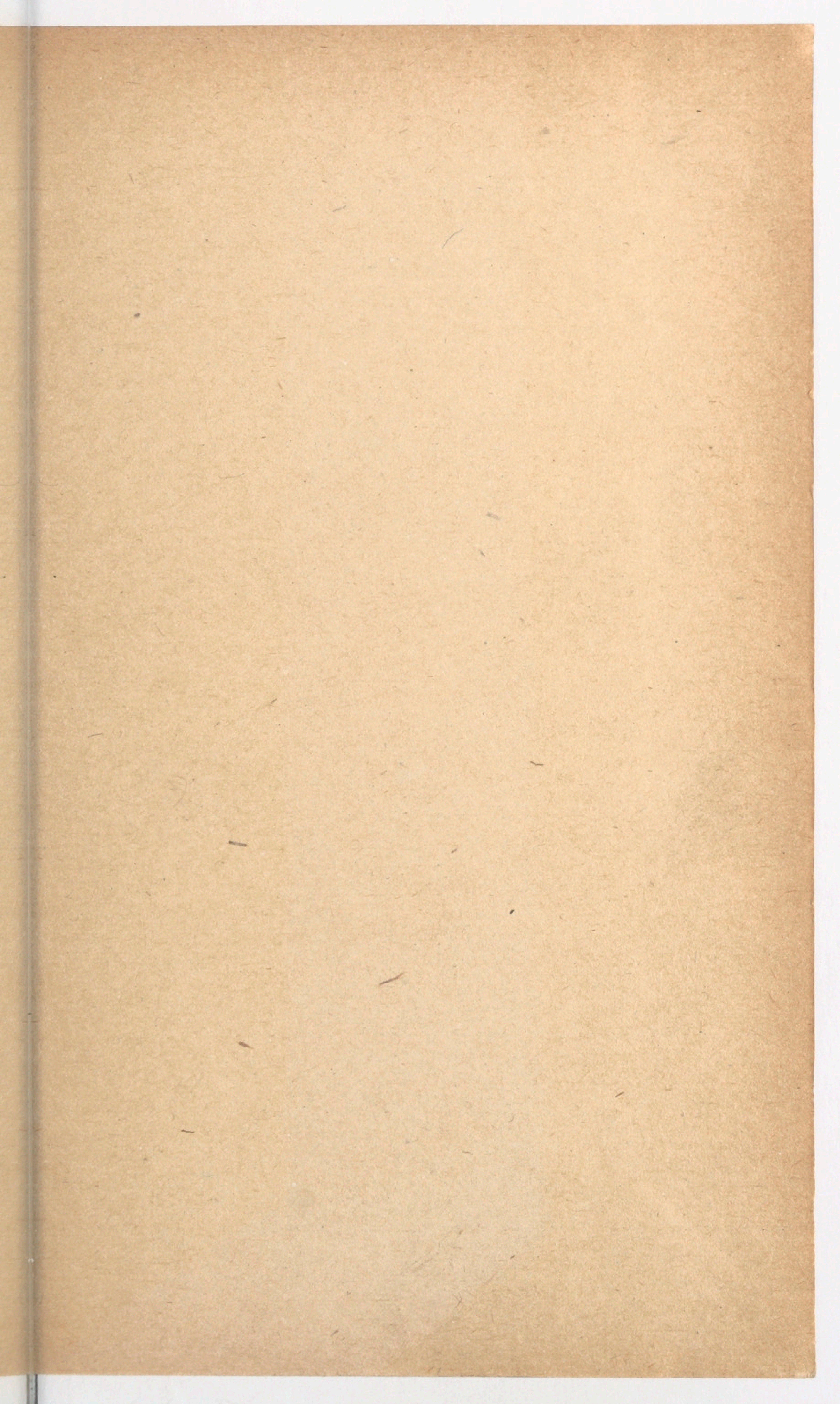
Le Mazdéisme, l'Avesta : les grandes religions / G. de Lafont ; préface d'Ém. Burnouf,...

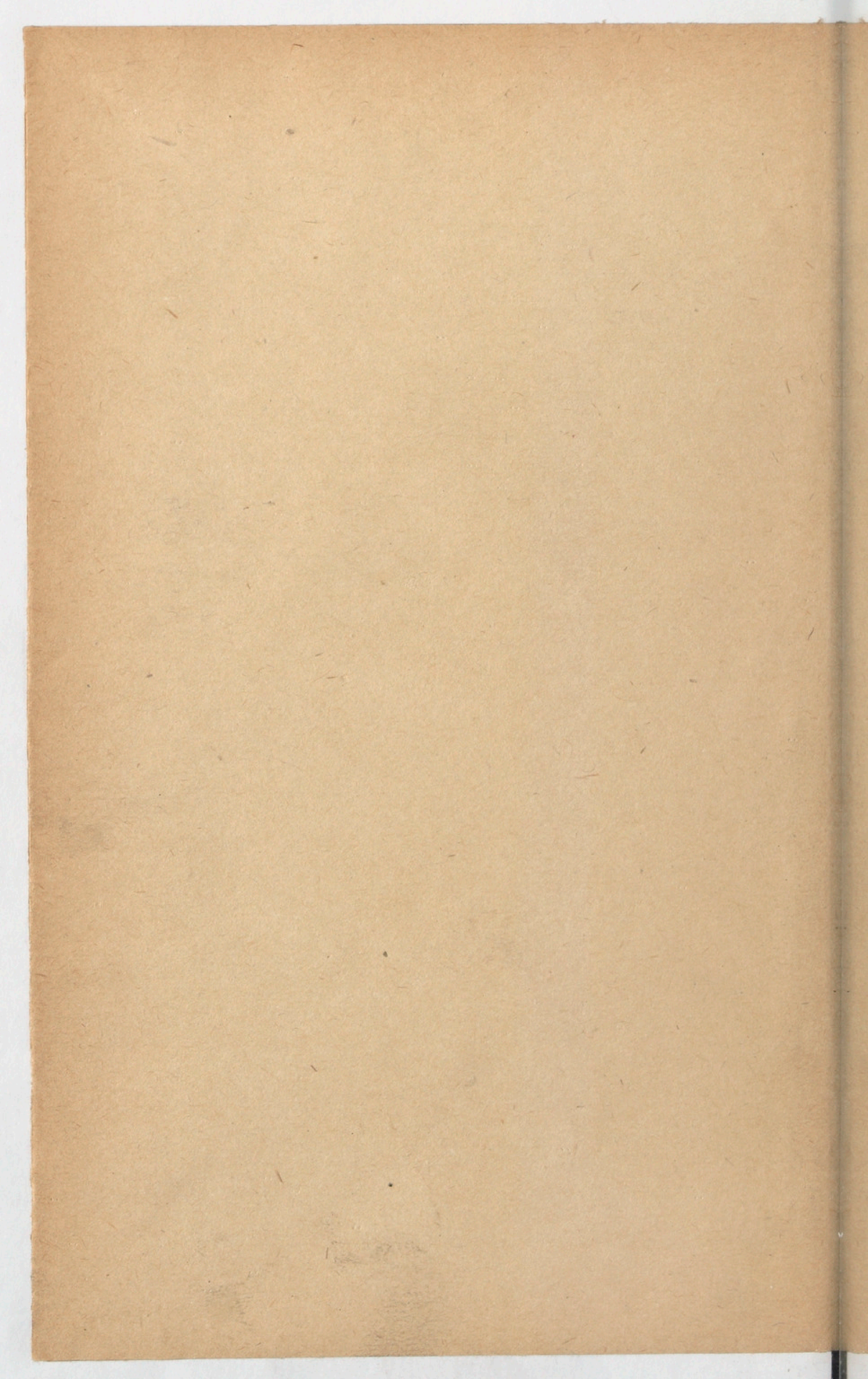














G. DE LAFONT

LES GRANDES RELIGIONS

LE MAZDÉISME

L'AVESTA

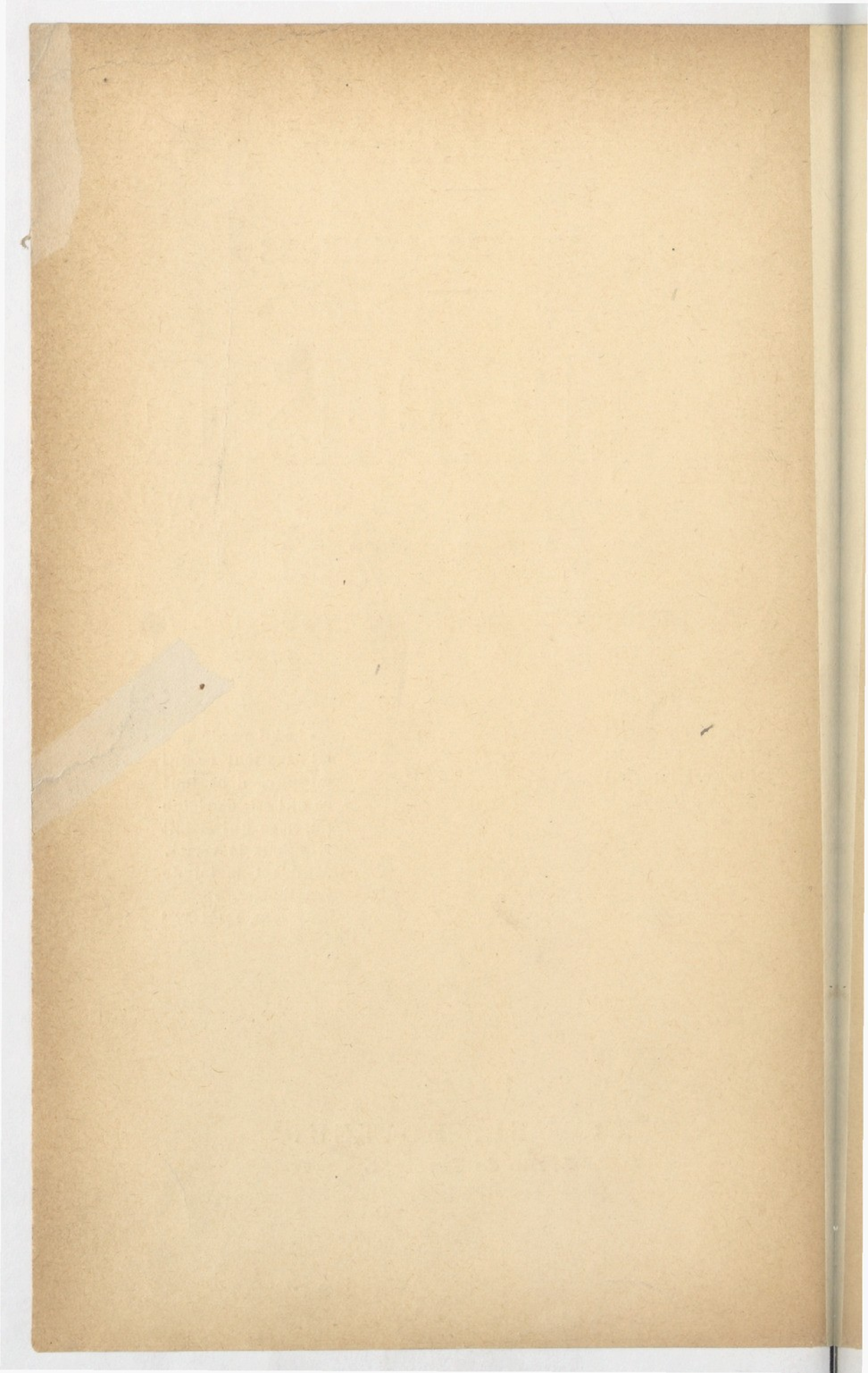
PRÉFACE D'EM. BURNOUF
DIRECTEUR HONORAIRE DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES

« La bonne pureté est le bien suprême; salut a celui qui est le plus pur en pureté. »
(*Avesta.*)

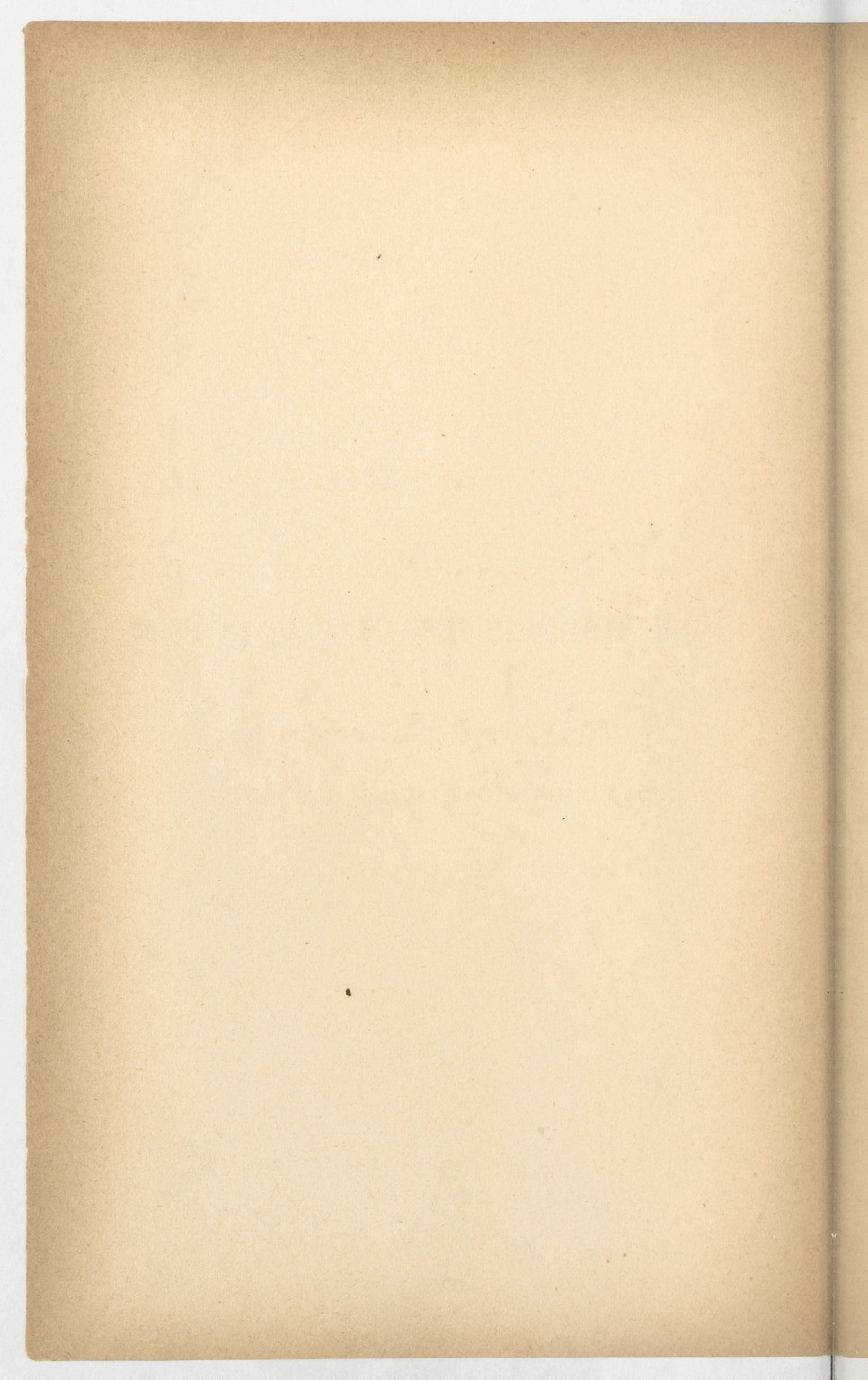


« La loi mazdéenne est dans tout ce qui est pur, dans tout ce qui est d'origine pure, ce qui établit le mieux la vérité. Ainsi est la loi de Zarathustra. »
(*Avesta, Yesht XI.*)

PARIS
CHAMUEL, ÉDITEUR
5, rue de Savoie, 5
1897



LE MAZDÉISME — L'AVESTA

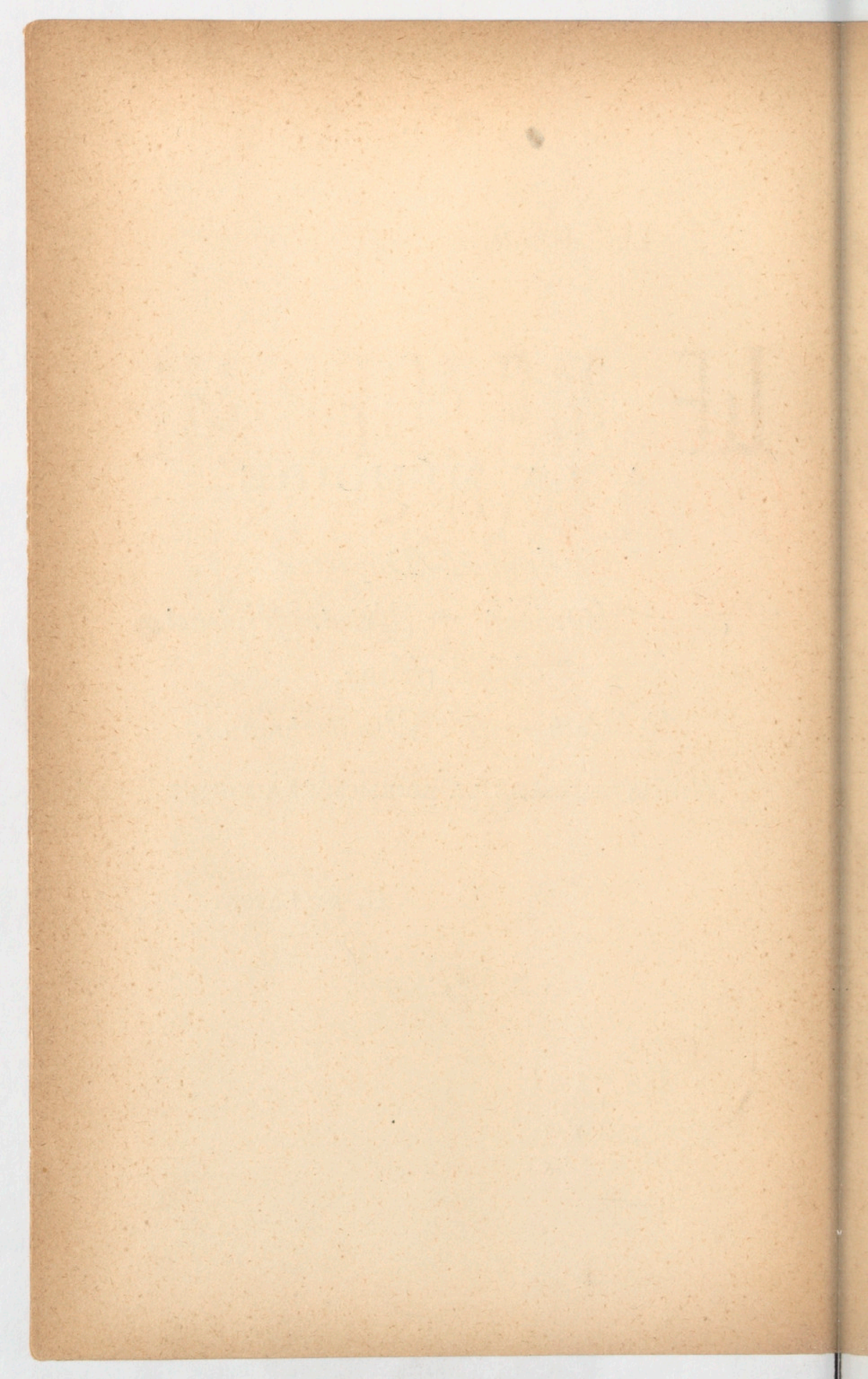


A LA MÉMOIRE

d'Anquetil-Duperron.
Eug. Burnouf. — Fried. Spiegel
Mart. Haug.
R. Roth. — F. Windischmann.

FONDATEURS DE LA SCIENCE ÉRANIENNE

G. DE LAFONT.



G. DE LAFONT

LES GRANDES RELIGIONS

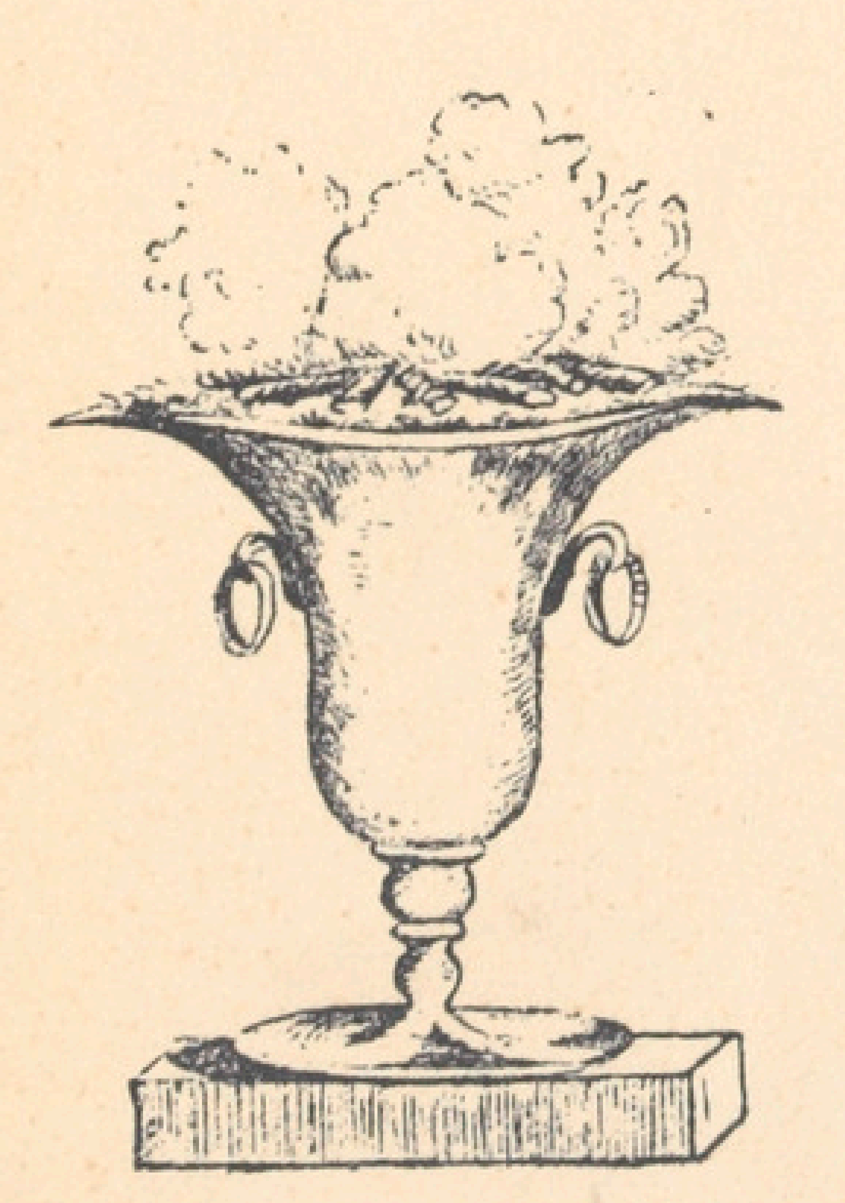
LE MAZDÉISME

L'AVESTA

PRÉFACE D'EM. BURNOUF

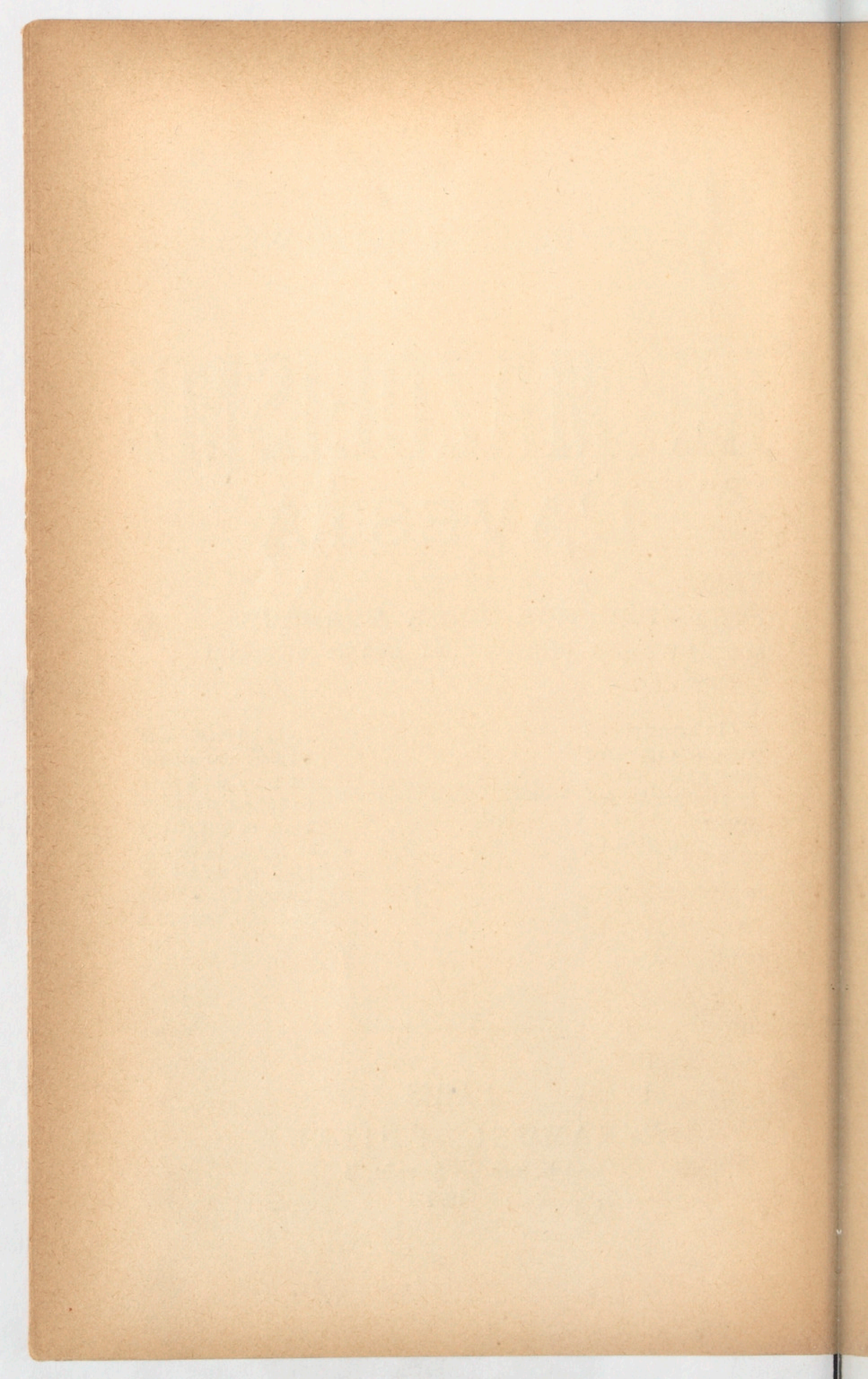
DIRECTEUR HONORAIRE DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES

« La bonne pureté est le bien suprême; salut à celui qui est le plus pur en pureté. »
(*Avesta.*)



« La loi mazdéenne est dans tout ce qui est pur, dans tout ce qui est d'origine pure, ce qui établit le mieux la vérité. Ainsi est la loi de Zarathustra. »
(*Avesta, Yesht XI.*)

PARIS
CHAMUEL, ÉDITEUR
5, rue de Savoie, 5
1897



PRÉFACE

En poursuivant avec persévérance l'étude des religions, la science cherche depuis un siècle à en saisir l'unité. L'unité cherchée n'est pas cette fusion des églises qu'ont vainement discutée Leibniz et Bossuet ; c'est la communauté des dogmes primitifs d'où les diverses religions sont sorties ; c'est une unité historique.

Comment la science a-t-elle été conduite à cette recherche ? Ce ne fut point par une théorie préconçue, par une rêverie ; ce fut par les faits eux-mêmes. Tant qu'on n'eut pour matériaux que les doctrines chrétiennes, soit romaines, soit orthodoxes et, d'autre part, les anciennes mythologies grecques et latines, l'opposition entre elles parut si grande qu'on ne put pas les supposer issues d'un fonds commun. Mais lorsque, dans la seconde moitié du siècle passé et dans la première moitié de notre siècle, on fut en possession des livres sacrés de l'Inde et de la Perse et qu'on put converser avec des Brahmanes et des Parsis, une révolution se fit dans la science. On vit apparaître un si grand nombre d'analogies, de points identiques entre les dogmes, les

mythes, les légendes, les institutions religieuses de l'Orient et de l'Occident, que les recherches prirent aussitôt une direction nouvelle et précise.

A cela, s'ajoutèrent les études particulières des croyances et des légendes de l'Ouest et du Nord, la découverte du bouddhisme indien et de ses missions hors de l'Inde, la lecture des hiéroglyphes égyptiens et des écritures cunéiformes de l'ancienne Perse et de l'Assyrie. Dès lors, l'application à cette masse énorme de matériaux de la méthode des sciences naturelles s'imposait aux savants et de là naissait une science nouvelle et féconde, la science des religions comparées. L'unité primitive que l'on avait entrevue s'éclaircissait ; on apercevait, non plus une source unique d'où elles seraient toutes sorties, mais plusieurs conceptions primordiales, ayant donné lieu à plusieurs groupes de religions.

Le groupe âryen parut le plus important et, après lui, le groupe sémitique. Le premier comprenait l'Inde, la Perse avec la Médie, les anciens Pélasges avec les Grecs et les Latins, les Germains, les Celtes, les Scandinaves. Le second était représenté par les peuples de race sémitique, notamment par les Assyriens, les Hébreux et plus tard par les Arabes. On voit que cette division des dogmes répond presque exactement à celle des langues. Si dans l'avenir, les langues sont, par de nouvelles découvertes, ramenées à

une origine commune, il pourra en être de même des religions. Jusqu'à présent, disons-le, rien ne fait prévoir un tel résultat.

Constater des similitudes et une communauté d'origine entre plusieurs religions, ce n'est pas supprimer les différences. La science, prudente et sincère, ne supprime rien ; mais elle doit rendre raison de tous les faits constatés. On ne tarda donc pas à s'apercevoir que, si les analogies s'expliquent par une communauté d'origine, les divergences tiennent à des causes locales, soit aux milieux permanents où le dogme commun s'est fixé par suite d'émigrations, soit à des relations avec des peuples professant d'autres doctrines : par exemple, on sait que chez les Indiens et les Perses, la liqueur du saint Sacrifice était, dès la plus haute antiquité, le *Sôma*, suc fermenté de l'asclépias. Quand la race âryaque, d'où les Perses et les Indiens étaient issus, envoya d'autres migrations vers le Nord et l'Occident, elles ne trouvèrent plus l'asclépias dans les pays où elles se fixèrent ; il leur fallut donc le remplacer par une autre plante, donnant aussi un jus sucré et un esprit igné. Cette plante fut la vigne. Plus au Nord, la vigne même ne croissait plus, et le vin fut remplacé par l'hydromel. On expliqua donc les différences par des influences locales, et l'on énonça ce phénomène, qui était général, sous le nom de « loi de localisation ».

Les religions les plus anciennes celles d'où

les modernes sont issues, sont en même temps les plus pures, en ce sens qu'elles ont admis, moins que les autres, des éléments étrangers. D'autre part, les migrations que l'excès de population ou la difficulté de vivre éloignait du pays natal, étaient nécessairement composées d'hommes de basse classe, peu initiés aux théories sacrées et ne connaissant guère que les légendes. Ces légendes, ils les adoptaient aux conditions de leurs nouvelles patries. C'est ce qu'ont fait les Pélasges, les Hellènes et les Latins, chez qui la doctrine, connue d'un très petit nombre d'émigrants, ne se conserva qu'à l'état de « mystères ». Les légendes, au contraire, pullulaient et se diversifiaient à l'infini, en se localisant. Toutefois, nous savons que les légendes sont des mythes généraux localisés et que le mythe est la personnification d'un phénomène naturel, d'une loi comprise dans le dogme fondamental. C'est pourquoi ce dogme se retrouve à son tour partiellement dans chaque légende. On l'en extrait par l'analyse.

Les religions plus modernes ont généralement le caractère de formations mixtes. Elles ont un dogme principal pour fondement, comme les religions simples ; autour de ce dogme se sont agglomérés des éléments étrangers qui ont fait corps avec lui et lui ont constitué parfois une mythologie. Voici des exemples.

Le dogme hébraïque était primitivement sémi-

tique pur, identique dans son fond avec celui des Assyriens. Ce dogme avait pour base la personnalité divine, désignée d'abord par le nom au singulier *El* ou au pluriel *Elohim*, et ensuite par le nom de Jéhovah. Ce dernier nom ne paraît pas antérieur chez les Hébreux à leur séjour en Égypte. Durant leur captivité de soixante-dix ans et leur contact avec le monde zoroastrien, ils connurent les anges et les admirent dans leur panthéon. Il se forma ainsi dans la nouvelle religion hébraïque une conception du monde surnaturel bien différente de la conception primitive. En même temps, le clergé juif modela sa constitution d'après celle du clergé mazdéen. La divergence fut assez petite pour que Daniel, le prophète, ait pu recevoir le titre et la fonction de Rab-mag, grand rabbin des prêtres de Zoroastre, des mages.

Les Hellènes et les Latins n'avaient certainement emporté avec eux de leur primitive patrie que des légendes et des doctrines âryennes. Mais les Pélasges, qui les avaient précédés, s'étaient trouvés en contact avec les Phéniciens, race sémitique, sur tous les rivages de la Méditerranée. Ceux-ci introduisirent dans le panthéon gréco-latin des éléments sémitiques, comme les Égyptiens lui fournirent plus tard le culte de Sarapis, et les Perses celui de Mithra. Avec les Latins, ce dernier s'établit jusque sur les bords du Rhin, jusque dans Paris.

Le Bouddhisme aussi fut à son origine purement âryen, disons purement indien. Rien n'indique qu'il ait été dans l'Inde une importation venue du Nord-Est. Il est né au centre de l'Inde âryenne, comme une réaction contre le monde brahmanique à son déclin. Il n'a semblé d'abord qu'une réforme morale, introduisant dans la pratique de la vie une loi nouvelle, la loi de sacrifice et d'amour. Bientôt, on vit qu'il préconisait une révolution sociale et supprimait les castes, base de la société brahmanique. Cela faisant, il revêtait un caractère alors nouveau, celui du prosélytisme et de la propagande. C'est pour cela que le roi Açôka, au milieu du IIIe siècle avant J.-C., se fit bouddhiste et créa auprès de lui un ministère des cultes et des missions étrangères. Ses missionnaires partirent dans toutes les directions. Au Sud et à l'Est, la doctrine bouddhique ne pouvait guère que déchoir, ne rencontrant que des populations de race inférieure aux Aryas. Au Nord, elle s'altéra sensiblement par la création d'une sorte de mythologie. En Perse, ou pour mieux dire, dans l'empire des Parthes, né au même temps d'Açôka, elle se fondit avec le Mazdéisme et engendra la secte des Esséniens. Celle-ci apparaît dans l'histoire dès le milieu du IIe siècle avant J.-C. A l'époque du Christ, elle comptait dans la seule Galilée quatre mille adhérents. Son nom veut dire : « baptiseurs ». Jean-Baptiste était Essénien ; il baptisa Jésus.

Philon nous fait connaître la doctrine des Esséniens, dont il était. Les Actes des Apôtres nous disent que ceux qui, dans Antioche, quelque temps après la mort de Jésus, prirent le nom de Chrétiens, s'appelaient auparavant Esséniens. La filiation est donc certaine.

Le Christianisme devait avoir le plus grand succès, car il contenait dans sa doctrine l'essence du Bouddhisme et du Mazdéisme et par eux celle du Vêda, c'est-à-dire de la primitive doctrine âryaque. Du même coup, il pouvait conquérir les peuples grecs et latins, ainsi que les hommes du Nord et de l'Occident, descendus, eux aussi, des Aryas. Il suffisait qu'il substituât à leur mythologie ses propres saints et leurs légendes. C'est ce qu'il fit, comme on peut encore aujourd'hui le constater.

Comme le Bouddhisme, il fut d'abord une révolution morale et ne devint social et politique qu'avec le temps. D'autre part, ses chefs spirituels crurent devoir reviser les dogmes esséniens et donner à la doctrine chrétienne un caractère d'universalité qui la fît accepter par toutes les races et sur toute la terre. Les Juifs noirs de Jérusalem avaient pourtant crucifié le Galiléen aux cheveux blonds et prouvé qu'ils n'accueilleraient pas les idées de celui qui les avait chassés « comme d'une caverne de voleurs ». Par un effet peut-être de leur lutte contre les philosophes alexandrins, les Conciles adoptèrent l'idée

hébraïque d'un Dieu personnel. Cette idée était peu compatible avec l'idée âryenne de l'incarnation ; mais elle semblait pouvoir amener au Christianisme les races sémitiques. Le contraire arriva : les Juifs ne se sont point rendus et Mahomet a conquis la moitié de la terre, proscrivant le vin et le sôma du saint Sacrifice ; c'est-à-dire les rites essentiels des Aryas et des Chrétiens.

Aujourd'hui, le dogme chrétien et le dogme musulman sont irréductibles. Le Dieu des Chrétiens est identique à Allah ; mais la procession du Fils, celle du Saint-Esprit et toute la partie âryenne des dogmes chrétiens sont des objets d'horreur pour les Musulmans, car les Musulmans n'y peuvent rien comprendre ; le Dieu-Sultan est le seul auquel l'intelligence sémitique ait pu s'élever.

Tel est, en abrégé, l'état de la science des religions en ce moment. On comprend que, pour y faire un nouveau pas, il faut, tout en apportant des documents nouveaux, avoir toujours en vue les documents anciens et le but final que l'on veut atteindre. Les documents acquis sont de deux sortes : les livres saints ou Écritures, sur lesquels chacune des religions est fondée ; en second lieu, les faits historiques.

Chaque religion s'est donnée pour révélée. Elle a donc eu intérêt à présenter toute autre doctrine comme une invention humaine, à en détruire les livres et à faire disparaître les docu-

ments relatifs à ses propres origines. Les Mahométans l'ont fait à l'égard des Chrétiens; les Chrétiens l'ont fait à l'égard des sectes dissidentes et des livres de polémique, et cela jusque dans les temps modernes. Les Orientaux ne l'avaient pas fait, par cette raison que leurs chants sacrés n'ont été que fort tard confiés à l'écriture ; ils se les transmettaient dans la mémoire des hommes. C'est pourquoi les livres les plus anciens ont été les mieux conservés. Parvenus jusqu'à nous, ils servent maintenant de base à tout l'édifice de la science comparative des religions.

Nous possédons le *Véda* et ses annexes, Écriture sainte des brahmanes. C'est la lumière centrale des anciennes doctrines âryennes. Le *Tripitaka,* le triple recueil des Écritures bouddhiques, est entre nos mains. Une partie notable de l'*Avesta*, livre religieux des Perses et des Mèdes, est édité, traduit et commenté dans plusieurs langues de l'Europe. Il avait failli disparaître tout entier lors de l'invasion musulmane au xe siècle. Les Parsis, descendants directs des anciens Perses, ont emporté avec eux, en fuyant vers l'Inde, ce qui leur en reste aujourd'hui. Les Grecs n'ont pas su conserver leurs anciens hymnes du temps de Chrysothémis ; nous ne connaissons point leurs mystères ; ils ne nous ont légué que leurs légendes et leur mythologie. En Occident, l'*Edda* est un livre de seconde main ; ce n'est point une Écriture sainte, non

plus que le *Saint-Graal* de Robert de Boron. Mais la collection des légendes occidentales, soit dans ces poèmes, soit sur place aux lieux mêmes où elles sont encore racontées, fournit un élément à la science des religions. Les savants ne l'ont point négligé.

Quant au monde sémitique, nous ne possédions que la *Bible*, livre des Juifs, que les Chrétiens ont de bonne heure adoptée comme base de leur monothéisme ; et le *Coran*, qui n'est pas antérieur au VIIe siècle de notre ère. Mais, depuis qu'on a pu commencer à lire les cunéiformes, les textes assyriens nous fournissent des documents nouveaux, quelquefois plus sûrs que ceux de la Bible, dont la plus ancienne rédaction ne remonte qu'à Esdras. A ces livres, à ces textes originaux, nous devons ajouter les documents chaque jour plus nombreux qui nous viennent des hiéroglyphes égyptiens : le *Livre des Morts* ou Rituel funéraire, est un des plus importants. Ce n'est pas que les dogmes égyptiens aient exercé une action puissante sur la marche ultérieure des religions. Mais au temps des Ptolémées et après eux, l'Égypte a été le terrain où les doctrines du monde entier se sont rencontrées, ont lutté entre elles et se sont réciproquement fécondées ou détruites.

Les documents chrétiens sont connus de tout le monde. Les Évangiles et les Épîtres, les Actes des Apôtres, les Actes des Conciles et les nom-

breux écrits des Pères grecs et latins, les Liturgies diverses et les livres dits Apocryphes, nous permettent de connaître à fond la doctrine chrétienne à toute époque et dans toutes ses phases. Par l'analyse et la méthode comparative et historique, il est possible de reconnaître les éléments qui lui sont venus du passé et ceux que la révolution chrétienne y a ajoutés.

Les documents historiques proprement dits ne commencent qu'avec les *Olympiades* au VIIIe siècle avant J.-C. La chronologie égyptienne remonte aujourd'hui beaucoup plus haut et sert à confirmer et à rectifier celle de la Bible, dont les plus anciens récits ont une couleur mythologique. Quant à celles de l'Inde et de la Perse, elles ne sont régulières qu'à partir de la guerre médique pour la Perse et de l'expédition d'Alexandre le Grand pour l'Inde. Toutefois, les synchronismes permettent de remonter plus haut dans le passé ; et les Bouddhistes ont une chronologie qui part du Bouddha, c'est-à-dire du VIe siècle. Les livres sacrés sont de dates beaucoup plus anciennes que les *Olympiades*, au moins dans leurs plus anciennes parties. Il y a donc à résoudre pour ces époques très reculées des problèmes d'une extrême difficulté. En l'absence de toute supputation probable des dates, la science ne peut procéder qu'à la façon des géologues, en étudiant les livres sacrés dans leur fond et en les comparant entre eux. Par ces procédés, on par-

vient à classer les dogmes d'après leur degré de développement et à voir avec vraisemblance leur filiation. Les résultats qu'on obtient peuvent offrir encore une certaine prise au doute et contenir une part d'hypothèse. Mais cette part va diminuant à mesure qu'on poursuit le développement des dogmes primitifs jusque dans les temps historiques, où leurs conséquences se sont montrées. Les luttes qui naissent entre les cultes en font ressortir à la fois les différences, les éléments communs et, enfin, les origines.

Il est donc évident que dans la science des religions, l'étude des textes originaux prime toute théorie et sert de base à toute discussion. Plus près de nous, c'est l'histoire positive qui éclaire la filiation des doctrines les unes à l'égard des autres, et tend à rétablir l'unité par la découverte d'ancêtres communs.

Les pages que l'on vient de lire feront sentir au lecteur de quelle importance scientifique est le sujet abordé par M. de Lafont. Sa compétence, l'étendue de ses recherches et, par-dessus tout, sa sincérité, sont garants qu'il l'a traité comme il devait l'être.

Émile BURNOUF.

LES GRANDES RELIGIONS

LE MAZDÉISME
L'AVESTA

INTRODUCTION

Parmi toutes les questions qui ont le don, dès qu'on y touche, de soulever des discussions orageuses et de surexciter les esprits, la question religieuse est assurément celle qui possède, au plus haut degré, la faculté de déchaîner les passions, et bien que ce résultat soit en opposition absolue avec l'esprit des religions qui prêchent la douceur et la concorde, ce fait n'en a pas moins existé de tout temps. L'écrivain qui aborde l'étude des religions ne doit donc pas s'étonner de se voir attaqué par ceux qui ne partagent pas sa manière de voir, puisqu'en matière religieuse, il semble que l'intransigeance et le parti pris soient de règle absolue. Je ne saurais donc m'émouvoir des attaques de certains critiques (?) de revues catholiques, qui, à propos de mon étude sur le *Buddhisme,* ont jugé que j'avais fait

œuvre de sectaire en exposant les doctrines d'une religion qui n'est pas la leur et en ne la couvrant pas d'un profond mépris. Pour avoir démontré, avec preuves à l'appui, que la morale du Buddhisme fait de cette religion une des plus élevées qui soient, et que le Christianisme n'a pas plus le droit de reléguer au rang de superstitions grossières les religions anciennes auxquelles il doit tant, que l'Europe moderne n'a celui de mépriser les civilisations de l'antiquité dont elle a recueilli l'héritage ; pour avoir fait œuvre, à mon avis, de simple justice et de bonne foi, ces critiques m'ont appelé *Buddhiste*, comme si cette épithète, à leurs yeux, constituait une injure. Je n'aurais certainement pas relevé de telles puérilités, estimant qu'en pareille matière toute critique qui n'est basée que sur des injures et non sur des arguments n'a aucune valeur, et partant ne mérite aucune réponse, si je n'y eusse trouvé l'occasion d'expliquer une fois pour toutes, quel est mon but et quelles sont mes idées.

Mon but est aisé à définir, quoique difficile à atteindre. C'est de faire pour les autres grandes religions de l'antiquité ce que j'ai fait pour le Buddhisme : exposer leurs doctrines telles qu'elles ressortent des textes sacrés, donner des extraits de ces textes, traduits par les Orientalistes les plus célèbres, et résumer l'opinion des savants qui se sont illustrés dans l'étude de ces religions.

Quant à mes idées, les voici : j'estime que la recherche de la vérité est le plus noble travail auquel l'homme puisse appliquer son intelligence ; qu'on doit la rechercher en tout et partout, sans craindre de faire jaillir la lumière, car la vérité ne saurait produire le mal. Les dernières paroles de Gœthe expirant ont été : *De la lumière !* Or, étudier l'histoire des religions, c'est étudier l'histoire de l'humanité, c'est étudier l'origine de l'homme, l'évolution de son cerveau, et sa fin dernière. Mais, pour traiter un pareil sujet, le premier des devoirs est d'être juste et impartial ; de faire abstraction, autant qu'il est possible, de ses propres tendances ; de n'aspirer, en un mot, qu'à trouver la vérité. Or, si les idées qu'ont eues nos ancêtres sur l'antiquité, étaient admissibles en ces siècles derniers, vu le peu de documents qu'ils possédaient sur l'Orient, il ne saurait en être de même aujourd'hui, en l'état actuel de la science ; et vouloir conserver ces idées serait faire preuve d'ignorance ou de parti pris. Il me paraît souverainement injuste et indigne de notre civilisation, de ne pas reconnaître tout ce que les peuples de l'Europe doivent aux peuples anciens civilisés, que ces derniers aient d'ailleurs disparu ou soient actuellement déchus. L'Egypte, la Chaldée, l'Inde, la Perse, ont été des foyers de civilisation où les Grecs ont puisé leurs lumières ; les Romains ont tout pris des Grecs, et nous, les derniers venus, c'est

sur l'héritage de ces deux peuples que nous vivons encore aujourd'hui.

Ce qui est vrai pour les sciences, les arts, la littérature, est également vrai pour les religions; aucune n'a pu se développer et se constituer entièrement sans emprunter à l'héritage des ancêtres, ou des peuples voisins. Je ne veux pas dire, par là, que toutes les religions soient solidaires les unes des autres, mais j'entends que toutes ont, dans des proportions plus ou moins grandes, puisé des doctrines ou des coutumes dans les religions qui les ont précédées ou qui ont été contemporaines, et cela suivant les affinités de race des peuples qui ont suivi ces religions, et suivant les degrés d'influence que ces mêmes peuples ont exercé les uns sur les autres. Je ne crois pas que ce fait soit aujourd'hui contestable. Personne plus que moi n'admire les beautés du Christianisme, j'entends surtout du Christianisme primitif, basé sur les Evangiles, et non de celui que les hommes ont façonné à leurs idées et à leurs usages depuis dix-huit siècles. Il résume assurément les plus belles pensées comme les dogmes les plus élevés des autres religions; mais pour être impartial, il faut bien reconnaître qu'il ne les a pas tirés de son propre fonds ; ces doctrines étaient connues et enseignées bien des siècles avant le Christ; et si les premiers docteurs de l'Eglise n'eussent été des Alexandrins, nourris des idées de toutes les écoles qui enseignaient à

Alexandrie, le Christianisme n'eût certainement pas atteint à la hauteur où il a su s'élever. Je n'en veux pour preuves que deux exemples qui me paraissent probants. Jésus a surtout prêché la charité, et ses deux préceptes favoris sont : « Aimez votre prochain comme vous-mêmes ; pardonnez les injures et rendez le bien pour le mal. » Or, nous trouvons dans le *Lun-yu,* ou les Entretiens philosophiques de Confucius (ch. IV, v. 16), ce précepte : « La doctrine de notre Maître consiste à posséder la droiture du cœur et *à aimer son prochain comme soi-même.* » Et dans le Code de Manou (livre VI, sloca 51, et livre VIII, s. 312) : « La résignation, *l'action de rendre le bien pour le mal*, la tempérance, la probité, la pureté, la répression des sens, la connaissance des Sastrâs, celle de l'Ame suprême, la véracité et l'abstinence de la colère ; telles sont les dix vertus en quoi consiste le devoir. — Celui qui pardonne aux gens affligés qui l'injurient est honoré pour cela dans le ciel. »

Il serait tout aussi aisé de prouver que les théories fondamentales du Christianisme, telles que la théorie du Sauveur et de l'Incarnation, celle de la Trinité et des hypostases du Verbe, de la résurrection des morts, appartiennent soit au Mazdéisme, au Brahmanisme ou aux Alexandrins. J'ai déjà montré dans mon ouvrage *Le Buddhisme*, que certains sacrements tels que le Baptême, la Confession, l'Ordination, la Com-

munion, avaient également leur origine dans les religions aryennes antérieures. Il résulte donc de tout cela que le Christianisme ne s'est pas fondé tout seul, et qu'il a largement emprunté aux religions plus anciennes ; son mérite est d'avoir épuré les dogmes, retranché bon nombre de superstitions et pratiques dont ces religions étaient pleines, et d'avoir coordonné toutes ces doctrines en un tout homogène. On peut ajouter que s'il se fût nettement séparé des doctrines Sémitiques qu'il était venu combattre, et qu'il eût résolument rejeté l'Ancien Testament, il est vraisemblablequ'il serait encore aujourd'hui inattaquable. Les avantages qu'il possède donc, c'est d'être le dernier venu et d'avoir profité de toutes les connaissances acquises antérieurement. Quelle destinée lui est réservée ? c'est ce qu'il serait téméraire de préjuger, mais ce que l'on ne saurait nier, c'est que son orientation actuelle tend au socialisme, c'est-à-dire à son point de départ originel.

L'accueil fait par le public à mon premier volume et les approbations nombreuses qu'il m'a valu, m'ont encouragé à continuer la série du cycle que je me suis proposé de parcourir ; l'ouvrage que je présente au public, aujourd'hui, est le second tome de l'Etude des grandes Religions ; il traite du *Mazdéisme*, l'antique religion des Iraniens, basée sur le recueil de l'*Avesta*, et dont Zarathustra ou Zoroastre passe pour être le fon-

dateur. Cette religion, une des plus belles sans contredit dont puisse se glorifier l'esprit humain, est également une des moins connues, en France tout au moins. Bien que les premiers manuscrits de l'Avesta aient été apportés en France par Anquetil-Duperron, en 1762, et déposés à la Bibliothèque du roi, ces manuscrits ne rencontrèrent aucune créance dans le monde savant, et l'illustre William Jones, lui-même, compromit sa réputation et sa dignité en couvrant d'injures et de mépris l'homme qui au péril de sa vie, et au prix de nombreuses années de fatigues et de labeurs, avait, le premier, révélé à l'Europe, sinon l'existence de ces manuscrits, du moins leur compréhension, et ouvert aux savants une nouvelle voie dans les études Orientalistes. Heureusement pour la science, cette injustice fut de courte durée, et Eugène Burnouf, ce philologue de génie, fut un des premiers à entreprendre l'étude de ces manuscrits. Son *Commentaire sur le Yaçna* et ses *Études sur la langue et les textes Zends* ouvrirent l'ère des études éraniennes, que devaient continuer avec tant de succès des savants illustres tels que Friedrich Spiegel, M. Haug, Joseph Müller, H. Brockhaus, Westergaard, Windischmann, Justi, Kossowicz, Roth, etc.

La plupart des travaux sur le Mazdéisme et l'Avesta roulent sur des questions philologiques, car il fallut reconstituer la langue zende que les

Parses actuels n'entendent, pour ainsi dire plus, et ces travaux préliminaires établis sur des bases solides, on put commencer la traduction de l'Avesta. Je ne cite que pour mémoire celle d'Anquetil, faite avec l'aide des Destours Parsis, mais qu'on ne saurait consulter en raison des nombreuses erreurs qu'elle contient.

La traduction la plus complète et la meilleure des trois livres de l'*Avesta :* le *Vendidad*, le *Vispered* et le *Yaçna*, ainsi que du *Khorda-Avesta* est la traduction allemande de Fr. Spiegel ; c'est d'ailleurs le savant qui s'est le plus illustré dans les études éraniennes, et son œuvre forme une véritable encyclopédie de la linguistique et de la philologie zendes. Sa traduction est celle que j'ai suivie dans la plupart des cas. Plusieurs autres Orientalistes, parmi lesquels Haug, Kossowicz, Roth, ont donné des traductions partielles de l'Avesta ; plus récemment, M. de Harlez en a publié une version complète en français, basée sur celle de Spiegel. M. J. Darmesteter a également traduit l'Avesta en anglais.

Malgré les travaux importants auxquels la religion de Zoroastre a donné lieu, on ne saurait nier que bien des points sont restés obscurs ou controversés, notamment, en ce qui concerne l'exégèse. A part des savants tels que Eug. Burnouf, Oppert, Bréal, Hovelacque, Harlez et Darmesteter, les études éraniennes ont été peu suivies en France ; on me saura donc peut-être gré de ré-

sumer dans le présent ouvrage les connaissances acquises jusqu'à ce jour sur le Mazdéisme et l'Avesta, et de tenter, malgré les difficultés que je ne me dissimule pas, de reconstituer les doctrines de cette religion qui fut celle d'un des plus grands peuples de notre race âryenne.

Avant d'entreprendre l'étude du Mazdéisme, je crois qu'il est utile de dire quelques mots des différentes écoles scientifiques actuelles qui s'occupent d'orientalisme, et des procédés qui font la base de leur méthode. C'est, en effet, un point très important, et qui explique la diversité des opinions scientifiques touchant la résolution d'un même problème ; son utilité n'échappera donc à personne.

On ne saurait nier que notre siècle a vu surgir quantité de sciences qui n'existaient pas ou du moins n'avaient reçu aucun développement ; telles l'ethnologie, l'anthropologie, la philologie comparée, la linguistique, la mythologie comparée, la science des religions, etc. Ces différentes sciences ont toutes cependant une certaine connexité puisqu'elles ont, en somme, le même but, savoir, l'étude de l'humanité. Chacune de ces sciences a amassé nombre de matériaux, et amené des découvertes du plus haut intérêt ; mais, si parfois elles ont concordé pour établir avec certitude la réalité d'un fait, bien souvent elles ont interprété un même fait de façon bien différente. Il n'est donc pas étonnant que le lecteur in-

tellectuel et érudit qui désire se faire une opinion basée sur les travaux de savants incontestés, ne sache plus où se diriger et se trouve désorienté devant cette diversité d'opinions. Mais ce n'est pas une raison non plus, pour crier, comme l'a fait M. Brunetière, *à la faillite de la science*, cri qui, d'ailleurs, ne saurait trouver d'échos parmi les gens sérieux, attendu que M. Brunetière n'a pas compétence en la matière.

Voici, à mon avis, l'explication de ce fait. Depuis que l'homme pense, il a toujours cherché son origine et sa fin ; suivant les tendances et les aptitudes naturelles de son esprit il s'est lancé dans l'étude des sciences naturelles, ou philosophiques, ou religieuses, cherchant toujours la vérité. Or, si la vérité absolue n'existe pas ici-bas, on peut dire tout au moins qu'elle est répandue en toutes choses. De cela il résulte que toute science possède une certaine somme de vérités. D'autre part, la tendance naturelle de l'esprit humain est de rechercher des causes et des lois générales ; une de ces causes est-elle trouvée, d'y ramener tous les effets comme à une source unique dont ils dérivent. De là viennent tous les systèmes philosophiques, religieux et scientifiques. Or, tout système est forcément vicieux, car s'il possède une partie de la vérité il ne la possède pas en entier ; c'est pour cela que nous voyons les plus grands génies partant d'un système et le développant dans toutes ses consé-

quences, arriver à des erreurs quand ce ne sont pas des absurdités.

Or, aujourd'hui, quel est l'homme intelligent et impartial qui oserait affirmer qu'il existe une religion possédant la vérité à l'exclusion de toutes les autres ? je dirai de même en ce qui concerne les systèmes philosophiques. Cependant toutes les religions comme tous les systèmes philosophiques ont leur valeur, autrement ils n'existeraient pas. Il y a donc plus d'un chemin pour mener à la vérité, et c'est ce qui explique la diversité des méthodes scientifiques.

Pour revenir au sujet particulier qui nous occupe, on peut diviser les méthodes scientifiques actuelles en deux écoles principales : l'école théorique et l'école historique. La première procède par hypothèses. En anthropologie, par exemple, l'école théorique partira de ce point que l'homme a dû naître à l'état de créature parfaite, suivant certains anthropologistes, et tomber peu à peu au niveau de l'humanité courante ; suivant d'autres anthropologistes, l'homme a dû commencer son existence à l'état sauvage, peu supérieur à celui des animaux, et s'élever peu à peu par son propre travail. S'agit-il de l'origine du langage ? l'école théorique prétendra qu'il suffit pour déterminer cette origine d'observer un enfant qui émet certains sons de joie ou de douleur, et imite les sons ou cris qu'il entend. En un mot, les premiers faits du langage proviendraient d'interjections involontaires et d'imitations.

L'école historique procède en sens contraire. En archéologie, elle prendra une bêche et une pioche pour voir ce qu'elle trouvera en fait d'objets anciens; elle décrira ces objets, les arrangera, les classifiera, et elle cherchera finalement à les expliquer. Pour expliquer l'origine du langage, elle prendra le langage tel qu'il existe actuellement et remontera de siècle en siècle à son origine. Si c'est, par exemple, la langue anglaise, elle prendra les mots existant dans cette langue, remontera au saxon, de l'ancien saxon au gothique du Danube, du gothique au teutonique, dialecte dont les branches collatérales sont le grec, le latin, le celtique, le persan, le sanscrit, et de là à la forme aryenne primitive, souche de tous nos langages européens.

Nous trouvons ces deux écoles également dans la Science des Religions.

L'école théorique commencera par nous affirmer que les hommes, à leur origine, étaient des sauvages ou des enfants ; qu'il faut, en conséquence, étudier les sauvages et les enfants pour savoir l'origine de la religion. Pour cette école, la religion aura commencé, il y a 10,000 ans, par être un culte fétichiste, les sauvages actuels étant fétichistes.

L'école historique, au contraire, pour expliquer l'origine des religions, commencera par collectionner tous les faits évidents et les classifiera. Elle divisera les religions en celles qui possèdent des livres sacrés et celles qui n'en pos-

sèdent pas. Elle distinguera ensuite les religions dont les livres ont une autorité canonique reconnue et les classera par races. Nous aurons ainsi les religions aryennes, sémitiques, chinoises, etc.

Si nous passons à la mythologie comparée, et qu'il me soit permis en passant de faire remarquer combien cette expression de *comparée* est impropre, attendu qu'il n'existe aucune science de choses particulières, et que le savoir humain ne peut progresser que par comparaison, ce qui l'amène à découvrir les rapports entre objets différents, et ainsi à des idées générales; si nous passons, dis-je, à la mythologie comparée, nous trouvons trois écoles : celle qui se base sur l'étymologie, celle qui se base sur l'analogie, et la troisième sur la psychologie.

L'école étymologique range à côté les uns des autres des noms et des légendes de certains dieux ou héros et cherche à prouver que ces noms dérivent de prototypes communs à certaines familles de langues, pour arriver à les identifier. Elle est donc soumise aux lois phonétiques.

L'école analogique compare les mythes et légendes, montre combien les noms et personnifications peuvent s'attacher aux principaux objets d'une pensée mythologique, tels que le soleil, la lune, etc., de combien de manières différentes la même légende peut être racontée, et arrive ainsi à comparer des mythes qui, sans être identiques,

sont sortis de la même source. Elle se base donc sur des comparaisons morphologiques.

L'école psychologique a une envergure plus étendue. Elle cherche à découvrir les coïncidences existant dans toutes les mythologies, les coutumes et traditions de races différentes, n'ayant entre elles aucune connexion généalogique ou linguistique, et séparées par de grandes distances. Il est facile de voir, d'après ce résumé, que si toutes ces méthodes peuvent donner et donnent effectivement de bons résultats, elles ne sont pas cependant sans danger, et pour peu que les partisans de telle ou telle méthode veuillent, comme il arrive fréquemment, ramener tous les faits à leur point de vue particulier et exclusif, les erreurs ne tardent pas à fourmiller.

En effet, de ce que certains noms offrent une certaine similitude, il ne s'ensuit pas qu'ils soient identiques. Ainsi le mot anglais *care* et le mot latin *cura;* le mot anglais *whole* et le grec ὅλος n'ont aucun rapport, malgré leurs similitudes. Le nom grec *Heraclès* et le nom latin *Herculus* n'ont pas d'origine commune, pas plus que le scandinave *Thor* et le grec Θοῦρος, le celtique *Bel* ou *Beal* et le sémite *Bel* ou *Baal,* le dieu-serpent *Votan* de l'Amérique centrale, et le *Wotan* scandinave. Ce ne sont là que des similitudes accidentelles. Joignez à cela les noms mythologiques qui n'admettent aucune étymologie, et dont nous ne connaîtrons vraisemblablement ja-

mais le sens, car ils appartiennent à des stratifications de langage dont il ne reste rien actuellement. Il vaut donc mieux laisser, si on les rencontre, ces mots inexpliqués que d'essayer de les expliquer en violant les lois phonétiques. D'ailleurs, les Grecs et les Romains ignoraient, la plupart du temps, l'origine de leurs dieux, et les étymologies qu'ils en ont données, sont généralement fausses.

L'école qui a pris pour sujet l'étude des mythes solaires, et qui a pris ces dernières années une si grande extension, est plus que toute autre sujette à se tromper. Aussi, W. Scherer, dans son ouvrage sur Jacob Grimm, rappelle-t-il le temps « où tout chasseur qui pour se défendre enfonce son poing dans la gueule d'un lion était dit nous rappeler *Tyr*, le dieu Teuton de la guerre, qui met sa main dans la bouche du loup *Fenris* », et bien d'autres analogies tout aussi puériles. M. Tylor a montré avec quelle facilité la chanson anglaise enfantine, intitulée : « *Song of Sixpence* », pouvait être interprétée comme un mythe solaire.

Napoléon se prête également au mythe solaire et il a paru un ouvrage à ce sujet. « Non seulement, dit Max Müller dans son ouvrage *Natural Religion*, on a raconté sur des héros anciens, tels que Théodoric, Charlemagne, Frédéric Barberousse, des légendes qui appartenaient originellement à des héros purement solaires, mais encore sur Fré-

déric le Grand. Si, dans ce cas, leurs noms réels se prêtaient, par hasard, à des interprétations solaires, et si les circonstances de leur naissance et de leur mort, les noms de leurs parents, frères et sœurs favorisaient la même théorie, il pourrait y avoir un réel danger de prendre la réalité pour un mythe » (1).

On voit d'ici le danger de se confiner dans un système et de vouloir, bon gré mal gré, expliquer tout par ce système. La tendance naturelle de l'homme qui le porte à juger un fait suivant l'aptitude particulière à son cerveau, exige pour être réprimée un effort assez grand, et si l'esprit de système vient encore fortifier cette tendance, il devient impossible à l'homme de conserver son indépendance de jugement et son impartialité.

La vérité doit donc se trouver dans un juste milieu, c'est-à-dire, que l'écrivain impartial devra se servir de toutes ces méthodes, consulter leurs résultats, les comparer et juger suivant sa conscience.

Je ne puis faire mieux, pour terminer, que de citer ce qu'écrivait J. Saint-Martin, dans le *Journal Asiatique*, lors de l'apparition d'un des ouvrages d'Orientalisme les plus considérables de ce siècle. *Religions de l'Antiquité, considérées principalement dans leurs formes symboliques et my-*

(1) M. Müller, *Natural Religion*, p. 488.

thologiques, du Dr Creuzer. « C'est dans la vieille Asie, écrit Saint-Martin, qu'il faut chercher l'origine de la plupart des peuples qui se sont rendus célèbres dans les annales du monde... Il est naturel de croire que les nations fameuses qui nous ont précédés de tant siècles dans la carrière de la civilisation ne se sont pas bornées à nous enseigner les éléments du langage et l'art de combiner ou de manifester nos pensées. En nous transmettant les mots propres à énoncer nos idées, ils nous ont aussi communiqué ces idées elles-mêmes, et avec les modifications que nous leur voyons de toute antiquité dans l'Orient. La conformité incontestable des uns est la preuve de l'origine inconnue des autres. Il n'est guère présumable, rien au moins ne l'indique, que nous ayons fait de plus grandes découvertes dans le domaine intellectuel, que dans l'art d'exprimer matériellement par des sons les rapports, les besoins et les pensées de l'homme sauvage ou civilisé. Tout nous reporte donc vers l'Asie. C'est dans l'Asie qu'il faut chercher le type primordial de toutes nos conceptions religieuses, philosophiques, législatives et scientifiques ; modifié, diversifié et altéré quelquefois, sans devenir tout à fait méconnaissable, il s'est perpétué jusqu'à nous. Les générations enfermées, pour ainsi dire, dans un cercle de combinaisons peu nombreuses, mais très variées, qui ont été exprimées une fois, ne reproduisent, quand elles croient innover,

que des systèmes qui n'ont jamais cessé d'exister, et qui remontent aux premiers âges du monde, par une série d'anneaux, souvent inaperçus, mais bien reconnaissables par les similitudes matérielles qu'ils présentent entre eux. Ces similitudes sont telles, qu'il est impossible d'en attribuer l'origine à la manifestation fortuite d'idées analogues » (1).

(1) *Journal Asiatique*, tom. VII, p. 174, 175.

LIVRE PREMIER

LE MAZDÉISME. — L'AVESTA. ZOROASTRE.

CHAPITRE PREMIER

Le peuple iranien. — La religion iranienne. — Les points de contact avec les religions indo-européennes. — Le mazdéisme.

Bien qu'il soit difficile d'établir d'une manière précise quel a été le point central formant la patrie d'origine commune des Aryas, patrie où ils auraient vécu avant l'exode de leurs différentes tribus, il est généralement admis que l'Ariane primitive se trouve sur le plateau de l'Iran, plateau qui forme un vaste quadrilatère s'étendant de l'Indus au Tigre et à l'Euphrate, de l'Oxus et du Iaxartes au golfe Persique, probablement quelque part au sud-ouest des hautes chaînes qui forment la limite de l'Iran vers l'Asie centrale, entre le trente-troisième et le trente-huitième degré de latitude, ce qui correspond à la Sogdiane et la Bactriane. Indépendamment des avantages d'un climat tempéré et d'un terrain fertile, au dire de Strabon, la Bactriane a pour elle d'être le centre géographique constituant le grand point de com-

munication entre l'Asie intérieure et les pays d'Occident. Elle possède, en effet, l'Oxus et les plaines de Merw, pour conduire à la mer Caspienne, et trois routes célèbres dans l'antiquité, suivant Lassen, la reliaient au Kaboul et à l'Iran du Sud. On n'est pas fixé non plus d'une manière très précise sur l'ordre suivi par les tribus aryennes pour accomplir leurs exodes. Pour les Indous et les Iraniens, on est d'accord pour admettre qu'ils ont dû rester unis entre eux plus longtemps que les autres peuples aryas, ce qui résulte de la plus grande affinité de leurs deux langues, le Sanscrit et le Zend, et de leurs traditions mythiques; puis les Indous, descendant les versants de l'Indou-Kousch, par la rivière de Kaboul, arrivent à l'Indus qu'ils franchissent, et commencent la conquête de l'Indoustan, tandis que les Iraniens, traversant l'Oxus, redescendent sur Merw, Hérat, et se répandent dans tout l'Iran. Pour les peuples européens, il existe deux systèmes. Suivant Bopp, les Lithuano-Slaves se seraient séparés du centre commun plus tard que tous les autres; suivant Schleicher, ils auraient été, avec les Germains, parmi les premiers à se détacher de la souche primitive. Quant aux Celtes, il est reconnu qu'ils sont partis les premiers. S'étendant vers l'Hyrcanie, ils ont contourné au sud la mer Caspienne, franchi les défilés du Caucase, contourné la mer Noire au nord, remonté le Danube, et de là gagné les extrémités de l'Europe occidentale. Suivant Pictet, les Pélasges (Grecs et Latins), partis des sources de l'Artamis et du Bactrus, se seraient avancés dans la direction de

Hérat pour continuer leur migration vers l'Asie-Mineure par l'Hellespont, par le Khorassan et le Mazenderan. Enfin, les Germains, s'étendant vers la Scythie, se sont dirigés vers l'Europe, en passant par les contrées situées entre le Tanaïs, le Tyras et l'Ister, et J. Grimm a démontré qu'au temps d'Alexandre ils avaient déjà atteint la Baltique et le Rhin. Les Slaves auraient suivi la même voie que les Germains, mais, arrivés à l'Europe, se seraient arrêtés dans les régions du nord-est.

Tel serait l'ordre chronologique et la marche des migrations aryennes, d'après Grimm, Lassen, Bopp, Schlegel, Schleicher et Pictet.

Nous avons dit plus haut que les Iraniens étaient partis de la Sogdiane. Le document sur lequel on s'appuie pour baser cette opinion est l'Avesta lui-même. En effet, Le Fargard I du Vendidad débute ainsi (versets 1, 2, 5, 6) : « Ahura-Mazda dit au saint Zarathustra : J'ai créé, ô saint Zarathustra, un endroit plein d'agrément... J'ai créé le premier et le meilleur des endroits et séjours, moi qui suis Ahura-Mazda, l'*Airyana-Vaêja* de la bonne création. » La question était donc de savoir ce qu'était l'Airyana-Vaêja. Dans son *Etude sur la langue et les textes zends*, Burnouf considère ce mot comme indiquant le vrai nom de la terre sacrée des Ario-Persans, le pays de *semence*, *d'origine*, « parce que, dit-il, il est aux yeux des adorateurs d'Ormuzd, la terre de prédilection, où la race qui suit son culte a pris naissance. Quand donc on dit : *Airyana-Vaêjà*, cela veut dire « l'Airyana, origine de notre race », ou « l'Ai-

ryana, qui est notre patrie », ou encore « la terre de la patrie, qui est l'Airyana ». Il semble que Lassen n'est pas très éloigné d'entendre ce mot de cette manière, autant du moins que j'en puis juger par une analyse fort ingénieuse d'un terme important des inscriptions persépolitaines, dans laquelle il a eu occasion de citer le zend *vaêdjo* (1). Nous savons donc que l'Airyana-Vaêja est la patrie d'origine, mais où se trouve-t-elle ? Le Fargard I du Vendidad continue (versets 7, 8, 9) : « Alors Agrâ-Mainyus, qui apporte la mort, créa une chose hostile, un grand serpent, et l'hiver, œuvre des Dévas. Il y a là *dix mois d'hiver et deux d'été.* » Or, comme le remarquent Ritter, Lassen et Pictet, cette dernière donnée climatérique ne peut s'appliquer qu'aux vallées les plus élevées du Belourtagh, et du Moustagh à l'extrémité du plateau de l'Iran, vers le nord-est. Le Fargard I du Vendidad continue en nous montrant Ahura-Mazda racontant dans quel ordre il a créé pour son peuple des lieux d'habitation. Ces lieux sont au nombre de seize. Après les savantes recherches de Rhode, Lassen et Burnouf, la plupart de ces noms ont été identifiés avec leurs homonymes plus modernes, et c'est l'opinion de ces savants, ainsi que celle de Spiegel et de Pictet, que l'ordre dans lequel ces noms sont cités nous donne le point de départ et la direction générale de l'exode des Iraniens, ce qui nous permet de suivre pas à pas leur extension graduelle.

(1) E. Burnouf, *Etude sur la langue et les textes zends.* Journal asiatique, 1845, 4e série, p. 285.

Voici les noms de ces seize lieux, tels qu'ils sont donnés par le Vendidad avec leurs identifications modernes :

1. *L'Airyana-Vaêja*, l'Ariane primitive ;
2. *Sughdha*, Sogd, c'est-à-dire la Sogdiane ;
3. *Môuru*, la Merw ou Merw moderne ;
4. *Bakhdhi*, la Balkh actuelle ;
5. *Niçaya*, Nishapour, ou, suivant Burnouf et Kiepert, la Νησαία de Ptolémée, sur le Murgâb ;
6. *Harôya*, la Hariva des inscriptions cunéiformes, l'Αρεία des Anciens et la Hérat moderne ;
7. *Vaêkereta*, la moderne Kaboul;
8. *Urva*. Ce nom n'a pas été encore identifié sûrement ; d'après Lassen, ce serait cependant le nom d'une ville du Khorassan méridional ;
9. *Khneuta*, au pays de Vehrkâna. Vehrkâna est l'ancienne Hyrcanie, la Varkâna de l'Inscription de Behistan ; aussi Khneuta est identifiée à la Gurgân moderne, la Djordjan des Arabes ;
10. *Haraquiti*, l'Αραχωσια des Anciens et l'Harenwatis des inscriptions cunéiformes, se trouve dans la région du fleuve Arachotus (le Vaihend), au midi de Kandahar ;
11. *Haêtumat*. Région du Hilmend au Sedjestan, nommée Erymander ou Etymender par les Anciens ;
12. *Ragha*. Pour cette ville, il existe deux opinions. Suivant Ritter et Spiegel, d'accord

avec les gloses pehlvies, ce serait la Raï moderne en Médie; suivant Kiepert, ce serait Ragaïa, ville située à l'est de la Parthie;

13. *Chakhra*, probablement l'actuelle Charuck, dans le Khorassan;
14. *Varena*. Selon les gloses Pehlvies, ce serait une ville au-dessus de la mer Caspienne, où se trouve Varek. Lassen la place dans le Kaboul, Roth dans le sud-est des pays aryens;
15. *Haptâ-Hendu*. L'Hepta-Potamie ou pays des sept fleuves. C'est le Sapta-Sindhou des Védas, l'Inde occidentale;
16. *Ragha* ou *Ranha*. Suivant Spiegel, ce serait le *Yaxartès*; l'Indus selon Windischmann, et l'Oxus suivant Harlez.

L'exode des Iraniens étant ainsi déterminé dans les grandes lignes, il reste à spécifier les limites générales du pays qu'ils ont occupé, c'est-à-dire l'Iran, et les différents peuples sortis de la souche iranienne.

Dessiné largement, l'Iran aurait pour limites géographiques : au sud, le golfe Persique et l'Océan indien, le Tigre et l'Euphrate; à l'ouest, l'Indus; à l'est et au nord, le massif de montagnes commençant la partie du Caucase, se continuant par les monts Caspiens, l'El-Bourz, et allant se terminer à l'Indou-Kousch. A l'ouest, les monts Zagros séparent l'Iran de l'Euphrate, et, bien qu'ils ne fussent pas infranchissables, ils formaient du moins une barrière naturelle qui devait rendre difficile toute invasion de ce côté. Au nord, l'Iran

avait pour voisin le Touran, pays de race mongolique, et par conséquent hostile. Aussi, verrons-nous, dans l'Avesta, les Touraniens toujours désignés comme ennemis, de même que le Rig-Véda fulminait contre les Dasyous. Le Touran forme actuellement les principautés de Bokhara, de Khiva, de Khokand, de Thaïmone, d'Hérat, d'Ankhoy, de Taskend et d'Hasrat. C'est de là, d'ailleurs, que sont venues, pour les Iraniens, presque toutes les invasions.

Le manque de documents historiques ne permet pas de remonter bien haut dans l'histoire des peuples iraniens; et ce n'est guère qu'au IXe siècle avant notre ère que nous voyons apparaître les deux peuples les plus importants de la famille iranienne, les Mèdes et les Perses.

Les Mèdes, au moment de leur exode, ne durent pas franchir le désert qui sépare le bassin de l'Helmend des monts Zagros, mais longer les monts de l'El-Bourz, s'élever vers le nord-ouest, à travers l'Hyrcanie, puis incliner vers le sud, où ils s'établirent dans les contrées de Raghâ et de Tchakhrâ. Les Perses, au contraire, poussèrent vers le sud-ouest, et s'arrêtèrent à la limite orientale de l'Elam, dans un pays montagneux qu'ils appelèrent Parçâ, la Perse (1). C'est par les monuments assyriens que nous avons des indications sur la marche conquérante des Aryas vers l'Occident.

En 842, Salmanasar III continuant les conquêtes de son père Assour-Nazir-Habal qui, le premier,

(1) Maspero, *Histoire ancienne*, p. 456.

avait franchi les monts Zagros, dispersant sur son chemin les tribus touraniennes fixées sur le versant est de ces montagnes, et une peuplade aryenne, les Mata ou Matiani, première avant-garde des Aryas en Elam, Salmanasar, dis-je, poussant encore plus loin que ne l'avait fait son père, atteignit le pays d'Arazias, où il rencontra un peuple nouveau, les Madaï ou Mèdes. Il les battit et les soumit au tribut.

Mais, dès que ce monarque fut rentré en Assyrie, les Mèdes reprirent leur mouvement en avant, dans la direction des monts Zagros, et « en moins de vingt ans, dit Maspero, les Aryens franchirent l'espace qui les séparait de la frontière assyrienne ». Il fallut la valeur guerrière de Samsi-Bin III pour les arrêter momentanément dans leur marche, mais, ce monarque mort, ils profitèrent des divisions de l'empire assyrien pour continuer leurs conquêtes, et lorsque, moins d'un siècle après, Touklat-Habel-Asar II, escorté de ses armées victorieuses, franchissait les monts Zagros en 736, s'emparait du pays de Partsona, et, divisant son armée en deux colonnes, les lançait l'une au sud et l'autre à l'est de l'Iran, pour les réunir à la vallée de l'Indus, la Médie s'étendait déjà des Zagros au désert, et des frontières nord de l'Elam à la Caspienne (1).

Saryoukin (Sargon) devait continuer la conquête assyrienne, et pendant un demi-siècle la Médie fut asservie aux rois de Ninive.

Mais le rôle véritablement historique de la Mé-

(1) Maspero, *Histoire ancienne*, p. 371, 458.

die ne commence qu'avec Ouwakshatara, nom que les Grecs écrivirent Kyouxarès, le fondateur de l'empire Mède. C'est par Hérodote que nous avons les documents les plus sérieux. Jusque-là, les tribus aryennes avaient toujours vécu séparées les unes des autres, se réunissant en cas d'attaque et se séparant aussitôt après, pour reprendre leur vie indépendante. Parmi les Mèdes, rapporte Hérodote, vivait un homme sage du nom de Déjocès. Aspirant à la tyrannie il s'appliqua avec une ardeur extrême à exercer la justice. Ses compatriotes le choisirent comme juge, et il s'acquit par sa droiture une telle réputation, que les Mèdes se rassemblèrent et délibérèrent de la sorte : « Donnons-nous un roi, dirent-ils, et ainsi notre pays sera équitablement gouverné. » Le choix tomba sur Déjocès, qui leur ordonna aussitôt de lui bâtir un palais, et une ville pour contraindre les Mèdes à se réunir. Telle fut l'origine d'Ecbatane. Déjocès rassembla donc toute la nation des Mèdes en un seul corps composé des tribus suivantes : les Buses, les Parétacéniens, les Struchates, les Trizantes, les Budiens et les Mages.

Ce Déjocès eut un fils nommé Phraortès, qui fit la guerre aux Perses et les soumit. A la tête désormais de deux peuples puissants, il tenta de secouer le joug des Assyriens, et passant leurs frontières vint leur livrer bataille. Il fut vaincu et mourut dans la mêlée. Mais il laissait un fils qui devait le venger, Kyouxarès (1). Des recherches récentes tendraient à prouver que Kyouxarès ne

(1) Herodote, I, 96, 97, 98, 101, 102.

serait pas originaire de Médie, mais des bords de la Caspienne entre l'Atrek et l'Oxus et que son père et lui, chefs d'une migration aryenne, seraient venus en Médie, réunissant sous un seul sceptre toutes les tribus qui y étaient établies. Quoi qu'il en soit, Kyouxarès ramenant en arrière les débris de son armée remonta en Médie pour en reformer une seconde, vint de nouveau porter la guerre chez les Assyriens qu'il vainquit cette fois, et mit le siège devant Ninive. Malheureusement pour lui, intervint une armée de Scythes, commandée par le roi Madyas. Ces Scythes venus du nord, au delà des fleuves d'Arménie et des pics du Caucase, formaient des tribus sauvages habitant les vastes steppes du Continent européen. La richesse de l'Assyrie avait toujours tenté leur cupidité, et leurs hordes venaient de temps en temps piller les peuples qui formaient le royaume Assyrien. Kyouxarès levant le siège, accourut au-devant d'eux. Les Scythes et les Mèdes se heurtèrent ; mais, écrasés par le nombre, les Mèdes furent vaincus et soumis à payer un tribut. Les Scythes, continuant leur invasion, dévastèrent la Mésopotamie et la Chaldée, passèrent en Syrie et Phénicie, traversèrent la Palestine, et arrivant aux frontières d'Egypte s'apprêtaient à les franchir, lorsque Psammétik Ier les écarta par des présents. Ils revinrent alors sur leurs pas. Mais Kyouxarès avait mis le temps à profit. Décidé à secouer le joug, il invita le roi des Scythes et ses principaux chefs à un grand banquet, les fit massacrer et attaqua aussitôt l'armée Scythe qui, privée de ses généraux, fut vaincue et dispersée. Leur domination n'avait duré que six

ou sept ans, mais durant cette courte période, ils avaient bouleversé et dévasté l'Asie. Kyouxarès, délivré des Scythes revint en Assyrie, et mit le siège devant Ninive pour la seconde fois. Le roi d'Assyrie Assour-edil-ilâni fit une résistance héroïque, et se brûla dans son palais plutôt que de se rendre. Ninive fut détruite, et l'empire d'Assyrie s'écroula. Deux siècles après, on ne connaissait même plus l'emplacement de Ninive.

Kyouxarès laissa un fils Astyage, dont la fille Mandane épousa le Perse Cambysès, et de cette union naquit le grand Kyros, le fondateur de l'empire Perse.

Il ne rentre pas dans le cadre de cette étude de parler de l'histoire du peuple Persan, et du peuple Mède. Seule l'origine de ces deux peuples nous importait ; je reviens donc aux Iraniens pour étudier leur constitution civile et religieuse.

Tout d'abord, il convient de remarquer que de tous les peuples aryas formant la famille Indo-Européenne, les Iraniens sont peut-être ceux qui ont conservé le mieux dans leur pureté originelle les coutumes et la constitution de la souche primitive. L'Avesta nous fournit de nombreux documents à ce sujet, documents corroborés par tous les récits classiques de l'antiquité. Les Iraniens se divisaient en familles, et cette première unité se nommait *Nmâna*. Plusieurs familles réunies formaient le clan ou *vic*, plusieurs clans réunis la fédération, ou *zantu*, et les fédérations formaient les pays ou *daqyu*. Enfin, au sommet de toutes ces fédérations se trouvait le *Daghaçaçti*, vraisemblablement un grand empire.

A chacune de ces classifications correspondait un chef établi par la voix populaire, sauf pour la famille, où le père de famille était le chef tout désigné. Ce chef portait le nom de *Paiti*. Mais il ne semble pas cependant qu'il y eût un *daghu-paiti* pour chaque partie du pays Iranien. En somme, la constitution était mi-partie démocratique, mi-partie féodale, puisque les fédérations particulières se régissaient elles-mêmes, et si le pouvoir du chef de clan était héréditaire, l'assemblée du peuple, ou *hanjamâna*, dont la coutume nous est attestée par Hérodote qui la nomme ἁλίη, était là pour balancer l'influence des chefs de fédération particulière, et restreindre leur pouvoir. Parmi les nombreux exemples qu'en cite Hérodote, le plus frappant est celui où il raconte comme quoi, après la mort du faux Smerdis les Perses délibérèrent pour savoir s'il devaient établir l'oligarchie ou la monarchie. Otanès proposa de remettre le gouvernement à la communauté des Perses. « Mon avis, dit-il, est que nul de nous ne doit plus seul être roi..... La multitude souveraine porte le plus beau de tous les noms : on l'appelle l'isonomie (1). »

Cet état de la constitution Iranienne remonte à une époque tellement lointaine, et semble si inhérent à la race iranienne, que nous le voyons se maintenir, non seulement durant le règne des Sassanides, mais encore jusqu'à notre époque où il existe toujours avec peu de modifications.

« De nombreux voyageurs, dit Spiegel, ont

(1) *Hérodote*, III, 80.

attesté que les peuplades iraniennes qui habitent l'empire Persan actuel ont conservé ces classifications et ces tribus, et que la coutume de l'assemblée du peuple est encore en vigueur aujourd'hui. On comprend, dans ces conditions, que le pouvoir d'un Roi des Rois ne fût pas illimité, car les princes lui rendaient hommage, il est vrai, mais sans permettre au Roi suprême de s'ingérer dans les affaires de leurs tribus privées. Par contre, il avait le droit imprescriptible de requérir tous ses sujets pour une guerre, ou bien d'exiger d'eux des présents ou un tribut, sous certaines conditions (1). »

A côté de cette classification politique se trouve la classification sociale. Les Iraniens étaient divisés en castes. Tout d'abord, il semble qu'il n'y ait eu que trois castes, répondant aux besoins des tribus iraniennes : les prêtres, les guerriers et les laboureurs. Les Iraniens primitifs, en effet, étaient nomades ; mais ce qui les caractérisait, c'était leur goût pour l'agriculture ; ils formaient un peuple essentiellement laboureur. N'ayant pas de villes au début, et ne communiquant pas avec les peuples voisins, le commerce n'existait pas. Il n'y avait donc pas de commerçants. Aussi l'Avesta ne parle-t-il que de ces trois castes. Cependant Spiegel prétend que dans un passage du Yaçna, le mot *huîtis* désigne l'artisan. Mais, ajoute-t-il, il ne se trouve que trois états dans le Vendidad comme dans le Yaçna, et il est possible que l'épithète de *fshuyanç* qui indique le troisième état

(1) Spiegel, *Avesta*, Einleitung, p. IV.

soit appliquée aux artisans. Ce n'est qu'à l'époque des Sassanides que nous trouvons une quatrième caste, celle des industriels. Les *Minokhired* nous donne les devoirs relatifs à ces trois castes. Les prêtres ont à faire respecter la loi, à statuer d'après les Ecritures, à s'acquitter des sacrifices, à montrer aux hommes le chemin du ciel et à les écarter de celui qui conduit en enfer.

Les guerriers doivent seulement combattre les ennemis, protéger les villes et surveiller les frontières. Les laboureurs doivent travailler les champs, et les artisans exercer le métier ou la profession qu'ils connaissent.

Il est certain que les artisans devaient être confondus avec la caste des laboureurs, car si on peut admettre que le commerce ne s'est développé que très tard chez les Iraniens, il ne saurait en être de même pour les métiers ordinaires tels que celui de maçon, de forgeron, etc.

Le Vendidad cite fréquemment les maisons, lorsqu'il parle d' « endroit bien bâti, avec une terrasse, un bâtiment élevé » ; ou bien de celui qui « est réputé avoir donné une demeure, comptant cent colonnes, mille poutres, dix mille solives » ; il mentionne également les villes lorsqu'il qu'il parle de celui qui visitera « plusieurs villes sans rencontrer des purificateurs».

Ceci suppose donc des artisans ; d'ailleurs, au Fargard VIII du Vendidad, plusieurs corps de métiers sont énumérés : « S'il l'enlève au fourneau d'un potier, ou d'un fabricant de laques, d'une fonderie de minerais, d'un creuset où se travaillent l'or, l'argent, le fer, l'étain, d'un four, d'une

blanchisserie » ; et le Fargard XIV cite les armes des guerriers : « La première est une lance, la deuxième un glaive, la troisième une massue, la quatrième un arc avec sa corde, la cinquième un carquois avec un baudrier et trente pointes de flèches en fer, la sixième, une fronde avec brassier et trente pierres à fronde, la septième une cuirasse, la huitième le kuiri (couverture du cou) les jambards, etc. »

La caste sacerdotale ne semble pas avoir joué un rôle bien important chez les Iraniens des temps primitifs, ce qui s'explique facilement. Chez les peuples Indo-Germains en effet, le culte a commencé par être très simple et le père de famille était lui-même le prêtre. Par le Rig-Véda, le plus ancien monument religieux de la race aryenne, nous savons en quoi consistait ce culte primitif. Pas de temple, un autel de terre dressé dans un lieu découvert, une enceinte sacrée. On allume le feu sacré par le frottement de deux pièces de bois, on alimente ce feu avec du beurre clarifié. Le bûcher enflammé, on y porte les gâteaux et la liqueur fermentée du Sôma que l'on offre aux dieux. Pendant ce temps, on chante les hymnes en l'honneur des divinités. Ce n'est que plus tard, lorsque le culte se compliqua que les fonctions du sacerdoce devinrent l'apanage de certaines familles. En un mot, le Brahmane du Rig-Véda était le père de famille dans l'exercice des fonctions sacrées ; le Kschattrya était ce même père de famille commandant à l'armée et gouvernant son territoire en temps de paix. Cette organisation du *viç* ou clan, c'est celle du peuple des

Aryas tout entier. Nous la retrouvons indistinctement chez tous les rameaux de cette famille. C'est donc ici le cas d'établir un résumé sommaire des mythes, croyances et coutumes communs à tous les Aryas, et de les comparer à ceux des Iraniens.

Nous savons déjà que l'organisation par clans est commune à tous les peuples Indo-Germains primitifs ; nous la retrouvons en effet chez les Indous, les Iraniens, les Celtes, les Germains, les Scandinaves et les Pélasges. Cette organisation leur permettait, tout en ayant des rois ou des dictateurs, de conserver en partie leur indépendance et leur autonomie. Aussi voyons-nous quels efforts a dû faire la monarchie absolue dans les temps modernes pour sortir de la féodalité, et ce pouvoir si péniblement acquis elle n'a pu le maintenir devant les revendications du vieux sang Arya avide de liberté et d'indépendance. On peut dire, sans être taxé d'exagération, que les autocraties ont fait leur temps, qu'elles sont appelées à disparaître dans un bref délai, et que la tendance actuelle des peuples européens est de retourner aux fédérations, c'est-à-dire à l'antique forme gouvernementale des ancêtres, les Aryas primitifs.

Parmi les sentiments les plus profondément enracinés dans le cœur des Aryas, il faut placer en première ligne le respect des morts, qui a donné naissance au culte des Mânes ou des ancêtres. Selon ma méthode ordinaire je commence par les Aryas de l'Inde.

Pour les Aryas védiques, l'œuvre de la génération primordiale des êtres vivants et l'œuvre sainte du sacrifice sont en étroite connexion, et

sont pour ainsi dire identifiées. En effet, le mot *Karman* œuvre, et *Kratu* sacrifice ont la même racine, *Kri*, qui signifie produire, et est identique au latin *creare*. « L'œuvre de la production du monde, dit M. Em. Burnouf, dans son *Essai sur le Véda*, se perpétue avec celle du sacrifice et ne saurait s'en séparer : comme les fils continuent la vie des pères, le sacrifice est engendré par le sacrifice et se continue à travers les siècles. Les ancêtres sont la source primordiale des sacrifices et des générations » (1). C'est ce que nous voyons par l'hymne de *Vrihadukta* (IV, 262) : « Les Ancêtres ont été les maîtres de la grandeur des dieux. Dévas, ils ont donné la force aux Dévas..... Ces Ancêtres ont eu sur la terre, des fils qui leur ont succédé et qui, héritiers de la force paternelle, ont propagé les sacrifices. » L'on comprend aisément l'importance qu'a pris chez les Aryas védiques le culte des ancêtres, et comment il a donné naissance à une doctrine mystique sur laquelle sont basées leurs conceptions liturgiques et cosmogoniques. La croyance à l'immortalité de l'âme, qui est la conséquence de ce culte, est, en effet, une croyance universellement et de tout temps admise chez tous les Aryas, comme nous le verrons tout à l'heure.

Aussi, les honneurs rendus aux ancêtres dans les temps védiques se sont perpétués jusqu'à nos jours, et c'est avec un soin religieux que les Aryas de l'Inde ont conservé et conservent encore les sacrifices de famille, car, pour eux, la foi est le

(1) Em. Burnouf, *Essai sur le Véda*, p. 184.

principe conservateur par excellence de la famille. Comment pourrait-il en être autrement, puisque, pour eux, l'âme est non seulement immortelle, mais, à la mort du corps, se revêt d'un corps glorieux ; que l'âme du mort, du père de famille devenu ancêtre à son tour continue de vivre, que dans son existence mystique elle demande un aliment pour se nourrir, aliment qui lui est fourni par le sacrifice, et qu'elle assiste réellement à ce sacrifice. De nombreux hymnes du Rig en font foi. Lorsque la terre a reçu la dépouille du trépassé, les assistants chantent l'hymne suivant : « Que l'œil aille dans le Soleil, le souffle dans le Vent ! ô Agni ! remets au Ciel et à la Terre ce que tu leur dois. Donne aux eaux et aux plantes les parties de son corps qui lui appartiennent. *Mais il est une partie immortelle.* Echauffe-là de tes rayons, embrase-là de tes feux. *Dans le corps bienheureux formé par toi*, transporte-le au séjour des Saints. » (IV, 157.) Et l'hymne de Vamadèva : « Nos ancêtres, enfants de Manou, sont venus s'asseoir autour du foyer. Salut aux auteurs de la vie ! » (II, 103.) Aussi le vivant qui n'offre pas le sacrifice aux morts est-il considéré comme un voleur et un parricide. Le culte des ancêtres était donc le fondement sacré de la famille, et, plus tard, le code de Manou resserrera davantage ces liens qui unissent la famille au culte des mânes. A la cérémonie du repas funèbre : « Les mânes des ancêtres, dit Manou, à l'état invisible, accompagnent de tels brahmanes conviés ; sous une forme aérienne, ils les suivent, et prennent place à côté d'eux lorsqu'ils

s'asseyent. » — « La cérémonie en l'honneur des mânes est supérieure, pour les brahmanes, à la cérémonie en l'honneur des dieux (1). »

Si nous passons aux Iraniens, nous trouvons le culte des *Ferouers* ou culte des mânes, tout aussi développé que chez les Indous, avec cette différence que le culte des âmes se présente chez les anciens Persans avec un caractère plus individuel et plus moral que chez les Brahmanes.

« Les *Ferouers*, dit Darmesteter, sont la forme spirituelle de l'être, indépendante de sa vie matérielle, et antérieure à elle. Ormazd offre le choix aux Ferouers des hommes de rester dans le monde spirituel, ou de descendre sur terre pour s'incarner dans des corps humains (2). »

Les Iraniens célébraient pendant les dix derniers jours de l'année, et cela chaque année, la fête des âmes. Ils croyaient, en effet, que les âmes de leurs ancêtres revenaient sur terre demander des prières et des sacrifices. C'est ce que nous voyons par le Yescht des Ferouers, invocation aux mânes : « Nous offrons le sacrifice aux bons, aux forts et aux saints Ferouers des justes, eux qui descendent de leur demeure vers le temps de Hamaspath-Maêdha. Alors ils se répandent ici-bas pendant dix nuits, exprimant leur désir par les questions suivantes : Qui nous louera? Qui nous offrira le sacrifice? Qui répandra pour nous l'offrandre? Qui nous plaira? Qui nous invitera en portant à la main le lait de la vache et un vête-

(1) *Code de Manou*, livre III, S. 189. Trad. Loiseleur-Deslongchamps. — S. 203.
(2) J. Darmesteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 130.

ment, avec la prière qui fait obtenir la pureté à celui qui la prononce ? Quel est celui d'entre nous dont on prononce le nom ? Quel est celui d'entre nous dont l'âme sera l'objet d'un culte ? Quel est celui d'entre nous auquel sera donnée l'offrande pour qu'il ait à manger une nourriture qui ne manque ni jamais ni à toujours ? — Alors, l'homme qui leur offre le sacrifice, en portant à la main le lait de la vache et un vêtement, avec la prière qui fait obtenir la pureté à celui qui la prononce, ils le bénissent satisfaits, favorables, bienveillants, les forts Ferouers des justes (1). »

Cette touchante et naïve prière qu'adressent aux vivants les âmes des morts montre suffisamment à quel point le culte des Ferouers est identique à celui des Pitris ou des Mânes de l'Inde. J'ajouterai en plus que non seulement les Iraniens croyaient à l'immortalité de l'âme, ainsi qu'il résulte de tous leurs textes, mais encore qu'ils croyaient à la résurrection des corps au Jugement dernier, dogme passé de chez eux dans le christianisme. Chez les Grecs, nous retrouvons le même culte des ancêtres, en étroite connexion avec le sacrifice, et la même croyance à l'immortalité de l'âme, et à sa présence effective au moment du sacrifice et des libations. Nous en trouvons la preuve dans la seconde partie de la trilogie de l'Orestie d'Eschyle, les Choéphores. « Que vois-je ? s'écrie Oreste ; quelles sont ces femmes ainsi rassemblées, couvertes de noirs vêtements ? Est-ce à mon père qu'elles apportent ces libations pour apaiser ses

(1) Spiegel, *Avesta*, Yest XIII. V. 49, 50, 51.

mânes? Oui, c'est là leur pensée. Je vois s'avancer avec elles Electre, ma sœur... Le chœur reprend : Je sors envoyée du palais; j'apporte des libations. Mon sein retentit sous les coups redoublés de mes mains, et mes joues sont couvertes de sanglantes blessures, sillons que viennent d'y tracer mes ongles..... Electre, s'adressant au chœur : Quand je verserai sur le tombeau les funèbres libations, quels mots dirai-je, qui soient doux au mort; quels vœux adresserai-je à mon père?.... Je ne sais quelles paroles prononcer, en épanchant sur le tombeau paternel cette offrande funéraire..... Les libations coulent, chante le chœur; entends, ô mon auguste Maître, entends ma voix, le cri de douleur qui sort du fond des ténèbres de mon âme! (1) »

Quant au dogme de l'immortalité de l'âme, il est inutile d'insister, aucun ouvrage philosophique n'ayant traité cette question comme le Phédon de Platon.

Nous savons que les Romains conservaient dans des urnes les cendres des ancêtres et offraient des libations en leur honneur.

Quant aux Celtes, le culte des morts et la croyance à l'immortalité de l'âme est la caractéristique de leur race. C'est d'eux qu'on peut dire : *Longæ vitæ mors media est;* et ce mépris de la mort, attesté par les historiens romains, ils ne le devaient qu'à cette croyance en la vie future. « Heureux, dit Lucain, ces peuples qui regardent le Nord! La crainte de la mort ne les tourmente

(1) Eschyle, l'*Orestie*, traduction Pierron. *Les Choéphores*, scène I.

pas ; de là, chez eux, ces cœurs si hardis à courir au devant du trépas, ces âmes si disposées à mourir, dans cette idée qu'il n'y a pas à épargner une vie qui va renaître. » Personne n'ignore maintenant que les dolmens étaient des tombeaux, des ossuaires, et les nombreuses traces de repas funéraires, d'offrandes, de libations, que l'on y a trouvées, prouvent suffisamment l'existence du culte des ancêtres chez les Celtes. Les *Ascias*, ces charrues symboliques gravées sur les dolmens, que l'on retrouve partout sur les tombeaux celtiques, et qui ont la forme de hoyaux ou d'herminettes, ces *Celtæ* de jade que l'on retrouve dans les tombeaux et même dans les champs, sont la preuve de la croyance des Celtes à l'immortalité de l'âme. Partant de cette idée que la charrue est la cause première de la renaissance du blé, ils en ont fait le symbole de la résurrection de l'âme. D'ailleurs, sur des monuments funéraires de l'époque gallo-romaine, on trouve gravées nombre de ces charrues symboliques, et les inscriptions qui y sont jointes ne laissent aucun doute sur leur signification. « *Diis manibus*, *et memoriæ æternæ Hylatis dimachero*, *sive assidario; palmarum septem rude donato. Ermais conjux conjugi carissimo*, *ponendum curavit et sub ascia dedicavit* (1). »

Les chants gaéliques d'Ossian nous fourniraient une mine inépuisable d'exemples que les Celtes croyaient à l'immortalité de l'âme, et qu'après la mort l'âme revêtait un corps glorieux. « En quels

(1) Dom Martin, *Religion des Gaulois*, t. II, p. 236.

lieux, s'écria le jeune Hidallan, irai-je chercher la gloire pour réjouir l'âme de mon père ? » — « On entend les voix grêles des fantômes. Oscar tire son épée : Ombres de mes pères, vous qui avez jadis combattu contre les rois du monde; venez, dévoilez l'avenir à mes yeux... Trenmor vint à la voix de son fils. Un nuage, rapide comme l'orgueilleux coursier, portait son corps diaphane. Son visage n'est qu'une forme ténébreuse et sans traits. » — « Ossian touche sa harpe : Penchez-vous au bord de vos nuages, ombres de mes pères! Recevez le héros qui expire à cette heure. Préparez sa robe de brume et sa lance de nuages, placez pour glaive à ses côtés un météore à demi-éteint, et qu'il prenne au milieu de vous une place honorée, afin que son ombre vienne avec joie visiter ses amis (1). »

Ce que nous avons dit des Celtes s'applique également aux Germains et aux Scandinaves. Il suffit de lire les *Eddas* pour s'en assurer.

Parmi les coutumes importantes qui appartiennent à l'héritage commun des Aryas, il faut placer en première ligne le culte sur les hauteurs. Les Aryas ont toujours cru que les divinités habitaient sur les hauteurs, et partant, ils ont toujours offert leurs sacrifices sur les hauteurs. Dans le Rig-Véda, les nuages sont identifiés avec les montagnes, et certains dieux sont considérés comme divinités des montagnes; tels Indra et Varuna, et plus tard Vischnou. Varuna, le dieu

(1) Ossian, *Poèmes gaéliques*, recueillis par J. Mac-Pherson.

du ciel étoilé, apparaît au soir sur la montagne du ciel, et c'est de là qu'il répand sa force attractive.

Les routes de l'aurore sont sur les montagnes; elle trône sur les montagnes (Rig-Véda, VI, 64). L'hymne aux Maruts débute ainsi : « J'invoque la légion des Maruts, les puissants, qui demeurent sur les montagnes, pour qu'ils boivent ce sôma. » (Rig-Véda, VIII, 83.)

Le Rig-Véda contient également des passages où il est question d'un génie de la montagne, Parvata, qui est en même temps le maître des nuages (1).

Pour les Iraniens, nous avons le témoignage d'Hérodote. « Ils observent, à ma connaissance, dit-il, les usages suivants : Ils n'érigent ni statues, ni temples, ni autels; ils traitent d'insensés ceux qui en élèvent, parce qu'ils ne croient pas que les dieux participent de la nature humaine. Ils ont coutume de faire des sacrifices à Jupiter sur les cimes des monts, et ils appellent Jupiter le cercle entier du ciel (2). »

L'Avesta nous fournit de nombreuses preuves de l'importance et du rôle que les montagnes avaient dans le culte des Iraniens. Les montagnes, selon Spiegel, sont pour les Iraniens les os de la terre. Aussi, les invoque-t-on souvent dans l'Avesta. Dans la plus ancienne partie de l'Avesta, les Gâthas (*Yaçna* XLI, 21), les montagnes sont invoquées comme les dispensatrices des eaux (3).

(1) Andrian, *Der Hôhencultus*, p. 8 et 9.
(2) *Hérodote*, I, 131.
(3) Spiegel, *Iranische Alt.*, II, p. 51.

Ceci nous est confirmé par le Bundehesh et le Mino-Khired. Dans le chapitre 46 de ce dernier ouvrage, à la question suivante posée à l'Esprit de Sagesse : Pourquoi les montagnes ont-elles été créées ? ce dernier répond : Les montagnes qui vont sur le monde modèrent et retiennent les vents; elles sont la demeure et le lieu de repos des nuages de pluie; elles détruisent l'œuvre d'Ahriman et des démons et vivifient l'œuvre d'Ormuzd (1).

Les montagnes sont louées dans l'Avesta, comme portant la plante du Haoma. Nous lisons au chapitre IX du *Yaçna*, 6 : « Je loue les nuages et les pluies qui font croître ton corps sur le sommet des montagnes. Je loue les montagnes, les hautes, où tu croîs, ô Haoma ! », et au chapitre XLIX du Khorda-Avesta, dans la prière aux montagnes : « Je me repens de tous mes péchés avec la prière. Nous louons toutes les montagnes, qui sont revêtues de splendeur, créées par Mazda, le Pur, le Seigneur des Purs. » L'Al-Borj est la patrie d'Ahura-Mazda, la demeure de la Lumière et du Bonheur. C'est également la demeure des trois dieux Mithra, Çraosha et Rashnu. Enfin, d'après le Fargard XXII du Vendidad, les entretiens d'Ahura-Mazda avec Zoroastre ont lieu sur une montagne sacrée; et c'est après avoir demeuré sur une montagne, que Zoroastre, suivant les anciennes traditions, revient nanti de l'Avesta.

Le mythe de Prométhée, enchaîné sur le sommet du Caucase pour avoir dérobé le feu du ciel et en avoir enseigné l'usage aux hommes, prouve éga-

(1) Andrian, *Der Höhencultus*, p. 293, 294.

lement que les Grecs considéraient les montagnes comme des lieux sacrés. D'ailleurs, pour eux, le Caucase était la fin du monde, le berceau des dieux, après le déluge de Deucalion. La race de Deucalion, le fils de Prométhée, tire son origine du Caucase. Enfin, la Colchide, but de l'expédition des Argonautes, symbolise les idées cosmiques des Hellènes.

Les Romains pratiquaient également ce culte des hauteurs, car on a retrouvé un Jupiter O. M. Pœninus, sur le grand Saint-Bernard, et un Jupiter O. M. Culminalis sur le Steiermark, et les chemins et sentiers qui y conduisaient étaient vénérés divinement (1).

Nous retrouvons la même coutume chez les Germains. Le père des dieux, le dieu de l'air et de l'orage, Odin ou Wotan, porte le surnom de : *Mann vom Berge*, l'homme des montagnes (2). Il occupe au Walhall la place la plus élevée. Le ciel des *Ases* était toujours situé sur les montagnes, dans les sphères élevées, et toutes les divinités des Ases trônaient sur les montagnes, d'où le nom de *Asberg*. Aussi, le culte d'Odin se célébrait-il toujours sur les montagnes (3).

C'est l'archange saint Michel qui, dans le christianisme, a remplacé Odin. En Allemagne, en France, en Russie, de nombreuses chapelles, dédiées à cet archange, sont érigées sur les hauteurs (4).

(1) Andrian, *Der Hôhencultus*, p. 348.
(2) Simrock, *Deutsche Myth.*, p. 189.
(3) Grimm, *Deutsche Myth.*, p. 154.
(4) Andrian, *Der Hôhencultus*, p. 349.

Parmi les peuples actuels du Caucase, les Ossètes, de race aryenne, ont conservé, bien que chrétiens, ces anciens mythes, et ce culte sur les hauteurs.

J. Grimm avait déjà remarqué que les Ossètes vénèrent saint Elie comme le dieu du tonnerre, saint Jean conme le dieu du vent et de l'eau. Suivant Klaproth, les Ossètes, en dehors des églises qu'ils ont bâties sur le sommet des montagnes, ont des endroits sacrés, tels que des grottes, des rochers, des amas de pierres, où ils viennent prier. Ces endroits sont, le plus souvent, consacrés à saint Elie, à saint Georges, à saint Nicolas et à saint Michel.

Haxthausen cite une litanie très curieuse dans laquelle, après avoir invoqué Dieu, saint Georges, saint Michel, la Mère de Dieu, on invoque les églises de montagnes elles-mêmes : *Ihr Bergkirchen! Erbarmt euch unser!* O Eglises des montagnes, ayez pitié de nous! (1).

Une croyance qui semble également avoir été l'héritage de la famille indo-européenne, c'est la croyance au destin, en tant que divinité, supérieur, par son essence même, à tous les autres dieux, en ce qu'il ne leur obéit pas.

Nous voyons chez les Iraniens le *Zervana-Akarana*, le Temps illimité, le Temps sans bornes, qui n'a pas été créé par Ahura-Mazda. « En dehors du Temps, dit l'*Uléma*, tout a été créé, et le Temps est le créateur. Le Temps ne laisse voir en soi ni bornes, ni cîme, ni racine, et toujours

(1) Andrian, *Der Hôhencultus*, p. 322.

il a été et il sera. Un homme intelligent ne demandera pas : D'où vient le Temps? ni s'il y a eu un temps où cette puissance n'existait pas (1). »

Le Temps, en effet, c'est le Destin, qui amène toutes choses ; or le Destin est lié au mouvement du ciel, puisque le mouvement du ciel n'est que le le mouvement du Temps. Le ciel et le Destin marchent donc ensemble, le Destin n'étant que le décret du Temps, et par conséquent le suprême Régulateur du monde, c'est le Destin. L'idée que le Destin est lié au mouvement du ciel est ancienne, car nous la retrouvons dans le Védisme. Tout le monde sait, d'ailleurs, que chez les Grecs et les Romains, le Temps était identifié à la Fortune, c'est-à-dire au Destin. Dans le Panthéon grec, Zeus est le fils de *Kronos*, le Temps, et bien que maître de l'Olympe, il ne peut rien contre le Destin (2). C'est ce que nous voyons dans le Prométhée enchaîné d'Eschyle : « L'art est une bien faible puissance auprès de la nécessité », crie Prométhée au chœur des Océanides. — « Mais cette nécessité, demandent-elles, qui donc règle son cours? » — « C'est la triple Parque, répond Prométhée, ce sont les Furies à l'infaillible mémoire. » — « Quoi ! reprennent-elles, Jupiter est moins fort qu'elles ? » — « Oui, dit Prométhée, lui-même, il ne saurait éviter sa destinée. (3) »

Nous retrouvons cette même idée du Destin

(1) J. Darmesteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 320.

(2) Κρόνος, de la racine *Kri*, créer, ne doit pas être identifié avec Χρόνος le Temps.

(3) Eschyle, *Prométhée enchaîné*, traduction A. Pierron, p. 26.

chez les Romains; le Fatum était inévitable, et nul ne pouvait y échapper. Même croyance chez les Celtes et chez les Germains. Lorsque dans les Eddas scandinaves, Wotan se sépare, la mort au cœur, de sa fille Brunhilde qui lui a désobéi : « Le dieu lui-même, dit-il avec tristesse, obéit au Destin. » Comme les mythologies grecque et romaine, la mythologie scandinave nous montre les trois Nornes filant la destinée des hommes.

Avant de terminer ce chapitre, je citerai encore une coutume générale aux peuples indo-européens qui trouve ici sa place puisqu'elle tient à la religion. Je veux parler de la coutume des Ordalies. Nous voyons cette coutume déjà bien établie chez les Indous et les Iraniens. « Dans les affaires pour lesquelles il n'y a pas de témoins, dit le Code de Manou, que le juge, suivant la gravité du cas, fasse prendre du feu avec la main à celui qu'il veut éprouver, ou qu'il ordonne de le plonger dans l'eau, ou lui fasse toucher séparément la tête de chacun de ses enfants et de sa femme. Celui que la flamme ne brûle pas, que l'eau ne fait pas surnager, auquel il ne survient pas de malheur promptement, doit être reconnu comme véridique dans son serment (1) ». Il est inutile de rappeler que jusqu'à la fin du moyen âge, les peuples européens avaient conservé la coutume des jugements de Dieu. D'ailleurs, selon Spiegel, « si l'on considère les coutumes générales des Ordalies chez les peuples indo-germains, l'hypothèse ne

(1) *Manava-Dharma-Sastrâ*, livre VIII, sl. 114 et 115. Trad. Loiseleur-Deslongchamps.

semblera pas hardie d'admettre que les éléments de droit tirent leur origine de l'époque primitive du peuple indo-germain (1) ».

Enfin la médecine chez les peuples indo-européens a toujours été en étroite relation avec la religion. Les mots indous *bhishaj* médecin, et *bheshaja* médicament, se trouvent dans les Védas, et dans l'*Avesta* nous trouvons le mot identique *bacshaza*, selon Spiegel; de son côté, Pictet, dans ses *Origines indo-européennes*, a découvert également le mot en irlandais *biseach*, crise d'une maladie. Or, comme nous l'avons déjà dit, les Celtes ayant été parmi les premiers à émigrer, nous pouvons en conclure que les autres peuples aryas ont également possédé ce mot, mais l'ont perdu.

D'ailleurs, suivant Spiegel et Burnouf, le nom général de maladie *yacska* concorde avec le mot sanscrit *yaxman*, qui a la même signification; de même que *vimâdh* signifie non seulement guérir, mais encore rechercher la guérison, ce qui concorde avec le mot grec μανδάνω et le latin *medicus*.

Tels sont les principaux points de contact du peuple iranien avec les autres peuples indo-européens; nous verrons plus loin les affinités qui relient sa religion avec celle des Indous, et les nombreux rapports qui existent entre l'*Avesta* et le Rig-Véda. Maintenant que nous avons établi l'origine du peuple iranien, nous allons étudier sa religion, et par conséquent les livres sacrés

(1) Spiegel, *Avesta*, Einleitung, ch. VII, p. 112.

sur lesquels elle se fonde. Mais auparavant, je crois utile d'exposer un historique sommaire des fastes du mazdéisme.

La religion du mazdéisme passe pour avoir Zarathustra ou Zoroastre comme fondateur. Nous traiterons, dans un chapitre spécial, les questions qui ont trait à la vie de ce prophète ; pour le moment, nous admettons l'authenticité de son rôle comme étant prouvée.

Bien que les origines du mazdéisme soient entourées de mystère, on peut cependant lui assigner une antiquité assez élevée, vraisemblablement la même que celle du Rig-Véda, car il a été prouvé par Eug. Burnouf et Spiegel que certaines parties de l'*Avesta* sont aussi anciennes que le Rig, et les nombreux rapports de cette religion avec la religion védique, prouve également que le mazdéisme a dû commencer à se former au moment où les Aryas védiques entreprenaient la conquête de l'Inde, c'est-à-dire dix-sept à dix-huit siècles avant notre ère. Ceci n'implique en rien, bien entendu, la question de l'âge de rédaction de l'*Avesta*, question qui sera traitée en son lieu et place. Quoi qu'il en soit, nous voyons la mazdéisme implanté dans l'empire persan, sous les premiers Achéménides ; nous en avons des documents irrécusables dans les inscriptions cunéiformes des rochers de Behistân et des pierres de Persépolis, où se trouvent les tombeaux des monarques achéménides.

La grande inscription de Darius commence ainsi : « Un dieu puissant est Ahuramazda ; il a créé la terre, il a créé le ciel, il a créé l'homme...

Il a fait Darius roi, seul maître de beaucoup. »
C'est sous les Achéménides que nous voyons la caste sacerdotale des Mages prendre de l'importance, et la religion mazdéenne se répandre dans tout l'empire. Mais avec la conquête d'Alexandre et la mort de Darius III Kodomannos, les persécutions commencèrent. S'il n'est pas prouvé qu'Alexandre ait fait brûler tous les livres sacrés du mazdéisme, il n'est pas moins certain que l'incendie de Persépolis et le massacre des prêtres persans lui incombent, et si certains auteurs grecs le représentent plutôt favorable à la religion mazdéenne, et comme ayant puni de mort deux de ses lieutenants qui avaient profané des temples, les successeurs d'Alexandre, les Séleucides, exercèrent sûrement de violentes persécutions sur les Mazdéens. La perte d'une grande partie de leurs livres sacrés, l'influence de l'hellénisme, contribua à faire tomber en désuétude le haut-persan ; la langue de l'*Avesta* devint langue morte. La dynastie parthe des Arsacides, qui régna de 256 avant Jésus-Christ jusqu'en 226 de notre ère, marque une époque fatale pour le mazdéisme. Ce n'est qu'à l'avènement d'Ardeschir Babejân, le fondateur de la dynastie sassanide, que nous voyons le mazdéisme reprendre une nouvelle vigueur. Ardeschir voulut restaurer complètement la religion nationale, et c'est sous son règne qu'il faut placer vraisemblablement la traduction des livres de l'*Avesta* en langue *huzvâresch* ou *pehlvie*, langue iranienne qui fleurissait à cette époque, la langue *zende* étant devenue incompréhensible pour la plupart des Persans. D'ailleurs, les Mages

eux-mêmes ne comprenaient plus le texte *zend* que d'une manière incomplète; aussi leur traduction est-elle assez imparfaite. Avec Ardeshir, le mazdéisme devint religion d'Etat. Shâhpour I[er] fit recueillir tous les textes avestiques traitant de philosophie, de cosmogonie, d'astronomie et de médecine.

Shâpour II fixa définitivement les canons des Livres saints et fit défense à ses sujets d'abandonner la foi mazdéenne. « Puisque notre loi est maintenant clairement vue dans le monde, dit-il dans son édit, que personne ne tombe plus dans la mauvaise doctrine (1). »

C'est cette époque que l'on nomme le moyen âge de la littérature iranienne, et indépendamment de toutes les traductions en pehlvi des textes anciens de l'*Avesta*, et des commentaires et gloses que l'on y joignit, de nombreux ouvrages théologiques appartiennent à cette époque. Le plus important est le *Bundehesh*, livre qui contient le système cosmogonique eschatologique du Mazdéisme. Bien qu'il soit écrit en langue huzvâresch et que sa rédaction soit de l'époque des Sassanides, les idées fondamentales qu'il contient appartiennent au temps de la composition de l'*Avesta;* tous les Eranistes sont d'accord sur ce point. Divisé en 34 chapitres, il forme un traité de cosmologie religieuse complète. Nous y reviendrons plus tard. Parmi les autres ouvrages importants de cette époque, il faut citer le *Minokhired*, récit d'une révélation spirituelle; l'*Ardâ-Viraf-nâmê*.

(1) Harlez, l'*Avesta*, introduction, p. 36.

récit d'une vision céleste, et le *Bahman-Yest*.

Sous les derniers Sassanides apparurent plusieurs sectes hérétiques, dont celles de Manès et de Mazdak sont les plus célèbres. Enfin, au VII[e] siècle, survint la fatale conquête arabe; avec Yesdegirt disparut l'empire perse des Sassanides, et, avec lui, l'influence du Mazdéisme. Suivant la coutume des peuples sémites, les musulmans arabes imposèrent leur religion de par la force du cimeterre, persécutèrent avec acharnement tous les Mazdéens qui refusaient de se convertir, et brûlèrent tous les livres religieux dont ils purent se saisir.

Malgré cela, le Mazdéisme ne disparut pas aussitôt l'arrivée de l'Islam, et il fallut bien des siècles pour le faire disparaître complètement. Le zèle des Destours ne se ralentit pas; non seulement ils cherchèrent tous les moyens de sauver leurs livres sacrés, mais ils écrivirent encore d'autres livres, dont le plus important est le *Dinkart*. Adarfrôbakan et Ataropât-Admitân remirent en ordre les fragments des textes sacrés, mais, malgré tous leurs efforts, le Mazdéisme déclina rapidement. Les Mazdéens habitant les villes furent parqués et relégués dans les faubourgs et soumis à toutes sortes de vexations. Malgré cela, lorsque, au X[e] siècle de notre ère, l'écrivain arabe Ibn-Haugal visita la province de Fars, il dit, à plusieurs reprises, qu'il n'y trouva aucun district, ville ou bourg qui n'eût un temple à feu, et il ajoute que ces temples étaient tenus en haute vénération. C'est à cette époque que quelques milliers de Persans, fidèles à leur religion, com-

mencèrent à s'exiler, emportant avec eux leurs lois et leurs autels; une partie demeura au pays natal et se réfugia au Kirman dans l'oasis de Yezd; ils y formèrent une petite communauté qui existe encore aujourd'hui. Westergaard, qui la visita, ne put y recueillir aucun renseignement. Une petite colonie parse s'enfuit aux Indes à peu près à la même époque, c'est-à-dire vers le xe siècle, et la relation de cet exode a été faite par les Parses eux-mêmes. Ils commencèrent d'abord par se réfugier dans les montagnes pour pouvoir suivre leur croyance en toute tranquillité, mais bientôt, ne s'y trouvant plus en sûreté, ils s'enfuirent dans l'île d'Ormuz, où ils ne restèrent que quinze ans, car un Destour, savant en astrologie, leur conseilla de n'y pas rester davantage et de gagner les Indes. Ils s'embarquèrent donc sur des bateaux et gagnèrent d'abord l'île de Div, près de Katyawar. Puis ils se fixèrent près de Sanjan, et, finalement, dans le Guzerate où on les retrouve encore aujourd'hui. Ils ont la réputation d'être les plus estimés et les plus actifs des habitants de la Péninsule. Ils se livrent à la culture du sol. Suivant l'autorité de l'écrivain Dosabhoy Framjee, le nombre total des Parsis était, en 1854, d'environ cent cinquante mille individus, répartis dans l'Inde septentrionale, à Bombay, Surate et Baroda. A Yezd, on n'en compte que six mille six cents et une cinquantaine à Téhéran.

Dans son *Voyage en Perse,* Eug. Flandin nous raconte la rencontre qu'il fit lors de ses recherches dans les hypogées de Persépolis. « J'aperçus, gravissant le sentier qui y conduisait, deux indi-

vidus dont le costume me parut de loin différent de celui des Persans : c'étaient deux vieillards de petite taille. Au lieu du bonnet de peau d'agneau pointu, ils avaient la tête couverte d'un large turban à bouts pendants sur l'épaule. Leur barbe était tout à fait blanche. Ils échangèrent entre eux quelques mots dans une langue que je n'avais pas encore entendue dans ces contrées..... A peine avaient-ils achevé, qu'ils se mirent à ramasser du menu bois et des herbes sèches, en formèrent une espèce de petit bûcher sur le bord de l'escarpement du rocher où nous nous trouvions, et l'allumèrent en murmurant des prières dans la même langue que je les avais entendus parler à leur arrivée; ce devait être du Zend, la langue de Zoroastre et du Zend-Avesta, celle dont les caractères étaient gravés sur les murs de Persépolis. Pendant que ces deux Guèbres priaient devant leur feu, je levai les yeux sur le bas-relief supérieur de la façade du caveau funéraire devant lequel nous étions. La scène qu'il représentait était exactement semblable..... Longtemps après le départ des deux Guèbres, le petit bûcher brûlait encore, et sa fumée montait en colonne bleuâtre vers le ciel. Je me sentis sous l'influence d'une impression religieuse en me retrouvant seul à côté de ces cendres invoquées, qui avaient reçu l'hommage de deux vieillards prosternés devant elles ; la fumée du sacrifice s'élevait lentement au-dessus des rochers sauvages qui dominaient la plaine silencieuse couverte de ruines au milieu desquelles étaient encore les débris des antiques autels du feu (1). »

(1) Eug. Flandin, *Voyage en Perse*, tome II, p. 203.

C'étaient là les derniers vestiges de cette puissante religion qui avait brillé d'un si vif éclat en Orient, et qui fut égorgée en Perse par le cimeterre de l'Islam.

CHAPITRE II

L'Avesta. — Ses différentes versions. — Les livres sacrés du Mazdéisme.

L'*Avesta* est le recueil des livres sacrés des anciens Perses. Il se compose de deux parties principales : l'*Avesta* proprement dit, qui contient trois livres, le *Vendidad*, le *Yaçna* et le *Vispered*, et le *Khorda Avesta* ou le *Petit-Avesta* contenant les *Yeshts*, les *Nyâyis*, les *Gâhs*, les *Afrigâns*, le *Sirôza* et les *Patêts*. C'est la Bible du mazdéisme. La langue dans laquelle sont écrits les manuscrits les plus anciens de l'*Avesta* est la langue *zende*. Nous verrons plus tard ce qu'il faut penser de cette appellation.

Avant d'examiner ces livres, il est utile de dire quelques mots sur la façon dont ils nous sont parvenus. Les premiers manuscrits *zends* furent apportés, en Europe, en 1723, par un Anglais nommé G. Bourchier, qui put obtenir des Parsis de Surate, une copie du *Vendidad*, du *Yaçna* et du *Vispered*. Ces manuscrits, déposés à Oxford, ne purent être déchiffrés par le célèbre Orientaliste Hyde, qui, le premier, avait publié un ouvrage exposant l'ensemble des croyances religieuses des anciens Perses intitulé : *Veterum Persarum et Parthorum et Medorum religionis historia.*

Un autre Anglais, Fraser, obtint une copie du

Yaçna et des *Yeshts*, mais ne put se faire initier aux doctrines des Parses. Cet honneur était réservé à Hyacinthe-Anquetil Duperron. Agé de 24 ans, ayant déjà étudié l'hébreu, l'arabe et le persan, Anquetil résolut de partir pour l'Inde afin de se mettre en rapport avec les communautés des Parsis et obtenir ainsi des renseignements sur leurs doctrines religieuses. Sans ressources pécuniaires pour entreprendre ce voyage, il n'hésita pas à s'engager comme simple soldat au service de la Compagnie des Indes. Débarqué en 1755 à Pondichéry, il put obtenir bientôt de se libérer de son engagement, et, après avoir vainement parcouru Pondichéry, Chandernagor, Mahé, Goa, sans trouver ce qu'il cherchait, il arriva enfin à Surate où il put se mettre en rapport avec des Parsis. Après être parvenu à gagner la confiance d'un Destour nommé Darab, il put commencer, avec lui, la traduction du *Vendidad* le 24 mars 1759, puis celle du *Yaçna*, du *Vispered*, des *Yeshts* et du *Bundehesh*, livre cosmogonique postérieur à l'*Avesta* et écrit en langue *Pehlvie* ou *Huzvarêche*. Il parvint également à obtenir plusieurs manuscrits, à assister à des cérémonies religieuses et même à une cérémonie funéraire. Ce ne fut pas sans avoir surmonté bien des misères, des souffrances et des dangers qu'il parvint à son but, car les Parsis, depuis qu'ils ont été obligés de s'expatrier après la conquête de l'Islam, prennent un soin jaloux d'empêcher tout étranger de pénétrer leur religion ou leurs coutumes, et ils vivent d'ailleurs complètement séparés des autres hommes. Enfin, en 1761, Anquetil revenait en

France où il déposa ses manuscrits à la Bibliothèque Royale, et, en 1771, il publia son ouvrage intitulé : *Zend-Avesta*, *ouvrage de Zoroastre, contenant les idées théologiques*, *physiques et morales de ce législateur*.

Ce livre, qui, malgré ses nomoreuses erreurs, ouvre l'ère des études éraniennes, fut accueilli à son apparition par de violentes attaques. Et, cependant, avant Anquetil, on peut dire que l'Europe ignorait entièrement ce qui concernait la religion de l'*Avesta* et de ses sectateurs. Témoin Voltaire, qui, dans son *Dictionnaire philosophique,* a écrit au sujet de Zoroastre : « Les voyageurs français Chardin et Tavernier nous ont appris quelque chose de ce grand prophète par le moyen des Guèbres ou Parsis, qui sont encore répandus dans l'Inde et dans la Perse et qui sont excessivement ignorants. Le docteur Hyde, professeur en arabe dans Oxford, nous en a appris cent fois davantage sans sortir de chez lui. Il a fallu que dans l'ouest de l'Angleterre il ait deviné la langue que parlaient les Perses du temps de Cyrus, et qu'il l'ait confrontée avec la langue moderne des adorateurs du feu. » Or, Hyde a si peu deviné la langue que parlaient les Perses à l'époque des Achéménides que les manuscrits *zends*, apportés en Europe, attendirent près de cent ans qu'on pût les déchiffrer, et l'honneur de la reconstitution de la langue *zende* revient à l'illustre philologue Eug. Burnouf. Parmi les plus violents adversaires d'Anquetil, il faut placer en tête le célèbre Indianiste anglais William Jones. En réponse à la publication de l'ouvrage d'Anquetil, il fit paraître

une brochure en français dans laquelle il se livre à des violences et des grossièretés indignes d'un savant (1). Après avoir reproché à Anquetil d'avoir été endormi sur son livre, « *aux notices assommantes* » et que « personne ne lira », il continue : « Tout le collège des Guèbres aurait beau nous l'assurer, nous ne croirions jamais que le charlatan le moins habile ait pu écrire les fadaises dont vos deux derniers volumes sont remplis. Ou Zoroastre n'avait pas le sens commun, ou il n'écrivit pas le livre que vous lui attribuez ; s'il n'avait pas le sens commun, il fallait le laisser dans la foule et dans l'obscurité ; s'il n'écrivit pas ce livre, il était impudent de le publier sous son nom. Ainsi, ou vous avez insulté le goût du public en lui présentant des sottises, ou vous l'avez trompé en lui débitant des faussetés, et, de chaque côté, vous méritez son mépris..... Votre ouvrage a l'air d'un grimoire, mais on voit bien que vous n'êtes pas sorcier. On ne dira rien des obscénités qui sont prodiguées dans quelques passages de vos prétendues lois, lesquelles vous rendez plus dégoûtantes, s'il est possible, par vos notes...... Vous faites dire au bon principe des Guèbres des saletés qu'une sage-femme rougirait de répéter parmi ses commères..... Il résulte, Monsieur, de tout ceci : ou que vous n'avez pas les connaissances que vous vous vantez d'avoir, ou que ces connaissances sont vaines, frivoles et indignes d'occuper l'esprit d'un homme de qua-

(1) Lettre à M. A... du P... dans laquelle est compris l'examen de sa traduction des livres attribué à Zoroastre. *The works of sir William Jones.*

rante ans. Croyez-moi, Monsieur, employez mieux votre temps : cessez de vous infatuer des extravagances d'une misérable secte d'enthousiastes; mettez dans la bibliothèque de votre Roi tout ce qu'il vous plaira, mais ne présentez au public que l'extrait le plus pur de vos écrits. Vous nous pardonnerez de n'avoir pas lu les mémoires que vous avez insérés dans le *Journal des Savants* et ailleurs. En vérité, nous n'en avons pas eu le courage. » En 1789, c'est-à-dire 18 ans après cette lettre, William Jones, alors président de la Société Asiatique du Bengale, attaquait encore Anquetil et l'authenticité de l'*Avesta*. Dans son discours *On the Persians*, il prétend que la langue sacrée des Guèbres n'est qu'une invention de leurs prêtres et postérieure à l'invasion musulmane. « *The dialect of the Gabrs,* déclara-t-il, *which they pretend to be that of Zerathust, is a late invention of their priests, or subsequent at least to the musulman invasion* (1). »

John Richardson, dans son *Vocabulaire oriental, persan, arabe et anglais,* n'est pas moins violent ni affirmatif dans ses dénégations. « Les publications de M. Anquetil du Perron, écrit-il, portent des marques palpables de leur entière ou partielle fabrication moderne..... L'ancien dialecte de Perse est entièrement perdu ; il n'existe aucun livre en cette langue ; le jargon des Parsis de Carmanie et du Guzerate est une corruption barbare ou une invention de leurs prêtres ; *sans la plus petite ressemblance avec les inscriptions encore reconnais-*

(1) *AsiaticResearches,* t. II, p. 43.

sables sur les anciennes ruines de Persépolis. » On sait quel démenti l'avenir réservait à Richardson. Voici d'ailleurs sa conclusion sur l'ensemble de l'ouvrage, « il est d'une stupidité inouïe. » *(The least reason I Shall offer, on this ground, is the uncommion stupidity of the work itself.)* L'Angleterre ne fut pas seule dans ce concert d'attaques injustifiées; en Allemagne parurent trois mémoires du Dr Meiners attaquant l'authenticité de l'*Avesta.* Mais la vérité devait se faire jour et les travaux de J.-F. Kleuker, Th. Tychsen, A. Heeren, J. Rhode et de J. Vullers, en Allemagne; de Sylvestre de Sacy, en France, et de Rask, en Danemarck, devaient venger Anquetil de son vivant même. Au reste, dans son discours préliminaire, Anquetil Duperron avait prophétisé l'avenir avec sa modestie habituelle : « Dans deux cents ans, écrivait-il, quand les langues zende et pehlvie seront devenues en Europe familières aux savants, on pourra, en rectifiant les endroits où je me serai trompé, donner une traduction plus exacte de l'*Avesta.* » Il avait compté sans le génie de Burnouf qui devait singulièrement avancer sa prophétie. Mais avant d'exposer l'œuvre de Burnouf et des illustres Orientalistes qui devaient suivre sa trace, il est indispensable de savoir en quoi consiste le recueil de l'*Avesta*, ou plutôt, comme on l'appelle communément, le *Zend-Avesta.*

L'ensemble des textes mazdéens auquel nous donnons le nom d'*Avesta*, tel que nous le possédons actuellement, se compose des trois livres du *Vendidad*, du *Yaçna* et du *Vispered*, puis des

Yesths et différentes autres prières formant le recueil du *Khorda-Avesta* ou *Petit-Avesta*. Ces textes ne forment qu'une très petite partie des livres qui composaient originairement l'*Avesta*.

En effet, selon les Parsis, l'*Avesta* se composait de vingt et un *Nosks* ou *Naçka*, et de ces vingt et un *Nosks* un seul a survécu, le *Vendidad*, les autres sont perdus. M. Haug, dans ses *Essays*, suppose que le *Yaçna* et le *Vispered* qui ne sont pas énumérés dans ces vingt et un *Nosks*, dont nous possédons seulement les titres, formaient une classe spéciale représentant une sorte de *Védas*, et que c'est pour cette raison qu'ils ne sont pas énumérés. Quant aux *Yeshts*, ils seraient implicitement contenus dans tels ou tels de ces vingt et un *Nosks*. Or, suivant une tradition constante chez les Parsis, c'est à Alexandre qu'il faudrait attribuer la perte de ces livres. Ils l'accusent, en effet, lors de ses guerres avec les Perses, d'avoir fait réunir tous les livres iraniens, d'avoir commandé une traduction grecque des ouvrages qui traitaient d'astronomie et de médecine et d'avoir fait brûler tous les autres.

Dans la relation de son *Voyage en Perse*, Chardin rapporte l'opinion des Guèbres en ces termes : « Je n'ai rien trouvé de plus sensé dans leurs enseignements que le mal qu'ils disent d'Alexandre le Grand. Au lieu de l'admirer et de révérer son nom, comme font tant d'autres peuples, ils le méprisent, le détestent et le maudissent, le regardent comme un pirate, comme un brigand, comme un homme sans justice et sans cervelle, né pour troubler l'ordre du monde, et

pour détruire une partie du genre humain. Ils se disent à l'oreille la même chose de Mohammed et ils les mettent tous deux à la tête des méchants princes; l'un pour avoir été lui-même l'instrument de tant de malheurs, comme sont l'incendie, le meurtre, le viol et le sacrilège; l'autre pour en avoir été la cause et l'occasion. » Chinon, dans ses *Relations nouvelles du Levant*, rapporte la même tradition : « Ils disent que quand Alexandre le Grand soumit leur pays, il envoya les quatorze livres qui traitaient de la médecine et de l'explication des songes en Macédoine, comme une rareté qui surpassait toutes celles de la nature, et voyant qu'il ne comprenait rien de tout ce qui était écrit dans les sept autres où était écrite toute leur loi, il les fit brûler. »

Que par le fait de la conquête d'Alexandre quelques manuscrits aient été perdus, c'est ce qui paraît assez vraisemblable. Mais rien ne prouve qu'Alexandre ait ordonné la destruction de ces livres. Les Iraniens, à ses yeux, vénéraient les mêmes divinités que les Grecs, bien que sous d'autres noms ; c'est ce que nous savons par Arrien, qui nous apprend qu'Alexandre lui-même sacrifiait aux divinités iraniennes : Καὶ 'Αλεξανδρος ἔθυε τῇ τε σελήνῃ καὶ τῷ ἡλίῳ καί τῇ γῇ, et qu'il fit mettre à mort deux de ses lieutenants, Cléandre et Sitalce, coupables d'avoir porté une main sacrilège sur les monuments religieux du pays. D'ailleurs, comme l'a démontré Rhode dans son ouvrage sur le *Système religieux des Bactriens et des Mèdes*, il eût été impossible à Alexandre, même s'il l'avait voulu, de détruire entièrement les livres sacrés des Perses, car ces

manuscrits étaient trop nombreux, et les Mazdéens les gardaient trop précieusement pour que l'on eût pu mettre la main sur tous les exemplaires. Que quelques-uns aient disparu à cette époque, c'est ce qui est probable ; quant aux autres, il faut attribuer leur perte à la domination des Arsacides, qui dura quatre siècles et renversa la religion mazdéenne, relevée plus tard sous les Sassanides, et enfin principalement à la fatale conquête arabe. Ce que l'on ne saurait révoquer en doute, c'est que les livres qui composaient l'*Avesta* n'aient été plus nombreux que ce qui nous en reste actuellement. Nous avons là-dessus le témoignage de Pline, qui nous rapporte, au trentième chapitre de son *Histoire naturelle* que, suivant Hermippus, Zoroastre aurait laissé *deux millions de vers*. Or, Rhode remarque que ce chiffre n'a rien qui doive nous surprendre, attendu qu'en Orient on évalue la grosseur d'un livre d'après le nombre de vers, comptés à raison de quarante caractères par vers et le prix du livre est en raison du nombre de vers. Si donc l'on réduit les deux millions de vers cités par Hermippus, suivant cette méthode, en comptant à raison de soixante-dix à quatre-vingts vers par page in-folio, on pourra les réduire ainsi à vingt et un volumes in-folio (1).

Voici, d'après A. Hovelacque, le titre de ces

(1) Rhode, *Die Heilige Sage der Alten Baktrer*, p. 23. Reducirt man die zwei millionen verse des Hermippus nach diesem maaszstabe, und rechnet etwa siebzig bis achtzig zeilen auf eine folioseite, so liesse sich das ganze schonin ein und zwanzig folianten bringen.

vingt et un *nosks* et l'énumération sommaire des matières qu'ils traitaient :

1. Le *Çitud yest* traitait de la grandeur des êtres divins : un prêtre, qui le récite par trois fois selon les principes indiqués, voit venir à lui les créatures célestes; il comprend trente-trois chapitres;
2. Le *Çitud ghar* comprenait vingt-deux chapitres. Il traitait de la prière, de la pureté des œuvres, des aumônes, de l'unité qui doit régner entre proches;
3. Le *Vahist Mânsrah*, composé également de vingt-deux chapitres, traitait de différentes observations de la loi, des bonnes intentions, etc.;
4. Le *Bagh*, vingt et un chapitres, traitait des devoirs imposés par la loi et du moyen de parvenir au Paradis;
5. Le *Duvâzdah hâmâçt* traitait de la connaissance des deux mondes et des êtres qui les peuplent; de la révélation qu'en a faite la divinité; de la résurrection et du jugement dernier;
6. Le *Nâdir*, trente-cinq chapitres. Il y était parlé du monde, des astres, de la forme et de la vie du ciel, de la cosmogonie générale;
7. Le *Pâcam*, composé de vingt-deux chapitres, traitait des quadrupèdes, des six grandes fêtes des Gahanbârs, commémorative de la création;
8. Le *Ratustai*, composé primitivement de cinquante chapitres, sur lesquels il n'en res-

tait plus que treize à l'époque d'Alexandre, traitait des différents chefs de la création, des princes, des juges, de la fondation des villes ;

9. Le *Baras,* soixante chapitres, réduits à douze au temps d'Alexandre ; il y était également traité des princes et des juges, puis de certaines fautes que commettent les hommes ;
10. Le *Kasakçirah*, soixante chapitres réduits à quinze au temps d'Alexandre. Ce livre s'occupait de la vertu et de la sagesse, des choses qui amènent l'homme au bien ;
11. Le *Vastaçp Sâh*, composé primitivement de soixante chapitres, sur lesquels dix survivaient seuls au temps d'Alexandre, traitait du développement que reçut la foi mazdéenne sous Vistaçp ;
12. Le *Khast*, composé de vingt-deux chapitres et divisé en six parties, traitait de la foi qui est due eux enseignements de Zoroastre, de la soumission à la loi et aux princes ; de la culture de la terre et des plantes, des catégories humaines (princes, juges et théologiens ; guerriers, agriculteurs, commerçants et industriels) ;
13. Le *Çafand*, soixante chapitres, traitait de la science nécessaire aux hommes et des prodiges opérés par Zoroastre ;
14. Le *Jarast*, composé de vingt-deux chapitres, traitait des origines de l'homme, de son existence dans le sein de la mère et de son sort après la naissance ;

15. Le *Baghan yast*, dix-sept chapitres, faisait l'éloge des créatures célestes;
16. Le *Nayârum*, composé de cinquante-quatre chapitres, traitait de préceptes spéciaux à certaines circonstances de la vie;
17. L'*Açparum*, composé de soixante-quatre chapitres, traitait, entre autres choses, des actions permises et de celles qui ne l'étaient pas;
18. Le *Devaçerujed*, soixante-cinq chapitres, parlait des unions entre consanguins, de la connaissance de l'homme et des quadrupèdes;
19. L'*Açkarem*, cinquante-deux chapitres, traitait du développement des arts jusqu'au jugement dernier, et parlait de celui-ci;
20. Le *Vendidad*, composé de vingt-deux chapitres, nous occupera plus loin;
21. Le *Hadôkht*, composé de trente chapitres, traitait des prodiges de la création et des bonnes actions de Zoroastre (1).

Nous avons dit plus haut que l'on avait coutume de donner au recueil de textes qui nous restent le nom de *Zend-Avesta*, et à la langue dans laquelle sont écrits les textes originaux, le nom de *Zend*. Ces deux appellations sont fausses, et elles sont le résultat d'une confusion due à Anquetil.

En effet, dans son mémoire : *Recherches sur les anciennes langues de la Perse*, Anquetil écrit : « On trouve, dans les anciens livres des Parses,

(1) A. Hovelacque, *l'Avesta, Zoroastre et le Mazdéisme* p. 101 et s.

deux sortes de caractères : le *zend* et le *pehlvi;* le premier est celui de la langue de l'*Avesta*, et cette langue se nomme aussi *zend*, parce qu'elle s'écrit avec les caractères *zends*... Le mot *zend*, formé d'*azieantem*, signifie *vivant*... En feuilletant les livres zends, j'y ai trouvé le mot même d'*avesta* dans le sens de parole... Ces deux mots, *avesta* ou *vesta*, ne signifient donc autre chose que *parole*, et *zend-avesta*, *parole vivante*. »

Or, *zend*, comme nous allons le voir, n'est pas le nom d'une langue, mais un nom de livre. « Je regarde comme très vraisemblable, écrit Burnouf, sinon comme prouvé, que le mot *zanda* ou *zend*, dérivé de *zantu*, ville, signifie le livre des gens ou des villes, et, par extension, la langue des villes, quand on veut parler spécialement de la langue de ce livre... Et je vois, dans cette application du nom de ville au livre, que l'on conservait sans doute dans les villes, quelque chose d'analogue à l'idée exprimée par la dénomination de *dêvanâgari*, « écriture des villes des dieux », par laquelle les Brahmanes désignent le caractère propre au sanscrit (1). » Suivant Spiegel, et Jos. Müller, les Parses distinguent, dans leur propre histoire, quatre langues : la langue du texte sacré, appelée par nous langue *zende;* le *huzvâresch* ou *pehlvi;* le *parsi* et le *persan* ou néo-perse. « Nous sommes habitués, dit Spiegel, à désigner d'une façon générale tous les écrits sacrés sous le titre de *Zend-Avesta*, même quand nous voulons désigner les écrits de la première période en particulier, pour

(1) *Journal asiatique*, fév. 1846, p. 137.

parler des écrits zends, c'est-à-dire les écrits qui sont écrits en langue *zende*... Mais il n'y a pas d'éléments suffisants pour que les Orientaux aient désigné une langue par l'expression *zend;* cette expression désigne au contraire un livre. Bien plus, nous avons trouvé que l'expression *zend-avesta* est une expression récente, musulmane même, et que les sources authentiques persanes le désignaient en sens contraire : *Avesta et Zend-Avesta*, ou dans la forme plus ancienne *Apestack*, signifie littéralement le *texte*, et c'est la seule expression régulière employée par les Parses modernes pour désigner le texte des Ecritures saintes, quand ils n'emploient pas l'expression *loi*... *Zend*, au contraire, mot pas suffisamment éclairci, désigne le *Commentaire des Livres saints*, c'est-à-dire la version *Huzvaresch*. En connexion avec *zend* se trouve toujours *pazend*, expression qui semble désigner le commentaire de la version. » Et dans une note à ce sujet, Spiegel ajoute : « Je tire maintenant le mot *zend* de la racine *zan-j'nâ* savoir ; *zanti* équivaudrait donc à γνῶσις (1). »

Selon Haug, *zend* a le sens d'éclaircissements, *erklœrungen*. L'*Avesta* serait le texte original, le *zend* le commentaire, et le *pazend* les notes explicatives du commentaire. Suivant Oppert, *Avesta* dérive du mot perse *àbastâ*, la loi, et le mot *zend* se retrouve dans les textes de Persépolis et provient de la racine *z'and*, prier. Ainsi *Avesta u zand* signifie la loi et la prière. Sachau et A. Hovelacque sont de l'avis de Spiegel : *Avesta* serait le

(1) Spiegel, *Avesta*, t. I, Einleitung, p. 44, 45 et 293.

texte primitif rédigé en bactrien, *zend* serait le commentaire rédigé en huzvaresch, et *pazend* le second commentaire rédigé en parsi.

Cette erreur étant rectifiée, l'on chercha quel nom donner à cette langue, et là commencèrent les difficultés. On l'appela *vieux bactrien*, mais ce nom a le tort de trancher une question douteuse puisque l'on n'est pas certain de l'origine de cette langue ; on l'appela également *langue des Mages*, ce qui est tout aussi téméraire ; de sorte que tout compte fait, bien que l'on eût reconnu la fausseté de ces deux termes, *langue zende* et *Zend-Avesta*, on les a conservés, ce qui montre combien l'usage l'emporte souvent sur les droits de la science. Il y avait cependant une solution plus simple, c'était de suivre la tradition des Parsis eux-mêmes qui emploient l'expression de *langue Avestique* ou *langue de l'Avesta*, expression certainement à l'abri de toute critique. Quoi qu'il en soit, l'usage des anciens termes ayant prévalu, nous sommes obligés de nous y tenir.

Voyons ce qu'était la langue zende. La langue zende, souche des langues iraniennes, fut admise lors de l'exode des Iraniens dans toute l'Asie centrale depuis la chaîne qui borde l'Indus à l'occident jusqu'aux confins de la Médie. C'est la langue la plus ancienne des Iraniens ; elle offre une très grande analogie avec la langue du Véda, et présente des caractères qui ne permettent pas de la considérer comme moins ancienne que le sanscrit et comme tirant de lui son origine. On peut diviser les racines de la langue zende en quatre groupes : 1° celles qui appartiennent également au sanscrit,

au grec, au latin, au slave, au celtique et à l'allemand; 2° celles qui ne se retrouvent pas dans le sanscrit classique, mais qui sont mentionnées dans les vocabulaires indiens comme lui ayant primitivement appartenu; 3° celles qui appartiennent exclusivement à l'idiome du Véda, rares en latin et en grec, plus communes dans les langues germaniques; 4° celles qui n'appartiennent qu'au zend et au persan moderne (1).

Le zend possède, après le grec et le latin, l'écriture la plus rigoureusement alphabétique que l'on connaisse; on l'écrivit d'abord avec des caractères cunéiformes, puis avec des caractères chaldéens, mais il reproduit les voyelles usitées en Europe et toutes les articulations du sanscrit. En somme, il offre, avec le sanscrit, une très grande affinité, preuve de l'origine commune des Iraniens et des Indous, et nous allons voir comment cette affinité fut mise à profit.

Dans son *Introduction à l'Avesta*, Spiegel après avoir montré quels fruits avait produits l'étude du sanscrit en ce dernier siècle, fruits dont le résultat a été d'établir ses rapports avec les langues sœurs européennes et asiatiques et de régler ses lois de relativité grâce aux travaux de Pott, de Bopp, Curtius, etc., il ajoute : « Mais la connaissance du sanscrit, en jetant plus de lumière sur mainte partie de la philologie européenne, n'a pas seulement élucidé certains points de grammaire, elle a changé encore complètement les idées sur les

(1) Emile Burnouf, *Dict. des Sciences Morales*, art. *Langues indo-européennes*.

langues; et cependant tous ces mérites, quelle que soit leur importance, sont peu de chose en comparaison de ce que la connaissance de cette langue a été utile pour l'étude de la philologie du persan ancien. La philologie sanscrite et la linguistique ont remporté là leur plus beau triomphe.

Deux langues dont la connaissance pour le monde était considérée comme perdue et que l'on n'aurait jamais pu regagner par d'autres moyens sont, par l'aide du sanscrit, revenues dans le cercle de nos connaissances, « et, en même temps, une quantité de monuments de littérature, qui ont déjà excité au plus haut point l'intérêt des recherches sur l'antiquité, monuments qui, une fois régulièrement étudiés, produiront encore beaucoup de lumière sur l'histoire des anciennes races humaines. La philologie du Persan ancien n'est pas encore en état de se passer des riches sources d'aide de la langue sœur indoue » (1).

Ici, il est nécessaire d'ouvrir une parenthèse pour expliquer comment la connaissance de la langue zende s'était perdue. Nous savons déjà que les manuscrits originaux de l'*Avesta* sont écrits en cette langue; elle fut en vigueur sous les Achéménides, car si la langue de la première colonne des inscriptions cunéiformes trilingues de Persépolis n'est pas identiquement semblable à la langue de l'*Avesta*, modifiée qu'elle est déjà, elle s'en rapproche du moins beaucoup. Lors de la chute de l'empire persan, à la suite des conquêtes d'Alexandre, la royauté passa à la dynastie des

(1) Spiegel, *Avesta*, tom. I, *Einleitun* p. 2.

Séleucides, renversée peu après par la dynastie Parthe des Arsacides, hostile au Mazdéisme, et cette dynastie régna jusqu'à l'an 226 de notre ère. Dans ces conditions, les ouvrages religieux anciens des Perses ne furent plus ni lus ni compris, la langue perse tomba en désuétude, et ces antiques ouvrages devinrent incompréhensibles. A la dynastie des Arsacides succéda celle des Sassanides, dont le fondateur, Ardeschir Bâbejân, résolut de relever la religion nationale du Mazdéisme. C'est à cette époque, vraisemblablement, qu'il faut placer la traduction de l'*Avesta* en langue huzvâresch ou pehlvie, traduction rendue nécessaire par le besoin qui se faisait sentir de communiquer au peuple persan qui parlait à cette époque une autre langue que celle des livres originaux, la connaissance de ces livres, et l'intention d'en sauver le sens de l'oubli. Le mot *Huzvâresch*, selon Spiegel, viendrait du zend : *huzaothra*, c'est-à-dire *bonum sacrificium habens*. On n'est pas d'accord sur l'époque où cette langue aurait commencé d'être en usage; certains Eranistes prétendent qu'elle aurait existé sous la dynastie Parthe et d'autres seulement sous les Sassanides. Quoi qu'il en soit, la langue huzvâresh ou pehlvie apparaît pour la première fois sur les monuments d'inscriptions sous Ardeschir Bâbajan, premier roi sassanide; les inscriptions en langue perse ancienne s'étaient terminées avec Artaxerxès II. Le *Huzvâresch* appartient à la seconde période des idiomes iraniens, la première étant composée du *zend* et du perse des inscriptions cunéiformes. « Le fait linguistique, dit A. Hovelacque, qui

caractérise cette première période est la grande conservation des désinences dans la déclinaison et la conjugaison. Peu à peu le synthétisme fit place à une sorte d'analytisme plus ou moins complet; on se trouvait en présence des langues iraniennes de la seconde période, par exemple : le huzvâresch et le parsi qui survécut de plusieurs siècles aux huzvâresch. A cette seconde période devait succéder une troisième, celle de l'analytisme presque parfait, dont le persan moderne est l'exemple le plus connu (1). » Le *huzvâresch* contient quelques éléments sémitiques; on en a inféré que cette langue appartenait aux langues sémitiques. Cette assertion a été définitivement réfutée par Eug. Burnouf, Spiegel, Hovelacque, etc. « Que la langue huzvâresch soit iranienne, dit Spiegel, c'est ce que de nouvelles recherches nous donnent comme résultat certain..... Le *Huzvâresch* dans cette forme n'a pas existé en tant que langue parlée; ce mélange de mots étrangers était dû à une fausse élégance et prétention de style, de même qu'aujourd'hui nous voyons les ouvrages turcs qui ont des prétentions à l'élégance se servir de mots arabes et persans, tandis que le turc est parlé encore sans mélange, de même que dans le siècle dernier notre langue a été émaillée de nombreux mots français..... Le *Huzvâresch* est toujours le même sur les médailles et les inscriptions, qu'il soit frappé ou écrit, ce qui prouve que l'on comprenait assez l'araméen pour pouvoir interpréter les mots étrangers qui y étaient intro-

(1) A. Hovelacque, l'*Avesta*, p. 48.

duits (1). » Indépendamment des inscriptions, de nombreuses médailles de tous les Sassanides, dont les légendes ont été déchiffrées par Sylvestre de Sacy, sont en langue huzvâresch, et bien que cette langue ait pu avoir été en honneur à une époque plus reculée, la principale floraison de sa littérature date des Sassanides. La version huzvâresch de l'*Avesta* est traduite du zend aussi littéralement que possible ; non seulement elle suit le texte mot à mot, mais elle traduit encore les mots isolés. Cette transcription littérale la rend souvent obscure d'autant que les traducteurs ne semblaient pas posséder le zend très sûrement.

Mais, par contre, cette fidélité du mot à mot permet de reconstituer les textes zends tels qu'ils existaient au temps des Sassanides et par conséquent de se rendre compte des modifications qu'ils ont subies depuis. Les Parses réfugiés dans l'Inde avaient emporté leurs manuscrits, mais, à la fin du XIV[e] siècle, tous les manuscrits du *Vendidad* étaient perdus, ce qui obligea un de leurs Destours, nommé Ardeschir, de retourner en Perse pour s'en procurer un nouveau qu'il rapporta, et c'est de ce dernier manuscrit que sortent toutes les copies actuelles du *Vendidad* existant dans l'Inde. « Les plus anciens manuscrits auxquels nous puissions remonter, dit Spiegel, sont du XIV[e] siècle, de 1320 à 1330, et se trouvent à Copenhague et à Londres..... Le monument incontestable de l'activité parse dans l'Inde est la version sanscrite de quelques écrits parses

(1) Spiegel, *Avesta*, *Einleitung*, tome I, p. 26 et 27.

transcrits par le Mobed Neriosengh, fils de Dhaval et Ormuzdiar, fils de Ramyar. On doit placer cette version au xve siècle de notre ère (1). »

On admet généralement que ces versions sanscrites sont traduites du Huzvâresch. Elles comprennent la plus grande partie du *Yaçna,* du *Minokhired*, quelques *Yeshts* et les six premiers chapitres du *Vendidad.*

A la dernière période de la littérature des Parses appartiennent les ouvrages suivants écrits en persan : 1° les *Rivaïets,* 2° le *Sadder* ou les *Cent Portes*, 3° le *Sadder Bundehesh*, 4° l'*Uléma-i-Islam,* 5° le *Zarthust Namêh.* Je me borne à citer ces ouvrages, me réservant d'en parler plus tard et d'exposer sommairement leur contenu.

Maintenant que nous savons en quoi consiste le recueil de l'*Avesta*, en quelles différentes langues les textes ont été traduits et de quelle façon ces manuscrits sont venus en Europe, nous allons exposer quelle fut la méthode de Burnouf, méthode encore suivie aujourd'hui par la plupart des Eranistes, et qui devait donner de si féconds résultats.

Eug. Burnouf s'était adonné à l'étude du sanscrit et du pâli. Ces deux langues sacrées de l'Inde il les possédait à fond, et cette connaissance lui fut d'un grand secours pour l'étude de la langue zende. Cette langue était en effet, à cette époque tout à fait inconnue. Non seulement les Destours Parses modernes ne l'entendaient plus, mais les

(1) Spiegel, *Avesta*, *Einleitung*, tome 1, p. 47.

versions huzvâresch des textes zends étaient loin d'être fidèles quant au sens donné. Nous avons vu que Hyde et les savants du XVIIIe siècle s'étaient en vain exercés sur les manuscrits apportés en Europe, et quant à la traduction d'Anquetil, comme s'en aperçut immédiatement Burnouf, elle était tellement remplie d'erreurs qu'elle ne pouvait être que d'un faible secours pour l'intelligence du texte original. Dans son *Commentaire sur le Yaçna*, Burnouf expose lui-même sa méthode. Après avoir rendu hommage aux travaux et à la probité d'Anquetil, qui, dit-il, « a eu le mérite d'avoir osé commencer une si grande entreprise, et d'avoir donné à ses successeurs le moyen de relever quelques-unes de ses fautes, gloire immense qui doit être d'autant moins contestée par celui qui vient le second, que lui-même n'aura vraisemblablement, aux yeux de ceux qui, plus tard, s'occuperont du même sujet, que le seul mérite de les avoir précédés »; il rappelle que la version d'Anquetil n'a été faite que sur une traduction, que la connaissance du pehlvi ou huzvâresch disparut rapidement de chez les Parses du Guzerate et que, par conséquent, leurs traductions ne sont pas sûres. Mais, ajoute-t-il, il existe, pour la critique, deux sortes de moyens pour rectifier l'interprétation d'Anquetil, c'est-à-dire l'interprétation que les Parses avaient donnée à Anquetil : « Le premier de ces moyens, c'est la tradition des Parses eux-mêmes, puisée à une source plus ancienne que l'explication des maîtres d'Anquetil »; le second de ces moyens, c'est l'analyse approfondie du texte zend « appuyée sur la com-

paraison de cet ancien idiome avec les langues auxquelles il est plus intimement uni ». Le sanscrit étant la langue qui possède le plus d'affinité avec le zend, Burnouf se servit donc de la version sanscrite du *Yaçna* faite par Neriosengh.

Cette traduction, on se le rappelle, avait été faite sur la vieille traduction huzvâresch. Voici quel était, suivant lui, le problème à résoudre : « Etant donné un mot zend, auquel les Parses attribuent une signification, que la comparaison des textes et l'étude des langues qui appartiennent à la même famille ne confirment ni n'expliquent, justifier le sens donné par les Parses ou en trouver un autre. J'ai commencé par détacher du mot à traduire les désinences, formatives et suffixes, que l'analyse grammaticale m'avait fait reconnaître dans d'autres mots sur lesquels le concours de Neriosengh, d'Anquetil et de la comparaison des langues ne laissait aucune incertitude. J'ai réduit ainsi à ses éléments les plus simples, ou à ce qu'on appelle le radical, le mot sur lequel portait la difficulté, et une fois maître de ce radical, j'ai cherché si les langues avec lesquelles le zend a le plus de rapport, comme le sanscrit, le grec, le latin, les dialectes germaniques, n'en offraient pas quelques traces. » Par cette méthode, Burnouf parvint à classer les radicaux zends appartenant au sanscrit védique; les radicaux appartenant au sanscrit de la période brahmanique et plus moderne, ceux appartenant aux langues indo-européennes, et enfin les radicaux qu'il est impossible pour le moment de ramener à des idiomes indo-européens, mais qui se retrouvent constamment dans le

persan. C'est ainsi qu'il établit la *Grammaire scientifique du zend* et qu'il fonda sur des bases inébranlables cette science ainsi que l'interprétation des vieux textes avestiques.

« Tout ce qui a été publié sur ce sujet, dit A. Hovelacque, part sans exception (on peut le dire sans hésiter) du *Commentaire sur le Yaçna*, de Burnouf : il est le véritable et seul fondateur de la grammaire zende (1). »

Burnouf fut suivi dans cette voie par la plupart des Eranistes, parmi lesquels le plus illustre, F. Spiegel. J'ai déjà dit que l'œuvre du savant allemand représentait une véritable encyclopédie de la science éranienne. Cette méthode, cependant, n'a pas été acceptée universellement, et quelques savants ont cherché un autre système d'interprétation. Un des plus connus, le Dr M. Haug, professeur à Munich, prétendit arriver à cette interprétation par le secours de l'étymologie pure. Pour lui, le mot zend avait, en principe, le sens que possédait le mot sanscrit correspondant. Aussi son interprétation est-elle remplie d'erreurs. Ces erreurs ont été péremptoirement prouvées par Justi dans son opuscule, *Abfertigung des Dr Martin Haug*. D'autres savants ont voulu interpréter l'*Avesta* par le sanscrit et les Védas, en rejetant toute tradition parse ancienne ou moderne. Cette méthode a eu pour partisan M. Roth, qui déclare dans la *Revue de la Société orientale allemande* que ceux-là ferment les yeux à la lumière qui ne voient pas que le sans-

(1) A. Hovelacque, l'*Avesta*, *Zoroastre*, le *Mazdéisme*, p. 59.

crit est la clef de l'*Avesta*, et qu'en traduisant en sanscrit un morceau de l'*Avesta*, la traduction sanscrite doit donner le sens du texte mazdéen.

Or, comme le fait remarquer très justement Hovelacque, « il serait possible de rendre par tous mots français, étymologiquement équivalents, une ou deux phrases italiennes ou espagnoles. Mais qui oserait affirmer que les mots français, italiens, espagnols, aient conservé, chacun de leur côté, la signification qu'avait en latin le mot dont ils sont tous issus ? » D'ailleurs, cette méthode pourrait être bonne si le zend dérivait du sanscrit ; mais ce n'est pas le cas. Ces deux langues sont sœurs, aussi anciennes l'une que l'autre, et s'il fallait rechercher l'étymologie d'un mot zend ou sanscrit, c'est à la langue indo-européenne qu'il faudrait remonter. La seule méthode vraiment scientifique est donc celle de Burnouf, méthode basée sur l'âge critique de la tradition ancienne, et, secondement, sur la linguistique. Ce n'est qu'en se servant de ces deux moyens que l'on peut arriver à une exégèse logique de l'*Avesta*. Burnouf, du reste, s'est servi de la traduction sanscrite de Neriosengh, version qui lui a été du plus grand secours.

Il est inutile de parler de la méthode basée sur la tradition moderne des Parsis ; cette tradition, comme nous l'avons vu, s'est trop altérée pour que l'on puisse y avoir confiance, d'autant qu'elle s'écarte beaucoup de la tradition parse du moyen âge, par conséquent du texte zend.

Il était indispensable, avant de commencer l'étude des textes de l'*Avesta*, de bien faire con-

naître les méthodes employées pour leur interprétation, afin que le lecteur fût à même, suivant l'autorité citée, de savoir quel degré de confiance lui accorder. Je citerai, parmi les partisans et successeurs de la méthode de Burnouf, F. Spiegel, Jos. Müller, A. Weber, Lassen, Westergaard, Windischmann, Justi, A. Hovelacque, Darmesteter, Harlez.

Voyons maintenant ce que contiennent les livres de l'*Avesta*.

Le premier et le plus important, sans aucun doute, est le *Vendidad*.

Vendidad provient des deux mots zends *vidaêva*, antidéva, et *dâtâ*, loi. Le mot signifie donc « loi contre les dévas ou les démons ». Le *Vendidad* est divisé en vingt-deux chapitres qui portent le nom de *fargard* ou *farkard*, c'est-à-dire sections. La racine du mot est *frakeret*, couper.

Le *Vendidad* est le livre de la doctrine, de la législation et de la cosmogonie des Mazdéens. Il est écrit sous forme de dialogues entre Ahura-Mazdâ et Zoroastre et débute ainsi : « Ahura-Mazdâ dit au Très Saint Zarathustra. » Suit l'énumération des diverses contrées remplies de perfections créées par Ahura-Mazdâ et l'opposition immédiate d'Agra-Mainyus, l'Esprit du mal, qui afflige de maux cette création. Ce dernier crée l'hiver, les animaux nuisibles, le doute, l'incrédulité suprême, le fléau des crimes, la sodomie, etc. *(Farg. I.)*

Au *Farg. II*, Ahura-Mazdâ déclare à Zoroastre qu'il a révélé déjà sa loi à Yima qu'il a institué chef de l'humanité. Il annonce à ce dernier les

maux qui vont fondre sur la terre et lui prescrit de se retirer dans un enclos et d'y amener la semence du bétail, des animaux de trait, des hommes, des chiens, des oiseaux et du feu. Yima lui obéit et construit sur ses indications « un vara long d'un caretus de chacun des quatre côtés pour servir de demeure aux hommes », un autre semblable pour le pacage des bœufs, et y amène des couples d'hommes, d'animaux, de la semence des arbres de tout genre. « Qu'il n'y ait là, dit Ahura-Mazdâ, ni querelles, ni parole malveillante, ni inimitié, ni infidélité, ni méchanceté, ni tromperie. »

Le *Fargard III* est un éloge de l'agriculture, il prescrit au Mazdéen de cultiver la terre. « Créateur des mondes corporels, Être pur! demande Zoroastre, quelle est la chose qui, en premier lieu, cause le plus de joie à la terre? Ahura-Mazdâ répondit : C'est lorsqu'un homme juste paraît, ô saint Zarathustra, portant dans sa main le bois de l'autel, le Bareçma, la coupe et le mortier, disant, conformément à la loi et avec des sentiments de paix : J'invoque Mithra aux vastes campagnes et Râma-Qâçtra. » Puis c'est la demeure d'un homme juste, l'endroit où se cultivent le plus de grains, d'arbres à fruits et d'herbes à pâturage. Par contre, ce qui afflige le plus la terre, c'est l'endroit où les Dévas se réunissent, où l'on enterre les hommes et les chiens, où pullulent les animaux nuisibles. « A celui qui travaille la terre de son bras droit et de son bras gauche, ô saint Zarathustra, la terre apporte la richesse. — Qu'est-ce qui fait fleurir la loi mazdéenne? Ahura-Mazda répondit : C'est la culture du blé pratiquée

avec ardeur. — La loi mazdéenne, ô saint Zarathustra efface tout ce qu'un homme pur a pu commettre de mal, en pensées, en paroles et en actions, comme un vent violent purifie la voûte du ciel. — C'est une chose heureuse, ô Zarathustra, qu'une bonne action accomplie. »

Le *Fargard IV* traite de la sainteté des contrats et des dispositions pénales concernant les individus qui manquent à la parole donnée. Il y a six espèces de contrats. Enfin ce *Fargard* contient l'éloge du mariage et montre que chez les Iraniens le mariage était tenu en plus haute estime que le célibat. « O saint Zarathustra, dit Ahura-Mazdâ, en ce qui concerne l'homme marié, je lui donne la priorité sur celui qui ne l'est pas ; à celui qui a des enfants sur celui qui n'en a pas. »

Le *Fargard V* est un des plus importants du *Vendidad;* il énumère les causes d'impureté produite par le contact des cadavres, et les différents moyens de purification. On sait que c'est là le point de discipline religieuse le plus important chez les peuples Aryas, notamment chez les Indous et les Iraniens. « La pureté, après sa naissance, est pour l'homme le bien le plus excellent qu'il possède. La pureté, ô Zarathustra, c'est la loi mazdéenne. Celui qui se conserve pur par de bonnes pensées, de bonnes paroles et de bonnes actions, celui-là purifie son âme. » La fin du *Fargard* est consacrée aux prescriptions relatives à la purification des femmes qui ont avorté.

Le *Fargard VI* est la continuation du précédent ; il indique notamment dans quel état on doit

laisser provisoirement la terre qui a été souillée par des cadavres d'hommes ou de chiens. Toute terre sur laquelle sont morts des hommes ou des chiens doit être laissée sans culture durant une année. Si l'on rencontre un cadavre flottant sur l'eau on doit le retirer et le déposer sur la terre sèche. A cette question de Zoroastre : Où devons-nous porter les corps des hommes morts ? Ahura-Mazdâ répondit : « Aux endroits les plus élevés, où les chiens et les oiseaux carnassiers puissent les apercevoir le mieux. Les Mazdéens doivent assujettir le cadavre par les pieds et les cheveux. »

Quant au suc de la plante du *Haoma*, il n'est jamais souillé par un cadavre. « Pour le Haoma extrait de la branche, ô saint Zarathustra, il n'y a ni corruption, ni mort. » Le suc du Haoma est, en effet, la boisson divine du sacrifice, et la corruption et la mort n'ont aucun empire sur lui.

Le *Fargard VII* s'occupe encore des purifications; il fait, par conséquent, suite aux deux précédents. Il indique les purifications nécessaires aux vêtements souillés, au foyer qui a été mis en contact avec un cadavre. Il traite, enfin, du mode d'épreuves que l'on fait subir aux médecins, et du salaire qui leur est dû.

Le *Fargard VIII* contient les préceptes relatifs aux funérailles, aux purifications de ceux qui ont porté des cadavres. Il traite des pénitences à imposer pour certains péchés, telles que les pollutions volontaires ; quant à la sodomie, ce crime est tellement en horreur chez les Mazdéens que, pour lui, il n'y a pas d'expiation. Enfin, il est ques-

tion également de la façon de purifier un feu dans lequel est tombé où a été jeté un cadavre.

Le *Fargard IX* s'occupe exclusivement des pratiques purificatoires auxquelles doivent se soumettre les Mazdéens qui ont été souillés par le contact d'un cadavre.

Le *Fargard X* indique les prières dont on doit se servir pour écarter les démons. Il se termine par quelques préceptes de haute morale, par où l'on voit que la pureté de l'âme était, pour le Mazdéen, encore plus importante que la pureté du corps. « Celui qui purifie sa propre nature par de bonnes pensées, paroles et actions, celui-là est vraiment pur. La nature droite est la vraie purification. En ce monde visible, la vraie purification est pour chacun la droiture de sa propre nature, et celle-ci est droite chez celui qui se purifie par de bonnes pensées, paroles et actions. »

Le *Fargard XI* donne les prières avec lesquelles on peut chasser les démons et purifier les demeures, le feu, l'eau, la terre, les troupeaux et les plantes.

Le *Fargard XII* s'occupe des formalités qu'ont à remplir les parents proches d'un défunt. La demeure étant souillée par la mort, il était enjoint aux parents de quitter la demeure où était mort un de leurs proches durant un certain temps, temps qui variait suivant le degré de parenté.

Le *Fargard XIII* est consacré au chien, animal que les Mazdéens tenaient en grande vénération pour les services qu'il rendait. Le meurtre d'un chien équivalait à celui d'un homme. « Si quelqu'un tue un chien gardien de troupeaux ou de

maisons, un chien de garde personnelle ou bien dressé, son âme quittera ce monde pour passer dans un monde futur en poussant des cris de détresse. » Aussi dans ce *Fargard* sont énumérées les peines qu'encourent ceux qui frappent ou blessent un chien ou qui ne le nourrissent pas.

Le *Fargard XIV* est relatif aux pénitences que doit subir l'individu coupable du meurtre d'un *udra*, animal que l'on n'a pu encore identifier, et que l'on croit être le castor ou la loutre.

Le *Fargard XV* énumère les cinq actes qui rendent criminel celui qui ne les expie pas. Le premier consiste à faire passer un fidèle Mazdéen à une autre croyance, à une autre doctrine; le second à donner à un chien de garde une mauvaise nourriture qui risque de le tuer ; le troisième à frapper une chienne pleine et prête à mettre bas, le quatrième d'avoir des rapports avec une femme enceinte ou qui allaite; le cinquième de séduire une jeune fille et de l'abandonner. Ahura-Mazdâ défend expressément l'avortement et enjoint à celui qui a séduit une jeune fille et l'a rendue mère de se constituer le protecteur de la mère et de l'enfant sous peine de crime. La fin du *Fargard* est consacrée aux soins à donner aux chiennes qui ont mis bas.

Le *Fargard XVI* s'occupe du traitement des femmes lors de leur flux périodique. La femme, durant cette époque, doit être reléguée dans un lieu isolé, car elle est impure à ce moment et pourrait souiller tout ce qu'elle touche. Tout homme qui aurait des rapports avec une femme

atteinte du flux, commet un crime. Les femmes doivent être respectées dans cette période.

Dans le *Fargard XVII,* il est question des purifications prescrites après la taille des cheveux et des ongles. En effet, tout ce qui sort du corps de l'homme, étant impur, appartient, par là-même, à la mauvaise création d'Agra-Mainyus ; il faut donc enterrer soigneusement les cheveux ou les rognures d'ongles, en prononçant certaines prières.

Le *Fargard XVIII* énumère quatre péchés capitaux et leur mode d'expiation. Le premier de ces péchés consiste à refuser un vêtement à un Mazdéen qui en fait la demande ; le second, à uriner dans des conditions défendues ; le troisième, à se livrer à des pollutions nocturnes ; le quatrième, à avoir des rapports avec une courtisane. Ahura-Mazdâ dit à Zarathustra qu'il considère comme une très grave offense de voir un Mazdéen avoir des rapports avec une femme atteinte du flux mensuel.

Le *Fargard XIX* donne le récit de la tentation de Zoroastre par les divinités malfaisantes. Mais Zoroastre invoque Ahura-Mazdâ et les Dévas frappés de terreur s'enfuient avec leur chef Agra-Mainyus. « Malheur ! cria le Déva de l'astuce perverse, le juste Zarathustra est né dans la demeure de Pourushaçpa. Il est l'arme contre les Dévas, il est leur adversaire. Par lui, la Druje perd sa force, et les adorateurs des Dévas sont abattus. »

Le *Fargard XX* est consacré à l'éloge de la médecine et à Thrita, le premier des hommes qui l'exerça. C'est d'Ahura lui-même que Thrita a

appris cette science : « Alors, moi, qui suis Ahura-Mazdâ, je lui apportai les plantes médicinales. » La fin du *Fargard* donne les prières liturgiques qui doivent conjurer et guérir les maladies. « Je te maudis, ô maladie ! je te maudis, ô mort ! je te maudis, impureté ! je te maudis, douleur ! je te maudis, mensonge ! »

Le *Fargard XXI* chante des louanges au taureau primitif, aux nuées et aux astres. Le mythe du taureau primitif est particulier à l'*Avesta*. Nous en parlerons lorsque nous exposerons la doctrine mazdéenne.

Enfin le *XXII*e et dernier *Fargard* du *Vendidad* montre la puissance du *Mantra-Çpenta*, le texte saint, la prière, le Verbe, principale arme d'Ahura-Mazdâ dans sa lutte contre Agra-Mainyus.

Le second livre de l'*Avesta* est le *Yaçna*. C'est le livre du sacrifice.

Yaçna signifie en zend « sacrifice, prière du sacrifice », comme le mot sanscrit *Yadjna*, dont le sens est identique.

Le *Yaçna* est divisé en soixante-dix chapitres auxquels on donne le nom de *hâs*. Dans ces soixante-dix *hâs* sont compris les *Gâthâs*, cantiques qui semblent être la partie la plus ancienne de l'*Avesta*, et dont l'obscurité a jusqu'ici résisté à toute interprétation certaine. Ces *Gâthâs* commencent au chapitre XXVIII pour se terminer au chapitre LII.

Le premier chapitre ou *Hâ* débute par l'annonce du sacrifice : « J'offre, j'accomplis ce sacrifice en l'honneur d'Ahura-Mazda, le créateur,

brillant, majestueux, très grand, très bon, très beau, intelligence suprême, de forme parfaite, le plus élevé en pureté. » C'est une sorte d'introduction à la cérémonie du saint sacrifice ; et l'officiant proclame qu'il accomplit ce sacrifice en l'honneur d'Ahura-Mazda, des Amesha-Çpentas, de Mithra et des autres génies bienfaisants. « Si je t'ai offensé, dit l'officiant à Ahura-Mazda, par pensée, par parole ou par action, volontairement ou non, je veux, pour l'expier, chanter tes louanges et t'offrir ce sacrifice. » Le *Hâ* se termine par la profession de foi mazdéenne.

Les chapitres II et III traitent du *Bareçma* et du *Zaothra*. Le Bareçma est un faisceau de branches consacré, que le prêtre tient à la main durant qu'il officie ; le Zaothra est l'eau bénite. Dans le chapitre II se fait l'offrande du Bareçma et du Zaothra et l'invocation à Ahura-Mazda et à tous les génies tutélaires. Dans le chapitre III, le prêtre dépose le Bareçma et le Zaothra et renouvelle l'annonce du sacrifice.

Le *Hâ IV* traite de la consécration du *Haoma*, le jus divin du sacrifice, et de la présentation d'autres offrandes telles que des parfums, du bois, des bonnes pensées, des paroles saintes et des bonnes actions à Ahura-Mazda, aux génies tutélaires et aux Fravashis des justes.

Le *Hâ V* identique au *Hâ XXXVII* est intercalé ici pour des raisons liturgiques.

Le *Hâ VI* est un chant de louange à Ahura-Mazda et aux Amesha-Çpentas.

Dans le chapitre VII se fait la présentation des offrandes suivant les rites consacrés.

Le *Hâ VIII* donne la prière à réciter pendant les oblations; le prêtre distribue la communion aux fidèles : « Mangez, ô hommes, de ce myazda; à cause de votre piété et de votre sainteté, vous l'avez mérité. »

Les *Hâs IX, X* et *XI* sont consacrés à la préparation du Haoma et à la louange de la liqueur sacrée. « Qui es-tu? demande Zarathustra, toi qui es l'être le plus parfait?..... —Alors, Haoma le Saint, qui écarte la mort, me répondit : Je suis Haoma le Pur, qui éloigne la mort. Honore-moi, ô pur, extrais-moi pour faire de moi ta nourriture..... Alors, Zarathustra répondit : Louanges à Haoma! il est saint; il guérit tous les maux; *il est le meilleur viatique pour l'âme..... Louange au Haoma, qui fait que l'esprit du pauvre est aussi élevé que celui du plus riche!....* Donne-moi, ô Haoma, pur et saint, qui écarte la mort, le paradis des justes, brillant dans toute sa splendeur. »

Le *Hâ XII* contient une prière très méritoire : « Je m'attache à tout ce qui est bon en pensées, paroles et actions; je renonce à toute mauvaise pensée, parole coupable et mauvaise action. O Amesha-Çpentas, je vous présente ces offrandes, ce sacrifice et ce témoignage de respect, en vous offrant le principe vital de mon propre corps, par mon esprit, mes paroles, mes actes et ma conscience. »

Le chapitre XIII est l'acte de foi du Mazdéen. « Je confesse que je suis Mazdéen, disciple de Zarathustra, adversaire des Dévas et sectateur d'Ahura..... Je rapporte tout ce qui est bon à

Ahura-Mazda, l'être bon, sage et parfait..... Par cet acte d'adoration pure, je veux conjurer le mal. »

Les *Hâs XIV, XV, XVI, XVII* et *XVIII* sont consacrés aux louanges d'Ahura-Mazda et de différents génies.

Le *Hâ XIX* est un commentaire de la prière fameuse *Yâthâ, ahû vairyo*, l'*Honover* ou Verbe créateur. « Quelle est la parole, demande Zoroastre à Ahura-Mazda, que tu as prononcée devant moi, et qui existait avant le ciel, avant l'eau, avant la terre, avant toute chose créée par toi? — C'était la partie de l'Ahuna Vairya que je t'ai enseignée, ô saint Zarathustra. Et de toutes les paroles que j'ai jamais dites, que je dis, ou qui seront dites, c'est celle qui est la plus digne de louanges..... Ahura-Mazda, l'être parfait, a prononcé l'Ahuna-Vairya; il l'a fait complet, lui qui est parfait. »

Le *Hâ XX* est le commentaire de la prière *Ashem vohû*, et le *Hâ XXI* le commentaire de la prière *Yeghê hâtam*.

Le chapitre XXII est un hommage au Haoma et à différentes divinités.

Le chapitre XIII est consacré aux Fravashis ; c'est une prière pour les morts.

Le *Hâ XXIV* est une offrande et un acte de foi; le *Hâ XXV* un hommage aux Amesha-Çpentas et aux Yazatas.

Le *Hâ XXVI* est encore consacré aux Fravashis ; c'est également une prière pour les morts. « Nous honorons les Fravashis immortels et purs des premiers croyants, des premiers auditeurs de la doctrine; nous honorons ensuite la vie, la con-

science, l'intelligence, l'âme et le Fravashi des hommes et des femmes justes, qui ont aspiré à la pureté; tous les Fravashis des justes morts et des justes vivants, et des apôtres des contrées, non encore nés. Nous honorons les âmes de ceux qui sont morts ici, et qui sont les Fravashis des justes. »

Le *Hâ XVII* est la prière finale du sacrifice : « Nous voulons ainsi reconnaître Ahura-Mazda comme le maître et le chef de toutes choses. »

Avec le *Hâ XXVIII* commencent les *Gâthâs*. Le mot *Gâthâ* est un mot zend qui signifie hymne, cantique. Ces *Gâthâs* sont au nombre de cinq, et chacun de ces cantiques comporte un certain nombre de *Hâs* ou chapitres. Je reviendrai plus tard sur la question de l'ancienneté des Gâthâs et de la soi-disant différence qui existerait entre leurs doctrines et celles contenues dans le reste de l'*Avesta*. Pour le moment, je me bornerai à en donner le résumé sommaire, à faire remarquer que l'interprétation de ces Gâthâs offre des difficultés presque insurmontables et qu'ils constituent la partie la plus obscure de l'*Avesta*.

Le premier Gâthâ porte le nom d'*Ahunavaiti;* il comporte sept *Hâs*. Le *Hâ XXVIII* contient une prière de l'Atharvan ou prêtre à Ahura-Mazda, à Asha et à Armaiti, prière dans laquelle le prêtre demande les biens célestes et terrestres pour lui et les fidèles Mazdéens.

Le *Hâ XXIX* est sous forme de dialogue. Le génie des troupeaux se plaint à Ahura-Mazda que ses protégés soient en butte aux mauvais traitements. C'est alors qu'Ahura-Mazda lui annonce la venue de Zoroastre.

Le *Hâ XXX* traite du sort final des méchants et des bons.

Le *Hâ XXXI* contient l'annonce des vérités religieuses. « Je te reconnais, ô Mazda, comme le premier principe du monde créé par l'intelligence, comme le père de Vohumanô, le bon esprit, car je t'ai saisi dans mon regard comme le véritable créateur de la pureté, comme le maître du monde quant à ses actes. » C'est Mazda, créateur des mondes, des lois et des intelligences, qui a donné à l'homme une âme pourvue d'un corps et la faculté d'agir. L'homme agit suivant sa volonté, et Mazda, dans sa sagesse invisible, scrute le cœur de l'homme.

Dans le *Hâ XXXII,* les Dévas viennent trouver Ahura-Mazda pour gagner sa faveur. Mais il les repousse en leur reprochant les crimes et les maux dont ils sont cause.

Le *Hâ XXXIII* proclame que tout s'accomplira ici-bas suivant les lois données par Ahura, et que suivant leurs actions les méchants seront punis et les bons récompensés. Le prêtre termine en invoquant Ahura-Mazda et en offrant en sacrifice son propre corps et sa vie, la plénitude de son esprit, la sainteté de ses actions et son obéissance aux préceptes de la loi.

Le *Hâ XXXIV* est consacré aux offrandes et aux invocations à Ahura-Mazda.

Le second Gâthâ se nomme *Haptâghâiti*, ce qui signifie sept *Hâs* ou chapitres.

Le *Hâ XXXV* débute par des louanges à Ahura-Mazda et aux Amesha-Çpentas.

Le *Hâ XXXVI* contient une prière que le

prêtre doit réciter près de l'autel du feu.

Les *Hâs XXXVII, XXXVIII, XXXIX, XL,* sont des invocations à Ahura-Mazda, des hymnes de louanges aux esprits des eaux, des troupeaux.

Le *Hâ XLI* est la prière finale pour obtenir les biens terrestres et célestes.

Le troisième Gâthâ porte le nom d'*Ustavaiti*, du nom du premier mot qui commence ce Gâthâ.

Le *Hâ XLII* débute par célébrer les louanges d'Ahura. « Je t'ai reconnu pour l'Esprit saint, ô Mazda-Ahura, car je t'ai vu au commencement, à la naissance du monde, établissant que les prières et les actions trouvent leur rétribution, châtiment pour les méchants et bénédiction pour les bons. » Zarathustra s'entretient avec Ahura et lui demande le pouvoir nécessaire pour faire triompher la loi mazdéenne.

Au *Hâ XLIII*, Zarathustra pose des questions à Ahura-Mazda sur l'origine du monde.

Le *Hâ XLIV* contient la proclamation de la loi mazdéenne, la doctrine du sort final des âmes et la venue du prophète.

Dans le *Hâ XLV*, le prophète adresse à Dieu ses plaintes, car lui et la loi qu'il prêche sont persécutés. Il maudit ses persécuteurs et rend hommage aux protecteurs de la loi mazdéenne.

Le quatrième Gâthâ se nomme *Çpentâ-Mainyû*. Ce sont les premiers mots de l'hymne. Il est formé des *Hâs XLVI, XLVII, XLVIII* et *XLIX*. Ces quatre chapitres ne sont guère que la reproduction des quatre Hâs précédents. Ils célèbrent la gloire d'Ahura-Mazda, le triomphe des bons sur les méchants à la fin du monde; ils contiennent

des prières pour obtenir de bons chefs, les biens de ce monde, des prières pour les pasteurs, les agriculteurs, les guerriers. « Et de ma voix je chanterai votre gloire, ô Mazda! aussi longtemps que j'en aurai la force et la puissance ! »

Le cinquième Gâthâ est le Gâthâ *Vohu-Khshathra*.

Il est composé des *Hâs L* et *LI*. « O toi, qui as créé les troupeaux, les eaux et les plantes, donne-nous l'immortalité et l'accomplissement de nos vœux, ô Mazda, esprit auguste, donne-nous la force et la prospérité, selon ta loi, par le bon esprit! » Le Gâthâ se termine par une bénédiction adressée à tous les hommes et femmes justes appartenant au monde pur.

Le dernier Gâthâ est le Gâthâ *Vahistôisti*. Il ne comporte qu'un chapitre, le *Hâ LII*. Zarathustra forme des vœux de bonheur pour lui-même et ses disciples; il adresse des souhaits à toutes les jeunes filles qui se marient, et termine par une exhortation au mariage, sous peine de malheur et de malédiction.

Les dix-huit derniers chapitres qui terminent le *Yaçna*, ne sont guère que des répétitions ou des citations des *Hâs* précédents. Ce sont, pour la plupart, des prières ou l'éloge de la loi mazdéenne, des hommages à Çraosha, à différentes divinités, à la prière du sacrifice, au feu, fils d'Ahura-Mazda, aux eaux bienfaisantes. Enfin, le dernier chapitre, le *Hâ LXX* est un hommage général à toute la création et à Ahura-Mazda : « Nous honorons notre propre âme; nous honorons notre propre Fravashi; nous honorons la bonne et sainte béné-

diction; nous honorons les âmes des morts qui sont les Fravashis des justes; nous honorons Ahura-Mazda, qui est le maître suprême, le plus élevé en pureté; nous honorons tous les enseignements de Zarathustra et toutes les actions saintes. »

Le troisième des livres de l'*Avesta* est le *Vispered*. Ce nom est composé des mots zends *viçpa*, tout, et *ratu*, seigneur, et signifie, par conséquent, « tous les seigneurs », c'est-à-dire toutes les divinités mazdéennes (1).

C'est un livre essentiellement liturgique, composé de trente-sept chapitres ou *Khardés*, tous très courts. C'est, en quelque sorte, un appendice du *Yaçna*, car il ne peut se réciter seul. D'ailleurs, le *Vispered* n'a pas de signification par lui-même, et tandis que le *Yaçna* et le *Vendidad*, séparés l'un de l'autre, ont encore leur valeur, il n'en est pas de même du *Vispered*. C'est ce que dit Anquetil dans sa version du *Yaçna* : « Le *Vispered* jamais sans Izeschné *(Yaçna)*, mais l'Izeschné se dit seul. » Il me semble donc superflu de donner une analyse du *Vispered*, d'autant que les chapitres de ce livre accompagnent les cérémonies liturgiques du *Yaçna*, et contiennent les mêmes hommages adressés aux mêmes divinités. Lorsque les trois livres de l'*Avesta* se trouvent réunis en un seul pour les cérémonies liturgiques et se récitent en se mêlant, on nomme ce recueil le *Vendidad-Sadé*. Je donnerai ultérieurement

(1) A. Hovelacque, l'*Avesta*, *Zoroastre et le Mazdéisme*, p. 117.

l'ordonnance du texte du *Vendidad-Sadé* lorsqu'il sera question des cérémonies.

Le *Khorda-Avesta* ou *Petit Avesta* est un recueil d'hymnes et de louanges adressées aux principaux génies bienfaisants du Mazdéisme. On donne à la plupart de ces morceaux le nom de *Yesht*, c'est-à-dire « prières honorifiques ». Le mot zend est *Yeshti*, prière. Il y a vingt-deux *Yeshts*, dont les principaux sont adressés à Ahura-Mazda, aux Amesha-Çpentas, à Mithra, Çraosha, Rasnu, les Fravashis, etc. Ils nous donnent de précieux renseignements sur le Panthéon mazdéen. Outre ces *Yesths*, le *Khorda-Avesta* comprend encore plusieurs morceaux ou prières qui portent le nom d'*Afrigâns*, de *Sirozah*, c'est-à-dire prière composée de trente invocations aux génies qui président aux trente jours du mois lunaire; de *Nyayishs*, prières de dévotion privée qui se récitent à certains temps du jour de l'année, de *Gahs*, prières à réciter aux Gahs ou divisions du jour. Enfin, il contient les deux célèbres prières de l'*Ashem-Vohu* et du *Yathâ ahù vairyô*, les *Patets* ou formules de confession, qui sont au nombre de trois, et différentes prières à réciter au moment de manger, ou pour écarter le Mauvais Esprit, ou pour confesser sa foi.

Il est généralement admis que l'ensemble des anciens textes de l'*Avesta* était rythmé, et que la plupart des vieux livres zends étaient composés en vers; cependant on n'a pu restituer tous les textes de l'*Avesta* en vers. Pour les Gâthâs seulement, ce travail a pu être fait, et Westphal, Roth, Mayr, sont arrivés à rétablir la métrique de ces

cantiques. On a pu obtenir le même résultat pour les chapitres II, III, VII, XVIII et XIX du *Vendidad*, les chapitres VIII, IX, X, XI, LVII, LXII, LXV, LXVIII, LXXI du *Yaçna* et les Yesths I, V, VIII, X, XIII, XIV, XVI, XVII, XIX, XXII, XXIV.

Les manuscrits de l'*Avesta* actuellement connus en Europe sont conservés à Londres, Paris, Oxford et Copenhague.

CHAPITRE III

Authenticité de l'AVESTA. — Epoque de sa rédaction. — Zoroastre.

Maintenant que nous avons donné un résumé sommaire des livres du *Zend-Avesta*, que nous avons parlé de leur origine, de la langue dans laquelle ils ont été originellement écrits et des différentes versions qui en ont été faites, nous pouvons étudier sur quelles bases repose l'authenticité de l'*Avesta* et de quelle époque vraisemblablement date sa rédaction.

Nous avons déjà vu que lors de la publication des ouvrages d'Anquetil, l'authenticité de l'*Avesta* avait été fortement attaquée et discutée au siècle dernier. Il n'en est plus de même aujourd'hui, et les objections autrefois soulevées ne sont plus soutenables. Kleuker, le premier, démontra l'authenticité de l'*Avesta*, en rapportant les passages des auteurs anciens relatifs à la religion Mazdéenne. Mais, ce fut principalement le savant danois E. Rask, qui mit définitivement fin à la controverse en démontrant que le zend est une langue déterminée, sœur et non pas fille du sanscrit, et ayant ses lois à elle. Actuellement que cette langue a été soumise à de nombreuses études, E. Burnouf, Spiegel, Curtius, etc., ont démontré que souvent le zend a conservé des formes anciennes

que le sanscrit védique a perdues. Dans son *Avant-propos* de son *Commentaire sur le Yaçna*, Burnouf s'exprime ainsi au sujet de l'antiquité de l'alphabet zend : « Or, tous ces faits sont pour nous autant d'indices d'une haute antiquité ; interprétés comme ceux que nous offraient tout à l'heure les consonnes, ils nous permettent d'affirmer que le principe qui préside à la disposition des sons vocaux en zend présente tous les caractères de l'antériorité, si on le compare au système indien..... Enfin, tout dans l'alphabet zend, peut-être même les voyelles, plus encore que les consonnes, nous annonce un idiome s'arrêtant à un moment où il est bien rare que l'on puisse saisir les langues, celui où tous les éléments de leur organisation entrent en jeu, mais où l'action, qui après les avoir réunis devait les modifier l'un par l'autre pour en composer un organisme parfait, vient à s'arrêter tout à coup, et laisse son œuvre inachevée (1). »

Spiegel démontre l'authenticité de l'*Avesta* par des raisons également philologiques. En effet, dit-il, « les trois dialectes du vieux Persan ont tant de rapports avec le védique et le sanscrit, qu'on pourrait les prendre pour des dialectes d'une même langue... De nombreuses personnalités divines sont semblables dans les Védas et dans l'*Avesta*. Elles ont donc dû être identiques, bien que dans la suite des temps, cette ressemblance puisse avoir disparu..... Si nous passons aux

(1) E. Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*. Avant-propos, p. CLIII.

monuments, nous voyons que dans les inscriptions cunéiformes de Darius, Xerxès et Artaxerxès, la substance des formules religieuses s'accorde avec celle de l'*Avesta*. Le Dieu suprême dans les inscriptions se nomme *Auramazdâ* et dans l'*Avesta*, *Ahura-Mazdâ*, le créateur du ciel et de la terre » (1).

Or l'antiquité et l'authenticité des Védas étant un fait à l'abri de toute contestation, celle des inscriptions persanes également, et d'autre part, la conquête de la Perse par Alexandre ayant marqué le signal de la fin de l'ancienne religion persane, les écrits de l'*Avesta* sont forcément plus anciens qu'Alexandre et les Achéménides. Si maintenant, nous rapprochons de ce fait, que l'on peut constater la transmission du texte écrit des livres avestiques d'une manière ininterrompue jusqu'aux manuscrits rapportés par Anquetil, et que d'autre part, les croyances et pratiques religieuses exposées dans les ouvrages d'Anquetil concordent, quant au fond, avec celles que les auteurs grecs et latins attribuaient aux Perses, on peut conclure sans hésitation, que l'authenticité de l'*Avesta* est un fait indéniable.

Parmi les écrivains de l'antiquité qui nous ont donné des preuves de la transmission ininterrompue du texte zend, il faut citer : Hermippe de Smyrne, qui écrivit de nombreux traités sur les livres religieux des Perses et qui vivait au IIIe siècle avant J.-C. ; Nicolas de Damas du Ier siècle avant J.-C., qui affirme que Cyrus avait appris les doc-

(1) Spiegel, *Avesta*, t. I. *Einleitung*, p. 5 et 10.

trines de Zoroastre; Pline qui rapporte des prescriptions de l'*Avesta,* Philon de Byblos, Pausanias et Dion Chrysostome. Parmi ceux qui ont relaté les textes relatifs aux croyances et aux pratiques religieuses des Perses, nous trouvons Eudoxe de Cnide, Théopompe, Aristote, Plutarque, Strabon, Agathias, Hérodote, Xénophon, Cicéron et Quinte-Curce. Devant de si nombreux témoignages, il paraît difficile de mettre en doute l'authenticité de l'*Avesta.*

Une question beaucoup plus difficile à résoudre, est celle de l'époque à laquelle l'*Avesta* aurait été rédigé.

La question est d'autant plus complexe que toutes les parties de l'*Avesta* n'ont pas la même ancienneté. En effet, les écrits de l'*Avesta* appartiennent à plusieurs dialectes. La deuxième partie du *Yaçna*, c'est-à-dire les Gâthas » est la plus ancienne. « Les parties de l'*Avesta*, dit Spiegel, qui parlent du culte du Haoma (*Yaçna* : ch. IX, X, XI) reposent sur de très anciens fondements. » Par contre, les Yeshts et les Patets ou formules de confession sont écrits dans une langue plus moderne. Il est assez difficile de préciser à quelle époque appartient la rédaction des parties les plus anciennes de l'Avesta ; cependant nous avons un terme de comparaison, qui, s'il ne nous donne pas de date exacte, nous permet d'affirmer quel est le minimum d'ancienneté qu'on peut leur assigner ; ce terme, c'est la langue de la première colonne des inscriptions cunéiformes trilingues, c'est-à-dire le vieux perse des Achéménides. Ces inscriptions vont du temps de Cyrus à celui d'Ar-

taxerxès II. Or, le zend de l'*Avesta* et le vieux persan offrent de tels rapports, qu'il est impossible de ne pas admettre que ces deux langues n'ont pas été au moins contemporaines. La rédaction de l'*Avesta* ne saurait donc être postérieure aux Achéménides, puisque déjà sous les Sassanides la langue zende était depuis longtemps langue morte. Les Eranistes ne sont pas d'accord sur ce sujet, et leurs opinions sont très diverses. Ainsi Haug dans ses *Essays* place à douze siècles avant notre ère la rédaction des Gâthâs ; la plus grande partie du *Vendidad* serait plus jeune de deux ou trois siècles, et les parties les moins anciennes du *Yaçna* dateraient du VIIIe siècle avant J.-C. Suivant lui, les Saintes Ecritures des Parses auraient donc été rédigées de l'an 1200 à l'an 400, avant notre ère. « The Zend-Avesta, dit-il dans sa *Lecture on the origin of the Parsee religion*, in its present condition, is a collection of fragments of religious books composed during the space, of about 1000 years, from 1300 — 300 B. C. by different authors. »

Suivant Spiegel, la rédaction de l'*Avesta* aurait eu lieu sous Artaxerxès II. Quant à Rask, il pense que les textes zends ont été composés avant la conquête d'Alexandre, car une grande confusion suivit la mort de ce dernier ; la vieille langue se perdit, la religion tomba en décadence et il fallut traduire le texte saint. C'est également l'opinion de Hovelacque. Quant à Harlez, il place la composition de l'*Avesta* entre le VIIIe siècle et le second avant notre ère, tout en admettant que certains écrits, restes d'anciens mythes ou d'an-

ciennes légendes, sont d'une date plus reculée.

Pour Max. Müller la langue de l'*Avesta* étant plus ancienne que celle des Inscriptions cunéiformes de Cyrus et Darius, il admet que les Gâthâs seraient contemporains du Rig-Véda (1).

Darmesteter place la composition de l'*Avesta* à l'époque des Achéménides entre le VIe et le IVe siècle avant J.-C.

Max. Duncker, se basant sur les inscriptions de Darius Ier, sur le témoignage des auteurs anciens tels que Strabon, Nicolas de Damas, qui assurent que les doctrines de Zoroastre étaient connues des Iraniens et suivies par eux bien avant Cyrus, assigne comme minimum de date le VIIIe siècle avant J.-C., mais il estime qu'on peut encore reculer cette date (2).

Pour le docteur W. Geiger, l'*Avesta* doit avoir existé à une époque pré-achéménide, plus probablement pré-médique, « car, dit-il, il n'est fait aucune mention dans l'*Avesta* de cités fameuses pendant la période médique à l'exception de Ragha..... L'*Avesta* ne parle d'aucune des tribus ou nations qui étaient connues communément à

(1) Cf. M. Haug, *Essays*, p. 224. — Spiegel, *Avesta*, t. I, *Einleitung*, p. 14. — Rask, *Ueber das alter und die echtheit der Zend-Sprache*, p. 45. Hovelacque, *l'Avesta*, p. 133. — Harlez, *l'Avesta*, Introduction, p. 206. — M. Müller, *Natural Religion*, p. 544, *Introduction To the Science of Religion*, p. 165.

(2) M. Duncker, *Geschichte des Arier*, p. 506. « So, dürfen wir annehmen dass die Lehre Zarathustra's bereits vor der Gründung des Medischen Reiches, also im Laufe des achten Iahrhunderts vor Ch., wahrsheinlich aber wohl noch früher, zu den Volkern Westirans gekommen sein wird. »

une époque plus récente. Il ne fait allusion ni aux Perses, ni aux Parthes, ni aux Mèdes, mais seulement aux Aryens. L'*Avesta* ne contient aucune mention historique concernant les batailles entre les Mèdes et les Babyloniens, la prédominance des Perses, la prospérité et la chute de l'Empire Perse sous la dynastie des Achéménides et l'invasion d'Alexandre-le-Grand. »

Ceci n'implique en rien, bien entendu, la question de l'ancienneté des croyances et des doctrines de l'*Avesta*. Personne n'ignore maintenant que tous les livres sacrés, sans exception, ont été conservés longtemps par tradition avant d'être rédigés et écrits, ce qui donne par conséquent à la rédaction de tout livre sacré une date beaucoup plus récente que celle de sa composition. D'ailleurs, nous savons également d'une façon certaine, qu'aucun fondateur de religion n'a écrit lui-même les livres qui forment la base de cette religion, et que les Ecritures saintes de toute religion ont de nombreux auteurs. Pour en revenir à l'*Avesta*, les idées, les croyances et le culte qui en forment le fond appartiennent, sans aucun doute, à la plus haute antiquité, puisqu'elles ont leur source, pour la plupart, dans la mythologie indo-européenne. Ceci nous amène à parler du fondateur de la religion mazdéenne, ou plutôt de celui qui passe pour en être le fondateur, Zoroastre.

De tous les prophètes célèbres qui ont attaché leur nom à une religion, peu sont aussi connus que Zoroastre, et cependant peu ont une existence aussi légendaire et aussi enveloppée d'obscurité. Non seulement les auteurs de l'antiquité et

les orientalistes modernes ne peuvent s'accorder sur l'époque où il aurait vécu, au point de laisser entre leurs opinions extrêmes une marge de cinq mille ans, et sur le pays qui lui aurait donné le jour, mais encore plusieurs savants ont contesté son existence et l'ont rangé parmi les mythes solaires.

Nous allons voir ce qu'il faut en penser. Examinons d'abord quels sont les auteurs anciens qui en ont parlé.

Toute l'antiquité, tant Iranienne que Grecque, s'accorde à reconnaître dans Zoroastre, un prêtre philosophe qui, à une époque très ancienne aurait établi ou réformé les bases de la religion mazdéenne, religion du peuple iranien. Aucun auteur dans l'antiquité n'a jamais révoqué en doute l'existence du prophète Mazdéen, mais chacun a assigné une date différente touchant l'époque à laquelle il aurait vécu ; il en est de même pour son pays d'origine, et son nom n'a pas été davantage rapporté de la même façon. Diogène de Laërte l'appelle Ζωροάστρης et le confond avec un mage de Chaldée, maître de Pythagore. Dion Chrysostome, Suidas, Clément d'Alexandrie et Eusèbe lui donnent le même nom. Plutarque le nomme Ζωροάστρις, Diodore de Sicile Ζαθραύστης ; les auteurs persans anciens l'appellent *Zartusht*, les Parses *Zaratust*, et les Persans modernes *Zardusht*.

Suivant Eudoxe de Cnide, il aurait vécu 6,000 ans avant Platon ; selon Théopompe de Chios, 5,000 ans avant la guerre de Troie, et Aristote a prétendu que le Mazdéisme était beaucoup plus ancien que la religion égyptienne.

Bérose cite un Zoroastre qui aurait vécu vers l'an 2200 avant Jésus-Christ, et aurait fondé une dynastie mède à Babylone. Par contre, Xanthus de Lydie place Zarathustra 600 ans avant Xerxès, et Ammien Marcellin vers le règne de Darius Ier.

Au milieu de toutes ces opinions, il est difficile d'affirmer quoi que ce soit de certain, sauf, toutefois, que ces contradictions prouvent une chose ; c'est que déjà, à l'époque où vivaient les auteurs qui ont parlé de Zoroastre, l'âge de ce dernier était rapporté à un temps fabuleux.

Nous ne pouvons, en tous cas, accorder créance à des assertions qui ne reposent sur aucune critique historique. Le Zoroastre cité par Bérose n'est certainement pas le même que le fondateur du Mazdéisme ; la date reculée de 6,000 ans avant notre ère n'est justifiée par aucune preuve, et celle qui place Zoroastre sous le règne de Darius n'est basée que sur une confusion entre le père de Darius, fils de Viçtâçpa ou Hystaspès, et le roi Vistaçpa des légendes Zoroastriennes.

Nous savons par les inscriptions cunéiformes la généalogie des Darius. Vistâçpa, dans l'inscription de Behistan et dans celle d'Artaxerxès II, apparaît comme le fils d'Arshâma. Mais, d'après Burnouf, le Vistaçpa de l'*Avesta* est le fils d'Aarvataçpa, dont les Néo-Persans ont fait leur Lahuraçp ou Lohraçp. Or, l'on peut se rendre compte, dans l'*Avesta*, que les combats de Vistâçpa avec Arejat-Açpa ou Arjaçp sont précisément les mêmes que Firdouçi a développés dans le *Schah-Nâmeh*. Or, selon l'opinion de Spiegel, cette partie ancienne du Schah-Nâmeh appartient à une époque préhis-

torique, et les deux dynasties les plus anciennes citées par Firdouçi sont en partie purement mythiques (1).

On ne peut accepter davantage l'opinion des auteurs orientaux du moyen âge et modernes, car l'époque où ils placent Zoroastre est basée sur une chronologie mythique.

En effet, suivant l'eschatologie persane, la durée totale du monde est de 12,000 ans. 6,000 ans s'écoulent avant que le monde soit habité par les hommes et 3,000 ans plus tard apparaît Zoroastre. Il ne reste donc plus que 3,000 ans pour arriver à la fin du monde, et tous les 1,000 ans doit surgir un prophète pour rétablir la foi tombée. C'est ce qu'on lit dans le *Sadder* : « Moi, je t'ai créé (Zoroastre) au milieu du temps où le monde a été habité, c'est-à-dire que 3,000 ans se sont écoulés depuis le siècle de Keiomeras jusqu'à ton siècle; et de ce siècle à la résurrection 3,000 ans s'écouleront encore. »

Cette opinion, comme on le voit, a pour objet de faire concorder l'existence de Zoroastre avec les doctrines dogmatiques des Parses, et reste, par conséquent, sans valeur pour la critique.

Il reste donc avéré que l'existence du prophète mazdéen doit être reportée à une époque préhistorique et plusieurs raisons militent en faveur de cette opinion.

La première de ces raisons nous est donnée par ce fait que la haute antiquité attribuée à Zoroastre par

(1) E. Burnouf, *Com. sur le Yaçna*, p. 442. — F. Spiegel, *Avesta*, *Einleitung*, t. I, p. 43.

les auteurs anciens prouve qu'à cette époque déjà l'existence du prophète mazdéen se perdait dans une époque fabuleuse.

Zoroastre a toujours été considéré comme un réformateur ; les nombreux points de contact entre le Mazdéisme et le Védisme prouvent qu'à un moment donné la religion des Iraniens et des Indous a été identique ; or, le mouvement religieux dont il fut le promoteur est fréquemment mentionné dans les *Védas*, et toute relation ayant cessé entre les deux peuples à partir de ce moment, on ne peut douter que cette réforme ait eu lieu à une époque très reculée. D'ailleurs, suivant l'*Avesta*, Zarathustra aurait été célèbre dans l'Airyâna-Vaêjô. Or, nous avons vu que l'Airyâna-Vaêjô était le pays d'origine des Aryas indo-européens, pays qu'ils avaient quitté à une époque immémoriale. Les disciples de Zarathustra n'auraient donc pu dire qu'il était célèbre dans l'Airyâna-Vaêjô s'ils n'eussent su qu'il avait vécu à cette époque reculée.

Toute religion suppose un fondateur, toute réforme un promoteur ; et sans être obligé de croire que toutes les doctrines contenues dans l'*Avesta* doivent être attribuées à Zoroastre, il faut pourtant bien admettre que les parties les plus anciennes proviennent de lui. Or, nous savons par les travaux de Burnouf, de Spiegel et de Haug que certaines parties de l'*Avesta* sont contemporaines du *Rig-Véda*.

L'étymologie du nom de Zarathustra a également donné lieu à de nombreuses divergences parmi les savants. Dans ce mot, Anquetil a trouvé

zeré, d'or, et *thaschtré,* nom d'un astre qui fait l'objet d'une des prières des Yeshts, et que l'on identifie avec l'étoile Sirius. Zarathustra signifierait donc *astre d'or*. Suivant Burnouf : « Le seul mot que j'y reconnaisse, dit-il, d'une manière certaine est *ustra,* qui, en zend, comme *uçhtra* en sanscrit, signifie *chameau*. On sait que les noms propres étaient fréquemment formés, dans l'ancienne Perse et dans la Bactriane, du nom de divers animaux domestiques, entre autres de celui du cheval, du chien, etc..... Si cela est ainsi, *Zarath* doit signifier *jaune*, et le nom de Zoroastre dont le père s'appelait : « Celui qui possède beaucoup de chevaux », devra se traduire par « *fulvos camelos habens* ». Au reste, ce n'est là qu'une simple conjecture. »

Haug divise le mot en *Zarath-ustra*, qui, pour lui, signifie « *excellent chanteur de louanges* ». Fr. Müller et Spiegel y voient le sens de « *possédant des chameaux ardents* » *(muthige kamele besitzend)*. Suivant Oppert, Zarathustra signifierait « *splendeur d'or* », et, suivant Darmesteter, pour qui Zoroastre est un mythe solaire, le nom pourrait signifier « *rouge, couleur d'or* » et ne serait, par conséquent, qu'une des mille épithètes du héros lumineux. Rawlinson y voit une origine sémitique et la traduit par « *semence de la déesse Istar* » ; enfin, M. de Harlez en tire le sens de « *qui obtient un chameau comme présent honorifique* ». De tout cela, il résulte que jusqu'ici les philologues ont vainement cherché la signification du nom de Zarathustra.

Avant de laisser de côté la question de l'étymo-

logie du nom de Zarathustra, je crois utile de mentionner l'opinion très plausible de Haug au sujet de ce nom, opinion basée sur des faits très précis. Après être revenu sur l'explication qu'il avait donnée dans un ouvrage précédent, du nom de *Zarathustra,* qu'il avait traduit « le plus excellent poète », étymologie qu'il n'admet plus et qu'il propose de remplacer par le « Chef excellent », le savant allemand prenant comme point de départ la partie la plus ancienne du *Yaçna*, et par conséquent de l'*Avesta*, affirme que le nom de Zarathustra n'était qu'un surnom. Or, ce surnom devait désigner, sans nul doute, une haute dignité, celle de grand-prêtre du pays. Haug en trouve la preuve dans le chapitre XIX du *Yaçna*, où Zarathustra est mentionné comme étant le cinquième chef dans ces contrées où il y quatre autres chefs d'ordre inférieur, et comme le quatrième chef là où il n'y en a que trois au-dessous de lui. Voici le passage du *Yaçna :* « Quels sont ces chefs? Le chef de nmâna, le chef de bourg, le chef de tribu et le chef de contrée. Zarathustra est le cinquième dans tous les pays autres que la Ragha de Zarathustra. La Ragha de Zarathustra n'a que quatre chefs. Quels sont ces chefs ? Le chef de nmâna, le chef de bourg, le chef de tribu ; Zarathustra est le quatrième. » (*Yaçna XIX*, 50, 53.) Le titre de *Zarathushtrôtemô,* donné également à Zarathustra vient corroborer cette opinion. En effet, *tema*, grammaticalement parlant, étant le suffixe superlatif, ce mot signifie « le plus grand ou le plus élevé Zarathustra », dénomination qui n'a de sens qu'autant que l'on admet l'existence de plu-

sieurs Zarathustras contemporains, dont il aurait été lui-même le chef. Le nom de Zarathustra, en ce cas, aurait eu dans les temps anciens la même signification que le nom de *Dastur* dans les temps modernes, nom donné aux prêtres Parsis et ayant le sens de guide spirituel. *Zarathushtrôtemô* serait alors l'équivalent du *Dastur-i-Dasturân* », moderne, le chef des grands-prêtres.

Si nous rapprochons de ce fait que Zarathustra est souvent désigné dans l'*Avesta* sous le nom de *Çpitama-Zarathustra ;* que le nom de *Çpitama* est son nom de famille ; que ce nom est également donné aux *Haêchadaspas*, ancêtres de Zarathustra ainsi que nous le voyons au chapitre XLVI, v. 15 du *Yaçna ;* qu'une des filles du prophète, *Paourus-chista,* est mentionnée également sous les deux noms de *Haêchadaspana Çpitàmi,* ce que l'on ne peut interpréter autrement que « appartenant à la famille de Çpitâmâ du lignage des Haêchadaspa », il faut avouer que les preuves données par Haug à l'appui de son assertion semblent bien concluantes. D'ailleurs, conclut-il, « une preuve évidente que le mot *Zarathustra* lui-même n'était pas jugé suffisant tout seul pour distinguer le prophète d'entre les autres hommes, c'est que son nom de famille, *Çpitama*, est généralement mis en tête lorsqu'il est mentionné. (C'est ainsi que chacun des Dasturs modernes place le titre « Dastur » entre son propre nom et celui de son père, en sorte que son propre nom soit placé avant le titre, par exemple : Peshotam Dastur Behramji.) Cette circonstance implique évidemment qu'il existait d'autres Zarathustras en dehors de celui qui était

désigné par le nom de *Çpitama*, et qui seul était regardé comme le réel fondateur de la religion mazdéenne (1).

Si nous passons maintenant à la patrie de Zoroastre, nous voyons que les auteurs anciens et modernes ne s'accordent pas davantage sur le lieu qui le vit naître. En somme, deux opinions sont en présence : l'une qui fait naître Zarathustra dans l'est de l'Iran, en Bactriane, et l'autre qui lui assigne l'ouest de l'Iran comme patrie, soit la Médie, soit la Perse.

Parmi les auteurs anciens qui placent dans l'ouest la patrie de Zoroastre, il faut citer Bérose qui nous apprend qu'une dynastie mède aurait régné à Babylone de 2200 à 2000 avant J.-C., et que le fondateur de cette dynastie se nommait Zoroastre. Mais il est certain que ce Zoroastre n'est pas le Zarathustra de l'*Avesta*. Clément, d'Alexandrie, s'appuyant sur l'autorité de Pythagore, affirme que Zarathustra était un Perse, Suidas le nomme Περσόμήδης, et Moïse de Khorène soutient qu'il était un prince des Mèdes, contemporain de Sémiramis. Par contre, Agathias, Justin, Ammien, Marcellin en font un roi des Bactriens ; cette opinion semble erronée, car elle repose sur ce fait que la patrie de la religion mazdéenne est la Bactriane. Or, s'il est certain que c'est en Bactriane que Zoroastre vécut et prêcha sa religion, cela ne prouve nullement qu'il y fût né. Tout, au contraire, semble indiquer qu'il était vraisemblablement Mède.

(1) Haug. *Essays*, p. 297.

En effet, d'après l'*Avesta*, le lieu de naissance de Zarathustra serait la résidence de son père Poûruschâçpa, et celle-ci se trouverait, au dire du Fargard XIX du *Vendidad*, sur la montagne Ibar. Or, la tradition constante des Parses et des auteurs Orientaux place à l'ouest de l'Iran la patrie de Zoroastre, et désignent Ragha comme son lieu de naissance ; c'est ce que nous voyons dans la Glose du Vendidad Ier, 60, et celle du Yaçna XIX, 62. Reste à savoir quel était l'emplacement de cette ville. Les auteurs Orientaux placent Ragha dans l'Atropatène, la province actuelle d'Aderbaïdjan, au sud-ouest de la Caspienne et au nord de la Médie. C'est ce qui semblerait résulter du dire même de l'*Avesta* et du Boundehesh. La plupart des Orientalistes admettent que Zoroastre était un Mède, tout au moins qu'il était né dans l'ouest de l'Iran. Je citerai parmi ceux-ci Spiegel, Windischmann, Mövers, Rawlinson, Hovelacque et Harlez. Je ne connais que Max Dünker, qui dans son ouvrage *Gesichte der Arier* soutienne que Zoroastre fut un Bactrien, et Haug dans son *Commentaire sur les Gâthas*. Si nous réfléchissons que la Médie fut le premier pays qui imposa sa domination à l'Iran, que la langue Mède se rapproche sensiblement de la langue de l'*Avesta*, que d'après l'inscription de Behistân nous avons la preuve que la Médie avait étendu son influence très loin dans l'est, que la tribu des Mages, au rapport même d'Hérodote, était une tribu mède, et que parmi les auteurs de l'antiquité Zoroastre a toujours été désigné comme étant le chef des Mages, l'opinion la plus vraisemblable nous conduit à penser que Zoroas-

tre était un Mède. Nous n'avons aucune trace de civilisation Bactrienne, et je ne vois pas comment un Bactrien eût possédé l'influence nécessaire pour réformer ou constituer une religion chez les Mèdes et les Perses. D'ailleurs, comme nous l'avons vu, non seulement l'*Avesta* et le Boundehesh placent dans l'ouest la patrie de Zoroastre, mais les ouvrages orientaux plus modernes font de même, tel le *Schah-Nâmeh* de Firdousi. La plupart des auteurs Grecs et la tradition constante des Parses soutiennent la même opinion. Il me semble donc sage de s'y rallier.

Nous arrivons maintenant au point difficile à traiter, je veux parler de la réalité de l'existence du prophète Mazdéen. On n'ignore pas en effet la tendance actuelle de certains Orientalistes à ne voir dans la plupart des grands hommes de l'antiquité que des mythes solaires. Etant donné l'obscurité qui règne sur la vie de Zoroastre, sur l'époque où il aurait vécu, sur son pays d'origine, et les nombreuses légendes dont l'imagination des auteurs Orientaux s'est complue à l'entourer, il n'y a rien d'étonnant à ce que Zoroastre ait été rangé parmi les personnages Mythiques. Les deux Eranistes qui ont soutenu cette opinion sont MM. Kern et Darmesteter. Nous allons voir ce qu'il faut en penser. Tout d'abord rappelons que pour l'école mythique, tout est mythe, ou plutôt n'est qu'un seul mythe ; le mythe de l'orage. Pour les Orientalistes de cette école Zoroastre n'est ni un personnage réel ni un personnage légendaire ; c'est le mythe de l'orage transformé en fondateur de religion par les Iraniens qui auraient oublié sa

nature solaire. Ahura-Mazda est le Dieu du ciel visible, voire le ciel lui-même ; Agrâ-Mainyus devient le démon de l'orage ; sa lutte avec Ahura-Mazda n'est que l'image de la lutte de l'orage, et la théorie de la résurrection n'est que la figure du retour du jour après la nuit, ou bien de la lumière après les ténèbres qui accompagnent l'orage.

Il me semble difficile de soutenir cette thèse pour les motifs suivants. La religion de l'*Avesta* est une religion réformée ; ses nombreux points de contact avec la religion Védique, les modifications profondes qu'elle a subies du fait d'un législateur religieux, ainsi qu'il ressort du texte même de l'*Avesta*, et les nombreuses luttes relatées dans ce recueil touchant la propagande du Mazdéisme, prouvent surabondamment que cette religion, identique primitivement à la religion védique, s'en est séparée. Or, il est impossible d'admettre que ces modifications se soient faites d'elles-mêmes ; elles supposent de toute nécessité un législateur. Nous trouvons dans l'*Avesta* trois faits dont la réalité ne saurait être mise en doute : la nouveauté des doctrines prêchées, les luttes auxquelles ces prédications ont donné lieu, et enfin l'antagonisme du pasteur-cultivateur contre le nomade. Ces faits ont donc une valeur historique. Si l'on ajoute à cela, que depuis le commencement de l'*Avesta* jusqu'à la fin, tous les textes déclarent que Zarathustra est le prophète à qui Ahura-Mazda a révélé ses vérités ; que de quelque façon que l'on torture ces textes on ne peut arriver à en extraire la lutte du démon de l'orage contre le Dieu de lumière ; que plusieurs de ces textes

démontrent, au contraire, la réalité de l'existence du prophète Mazdéen, celle des luttes qu'il eut à soutenir, ainsi que des plaintes qu'il adresse à Ahura-Mazda au sujet des persécutions qu'il endure, il devient impossible à tout esprit non prévenu de faire de Zarathustra un mythe solaire. Aucun des auteurs de l'antiquité n'a révoqué son existence en doute, et presque tous les Orientalistes modernes ont admis sa réalité historique, sans pouvoir spécifier toutefois à quelle époque il aurait vécu ni quelle partie de l'*Avesta* il faudrait lui attribuer.

Je citerai seulement quelques textes à l'appui de ce que je viens de dire.

Et d'abord, le recueil du Vendidad tout entier n'est qu'une série de dialogues entre Ahura-Mazda et Zarathustra : « Ahura-Mazda dit à Zarathustra le saint. — Zarathustra demande à Ahura-Mazda : à quel autre que moi Zarathustra, as-tu révélé ta loi ? etc. » Il n'y a pas à ce sujet le moindre doute, la religion Mazdéenne repose tout entière sur la révélation d'Ahura-Mazda à Zoroastre.

Des textes innombrables nous montrent Zarathustra comme un personnage très réel et nullement mythique. « Cela fait, dit Ahura-Mazda, celui dont le corps est souillé s'approchera des trous, et toi, Zarathustra, tu te placeras entre deux sillons. » (Vend, Farg. IX, 31, 32.) « C'est pourquoi, toi, Zarathustra, sur cette terre visible, soigne ta chevelure , coupe tes cheveux , taille tes ongles... » (Vend., Farg., XVII, 10.) « Agrâ-Mainyus, le créateur des êtres méchants lui répon-

dit : Ne détruis ma création, ô sage Zarathustra ! Tu es le fils de Pourashaçpa, tu as reçu ton nom d'une femme portant son fruit... Il lui répondit, le saint Zarathustra : je ne maudirai pas la loi sainte de Mazda ; non ! si même mon corps, mon âme et mon intelligence se séparent. » (Vend., Farg., XIX, 20, 21, 22, 25, 26.)

« J'exhorte, moi Zarathustra, les principaux des Nmânas, des hameaux, des tribus, des régions, à conformer leurs pensées, leurs paroles, leurs actions à cette loi d'Ahura, loi de Zarathustra. » (Yaçna VIII, 15, 16.) — « Nous honorons le Fravashi du pur Zarathustra, nous honorons toutes les paroles de Zarathustra, nous honorons la loi de Zarathustra, nous honorons la foi, les ordonnances de Zarathustra. » (Yaçna XVII, 7, 8, 9, 10.) — « La Ragha de Zarathustra n'a que quatre chefs. Quels sont ces chefs ? Le chef de Nmâna, le chef de bourg, le chef de tribu ; Zarathustra est le quatrième. » (Yaçna XIX, 52, 53.) « Je le possède, dit Ahura-Mazda, cet homme qui seul a entendu mes commandements, c'est le saint Zarathustra. » (Gathas XXIX, 8.) — « Nous honorons la sainteté et le Fravashi de Zarathustra saint et pur, constitué pour être le premier qui pensa, qui parla, qui fit ce qui est bien, pour être le premier Atharvan, le premier Rathaesta, le premier cultivateur-pâtre... » (Yesht XIII, 88.) — « Elle le caressa en l'attirant et parlant ainsi : Tu es beau, Zarathustra, tu es bien fait, ô saint, tu as de belles jambes et de longs bras. La splendeur a été donnée à ton corps, et la bonté à ton âme. » (Yesht XVII, 22.) « Nous honorons la splendeur

royale qui s'attache au pur Zarathustra pour qu'il pensât selon la loi, qu'il parlât selon la loi, qu'il agît selon la loi ; parce qu'il était de toute la création corporelle le plus parfait en pureté, le plus puissant, le plus brillant en splendeur, le plus élevé en majesté, en victoire le plus triomphant. » (Yesht XIX, 80.)

Dans ces nombreuses citations qu'il serait facile de multiplier, il est impossible de voir aucune allégorie qui puisse se rapporter à un mythe solaire.

Si nous poussons l'étude plus avant, nous verrons que dans certains hymnes, Zarathustra ou l'Atharvan qui le remplace dans l'accomplissement du sacrifice se plaint des persécutions dont lui-même ou sa religion sont l'objet ; il adresse à Dieu des prières pour que ce dernier lui donne son appui dans la lutte contre les ennemis de la foi, et il exhorte les fidèles mazdéens à résister aux persécutions. Là encore il paraît difficile, sinon impossible, de rapporter ces plaintes, ces prières, ces exhortations à un mythe solaire luttant contre le démon de l'orage. « Vers quelle contrée irai-je avec mes sectateurs ? Parmi les tyrans qui dominent les contrées, nul ne m'honore. Moi, je suis faible et sans ressources au milieu d'hommes faibles. O Ahura ! jette les yeux sur moi qui élève ma plainte vers toi ! Quand viendront les esprits des propagateurs de la loi, pour défendre la sainteté ? Quel protecteur me donnes-tu ô Ahura ! Car le méchant veut me retenir pour me torturer ? » (Hâ XLV.) « Si quelqu'un est pour le juste un proche... S'il soigne le bétail avec diligence, qu'il

habite, ô Ahura, les champs du bon esprit! — Pour moi qui éloigne du pâturage l'incurie, fais-moi obtenir une longue vie, le bon esprit, et les voies dans lesquelles tu habites, ô Ahura! » (Yaçna XXXIII.) « Il te demande la sainteté et ton royaume afin qu'il possède du bétail, le pasteur juste, pieux, gouvernant selon la justice. — O toi, qui as créé la vache, les eaux et les plantes, donne-moi l'immortalité et l'incolumité, la puissance et la prospérité. » (Yaçna L.)

S'adressant à ses sectateurs : « Que nul d'entre vous n'écoute les enseignements du méchant, car il livrerait sa maison... son pays au malheur, à la destruction. » (Hâ XXXI, 18.)

Il est aisé de voir que tous ces passages doivent être pris au pied de la lettre, qu'ils sont le récit très simple de faits contemporains du chantre de l'hymne, ou qu'ils font allusion à des faits de date récente. D'ailleurs, si l'on n'admettait pas, après la lecture de l'*Avesta*, l'existence réelle de Zoroastre comme législateur religieux, je ne vois pas pourquoi l'on ne récuserait pas en doute celle de tous les législateurs religieux tels que Moïse, Çakya-Muni, Lao-Tseu, Mohammed et même le Christ, car aucun livre religieux ne porte plus que l'*Avesta* l'empreinte de celui qui l'a composé, tout au moins dans ses grandes lignes.

Tout dans l'*Avesta* se rapporte à Zoroastre ; il est la base de tout l'édifice.

Lorsqu'il n'est pas directement en scène comme dans le Vendidad, son nom est toujours et à chaque page cité comme le fondateur de la religion mazdéene.

Tous les auteurs de l'antiquité l'ont reconnu comme tel, et la tradition des Parses n'a jamais varié de ce chef. Il serait donc vraiment étrange que l'antiquité tout entière et les Mazdéens eux-mêmes se fussent trompés à ce point de voir un homme dans ce qui n'était qu'un mythe solaire, et d'avoir pris l'ombre pour la réalité. Il n'est pas douteux que l'ensemble de la vie de Zoroastre, tel qu'elle ressort des traditions orientales et de l'*Avesta*, ne soit en grande partie légendaire, mais si nous faisons abstraction de tout ce qui offre dans sa légende un caractère merveilleux, il reste certainement assez de faits pour constituer un personnage qui n'a rien de fictif.

Voyons d'abord la légende de Zoroastre. Zoroastre naît d'un sang illustre; les auteurs orientaux lui donnent comme ancêtre le grand Feridoun, le héros légendaire de la Perse. Ils le font, en effet, remonter par treize ou quatorze générations à Minocehr ou Manuschîtra, un des héros de la légende Iranienne, et cette légende admet un intervalle de 583 ans entre Manuschîtra et Zoroastre. Le père de Zoroastre se nommait Pourus-chaçpa et sa mère Dughdha. Cette dernière, alors qu'elle était enceinte, eut un songe où elle vit les luttes réservées au fils qui lui devait naître. Des animaux féroces se précipitaient sur lui pour le dévorer, mais la voix de l'enfant lui-même la rassurait, et un brillant jeune homme, tenant d'une main un écrit et de l'autre un bâton, symbole de prophétie, s'avançait entouré d'une resplendissante auréole, et mettait les animaux en fuite. A peine né, Zoroastre eut un sourire plein d'intelligence

et son cerveau repoussait toute main qui voulait toucher sa tête, présage de sa future sagesse. C'est ce que rapporte Pline dans son *Histoire naturelle.* (VII. 16.) : « *Risisse eodem die quo genitus esset unum hominem accepimus Zoroastrem. Eidem cerebrum ita palpitasse ut impositam repelleret manum, futuræ præsagio sapientiæ.* »

Le XIII[e] Yesht du *Khorda-Avesta* célèbre sa naissance en ces termes : « Nous honorons ici la Fravashi et la sainteté du saint Zarathustra, lui qui le premier a bien pensé, a bien parlé, a bien agi ; le premier prêtre, le premier guerrier, le premier laboureur, le premier qui ait su la nouvelle et le premier qui la propagea ; qui le premier a mérité, en raison de son mérite, la vache, la pureté, la parole, l'obéissance à la parole, la domination et tous les biens créés par Mazda, et qui ont une origine pure ; — qui fut le premier prêtre, le premier guerrier, le premier laboureur, le premier qui fit tourner la roue avant le Déva, le premier de ce monde matériel qui célébra la pureté qui détruit les Dévas, se proclamant fervent mazdéen, zoroastrien, fidèle d'Ahura ; — qui le premier de ce monde matériel prononça la prière qui chasse les Dévas, adorateur d'Ahura, qui le premier de ce monde matériel déclara la création des Dévas indigne de louanges et indigne d'être célébrée, lui, le fort, donnant tout bien-être, le premier des adeptes de la foi mazdéenne. — Lui, qui promulgua tout manthra, toute parole pure, le maître et le seigneur des mondes, le louangeur de la pureté, le plus grand, le meilleur, le plus beau ; l'inter-

rogateur de la loi, la meilleure qui soit pour tout ce qui existe; — lui que tous les Amesha-çpentas appelaient de tous leurs vœux, d'accord avec le soleil, d'un esprit plein de foi et d'un cœur croyant, pour être le seigneur et maître des mondes, l'interrogateur de la loi, la meilleure pour tout ce qui existe; — lui de qui la naissance et la croissance firent croître les plantes et les eaux; dont la naissance et la croissance étaient attendues des plantes, ce qui fit crier de bonheur toutes les créatures appartenant à la création sainte. — Salut pour nous! il est né le prêtre, le saint Zarathustra qui offrira pour nous des zaothras, et étendra par terre le bareçma. Voici désormais que la loi mazdéenne va se répandre sur les sept *Kareshvares* de la terre (1). »

Zoroastre, encore au berceau, fut assailli par les Dévas, qui par mille embûches tentèrent de se débarrasser du futur prophète qui devait leur causer tant de tort.

Une fois ils enlèvent le jeune Zarathustra, et le posent sur un bûcher dans un désert; mais les flammes ne veulent pas de cette victime et sa mère le retrouve sain et sauf; une autre fois ils l'exposent près d'une portée de louveteaux égorgés dans l'espoir que la louve, à son retour, le dévorera dans sa fureur, mais là encore, les Dévas sont déçus dans leur espoir.

Le roi du pays, Dûransarûn, effrayé des prodiges qui avaient accompagné la naissance de Zoroastre, et craignant pour son trône, se rendit à la demeure

(1) Spiegel. *Avesta*, t. III, p. 125 et 126.

de Pouruschaçpa et voulut poignarder l'enfant dans son berceau, mais une puissance invisible arrête la main du meurtrier et celle-ci retombe impuissante.

Dûransarûn ne se rebute pas ; il fait exposer le jeune Zoroastre dans un chemin étroit où doit passer un troupeau de bœufs ; mais ceux-ci s'écartent pour ne pas le fouler aux pieds. L'enfant étant malade, on lui présente du poison en guise de remède, mais en vain ; Zoroastre reconnaît le poison et n'y touche pas. Cette série d'épreuves se continua jusqu'à l'adolescence, époque à laquelle Zarathustra se retira dans un désert où il vivait dans une grotte allaité par deux vaches célestes. Il y resta jusqu'à sa trentième année, vivant dans la méditation. C'est alors que lui apparut le saint génie Vohumanô qui le conduisit en présence d'Ahura-Mazda. Ce dernier l'exhorte à l'interroger et s'entretient fréquemment avec lui ; il le choisit pour être son ministre préféré. Il révèle à Zarathustra que l'homme le meilleur est celui dont le cœur est pur, et pour confirmer au prophète sa mission, il accomplit une série de miracles.

Après lui avoir montré Agra-Mainyus au fond des enfers, il lui fait franchir impunément une montagne de feu ; du métal en fusion lui est versé sur la poitrine sans qu'il ressente aucune douleur. Ainsi préparé, et instruit par plusieurs Yazatas tels que Vohumanô, Çraosha, et Haoma, Zarathustra se prépare à accomplir sa mission, après avoir reçu d'Ahura-Mazda le texte de l'*Avesta*. C'est à la cour du roi Vistaçpâ qu'il se rend tout d'abord, au pays de l'Airyana-Vaêjô, car suivant les tradi-

tions, c'est là qu'il aurait en premier prêché sa doctrine. Sur la route de Balkh, résidence du roi Vistaçpâ, il est assailli une dernière fois par le mauvais esprit, Agra-Mainyus qui cherche à le détourner de son projet. Le récit en est donné au Fargard XIX du Vendidad. « De la région du Nord, des contrées septentrionales accourut Agra-Mainyus, lui qui est plein de mort, le Déva des Dévas. Ainsi parla Agra-Mainyus, à la mauvaise science, lui qui est plein de mort : Druje ! précipite-toi, mets à mort le pur Zarathustra. — La Druje se précipita, le démon Bûiti, pernicieux, qui tue les mortels. — Zarathustra récita la prière Ahuna-Vairya ; *yathâ, ahu, vairyô.* Que l'on honore les eaux pures, les eaux de la bonne création, ainsi que la loi mazdéenne. — La Druje s'enfuit devant lui, le Déva Bûiti, le pernicieux qui tue les mortels. La Druje s'adressa à lui (Agra-Mainyus) : Cruel Agra-Mainyus ! Je ne vois pas comment pouvoir le tuer, le saint Zarathustra. Le pur Zarathustra est plein d'éclat. — Zarathustra vit en esprit : les méchants Dévas à la mauvaise science, se concertent pour me tuer. Zarathustra se leva, Zarathustra s'avança, sans être abattu par les questions cruelles d'Aka-Manas, tenant à la main des pierres, de la grosseur d'un katha, lui le pur Zarathustra, et qu'il avait reçues du créateur Ahura-Mazda... Zarathustra répondit à Agra-Mainyus : Agra-Mainyus à la mauvaise science ! je veux frapper la création qui a pour auteur les Dévas ; je veux frapper la Naças que les Dévas ont créée. Je frapperai la Péri à qui l'on adresse des prières, jusqu'à ce que soit né, Çaoshyanç le vainqueur

de l'eau Kauçaoya, lorsqu'il viendra de la contrée orientale, des pays de l'Orient. — Agra Mainyus lui répondit, lui l'auteur de la mauvaise création : Ne détruis pas mes créatures, ô pur Zarathustra ! Tu es le fils de Pouruschaçpa et tu as reçu la vie d'une mère mortelle. Maudis la bonne loi mazdéenne ; obtiens le bonheur, comme l'a atteint Vadhaghna, le maître des contrées. — Le saint Zarathustra lui répondit : je ne maudirai pas la bonne loi mazdéenne ; quand bien même mes os, mon âme et mon principe vital se sépareraient l'un de l'autre. — Agra-Mainyus, l'auteur de la mauvaise création lui répondit : par quelle parole frapperas-tu, par quelle parole détruiras-tu, avec quelles armes les êtres de la bonne création frapperont-ils mes créatures, à moi Agra-Mainyus? Le saint Zarathustra lui répondit : le mortier, la coupe, le Haoma et les paroles proférées par Ahura-Mazda, telles sont mes armes excellentes. C'est par cette parole que je frapperai, par cette parole que je détruirai, avec ces armes que frapperont les êtres de la bonne création, ô pervers Agra-Mainyus ! C'est cette parole qu'a créée Çpenta-Mainyus (l'Esprit Saint) dans le Temps sans bornes ; qu'ont créée les Amesha-Çpentas, les bons seigneurs, les sages. Et Zarathustra récita la prière Ahuna-vairya : *Yatha-ahû-vairyô.* »,

Ayant ainsi repoussé l'attaque d'Agra-Mainyus, Zarathustra poursuit sa route vers Balkh et arrive à la cour du roi Vistaçpâ (Gustaçp).

De nombreux sages, philosophes et thaumaturges entouraient ce roi, et lorsqu'ils virent arriver un étranger qui prétendait prêcher une nou-

velle doctrine et y convertir le roi Vistâçpa, leur premier soin fut de tenter de confondre le nouneau venu. N'ayant pu vaincre Zarathustra dans les joutes de l'esprit, et voyant que ce dernier gagnait de l'influence sur l'esprit du roi, ils semèrent sous ses pas toutes sortes d'embûches, et parvinrent à engager Vistaçpâ à soumettre Zarathustra à différentes épreuves. On lui lia les mains et on lui versa de l'airain fondu sur la poitrine, mais le feu ne put blesser le prophète, et il sortit victorieux de cette épreuve. Zoroastre résolut alors de frapper l'esprit du roi par plusieurs miracles, afin de l'engager à se convertir. Un jour que ce dernier était assis dans son palais, entouré de ses sages et de ses philosophes, le prophète Mazdéen fendit le toit du palais, et apparut à Vistaçpâ et à ses courtisans frappés d'épouvante. Un autre jour, il plante près du palais un cyprès qui, en peu de jours, atteignit une taille tellement colossale que le roi put faire construire une habitation sur sa cime. Mais le roi ne se convertissait pas; bien plus, à force d'intrigues, ses courtisans finirent par le prévenir contre Zoroastre, et on jeta le prophète dans un cachot. Mais dès le lendemain, le cheval favori de Vistaçpâ était trouvé gisant à terre, ses quatre jambes rentrées dans le corps. C'est en vain que les magiciens de la cour tentèrent de rendre au cheval ses quatre membres perdus, leur science demeura impuissante, et il fallut appeler Zoroastre. Ce dernier exigea alors du roi trois promesses : c'est que lui-même, son fils et sa femme eussent à reconnaître la divinité de la mission du prophète. Ces promesses étant rem-

plies, trois jambes du cheval reparurent. Zoroastre posa alors comme quatrième condition que le roi ferait une enquête pour découvrir les auteurs des calomnies répandues sur son compte. La quatrième jambe du cheval reparut alors, et les ennemis de Zarathustra étant confondus furent châtiés à leur tour. Devant ces nombreuses preuves de son pouvoir et de l'excellence de sa doctrine, Vistaçpâ n'hésita plus, et après s'être converti à la loi mazdéenne, il ordonna de construire des pyrées dans ses Etats. Telles sont les phases principales de la légende de Zoroastre. Nous savons qu'il eut trois femmes ; de la première nommée Çagar il eut un fils, Urvatât-Narô qui fut préposé au gouvernement du Vara de Yima, suivant le Vendidad et qui devint le chef de la caste des laboureurs ; la seconde de ses femmes, Padokhsha lui donna deux fils Içatvastra, chef de la caste sacerdotale ou des Atharvans, et Hvareçithra, chef de la caste des guerriers. Zoroastre en eut également trois filles : Phréni, Thriti et Pouruçista. Quant à sa troisième femme Hvôvi, il ne put en obtenir de descendance, mais, suivant la tradition du Bundehesh, le semen de Zoroastre tombé à terre fut recueilli par Mairyo-Çanha qui le déposa dans la mer de Kançu. De ce semen doivent naître trois fils qui se succèderont de mille ans en mille ans, pour rétablir la loi dans toute sa pureté. Le premier de ces prophètes se nomme *Ukhshyat-ereto*, (qui relève la croissance), le second *Ukhshyat-nemo* (qui fait grandir la piété), et enfin le troisième a pour nom *Açivat-ereto* (qui pousse en avant le corporel). Ce dernier est le sauveur futur,

aussi l'appelle-t-on *Çoshyant*. C'est lui qui accomplira l'œuvre de la résurrection des morts, en offrant un sacrifice à l'aide de trente personnes, quinze hommes et quinze femmes ayant déjà vécu, d'une pureté absolue, et qui attendent dans le sommeil cette glorieuse prédestination. C'est à cette époque que tous les hommes accepteront la loi mazdéenne, que les mauvais génies seront anéantis et qu'Ahura-Mazda triomphera définitivement d'Agra-Mainyus. Nous savons également par l'*Avesta* que l'oncle de Zarathustra, Maidhyomâonha, Jamaçpâ beau-père du prophète et ministre de Vistaçpâ et Frashaostra, qui épousa Pouruçista fille de Zarathustra, comptèrent parmi ses premiers disciples. Quant à la mort du prophète Mazdéen, les traditions la mentionnent diversement : suivant les unes il aurait péri à Balkh, dans une des nombreuses batailles que le roi Vistaçpâ livrait à ses ennemis les Touraniens ; suivant d'autres il serait mort frappé de la foudre. Enfin certaines traditions le font mourir purement et simplement à l'âge de 77 ans. D'après les *Sadder* ou Livre des Cent Portes, ce n'est pas à Balkh que serait mort Zarathustra, mais dans l'Airyana-Vaêjô, son pays de naissance.

Telle est la légende de Zoroastre telle qu'elle ressort des textes de l'*Avesta*, des livres persans plus récents tels que le *Bundehesh*, le *Sadder*, le *Schah-Nâmeh*, le *Zarthusht-Nâmeh* et des récits des auteurs de l'antiquité, Pline, Plutarque, Dion Chrysostome, etc.

Si nous dégageons des légendes et des fables le personnage de Zoroastre, le prophète mazdéen

nous apparaît comme un apôtre ayant prêché une réforme religieuse; et les traits principaux de sa vie, abstraction faite des légendes, offrent un caractère naturel qu'il paraît bien difficile de ne pas admettre.

Il existe un fait matériel et palpable : ce fait c'est le recueil de l'*Avesta*, dont personne actuellement ne nie l'authenticité. Ce livre est le code sacré d'une religion ancienne nommée le Mazdéisme, et tous les auteurs de l'antiquité nous en ont attesté l'existence. Cette religion dont beaucoup de dogmes, de mythes et d'idées proviennent d'un fonds commun de croyances de la race aryenne nous apparaît comme une réforme de la religion védique, religion qui a le plus de connexité avec le Mazdéisme. Or, toute réforme suppose un réformateur. Ce réformateur, l'*Avesta* lui-même et tous les écrivains de l'antiquité le désignent sous le nom de Zoroastre; je ne vois donc pas pourquoi ce fait ne serait pas admis; et de ce que le personnage en question soit préhistorique, que l'on ne soit fixé ni sur le lieu de sa naissance, ni sur l'époque à laquelle il aurait vécu, ni sur la façon dont il serait mort, je ne vois pas qu'on puisse en conclure logiquement qu'il n'a jamais existé. Je ne sache pas qu'il y ait un seul fondateur de religion, dont la vie soit parfaitement connue, et dont l'existence ne soit entourée de mystère et entremêlée de légendes plus ou moins merveilleuses. Il me semble donc parfaitement rationnel d'admettre la réalité du prophète mazdéen, et si l'on dégage de l'*Avesta* les faits qui ont un caractère naturel, voici ce que l'on trouve. Un

homme de race iranienne et vraisemblablement d'illustre origine se sent attiré par une vocation déterminée d'apôtre. Parvenu à l'adolescence il se retire dans un désert pour y méditer en silence. Au bout de sept années de méditations, il forme le projet de déraciner l'idolâtrie qui avait corrompu les idées religieuses de son pays, et sortant de sa retraite, il se met à prêcher. Après avoir conquis quelques disciples dans sa propre famille, il se rend à la cour du roi Vistaçpâ, et le convertit à ses doctrines. Les principaux ennemis de l'Iran étant les Touraniens, peuple de race jaune, voisin des Traniens, et dont les pratiques de magie et de sorcellerie avaient fini par pénétrer chez ces derniers, Zoroastre fulmine contre les magiciens, épure les croyances religieuses des Touraniens, leur prêche une doctrine d'une très haute morale, leur recommandant la pureté comme bien suprême, et meurt vraisemblablement à Balkh, capitale du roi Vistaçpâ, lors du pillage de cette ville par les Touraniens. Voilà tout ce qu'il est permis de dire au sujet de Zoroastre; certes, aucun de ces faits n'est au-dessus de ce que peut faire l'apôtre d'une religion nouvelle et ne sort, par conséquent, du cercle naturel de ses actes. Quant à considérer Zoroastre comme étant l'auteur de telle ou telle partie de l'*Avesta*, rien évidemment ne permet de le croire avec certitude, mais rien ne prouve aussi qu'il n'en soit pas l'auteur. En tous cas, on ne saurait douter qu'il en fut l'inspirateur.

Pour terminer, je citerai les opinions qu'ont eues sur Zoroastre, MM. Haug, Kossowicz, Spiegel et Hovelacque.

« Il nous reste à dire quelques mots, dit ce dernier, de la personnalité même de Zoroastre. Faut-il avec M. Kern, regarder Zoroastre comme un être purement mythique et sidéral? Cela est bien invraisemblable, si l'on envisage le caractère parfaitement réel que lui attribue la légende éranienne. A coup sûr, d'autre part, le personnage n'est pas historique, mais on peut admettre qu'à une époque fort obscure, il exista un individu du nom de Zoroastre, qui de l'Airyana-Vaêjô, vint porter en Bactriane le fond de l'enseignement mazdéen, ou, au moins, dont les disciples apportèrent en ce pays l'enseignement dont il s'agit » (1).

« La religion de Zoroastre, dit Kossowicz, reconnaît un Dieu unique, créateur de l'univers, créateur de toutes les choses de la nature, et dans celle-ci, de l'esprit saint et bon, de l'incolumité qui n'est point autre chose que l'équité, la puissance divine présidant à la conservation et au développement de tout ce qui existe..... Le mal a prévalu dans le monde; c'est pourquoi Zoroastre a reçu la mission de rappeler les hommes à la vraie foi et à la pratique du bien..... Zarathustra vécut au temps même où furent composés les Gâthâs qui contiennent sa doctrine pure de tout alliage. Il arriva probablement par lui-même à la conception de l'unité divine. La Bactriane fut le théâtre de ses prédications, mais il naquit probablement en Médie » (2).

En ce qui concerne la personnalité de Zoroastre,

(1) Hovelacque. L'*Avesta*. Zoroastre, le Mazdéisme, p. 149.

(2) Kossowicz. *Zarathutricœ Gâthæ tres posteriores*, p. III-XVIII de la préface.

Spiegel admet, dans ses *Eranische Altherthums kunde*, que la nature même de la doctrine du Mazdéisme et du livre sacré de l'Eran, prouve qu'ils ont eu l'une et l'autre un auteur unique, quelque fût son nom ou son époque. Il ajoute dans son *Introduction à l'Avesta*, que pour lui, Zarathustra était un Mède.

Enfin dans son *Commentaire sur les Gâthâs*, Haug exprime ainsi son opinion sur Zoroastre. Zoroastre fut un réformateur religieux de l'Iran, qui vécut vers l'an 2.000 ou 2.200 avant J.-C. Il était issu d'une famille sacerdotale qui exerçait en même temps les fonctions de juge en son pays. La Bactriane fut sa patrie.

Ce fut là qu'il se déclara l'ennemi des faux dieux, et qu'il résolut de réformer la religion Eranienne. Il conserva de celle-ci la notion des bons génies, chercha à la spiritualiser, et transforma tous les anciens dieux en mauvais esprits. Pour impressionner ses auditeurs, il se donna comme un envoyé du Ciel, favorisé des entretiens du Dieu suprême qui lui avait révélé la vraie doctrine. Zoroastre s'en prit surtout aux dieux de l'Inde, et eut à soutenir une lutte violente contre les populations aryaques de ce pays ; aussi son nom est-il maudit dans les Védas. Zoroastre proclama un esprit bon, représentant la lumière, et un esprit mauvais représentant les ténèbres. Toutefois il voulut conserver la notion d'un Dieu personnel ; c'est pourquoi des esprits bons et sages, de l'antique croyance, il fit un seul génie suprême, Ahura-mazda.

Enfin, ce qui prouve mieux que toute autre

chose la réalité de l'existence de Zoroastre, c'est l'influence exercée par sa religion et sa philosophie sur l'histoire de l'esprit humain. La réputation immense dont il jouissait auprès des anciens, principalement des Grecs et des Romains, peuples pourtant si orgueilleux et si fiers de leur savoir et de leur supériorité, au point d'appeler barbares les autres nations, prouve suffisamment la haute situation qu'il a dû occuper dans l'antiquité, situation qu'il devait à l'élévation et à la haute moralité de ses doctrines. Un mythe solaire, en vérité, n'eût jamais pu exercer pareille influence. Comment admettre qu'un mythe solaire ait pu réformer une religion, et formuler des doctrines philosophiques et religieuses si importantes, que leur influence traversant les âges se soit fait sentir non seulement chez les philosophes Grecs, mais encore dans les religions du Judaïsme, du Christianisme, du Mahométisme, voire même de l'Empire Romain? Me réservant de développer ultérieurement ces idées, je me borne pour le moment à les énoncer. Ce que je tiens à dire, dès à présent, c'est que l'antiquité reculée à laquelle a vécu le prophète mazdéen, antiquité prouvée par les arguments que je vais donner, ne saurait être invoquée comme preuve de la non existence de Zoroastre, car trop de documents anciens dont l'authenticité ne saurait être mise en doute ont affirmé la réalité de son existence.

Nous avons d'abord l'inscription de Darius Ier gravée sur les rochers de l'Elvend, inscription qui débute par ces mots : « C'est un Dieu puissant qu'Ahuramazdâ! C'est lui qui a fait cette terre ici!

C'est lui qui a fait le ciel là-bas ! C'est lui qui a fait le mortel ! » Cette inscription qui remonte à l'an 520 avant Jésus-Christ, montre que déjà à cette époque les Perses suivaient la doctrine de Zoroastre. Nous avons ensuite le témoignage de Strabon et de Nicolas de Damas qui nous affirment que Cyrus suivait également cette doctrine. Il existe également une courte inscription funéraire de Cyrus. Nous remontons donc ainsi jusqu'au VIIe siècle avant notre ère. Xanthos de Lydie, historien grec du Ve siècle avant Jésus-Christ, mentionne que Zoroastre vivait environ 600 ans avant la guerre de Troie. Pour que dès cette époque on lui assigne une antiquité si reculée, c'est qu'évidemment une longue période avait déjà dû s'écouler entre le temps où il avait vécu et celui où vivait l'historien grec. D'ailleurs l'*Avesta* lui-même nous fournit des documents à ce sujet. Au chapitre IX du Yaçna, Zarathustra est nommé expressément « celui qui est fameux dans l'Airyana-Vaêjô. » Or, nous avons déjà vu que l'Airyana-Vaêjô est la patrie primitive des Iraniens avant qu'ils ne se fussent séparés des autres rameaux Aryas ; c'est le berceau de la race Aryenne. Or, on ne peut admettre que les sectateurs de Zarathustra lui eussent donné ce titre s'ils n'avaient cru qu'il eût vécu à cette époque. Ce fait est corroboré par l'allusion qui est faite dans les parties les plus anciennes du Véda au grand mouvement religieux du réformateur Iranien.

Il est donc permis de conclure sans présomption que Zoroastre n'est pas un mythe solaire, mais

bien un personnage absolument réel et historique, quoique la haute antiquité à laquelle on fait remonter son existence ne nous permette pas en l'état actuel de la science d'en préciser la date.

CHAPITRE IV

Monothéisme ou Dualisme. — Ahura-Mazda et Agra-Mainyus. — Le Zervâna-Akarana.

Si les questions de l'existence de Zoroastre, de l'antiquité de l'*Avesta* ont divisé l'opinion des savants, on peut dire qu'en ce qui concerne les doctrines du Mazdéisme, elles sont appréciées de manières bien différentes, et parfois même contradictoires. C'est ce dont il est facile de s'apercevoir dès que l'on aborde l'étude du Mazdéisme. Suivant certains Eranistes, tels que Spiegel, Hovelacque, la base fondamentale des doctrines de l'*Avesta* repose sur le Dualisme ; suivant d'autres, tels que Kossowicz, Haug, Tiele, J. Müller, Geiger, cette base serait, au contraire, le Monothéisme. Enfin, pour certains savants tels que Max Müller, ce n'est pas le Monothéisme qui régit l'*Avesta*, mais l'*Hénothéisme*, c'est-à-dire un monothéisme imparfait qui consiste à reconnaître un Etre suprême, dominant tous les autres par sa puissance et les gouvernant, bien qu'il ne les ait pas tous créés. M. de Harlez, qui, en sa qualité d'homme d'Eglise, ne peut faire absolument abstraction de certaines idées et tendances particularistes, voit dans les doctrines de l'*Avesta*, un naturalisme polythéistique amoindri, le dualisme et un mono-

théisme imparfait, tendant à absorber les autres doctrines. C'est peut-être vouloir concilier trop de choses à la fois. Reste enfin l'école védisante ou mythique, pour laquelle toute doctrine se ramène à la lutte entre la lumière et les ténèbres, la sécheresse et l'orage.

Si nous nous en rapportons à l'opinion la plus répandue, c'est évidemment le Dualisme qui semblerait devoir l'emporter, car cette opinion repose sur le témoignage même de l'antiquité. En effet, dans son ouvrage *de Vitæ philos. præmium* Diogène Laërce nous apprend que dans son premier livre de philosophie, Aristote prétendait que les Mages étaient d'une antiquité plus reculée que les Egyptiens, et qu'ils admettaient l'existence de deux principes opposés, αγαθὸς δαίμων et κακὸς δαίμων le Bon-Esprit et le Mauvais-Esprit. Laërce cite encore Hermippe, Eudoxus et Theopompe, comme ayant rapporté le même fait.

Dans son Traité d'*Isis et Osiris*, Plutarque nous parle également de la coexistence des deux principes : « La plupart des théologiens, et des plus sages, croient à l'existence de deux Dieux rivaux, l'un l'auteur du bien, l'autre du mal ; l'une divine, l'autre démoniaque; telle fut la doctrine de Zoroastre le Mage, qui naquit, au dire des historiens, cinq mille ans avant la guerre de Troie. Il appelait le premier Horomagès, et le second Areimanios » (1).

Il est de fait qu'au premier abord la doctrine de l'*Avesta* semble basée sur le principe de deux

(1) J. Darmesteter, *Ormazd el Ahriman*, Introd., p. 1.

pouvoirs luttant l'un contre l'autre. Le bon principe se nomme Ahura-Mazda ou Ormuzd, le mauvais Agra-Mainyus ou Ahriman. Mais il est facile de voir qu'il n'y a là qu'une confusion résultant, d'une part, du témoignage des anciens qui n'avaient qu'une connaissance très imparfaite des doctrines de l'*Avesta*, et d'autre part, des textes mêmes de l'*Avesta*, textes qui nous montrent la lutte continuelle du Bien et du Mal, représentés chacun par une Divinité.

Nous voyons, en effet, au Fargard I du Vendidad, Ahura-Mazda créant le monde, et à chaque création Agra-Mainyus opposant aussitôt une chose hostile.

Ahura-Mazda dit au Saint Zarathustra : « J'ai créé, ô Saint Zarathustra, un endroit délicieux qui n'était auparavant nulle part habitable... Moi qui suis Ahura-Mazda, j'ai créé la meilleure et la première des régions et contrées, l'Aryana-Vaêjô, d'excellente nature. Mais, par opposition, Agra-Mainyus, le meurtrier, créa un puissant serpent et l'hiver, œuvre des Dévas. » A chaque bonne chose qu'Ahura-Mazda crée, Agra-Mainyus oppose immédiatement un adversaire. A chaque page de l'*Avesta*, nous assistons à cette lutte. Enfin, c'est principalement dans les Gâthâs, ces hymnes les plus anciens et en même temps les plus obscurs de l'*Avesta*, qu'il est fait mention de ces deux principes. En raison de l'obscurité du texte et des controverses auxquelles il a donné lieu, je crois utile de donner, en citant le passage relatif au sujet qui nous occupe, la traduction des deux versions de Spiegel et de Haug.

Ce passage est contenu dans le chapitre XXX du Yaçna (Gâthâ Ahunavaiti), verset 3 et suivants. Voici la traduction de Spiegel : « (Je proclamerai) ces deux esprits célestes, les Jumeaux, qui se reconnurent d'eux-mêmes, l'un le Bon, l'autre le Mauvais, en pensées, paroles et actions; les sages savent les discerner avec vérité, mais non les méchants. Ces deux Esprits célestes se rencontrèrent à l'origine pour créer la vie et la mort et la fin finale du monde : le Mauvais Esprit pour les Mauvaises œuvres, le Bon Esprit pour les œuvres pures. De ces deux Esprits célestes, celui qui était méchant choisit les actes mauvais, et l'Esprit très saint les actes purs, lui qui est fortement attaché au Ciel (1). »

Haug interprète ce même passage ainsi : « Au commencement il y avait un couple de Jumeaux, deux Esprits, chacun d'une activité particulière; ceux-ci sont le Bon et le Mauvais, en pensées, paroles et actions. Choisis l'un de ces deux esprits ! Sois bon et non mauvais ! Et ces deux esprits en s'unissant créèrent au commencement les choses matérielles; l'un la réalité, l'autre, la non-réalité. Aux menteurs (les adorateurs des Dévas), l'existence deviendra mauvaise, tandis que le croyant dans le vrai Dieu jouira de la prospérité. De ces deux esprits il te faut choisir l'un, soit le mauvais, créateur des actions coupables, soit le Bon, Esprit Saint » (2).

Comme on le voit ces deux versions diffèrent

(1) Spiegel, *Avesta*, t. II, p. 119.
(2) Haug, *Essays on the Parsees*. P. 149 et 150.

sensiblement, mais le point qui nous occupe reste le même; c'est l'affirmation de l'existence des deux principes, l'un bon et l'autre mauvais. C'est sur ce passage des Gâthâs ainsi que sur les nombreuses citations du Vendidad et des Yeshts que l'on s'est basé pour conclure que la religion mazdéenne repose sur le Dualisme. Il est aisé cependant de se convaincre que ce Dualisme n'est qu'apparent, et qu'il n'est là que pour expliquer un fait que l'humanité s'est toujours efforcée d'expliquer : l'origine du mal. En effet, si l'on admet comme le Judaïsme et le Christianisme le Dieu créateur, tout-puissant et unique, il faut ou admettre que le mal a été créé par lui, ce qui est absurde, ou qu'il existe en dehors de lui, et alors il existe quelque chose que Dieu n'a pas créé. Le Mazdéisme a voulu résoudre le problème en admettant deux principes, l'un bon, de qui découle tout ce qui est pur et bon, l'autre mauvais, de qui vient tout le mal. Il est dualiste en ce sens qu'il a séparé complètement l'empire de la lumière, de la vérité et de la pureté, de celui des ténèbres, du mensonge et de l'impureté ; qu'il a étendu cette division à l'ensemble de la création, organique et inorganique, matérielle et spirituelle. D'un côté se trouve donc, tout en haut, dans les sphères célestes le domaine de la suprématie illimitée d'Ahura-Mazda, le Seigneur tout sage ; de l'autre, dans les abîmes sans fond, le royaume des ténèbres d'Agra-Mainyus, l'esprit du mal. Entre eux se trouve le monde actuel, théâtre de leurs luttes continuelles.

Mais de là à conclure au Dualisme de la doctrine,

il y a loin; car, quelle différence entre ces deux principes !

Ahura-Mazda, le Seigneur omniscient, est la Divinité que tous les textes et hymnes les plus anciens célèbrent à l'envi et glorifient comme le Créateur et le Dieu de lumière, de vérité et de pureté. C'est de lui que provient la vie, tout ce qui a une valeur quelconque; il est celui dont la louange et l'adoration dépassent toute chose. C'est pour lui que les textes s'ingénient à trouver les dominations les plus belles, les plus splendides; il est l'ordonnateur et le Roi du monde invisible aussi bien que du monde visible. Il est lui-même, Celui qui a révélé sa sainte religion à Zarathustra. Dans son existence il est un esprit. Ses attributs les plus particuliers sont *Asha* la sainteté et *Chisti* la sagesse; même son nom le décrit comme le Seigneur (*ahura*) et le sage, l'omniscient (*mazdâo*). Il est l'Intelligence et il est l'Intelligent; il est la Sagesse et il est le Sage. Il est bien le Dieu suprême, le Dieu unique. Ecoutez plutôt.

« Je m'appelle Intelligence, je m'appelle Sagesse, je m'appelle Ahura le Maître, je m'appelle Mazda le Sage. Je suis le Protecteur, je suis le Créateur et le Nourricier, je suis l'Esprit très Saint. Mon nom est le Sauveur, je m'appelle celui qui sauve mieux que tout autre. Je m'appelle l'Atharvan, je m'appelle l'Atharvan Suprême. Je m'appelle le bienveillant, je m'appelle celui qui donne la prospérité; je m'appelle celui qui ne trompe pas; je m'appelle le punisseur de la méchanceté, je m'appelle le Formateur universel. Je m'appelle celui qui possède toutes les splendeurs; je m'appelle

le pur, je m'appelle le Grand. » (Yesht I, 12-16.) C'est d'Ahura-Mazda que le monde moral comme le monde matériel tient sa loi; c'est de lui que descend sur terre toute science. « Les Amesha-Çpentas ont un seul et même père, un seul et même maître Ahura-Mazda le Créateur. La Prière est sa fille, la Parole sainte est son âme. » (Yesth XIX, 16.) C'est par ces mots que s'ouvre le Yaçna : « Je proclame, je célèbre le Créateur Ahura-Mazda... ô Ahura-Mazda, esprit très bienfaisant, créateur des mondes matériels! ... Je proclame, je célèbre le Créateur Ahura-Mazda qui nous a faits, qui nous a formés, qui nous a nourris... Il est l'esprit bienfaisant, créateur de toutes choses. »

A chaque instant le Vendidad le désigne en ces termes : « Ahura-Mazda, Esprit bienheureux, Créateur du monde corporel, ô toi qui es Saint! »

Et le Yaçna : « Je le proclame et je vénère le créateur Ahura-Mazda, le brillant, le radieux, le plus grand, le meilleur, le plus magnifique, le plus puissant, le plus sage, le mieux formé, le plus exalté par sa sainteté, qui donne à profusion, qui donne le bonheur, qui nous a créés, qui nous maintient, lui l'Esprit bienheureux! »

Ahura Mazda est donc un Esprit; bien qu'il soit représenté comme agissant, parlant et pensant, c'est en vain qu'on chercherait en lui une trace d'anthropomorphisme ; dans les parties les plus anciennes des Gâthâs, il est déjà nommé l'Esprit bienheureux. Ceux qui ont cru trouver une preuve d'anthropomorphisme dans les passages où on donne à Ahura-Mazda le soleil pour corps, Çpenta-Armaiti, le génie de la Dévotion pour fille ainsi

que l'Humilité, Ashi la Pureté pour épouse, se trompent, car il est aisé de voir que ce ne sont que des expressions symboliques qui, loin de prouver l'anthropomorphisme, décèlent au contraire une très haute conception de la Divinité. En effet, si le soleil est appelé le corps d'Ahura, c'est que la lumière est l'essence même d'Ahura, et conséquemment le soleil en tant que source de la lumière perceptible rend Ahura-Mazda visible. Si Çpenta-Armaiti, la Dévotion protectrice de la terre est appelée la fille d'Ahura, c'est que tout ce qui est bon sur terre, comme aussi la piété du cœur, a sa source dans Ahura. Il en est de même de la Pureté, nommée l'épouse d'Ahura pour symboliser leur étroite union, et du Feu, fils d'Ahura, élément le plus saint et le plus pur qui apparaît sur terre comme l'image visible de la Divinité qui est elle-même Lumière et absolue Pureté.

Ahura-Mazda est donc un Être suprahumain et transcendant, et ses attributs sont surtout spirituels ; il est le Sage, l'Omniscient, le Saint, le Pur, le Bienveillant. Tout est bon en lui et tout ce qui est bon provient de lui. Il n'est pas inaccessible aux hommes et les prières des hommes pieux montent jusqu'à lui. Ahura-Mazda a existé de toute éternité ; le monde a été créé par un acte de sa volonté, e c'est pour toute éternité qu'il restera immuable et toujours le même. C'est-ce que voyons par différents passages du Yaçna. Je citerai tout d'abord l'hymne magnifique du Gâthâ Ustavaiti (Yaçna, XLIII.) : « Je te le demande, réponds-moi en vérité, ô Ahura ! Qui fut le Procréateur et le Père de l'ordre, dès le commencement ? Qui a établi dans leurs

voies le soleil et les étoiles ? Qui a fait que la lune grandit et diminue ? Qui ? si ce n'est toi. Ces choses, ô Mazda, je désire les savoir, et d'autres encore ! »

« Je te le demande, réponds-moi en vérité, ô Ahura ! Qui soutient la terre et les nuages au-dessus, en les préservant de toute chute ? Qui créa l'eau et les plantes ? Qui donne au vent et aux nuées leur rapidité ?

Qui est, ô Mazda, le créateur de l'esprit pieux ? »

« Je te le demande, réponds-moi en vérité, ô Ahura ! Quel est l'artisan qui fit la lumière et les ténèbres ? Quel artisan a formé la veille et la lumière ? Qui créa l'aurore, le plein jour et la nuit qui rappellent aux sages leurs devoirs ? »

Puis le chapitre XXXIII (7 et 8) du Yaçna : « Lui, qui le premier conçut cette pensée : Que l'espace resplendissant soit vêtu d'étoiles !

Lui, qui par sa connaissance profonde créa la Loi, système du monde, par laquelle il soutient le bon esprit. Tu lui permets de croître, ô esprit sage ! qui es perpétuellement le même ! Or, c'est toi que je reconnais comme Celui qui doit être glorifié dans l'esprit des hommes ; je te reconnais comme le Père du bon esprit, car je t'ai saisi dans mon regard. Je te reconnais le Créateur véritable du système du monde, le Seigneur maître du monde par ton énergie ! »

« Toi, qui créas l'esprit bon et saint, et la doctrine, ainsi que les prières et les offrandes. » (Yaçna XLVII. 4.)

« Je te considèrerai, ô Mazda, comme le Fort et le Bienheureux, afin que par ta main, avec laquelle

tu créas l'aide, je puisse obtenir les bénédictions que tu accordes aux hommes pieux aussi bien qu'aux impies, par la chaleur de ton Feu, le Tout-Puissant ! » « Je t'ai reconnu le Bienheureux, ô Mazda, car je t'ai vu le premier à l'origine du monde, car tu créas les offrandes et les prières, promettant pour elles une rétribution, le mal pour les méchants, mais la bénédiction sainte pour les bons, par ta gloire, à la dissolution du monde. » (Yaçna XLII, 4 et 5.)

Ainsi donc, nous pouvons conclure de ces citations qu'Ahura-Mazda est la Divinité dont la suprématie est bien établie ; cette suprématie, il l'exerce en conformité avec sa sainteté et sa justice, au moyen de son omniscience et de son infaillibilité. Il récompense les bons et punit les méchants, non seulement en ce monde où il distribue grâces et châtiments, mais dans l'autre après la mort. En résumé, je dirai avec le Dr Geiger : « Il est sage, saint, juste et bienveillant. Il a créé le monde entier, en tant qu'il est bon et sans défauts ; il le supporte et le gouverne. Avant le commencement du monde Il existait et Il lui survivra éternellement. Il est le champion des puissances de lumière contre le Mal, et il sortira victorieux à la fin du conflit » (1). Telle est cette sublime conception de Dieu, telle qu'elle ressort des textes de l'*Avesta*. Si nous comparons maintenant à Ahura-Mazda la puissance des ténèbres Agra-Mainyus, nous verrons l'abîme qui les sépare.

Tout d'abord, ce qui caractérise Agra-Mainyus

(1) W. Geiger, *Civilisation of the Eastern Irânians* (p. xxxiii).

étant simplement l'opposition, il faut qu'à chaque bonne création d'Ahura-Mazda réponde une création mauvaise d'Agra-Mainyus. Mais cela n'implique en rien l'égalité des deux puissances et la preuve en est facile à faire. Agra-Mainyus n'a pas l'idée de la création en lui-même. Ce n'est que lorsqu'il voit Ahura-Mazda créer qu'il crée à son tour par esprit d'opposition ce qui peut contrarier les bonnes créations du premier. Comme son nom l'indique, il est l'Esprit destructeur, l'Esprit pernicieux du Mal. En faisant périr les protoplastes des hommes et des bêtes, il introduit la mort dans le monde, il induit les hommes au péché et propage les animaux et les plantes malfaisants.

Mais le pouvoir d'Agra-Mainyus est limité ; il ne peut rien contre le juste, le pur. Ce pouvoir est si limité, qu'à Zarathustra déclarant à Agra-Mainyus qu'il frappera les Dévas, les Drujes et les Pairikas, l'Esprit du Mal répond par cette supplication : « Ne détruis pas ma création, ô sage Zarathustra ! Maudis la loi mazdéenne et tu obtiendras le bonheur. » Et plus loin, Agra-Mainyus s'écrie : « Malheur ! il est né dans la demeure de Pouruschaçpa, le Saint Zarathustra. Comment pourrons-nous le détruire ? Il est l'arme qui frappe les Dévas. Par lui, la Druje ne peut plus nuire, les adorateurs des Dévas seront abattus. » (Vendidad, 17-21, 145-148.) On ne rend aucun culte à Agra-Mainyus dans l'*Avesta*, preuve que son pouvoir n'est pas égal à celui d'Ahura ; loin de là, le culte rendu à Ahura-Mazda et aux bons Esprits qui lui sont subordonnés n'a pour but que de protéger le fidèle contre l'influence du mal. Enfin, ce qui démontre

péremptoirement l'infériorité d'Agra-Mainyus, c'est que sa puissance doit un jour être anéantie. L'Eschatologie de l'*Avesta* nous montre, en effet, le monde visible théâtre du conflit entre Ahura-Mazda et Agra-Mainyus. Mais ce conflit ne doi pas durer éternellement, il doit se terminer par le triomphe de la bonne cause. C'est alors que le monde doit être régénéré. Trois mille ans après la mort de Zarathustra, précédé de deux autres précurseurs, apparaîtra le Sauveur du monde, *Çaoshyaç Verethragna*, Fils de la Vierge-mère *Eredatfedhri*, il renouvellera le monde et ressuscitera les morts; il donnera aux hommes l'immortalité. Il anéantira la vieillesse, la maladie et la mort. Aux pieux il apportera la vie éternelle, le bonheur éternel et l'accomplissement de tous leurs désirs.

C'est à ce moment qu'aura lieu la dernière bataille; Agra-Mainyus, suivi de tous ses mauvais génies et de ses sectateurs, tentera un dernier effort pour s'opposer au triomphe du Sauveur. La mêlée deviendra générale entre les Puissances de lumière et celles des ténèbres; mais Çaoshyaç, aidé d'Ahura-Mazda et des bons Génies, sortira victorieux de la lutte. Les démons seront vaincus, et le mal aboli dans ses racines; le bonheur, la sainteté, la pureté, régneront sans conteste; devenu impuissant, Agra-Mainyus, l'artisan des mauvaises œuvres, s'inclinera vaincu, et la puissance, désormais illimitée, d'Ahura-Mazda, commencera pour ne plus jamais finir (1).

(1) Yesht, XIX.

« Ormazd sera toujours, déclare le Bundehesh; Ahriman ne sera pas toujours. La souveraineté et la création d'Ormazd vivront dans l'éternité; celles d'Arihman disparaîtront ». Pour J. Müller, la question ne fait aucun doute : la religion de Zoroastre proclame le monothéisme pur (1).

L'étymologie même du mot Ahura-Mazda semble donner à ce dernier une supériorité. *Ahura* veut dire : « Maître, Seigneur. » Il provient, suivant Burnouf, de la racine *Ahû*, identique au sanscrit *Asu*, qui signifie « vie », et par extension « celui qui est ». *Mazda* veut dire « omniscient ». Ahura-Mazda, c'est donc le Seigneur omniscient, et nous ne trouvons dans l'*Avesta* aucune dénomination de l'Esprit du Mal qui soit opposée à ce nom. Lorsque l'*Avesta* veut opposer les deux principes l'un à l'autre, il nomme le Bon Esprit *Çpenta-Mainyus* « l'Esprit Saint », par opposition à *Agra-Mainyus* « l'Esprit méchant, cruel ». Mais

(1) Parlant de la question du Dualisme de l'*Avesta*, Ayuso, dans son ouvrage *Los Pueblos Iranios*, p. 18, cite l'opinion du professeur J. Muller : « No se halla en el Bundehesh la creencia de que dos seres dotados de igual poder, y existentes desde la eternidad comparten la produccion de los seres y regimen del universo; antes bien aun cuando desde el principio de la creacion aparece en el mundo de los espiritus el germen de una *dualidad*, pero siempre es Ormuz el dominador supremo y senor unico. La separacion no se acentua hastaque Ahriman se levanta del fondo de sus tinieblas y viene al conocimiento del principio de contrariedad que en el existe. Pero aun en este momento salvamos la *unidad* del ser supremo, si Ahriman se somete. » Efectivamente : Ahriman no se somete por voluntad, pero es vencido; el poder del infinito Ahuramazda triunfa del orgulloso Anromainyo. Los puntos de analogia entre este ultimo y el *diablo* del Christianismo son evidentes. La religion de Zoroastro proclama el *monoteismo* puro. »

le nom d'Ahura-Mazda est un titre unique, que les textes zends réservent au Dieu suprême, parce qu'il ne saurait avoir un égal, comme le nom lui-même l'indique.

L'infériorité d'Agra-Mainyus étant démontrée, la question du Dualisme se trouve tranchée de ce fait ; mais, allons au fond des choses, et nous verrons que la théorie qui fait du Dualisme la base de la doctrine avestique ne saurait être admise.

De toute antiquité, les écoles philosophiques ont tenté de résoudre le problème qui se pose à l'entendement humain : comment le mal, le péché, le malheur, la souffrance, ont-ils pu venir en ce monde, et comment les imperfections que l'on peut apercevoir en ce monde, les différentes espèces de maux, de turpitudes et de méchancetés peuvent-elles être compatibles avec la bonté, la sainteté et la justice de Dieu ? Ce problème, Zarathustra a voulu le résoudre philosophiquement, mais non théologiquement, en admettant deux causes primordiales qui, bien que différentes, s'unissent pour produire le monde spirituel et matériel. C'est donc confondre la théologie de Zarathustra avec sa philosophie, que de faire prêcher à ce dernier un Dualisme consistant en la coexistence de deux principes originellement indépendants, jumeaux, increés, d'égal pouvoir, l'un bon et l'autre mauvais, et complètement distincts l'un de l'autre. D'après les nombreux textes cités plus haut, on peut voir que la conception d'Ahura-Mazda est une conception monothéistique parfaitement caractérisée, supérieure même à la conception du Jéhovah des Hébreux en ce sens qu'il n'est pas

sanguinaire ni vindicatif comme ce dernier. Il est le Créateur universel de tout ce qui est bon; éternel, il a créé les bons Génies, le monde spirituel et matériel; l'homme est sa créature, et à la fin des temps il le ressuscitera pour lui donner le bonheur éternel; enfin il fera disparaître les Puissances du mal et le mal lui-même.

Telle est la théologie du prophète mazdéen, et l'on ne peut contester qu'il est arrivé de lui-même à l'unité et à l'indivisibilité de l'Être suprême. Ce n'est donc que dans sa philosophie spéculative que Zarathustra a admis le Dualisme comme résolvant le problème de l'origine du mal. En effet, avec ces deux principes différents tout s'explique : Çpenta-Mainyus le bon Esprit, a produit la « *réalité* », c'est-à-dire tout ce qui est bon, pur, vrai, parfait, et Agra-Mainyus, l'Esprit pernicieux a produit la « *non-réalité* », c'est-à-dire tout ce qui est mauvais et trompeur. Comme toutes ces choses sont inséparables en ce monde, Zarathustra en a conclu que ces deux Principes sont les causes efficientes de cet Univers où ils sont partout présents, et conséquemment il les a unis dès le commencement et les a nommés jumeaux. Ces deux principes sont, en effet, inséparables comme le jour et la nuit, et bien qu'opposés l'un à l'autre, ils sont indispensables à la préservation de la création. C'est ce qu'a exposé magistralement Haug dans ses *Essays*, et je ne puis mieux faire que de citer sa conclusion : « L'Esprit bienfaisant, dit-il, apparaît dans la flamme brillante, la présence du mauvais Esprit est accusée par le bois converti en charbon. Çpenta-Mainyus a créé la lumière du

jour, et Agra-Mainyus les ténèbres de la nuit ; le premier éveille les hommes pour l'accomplissement de leurs devoirs, le second les plonge dans le sommeil. La vie est produite par Çpenta-Mainyus et éteinte par Agra-Mainyus, dont les mains en délivrant l'âme de l'esclavage du corps, lui permettent d'entrer dans l'immortalité et la vie éternelle (1). ».

Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir sur la solution du problème tenté par Zoroastre, le fait de l'avoir tenté n'en constitue pas moins pour le prophète Mazdéen un de ses plus beaux titres de gloire. Je ne sache pas d'ailleurs qu'aucune autre religion, voire même le Christianisme, ait donné une solution aussi satisfaisante. Je vais même plus loin, car non seulement le Christianisme n'a pas abordé ce problème, laissant ainsi ses adversaires accuser Dieu d'iniquité et d'injustice, mais encore dans la tendance dualistique qui s'y trouve dans la lutte de Dieu et du Démon, le caractère temporaire de la puissance du malin Esprit n'est pas affirmé comme dans le Mazdéisme, où il est explicitement déclaré qu'Agra-Mainyus succombera dans la lutte et disparaîtra. C'est la meilleure preuve que l'on puisse donner que le Mazdéisme au point de vue théologique n'est pas dualiste.

Comment admettre, au reste, qu'un Dieu qui se définit lui-même, tel que nous le voyons dans le passage suivant du Bundehesh, puisse avoir un rival en puissance ? Ce serait tomber dans l'ab-

(1) Haug. *Essays*, p. 304.

surde. Il ne peut y avoir place en la création pour deux êtres omnipotents. Or, c'est Ahura Mazda qui a fondé l'ordre universel, qui a organisé l'univers moral et l'univers matériel; il a fondé le monde, il a fondé la loi. « C'est par moi, dit-il à Zoroastre, c'est par moi que subsiste sans colonnes où reposer, dans sa nature céleste, le firmament aux limites lointaines, taillé dans le rubis étincelant; par moi, la terre qui porte les êtres matériels sans qu'il y ait nul appui pour supporter le monde; par moi le soleil, la lune, les étoiles promènent dans l'atmosphère leur corps rayonnant; c'est moi qui ai organisé les grains de telle sorte que, semés en terre, ils poussent, grandissent et sortent au dehors; c'est moi qui ai tracé leurs veines dans chaque espèce de plantes, moi qui dans les plantes et dans les autres êtres ai mis un feu qui ne les consume point; c'est moi qui dans la matrice mets et crée le nouveau-né; qui membre à membre forme la peau, les ongles, le sang, les pieds, les yeux, les oreilles et tous les organes; c'est moi qui ai donné à l'eau des pieds pour courir; moi qui ai fait les nuages qui portent l'eau à ce monde et font tomber l'eau où il leur plait; moi qui ai fait l'air; qui à vue du regard, sous la force du vent, monte et descend dans sa course comme il lui plait sans que nul ne puisse le saisir. Toutes ces choses, c'est moi qui les ai faites (1). »

Je rappelle ici pour mémoire, que bien que le Bundehesh ne date que de l'époque des Sassânides, il a été écrit d'après des documents beaucoup plus

(1) J. Darmesteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 19.

anciens (1). Dans la question du Dualisme, la conclusion s'impose donc d'elle même : tous les textes de l'*Avesta* ainsi que ceux des livres plus récents du Mazdéisme nous montrent Ahura-Mazda, infiniment supérieur à son rival Agra-Mainyus et écrasant finalement ce dernier. Si, dans un passage des Gâthas, il est dit que l'origine des deux Esprits est éternelle, la science et la puissance créatrice, par contre, n'appartiennent qu'au seul Esprit du Bien. Lui seul est omniscient, lui seul crée et décide toute chose ; lui seul régnera éternellement. Quant à Agra-Mainyus, s'il existait dans les ténèbres éternelles, il ignorait par contre l'existence d'Ahura-Mazda, sa lumière et sa création. Il ne connaît pas l'avenir, il ne sait que ce qu'il voit, il ne peut prévenir les conséquences de ses actes; il ne peut d'ailleurs créer le premier. Tout son pouvoir se résume à imiter et à nuire. Sa création consiste seulement à avoir produit les vices, les maux et quelques êtres malfaisants. Et enfin, cette puissance si restreinte, il ne peut même pas la conserver : lui,. ses démons et ses sectateurs seront anéantis.

Il me paraît donc bien difficile, d'après tous ces faits, de conclure au Dualisme; car qui dit Dualisme, dit une doctrine où deux principes sont égaux; or nous venons de voir qu'il n'existe aucune égalité entre Ahura-Mazda et Agra-Mainyus. L'un domine l'autre de toute la supériorité de son intelligence, de sa splendeur et de sa toute-puissance.

(1) Tiele, *Manuel de l'Histoire des Religions*. P. 174.

Le moment me semble venu maintenant de parler d'une divinité qui a joué un grand rôle dans la question du Dualisme mazdéen, le *Zervâna-Akarana*, ou le Temps illimité, le Temps sans bornes. De ce que le Temps est incréé, et par conséquent n'est pas une émanation d'Ahura-Mazda, certains Eranistes ont voulu conclure que le *Zervâna-Akarana* était le principe unique d'où dérivaient Ahura-Mazda et Agra-Mainyus. Mais, bien que le *Zervâna-Akarana* soit resté une des figures les plus obscures des divinités Iraniennes, il est aisé de démontrer que rien n'autorise ni ne justifie cette opinion.

C'est dans le chapitre XIX du Vendidad (V, 33 et 44), qu'il est fait mention pour la première fois du Temps sans bornes. Mais ce n'est qu'une simple mention sans importance. « Honore, ô Zarathustra, dit Ahura-Mazda, la bonne loi Mazdéenne, les Amesha-Çpentas, le Temps incréé, l'air qui agit dans les hauteurs. » Et Zarathustra répond : « J'honore la sainte Parole, le Temps incréé. » Mais de ce que c'est dans le Temps infini qu'Ahura-Mazda crée et que ce Temps n'est pas sa créature, on ne peut conclure que le Temps soit l'auteur d'Ahura-Mazda et d'Agra-Mainyus. Si le Zervâna-Akarana avait cette importance, nous le trouverions sans doute jouant un rôle prépondérant dans l'*Avesta*. Or, c'est à peine si l'*Avesta* en parle. Bien plus, il ne semble pas que le Zervâna-Akarana ait aucune place dans la cérémonie du sacrifice, où pourtant tous les Génies et Divinités sont mentionnés. Quant aux Gâthas, la plus ancienne partie de l'*Avesta*, ils n'en parlent aucunement. Donc, si

nous nous en rapportons seulement aux textes mêmes de l'*Avesta*, nous trouvons une divinité qui est en dehors d'Ahura-Mazda, parce qu'elle n'est pas créée par lui, mais c'est tout. Or, cette situation spéciale, le Zervâna-Akarana ne la doit qu'à son essence même. En effet, pour me servir des expressions mêmes de l'*Uléma,* « le Temps ne laisse voir en soi ni bornes, ni cime, ni racine et toujours il a été et il sera. Un homme intelligent ne demande pas d'où vient le Temps, ni s'il y a eu un temps où cette puissance n'existait pas. » On ne pourrait donc, sans tomber dans l'absurde, faire du Temps la créature d'Ahura-Mazda ; mais cela n'implique nullement que ce soit le Temps qui soit le créateur. Donc, dans l'*Avesta*, ce point est établi, à savoir : le Temps est incréé, mais c'est tout. Il est certain qu'il n'a rempli aucun rôle saillant dans le culte iranien, autrement on en retrouverait les traces, surtout, si, comme on l'a prétendu, le Zervâna-Akarana était la divinité suprême.

Ce n'est que plus tard sous les Sassânides, qu'il se forma une secte dont le système ramenait les deux principes Ahura-Mazda et Agra-Mainyus, au Temps Zervâna, comme à leur principe commun. Cette secte est celle des Zervaniens. Elle florissait au vme siècle de l'ère chrétienne sous le roi Yez de Gird. Pour cette secte, le Temps était identifié au Destin, c'était le Dieu du Destin. Les Zervaniens en tiraient comme conséquence, que le Temps était le souverain suprême du monde, car le Destin étant ce qui amène toute chose, étant lié également au mouvement du ciel, qui par conséquent n'est

autre que le mouvement du Temps, le Destin et le Ciel marchaient parallèlement, et le Destin devenait donc le décret du Temps (1). « L'idée que le Destin est lié au mouvement du ciel est ancienne, et se laisse poursuivre jusqu'en plein Védisme », dit Darmesteter. Mais si cette idée est ancienne, la théorie qui a identifié le Destin au Temps et a fait de ce dernier le maître suprême du monde est une théorie beaucoup plus récente, puisque ce sont des livres tels que le *Minôkhired* qui développent cette doctrine. « Les événements du monde, dit le *Minôkhired*, sont menés par le *Destin*, la fatalité et le cours habituel des choses, qui est le *Temps*, le *Maître de la longue période*, *Zervâna-dareghô-qadhâta*. » — « Le créateur Ormazd, continue-t-il, a créé ce monde et les créatures et les Amschaspands et les esprits célestes de sa propre lumière, et avec des cris d'allégresse du Temps sans bornes. C'est pour cela que le Temps illimité est sans âge, immortel, sans chagrin, sans témérité, sans adversité et jusque dans l'éternité personne ne pourra le dépouiller et lui faire perdre sa propre puissance. » Cette théorie ne s'écarte pas trop de la doctrine avestéenne, en ce sens que le *Zervâna-Akarana* dans ce passage, semble assister seulement à la création d'Ahura-Mazda, et partant être subordonné à ce dernier. Plus loin, en effet, le *Minôkhired* nous montre le *Zervâna-Akarana* comme un simple arbitre du combat livré par Ahura-Mazda à son adversaire Agra-Mainyus. Il prend parti

(1) J. Darmesteter, *Ormazd et Arhiman*, P. 318.

pour Ahura-Mazda, parce que précisément le droit est de ce côté. « Ahriman a conclu avec Ormazd un pacte de 9.000 ans dans le *Temps Illimité*, et jusqu'à ce que ce pacte soit arrivé à son terme, rien ne peut être changé. Mais lorsque les 9.000 ans seront finis, Ahriman diminuera, Çrosh le pur renversera le Dew *Khasm; Mihr, Zervâna-Akarana,* la loi divine, *Bakht*, *Bagho-Bakht*, renverseront la création d'Ahriman et le démon de la convoitise (1). »

Il est évident que ce rôle d'arbitre de Zervâna-Akarana disparaît lorsqu'Agra-Mainyus n'existe plus, mais tant que dure la lutte ce rôle est important et c'est ce qui explique pourquoi le *Minôkhired* nomme le Temps, *Zervâna-dareghô-qadhàta* le maître de la longue période, à cause de la lutte de 9.000 ans engagée entre Ahura-Mazda et Agra-Maynius.

Les actions des hommes dépendent du Destin, leur seul maître, car, dit le *Minôkhired*, « un bien qui n'est pas attribué à un homme par le Destin ne lui appartient pas. De même il est inutile de lutter contre le Destin ». Malgré la puissance attribuée au Destin, il ne faut pas croire cependant que chez les Parses le Destin tient le premier rang parmi les divinités, comme chez d'autres peuples. Le Destin est placé par eux au-dessous d'Ahura-Mazda et de ses Amschaspands ; ceux-ci peuvent intervenir dans la destinée du monde quand et comme ils le veulent ; mais ils ne le font jamais, et cela en vertu de la vérité même d'Ahura-Mazda,

(1) Spiegel, *Avesta*. Einleitung, t. III, pp. 218, 219.

qui est lié par un contrat avec Agra-Maynius. Enfin, à cette idée de Destin se trouve liée une certaine influence des astres. Tout le bien attribué aux hommes provient, d'après le *Minô-khired*, des douze signes du Zodiaque, considérés comme une création d'Ahura-Mazda. Tout le mal provient au contraire des sept planètes, œuvre d'Agra-Maynius, et c'est par elles que le mal se propage sur la terre.

Toutes ces doctrines, je le répète, sont relativement récentes et n'appartiennent pas en propre à l'*Avesta*. Ce n'est que pour la secte des Zervaniens, que l'écrivain perse Schahrâstani cite comme étant une secte séparée des propres sectateurs de Zarathustra, que le Zervâna-Akarana est le Dieu suprême, le maître éternel et illimité, car, dit l'*Uléma*, « Zervan créa d'abord l'eau et le feu, et de leur mélange naquit Ormazd ». Mais pour la généralité des Parsis, *Zervâna-Akarana*, bien qu'il ait une situation beaucoup plus importante que celle à lui attribuée par l'*Avesta*, n'est pas le Dieu suprême, puisqu'ils le considèrent comme soumis à Ahura-Mazda.

CHAPITRE V

Les Génies célestes. — Les Amesha-Çpentas. — Les Yasatas. — Mithra. — Çraosha. — Les Fravashis. — Les mauvais Génies. — Les Dévas. — Les Drujes. — Les Pairikas. — Les Yâtus. — Les Janis. — Les Çatars. — Les Kavis et Karapans.

Ce point établi, nous allons passer à l'étude des différents Génies célestes, anges et archanges, qui entourent Ahura-Mazda, lui servent d'auxiliaires, chacun dans la sphère spéciale d'activité qui lui a été assignée par le Créateur. Ces Génies composent une hiérarchie de deux degrés, dont le premier comprend les *Amesha-Çpentas*, le second, les *Yazatas*. Parmi ces génies célestes, il en est qui appartiennent en propre au Mazdéisme, les autres ont leur origine dans la religion indo-germaine des Aryas primitifs, bien que souvent leurs attributions aient changé de nature en passant dans la religion de l'*Avesta*.

Au groupe purement mazdéen appartiennent les *Amesha-Çpentas* au nombre de six. Leur nom signifie : « les saints Immortels » ; ce sont les plus puissants d'entre les Génies, et ils forment en quelque sorte le conseil d'Ahura-Mazda. Ce dernier, parfois, lui-même, est compté au nombre des *Amesha-Çpentas*, comme étant leur chef suprême, et en ce cas on les nomme les sept Amesha-

Çpentas. L'origine comme les fonctions de ces génies est purement Zoroastrienne, bien qu'on ait voulu les comparer aux Adityas védiques. Mais aucune raison valide ne milite en faveur de cette hypothèse (1). Les noms des Amesha-Çpentas sont parfaitement clairs; à l'origine, tels que nous les trouvons dans les Gâthâs, ce sont des personnifications allégoriques de notions morales, des conceptions éthiques. Mais ils ont une double signification, soit qu'on les considère dans leur sens abstrait, soit dans le sens matériel de leurs fonctions respectives. L'*Avesta* leur donne encore d'autres appellations qui dénotent clairement leur nature et leur rôle. Ainsi dans le Yesht XIX, 12, et dans le Yaçna XXXIX 8, on les nomme *Yavaejayas*, « vivant dans l'éternité » et *Yavaeçavas*, « favorisant ou bénissant dans l'éternité »; dans le Yesht X, 51, et le Yesht XIII, 92, on les nomme *hukhshathra*, *hudao*, « qui gouvernent bien, qui accordent le bien » et *hvarehazaosha* « d'une seule volonté avec le ciel ». Cette dernière appellation a trait à leur fonction de créer la lumière, qui est également le symbole de la pureté morale. Bien que dans l'*Avesta* nous trouvions fréquemment des passages où Ahura-Mazda est invoqué avec les Amesha-Çpentas, il ne faudrait pas croire à leur assimilation.

Les Amesha-Çpentas sont des créatures d'Ahura-Mazda; et leur puissance c'est de lui qu'ils la tiennent. C'est ce que nous voyons par le Yesht

(1) Cf. Journal asiatique, 1878. Harlez, *Origines du Zoroastrisme*, p. 43, — Geiger. *Civilisation of Eastern Iranians*, Intr. p. XXXIII.

XIII, 83, 84, où il est dit : « tous de même pensée, tous de même parole, d'action commune, dont la pensée, dont la parole, dont l'action est une, et qui ont un même père et chef Ahura-Mazda ; dont l'un voit l'âme de l'autre pensant aux saintes pensées, pensant aux saintes paroles, pensant aux bonnes actions, et dont les voies brillent d'un grand éclat lorsqu'ils viennent vers les offrandes des fidèles. »

Les fonctions qui leur sont assignées sont la constitution, le développement et la direction des créatures d'Ahura-Mazda. Ils sont donc la base du système Zoroastrien. Le premier des Amesha-Çpentas est *Vohu-manô*, c'est-à-dire le *Bon Esprit*, le *Bon Sentiment*, la *Bonne Pensée*. Il est l'auteur, la source de cette disposition d'esprit bonne et sainte qui fait que l'on est disposé à se soumettre à la loi religieuse, à conserver soigneusement la pureté, à se montrer bienveillant à l'égard de tous les êtres. Aussi *Vohu-manô*, est-il spécialement chargé de conserver aux hommes la paix et l'amitié. Dans le Yesht II, 1, Vohu-manô et la paix sont identifiés. On voit par là la relation qui existe entre la signification abstraite des Amesha-Çpentas et les fonctions matérielles dont ils ont la charge. C'est dans le même ordre d'idées qu'à un point de vue matériel, Vohu-manô est le protecteur des êtres vivants. Comme protecteur de l'homme, nous le voyons au Ch. XIX du Vendidad, 102, présider les Amesha-Çpentas dans le ciel, assis sur un trône d'or, et souhaiter la bienvenue aux âmes pieuses des fidèles qui entrent au ciel. Il est, enfin, le protecteur des troupeaux, rôle

important si l'on considère que le peuple iranien était un peuple de pasteurs et de laboureurs pour qui la vie du bon esprit, de la bonne pensée, était identifiée à la vie du pasteur et du laboureur.

Le second Amesha-Çpenta est *Asha-Vahista*, « la meilleure piété ou la meilleure pureté ». Comme tous les Amesha-Çpentas sa nature est double. Au point de vue matériel, il est le Génie du feu, et la relation entre sa nature abstraite et sa fonction matérielle est facile à saisir : le feu est le symbole par excellence de la pureté. C'est pourquoi nous voyons Agra-Maynius s'écrier plaintivement : « Il me brûle avec Asha-Vahista (le feu sacré) comme avec du métal en fusion, lui, qui seul peut me faire fuir et me chasser de la terre, le fils de Çpitama, Zarathustra. » (Yesht XVII, 20.)

Asha-Vahista, c'est donc en tant qu'abstraction, la vérité, la sainteté, la pureté qui fait se conformer à la loi d'Ahura, et qui distingue la création de ce dernier de celle d'Agra-Mainyus. En tant que Génie les fonctions matérielles qui lui incombent principalement sont de combattre les Dévas créés par Agra-Mainyus et de les défaire au moyen de la prière *Airyama-ishya*. Le Yesht Asha-Vahista, qui lui est consacré, le montre comme représentant du ministre du culte et de toutes les fonctions du sacrifice. C'est lui qui lutte contre les maladies, les maux, et fait disparaître les vents nuisibles tels que le vent du nord, ainsi que tous les vices. Chez les Parses modernes, où il prend le nom d'*Ardibihist*, il tient le premier rang parmi les Amesha-Çpentas, car il est dit que sans lui personne ne peut entrer au Paradis.

Le troisième Amesha-Çpenta est *Khshathra Vairya*. Burnouf et Spiegel donnent comme traduction de ce nom « le roi désirable, l'excellent roi » et Geiger « la souveraineté désirable ». Bien que l'étymologie ne soit pas clairement définie, l'idée maîtresse de *Khshathra-Vairya*, est « puissance ». Comme Génie matériel, il préside aux métaux; il personnifie la bienfaisance, il est le Génie de la charité qui se charge des pauvres. C'est pourquoi le Yesht II le nomme : « préposé aux métaux, miséricordieux, protecteur du pauvre ». Le *Sadder Bundehesh* nous donne l'explication de la connexité des fonctions idéales et matérielles de *Khshathra-Vairya*. Il maintient, dit-il, dans les cœurs des rois l'esprit de justice ; il est le représentant de la royauté, par conséquent de la loi, des métaux dont les rois revendiquent la possession et de la bienfaisance et de la miséricorde qui sont le plus beau privilège de la royauté.

Le quatrième Amesha-Çpenta est *Çpenta-Armaiti*, que Spiegel traduit par « parfaitement sainte Sagesse », et Geiger par « pensée modérée », c'est-à-dire l'esprit qui se maintient toujours exactement dans les limites de ce qui est droit et bon. Par là, ajoute Geiger, on doit entendre, non seulement la sagesse, mais encore plus : l'humilité et la résignation tranquille à la volonté de Dieu. C'est également l'opinion de Haug (1). Aussi *Çpenta-Armaiti* est-elle nommée la fille d'Ahura, la sœur des Amesha-Çpentas et la mère *d'Ashi-Vanuhi*,

(1) Geiger. *Civilisation of the Eastern Iranians*, Intr. p. XXXVII. — Haug, *Essays*, p. 306.

la bonne pureté. Elle est encore, la bonne façon de vivre, la patience, la constance. C'est pourquoi, dans sa profession de foi le Mazdéen, après avoir déclaré : « Je repousse les démons, je me proclame disciple de Zarathustra, sectateur d'Ahura, adversaire des Dévas, louangeur des Amesha-Çpentas », etc., ajoute-t-il : « je désire la bonne Çpenta-Armaiti ; qu'elle soit en moi ! » c'est-à-dire : Puissé-je obtenir la parfaite Sagesse ! (Yaçna XIII, 1-6).

Matériellement, Çpenta-Armaiti est la protectrice de la Terre. C'est ce que nous voyons dans la légende de Yima (Vendidad II, 10, 11), lorsque ce dernier, voyant la Terre devenue trop étroite pour contenir tous les êtres qui s'y étaient multipliés, adressa à Çpenta-Armaiti la prière suivante : « Çpenta-Armaiti bien-aimée, étends-toi, élargis-toi, ô toi, mère des troupeaux et des hommes ! » Elle est même parfois appelée la Terre (Yaçna XLVI 3), et c'est comme étant la Terre personnifiée qu'on lui adresse cette louange au ch. XXXVIII, 1, du Yaçna : « Ensemble avec les autres femmes, nous louons cette Terre qui nous porte et nous nourrit. » Ceci explique en même temps comment la sainte Armaiti est qualifiée d'humble. C'est parce que la Terre est considérée comme humble et misérable, elle qui porte tout, nourrit tout et supporte tout. Son rôle cependant n'en est pas moins important, témoin celui que lui assigne le Vendidad, lorsqu'à la mort d'un homme on lui adresse cette prière : « O sainte Armaiti, je te remets cet homme, garde cet homme jusqu'à l'auguste résurrection des corps. » (Vend., XVII, 110.)

Génie de la sagesse, elle scrute les dispositions internes de l'homme; c'est en l'invoquant qu'on obtient la force et le pouvoir.

Çpenta-Armaiti est la seule figure parmi les Amesha-Çpentas qui puisse être identifiée avec une divinité Indoue de l'époque Indo-iranienne. Dans le Rig-Véda, en effet, *Armati* (sanscrit *Aramati*) est la dévotion et le Génie de la dévotion, de sorte que dans le *Véda* comme dans l'*Avesta*, sa signification est à la fois abstraite et personnelle. De plus, le commentateur Indou Sâyana définit *Armati* comme étant la *Sagesse*, et comme étant aussi la *Terre* (1).

Les cinquième et sixième Amesha-Çpentas sont *Haurvatât* et *Ameretât;* ils semblent former un couple inséparable et c'est pour cette raison qu'on les unit.

Le nom du premier signifie : « Totalité, entièreté, d'où l'ensemble des biens et l'incolumité »; le nom du second signifie : « Longue vie, immortalité ». Ceci est l'opinion de Spiegel et de Harlez. Geiger donne à Ameretât la même signification; mais pour Haurvatât il propose la traduction : « Invulnérabilité, bonne préservation, santé ».

J. Darmesteter, qui a publié une Etude très importante sur Haurvatât et Ameretât, donne à ces deux Génies la même signification que Geiger.

Au point de vue matériel, Haurvatât et Ameretât sont les Génies des eaux et des plantes; ils ont donc à lutter, en tant que personnifications de la santé et de l'immortalité contre la maladie

(1) Cf. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 38. — Geiger, *Civilisation of the Eastern Iranians*. Int., p. 38.

et la mort, et en tant que Génies des eaux et des plantes contre la faim et la soif. Et c'est principalement ici que l'on voit le mieux l'étroite connexion qui existe entre la signification abstraite et matérielle de ces deux Amesha-Çpentas.

Comment, en effet, les Génies de la santé et de l'immortalité sont-ils devenus les Génies des eaux et des plantes ? Par la raison bien simple que les Iraniens croyaient que les eaux et les plantes donnaient la santé et l'immortalité.

Santé et immortalité sont devenus les Génies des eaux et des plantes dans l'*Avesta*. Au ch. XXI du Vendidad, v. 2 et seq., nous lisons : « Venez, ô nuages, venez avec vos eaux. Versez dix mille ondées..., pour chasser la maladie, pour chasser la mort... Et dans ces pluies, l'eau, la terre, les plantes, les agents curatifs se renouvellent. »

De même au ch. XLVII du Yaçna, v. 30 et seq. : « A celui qui vous offre des sacrifices, eaux saintes, au moyen de zaothras excellents, de zaothras brillants, de zaothras consacrés par les prières liturgiques; à celui-là donnez richesse et majesté, force et santé du corps. Donnez-lui une abondance de biens, une descendance proche, une longévité prolongée; donnez-lui le monde meilleur des justes, monde brillant de toutes splendeurs. » Enfin, au ch. XX du Vendidad, v. 15 et seq. : « Alors, moi qui suis Ahura-Mazda, je lui apportai les plantes médicinales ; de nombreuses centaines, de nombreux milliers, des millions innombrables, et le Gaokerena au milieu d'elles. Nous bénissons tout cela, nous désirons tout cela, nous le demandons pour le salut du corps de l'homme, pour

résister à la maladie, pour résister à la mort, pour combattre la brûlure, la fièvre et le mal de tête, pour combattre la douleur, l'infection et la corruption qu'Agra-Mainyus a produites dans le corps de l'homme. »

Cette croyance n'était, d'ailleurs, pas exclusive aux Iraniens, c'est un héritage aryen.

« La croyance, dit Darmesteter, que les eaux et les plantes donnent la santé et l'immortalité, est Indo-européenne ; elle existait déjà dans la période d'unité générale, c'est-à-dire lorsque les ancêtres des Aryens d'Asie et des Aryens d'Europe vivaient encore confondus, ne formant qu'un même peuple, une même religion, et une même langue. « Dans les eaux est l'immortalité, dans les eaux le remède » (Védas). — O plantes aux cent puissances, délivrez-moi cet homme de la maladie ! O plantes, vous venez, rapides comme le fleuve, comme l'oiseau, vous défaites tout ce qui fait souffrir » (Védas).... « Quand la religion indo-iranienne se divise, continue Darmesteter, la croyance mythique subsiste des deux parts, mais plus nette chez les Iraniens. La formule abstraite s'obscurcit et s'éteint chez les Indiens ; elle reste vivante chez les Iraniens. Santé et immortalité deviennent des êtres concrets, des personnes ; elles luttent contre la maladie, la mort ; les eaux et les plantes soutenant la même lutte, sont leurs auxiliaires naturels, deviennent leurs sujets, et aussitôt, voici lancées deux divinités nouvelles (1) ».

(1) Darmesteter, *Haurvatât et Ameretât*, p. 71 et 85. Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes, 28e fasc., 1875.

Si nous rapprochons des passages précités du Vendidad et du Yaçna les versets 6 et 7 du *Sirozah*, II : « Nous louons Haurvatât, l'Amesha-Çpenta ; nous louons la bonne demeure annuelle, et les années, chefs purs de la sainteté. Nous louons Ameretât, l'Amesha-Çpenta ; nous louons les champs et les troupeaux ; nous louons l'arbre Gaokerena, le fort, créé par Mazdâ » ; nous voyons se continuer l'identification des Génies des eaux et des plantes, avec la santé et l'immortalité.

En effet, Haurvatât préside aux habitations car dans tout pays, principalement dans un district aride comme celui de l'est de l'Iran, tout lieu d'habitation dépend forcément de la présence de l'eau. Sans eau, pas de santé. De même pour Ameretât, il est le protecteur des champs et des troupeaux puisque c'est lui qui fait germer les plantes, notamment l'arbre *Gaokerena*. Or, le Gaokerena, c'est le Hôma blanc, l'arbre merveilleux qui confère l'immortalité à celui qui en mange, qui rendra la vie au corps à la résurrection générale. C'est l'arbre de vie. Tels sont les six Amesha-Çpentas avec leurs attributs et leurs fonctions.

En résumé, les Amesha-Çpentas sont les créatures d'Ahura-Mazda et lui servent d'auxiliaires. Aussi, l'*Avesta* les désigne-t-il comme « les créatures et les directeurs des créatures d'Ahura-Mazda. Ils sont omniscients et essentiellement purs. Ils habitent le Paradis, séjour d'Ahura-Mazda, et chacun d'eux a la tâche, ainsi que nous le verrons plus loin, de lutter spécialement contre un Déva, créature d'Agra-Mainyus.

Nous arrivons maintenant à la seconde classe

des Génies avestiques, les *Yazatas*. Ce mot signifie exactement « digne d'adoration ». Comme le dit Burnouf, « il désigne, à proprement parler, tous les êtres auxquels s'adresse l'adoration des hommes (1) ». Cependant, il faut ajouter qu'il est employé généralement dans un sens plus restreint, et qu'il ne désigne que les Génies célestes d'ordre inférieur à celui des Amesha-Çpentas. Les Yazatas sont forcément très nombreux et on peut les diviser en deux classes d'origine et de nature différentes. Il y a d'abord ceux qui appartiennent en propre au Mazdéisme et ceux qui proviennent de la religion Indo-européenne. Les premiers représentent tous des idées abstraites ou des notions morales et religieuses; les seconds ont un caractère plus naturaliste, bien que le Mazdéisme les ait transformés.

Le premier parmi les Yazatas, et le plus important par le rôle qu'il remplit, c'est Mithra. Je ne parle ici, bien entendu, que des fonctions qui lui ont été assignées dans l'*Avesta*, ne m'occupant dans cet ouvrage que du Mazdéisme ancien, et non du rôle beaucoup plus étendu qu'on lui a attribué plus tard, rôle dont l'influence a été considérable sur le monde civilisé du commencement de l'ère chrétienne.

Ce rôle, d'ailleurs, comme nous allons le voir, est déjà très important dans l'*Avesta*. Mithra est, en effet, une des figures les plus intéressantes parmi les Génies avestéens, car en lui se combinent, mieux qu'en tout autre, les différents

(1) Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, p. 218.

éléments anciens et nouveaux, aryens et iraniens, qui constituent l'éthique et la symbolique de la religion mazdéenne. Il peut servir d'exemple pour montrer de quelle manière une divinité d'origine pré-avestéenne se développe et se modifie suivant le courant des idées mazdéennes.

Mithra occupe donc une situation tout à fait particulière dans l'*Avesta,* et les Mazdéens le tenaient en une vénération toute spéciale, comme il est facile de s'en rendre compte en lisant le Yesht qui lui est consacré. Il était certainement le plus populaire parmi les Yazatas, et c'est vraisemblablement à sa double nature physique et morale qu'il le devait. Et ce qui caractérise par la même occasion la religion mazdéenne, au point de vue de l'élévation de ses idées, c'est que c'est précisément ce côté physique et moral de Mithra qui lui fait prendre rang dans le système zoroastrien, après les Amesha-Çpentas, purs Génies éthiques, et idées abstraites.

Rien d'ailleurs ne vaudra pour définir sa double nature et ses attributions comme de citer les principaux passages du Mithra-Yesht.

« Ahura-Mazda dit au très-saint Zarathustra : lorsque je créai Mithra aux vastes pâturages, je le fis aussi digne d'être vénéré, aussi digne d'être honoré que moi-même, moi Ahura-Mazda. Le pervers qui trompe Mithra, ô très Saint, fait périr toute la contrée (où il réside); un fidèle qui lui ment nuit autant que cent impies. Ne détruis pas un *Mithra* (pacte), ô très Saint! ni celui que tu concluerais avec un fidèle qui suit sa loi, ni celui que tu concluerais avec un infidèle. *Car la fidé-*

lité au pacte existe pour tous deux, pour le méchant comme pour le bon..... Nous honorons Mithra aux vastes pâturages, en qui résident la joie et le bonheur pour les contrées iraniennes. Qu'il vienne pour nous protéger! qu'il vienne pour nous délivrer! qu'il vienne pour nous donner la joie! qu'il vienne pour nous donner miséricorde! Qu'il vienne pour nous guérir! qu'il vienne pour nous donner la victoire! qu'il vienne pour notre bien-être! qu'il vienne pour notre pureté! lui qui est fort, impétueux, digne d'être loué, lui qu'on ne peut tromper dans ce monde visible, Mithra aux vastes pâturages!

« Je veux honorer par des offrandes Mithra, lui qui est fort, digne de vénération, puissant, très utile pour toutes les créatures. J'irai vers lui comme un ami, et par l'hommage de ma prière je veux l'honorer à haute voix, lui Mithra aux vastes pâturages; par cette offrande de Haoma, de Myazda, de Bareçma, avec le manthra, sagesse de la langue, par la parole, par les actions, par les offrandes, par les paroles véridiques!

« Nous honorons Mithra aux vastes pâturages, à la parole droite, sage, aux mille oreilles, bien conformé, pourvu de mille yeux, élevé, au vaste observatoire, puissant, sans sommeil, veillant sans cesse;..... Nous honorons Mithra qu'honorent les guerriers sur leurs chevaux, demandant la force pour leurs attelages, la solidité pour leurs corps, une garde parfaite contre les ennemis, la destruction des êtres à méchante pensée, la défaite complète des ennemis belliqueux, haineux... Nous honorons Mithra... . qui le premier des

Yazatas célestes, s'avance au-dessus du mont Hara, avant le soleil immortel aux chevaux rapides; qui le premier paré de l'éclat de l'or, atteint les sommeils brillants d'où il embrasse, bienfaisant, toute la région iranienne..... Yazata céleste qui se transporte dans toutes les parties du monde, donnant la splendeur; Yazata céleste qui circule dans toutes les parties du monde, donnant la puissance et qui assure la victoire à ceux qui l'honorent pieusement, avec reconnaissance et pureté, par des offrandes..... Nous honorons Mithra... qui n'est trompé par personne;..... Si le chef de nmâna, si le chef de viç, si le chef de tribu ou le chef de contrée, cherchent à le tromper, Mithra irrité détruit la maison, le hameau, la tribu, le district et les chefs; Mithra plein de courroux abandonne la contrée où siège la tromperie et n'y revient plus..... Le dard que lance le trompeur revient en arrière grâce au grand nombre de mauvais préceptes que celui-ci met en pratique..... Nous honorons Mithra qui, lorsqu'il n'est pas trompé, délivre l'homme de toute oppression, de toute perdition. O Mithra! toi qui n'es pas trompé, délivre-nous de l'angoisse, délivre-nous de l'oppression! Tu terrifies les trompeurs. Plein de courroux, puissant, tu enlèves la vigueur à leurs bras, la force à leurs pieds, la vue à leurs yeux, l'ouïe à leurs oreilles. Le dard bien acéré, le trait qui vole n'atteignent point celui que Mithra vient secourir, lui l'auguste, omniscient, aux mille yeux, que l'on ne trompe pas.....

« Nous honorons Mithra..... seigneur, protecteur, puissant, en qui la loi trouve un auxiliaire,

sage, accueillant la prière, noble, plein de pureté, incarnation des saints préceptes, guerrier aux bras vigoureux ; qui frappe les Dévas à la tête, qui châtie les trompeurs, adversaire des Pairikas; lui qui, lorsqu'il n'est pas violé, donne au pays puissance et victoire.....

« Je t'honorerai par un sacrifice fait particulièrement en ton nom en prononçant les paroles convenables ô Mithra qui n'es point trompé! Écoute nos louanges ! agrée notre sacrifice, assiste à notre sacrifice, accepte nos offrandes, ces dons du sacrifice. Porte-les au Cinmâna (lieu céleste où l'on rassemble les mérites des justes), dépose-les au Paradis. Puisque nous t'honorons selon les prescriptions de la loi, accorde-nous, ô puissant Mithra, l'abondance, la force, la victoire, la prospérité, l'état de pureté, la bonne renommée, le bien-être de l'âme, la grandeur, la science de la sainteté, la victoire créée par Ahura, la supériorité triomphante qui provient de la pureté parfaite, le zèle pour l'étude de la loi sainte; afin que, munis de bonnes pensées, de bonnes dispositions, bienveillants, nous puissions abattre nos ennemis et tous les esprits méchants.....

« Nous honorons Mithra..... qui s'étend sur toute la largeur de la terre après le coucher du soleil ; qui frôle les deux extrémités de cette terre vaste, arrondie, aux limites lointaines, qui embrasse tout ce qui est entre le ciel et la terre ; qui tient à la main une massue à cent nœuds, à cent pointes aigües..... Devant lui fuient Agra-Mainyus qui apporte la mort, Aeshma le malfaisant, le coupable, Bushyançta aux longues mains. Devant lui fuient

tous les Dévas du monde invisible, et les méchants impudiques.....

« Nous honorons Mithra..... qu'Ahura-Mazda a constitué le seigneur et maître et le soutien de la prospérité de tout être vivant et qui, sans dormir, garde par sa vigilance les créatures d'Ahura-Mazda et les conserve intactes.....

« Nous honorons Mithra..... au casque d'argent, à la cuirasse d'or, armé d'un glaive, puissant guerrier, chef des Viçs. »

De ces nombreuses appellations et qualifications nous pouvons conclure que Mithra a deux caractères principaux, desquels tous les autres procèdent : il est le Génie de la lumière créée, et il est le Génie de la vérité, de la bonne foi et du respect des contrats.

Physiquement, Mithra est le Génie de la lumière créée, et partant du soleil, voire même de la lumière radiante du soleil. C'est en cette qualité qu'on le nomme « aux vastes pâturages, prince des contrées », et qu'on le considère comme étant propice aux campagnes. Comme nous le verrons plus loin, Mithra est aussi considéré comme un médiateur. Mais sa médiation est double comme sa nature ; et physiquement il est le médiateur de la lumière créée. En effet, au chapitre Ier du Bundehesh, nous voyons qu'entre la lumière sans commencement et l'obscurité également sans commencement, existe un espace vide. Or, Mithra est le lien entre la lumière sans commencement et l'obscurité sans commencement ; et en tant que lumière créée, il ménage les rapports des hommes avec Ahura-Mazda.

Mithra est le Génie de la vérité, parce que la lumière est le symbole de la vérité; et ce qui l'explique, c'est que le soleil, étant appelé « l'œil d'Ahura » puisqu'il surveille le monde entier et perçoit tout ce qui est vrai ou faux, Mithra qui est le Yazata de la lumière devient par cela même le gardien de la vérité et de la justice. Nous voyons donc toujours la relation qui existe entre le côté physique et moral de chaque Génie.

Les auteurs grecs anciens ont connu le rôle que remplissait Mithra dans la religion des Perses. On voit son nom cité par Hérodote. Xénophon, dans sa *Cyropédie*, mentionne le serment : par Mithra! μὰ τον Μίθρην ; et dans son *Economique*, nous montre Cyrus invoquant Mithra comme témoin de la foi jurée : ὄμνυμί σοι τὸν Μίθρην. De même Plutarque cite également Mithra comme médiateur, et Théopompe lui donne le qualificatif de μεσίτης. Enfin Strabon, dans sa *Géographie,* raconte que chaque année le Satrape d'Arménie envoyait au Grand Roi vingt mille chevaux pour figurer dans les fêtes mithriaques.

Mithra est donc le gardien de la vérité, le Yazata des serments et des pactes. Aussi est-il nommé à chaque instant « l'infaillible », « celui qu'on ne trompe pas » ; il a « mille oreilles, mille yeux ». Il ne dort jamais et veille toujours. Or, si nous nous rappelons combien les Perses avaient horreur du mensonge et de la tromperie, fait que nous constatons à chaque page de l'Avesta ; que ce fait est corroboré d'ailleurs par le témoignage des Grecs, leurs ennemis héréditaires, qui en semblent d'autant plus surpris qu'ils n'avaient eux-mêmes

pour la vérité qu'un respect modéré (1), nous pouvons juger par là de l'influence de Mithra dans la religion mazdéenne.

Enfin ce qui achève de donner à Mithra une importance qu'aucun autre Génie Avestéen ne possède au même degré, Mithra est le juge des morts. Il partage cette fonction avec deux autres Yazatas : Çraosha et Rashnu. Nous en reparlerons lorsque nous traiterons l'eschatologie de l'Avesta.

Mithra est un Génie d'origine Aryaque. Dans les Védas, Mithra est aussi une personnification de la lumière. Son nom en sanscrit signifie : ami.

Le Yazata qui occupe le second rang dans la religion de l'Avesta est *Çraosha*. C'est également une figure caractéristique qui montre clairement l'esprit philosophique et éthique qui anime tout le système de Zoroastre. Comme Mithra, Çraosha représente une personnalité complète, différente des Amesha-Çpentas que nous avons vu plus haut représenter plutôt des abstractions. Çraosha (le Serosh moderne) a deux significations. Primitivement ce mot signifiait : « action d'entendre », et par extension, « obéissance », c'est-à-dire l'obéissance à la sainte Parole et à ses commandements. Ce mot a donc pris le sens religieux de « tradition sacrée », identiquement conforme au mot sanscrit *Çruti* que les Brahmanes interprètent par tradition sacrée (2).

Nous allons voir que cette explication est conforme aux textes de l'Avesta. Çraosha est donc

(1) Herodote, I, 138 : « Le mensonge chez eux est réputé la chose la plus honteuse. »
(2) Haug, *Essays*, p. 307.

la personnification du service divin qui comprend les prières aussi bien que les rites du sacrifice. Dans l'esprit de Zoroastre, la prière et le sacrifice sont, on le sait, l'arme principale pour lutter contre les démons; Çraosha est donc l'archange qui se tient entre Dieu et l'homme pour apprendre à ce dernier sa religion et lui permettre de se défendre contre le mal. Il personnifie également l'obéissance à la loi sainte, pour la même raison, car l'obéissance aux commandements de Dieu est le moyen radical d'extirper le mal, partant la meilleure arme contre les Dévas qui tentent par tous les moyens de pousser l'homme à violer ses commandements.

Le Yesht XI est consacré à Çraosha, ainsi que le 56e chapitre du Yaçna. Voici les principaux passages de ce chapitre où ses attributions et fonctions sont énumérées : « Nous honorons Çraosha le pur, le victorieux, l'incarnation de la loi, seigneur pur du monde pur ; qui, le premier parmi les créatures d'Ahura-Mazda, honora Ahura-Mazda et les Amesha-Çpentas avec le bareçma formé en faisceau... Nous honorons Çraosha qui le premier a fait entendre les cantiques de Zarathustra saint et pur, suivant la mesure et les modulations, ainsi que les commentaires et les formules liturgiques, pour l'honneur, la louange, la glorification des Amesha-Çpentas... Nous honorons Çraosha le saint qui a construit une solide demeure pour l'homme et la femme pauvres... Çraosha le soutien et le gardien de toute la marche des choses du monde ; qui, ne se livrant jamais au sommeil, par sa vigilance, garde toutes les créa-

tures de Mazda... Qui enseignant la loi, parcour pour elle, à son gré tout le monde visible... » Le Yesht XI n'est guère que la reproduction de ce passage du Yaçna. Nous y relevons cependant ces versets importants : « Çraosha le saint est celui qui nourrit le pauvre, qui abat le mieux la Druje. L'homme pur qui répète le plus souvent la prière de bénédiction, est celui qui remporte le plus de victoires. L'Ahuna-Vairya est de toutes les prières la plus victorieuse. *La loi mazdéenne est dans tout ce qui est pur, dans tout ce qui est d'origine pure, ce qui établit le mieux la vérité. Ainsi est la loi de Zarathustra.* »

Pour nous résumer, nous dirons donc que Çraosha est la personnification de la loi sainte, de l'obéissance à cette loi, et du sacrifice divin. C'est lui qui a appris aux hommes à lier en faisceaux le bareçma, branches consacrées du sacrifice ; il est le soutien du pauvre, il veille conjointement avec Mithra à la garde des créatures d'Ahura, au maintien de la foi jurée ; et comme il est l'incarnation de la parole sainte, il est l'ennemi le plus terrible des Dévas. Son adversaire spécial parmi les Dévas est *Aeshma*, le démon de la colère.

Rashnu, est un Yazata que l'on trouve souvent associé avec Mithra et Çraosha, mais il ne semble pas jouer un rôle très important dans l'*Avesta*. Il est avant tout un justicier, comme l'indique son nom qui signifie « très juste ». Il forme avec Mithra et Çraosha le tribunal suprême chargé de juger les âmes des hommes après leur mort.

Pour rendre la classification des Yazatas plus facile à saisir, nous diviserons ceux-ci en Yazatas

du feu et de la lumière, Yazatas de l'air, Yazatas des eaux, Yazatas du monde végétal, et Yazatas qui ne représentent que des idées abstraites.

YAZATAS DU FEU ET DE LA LUMIÈRE

Il est difficile de spécifier si le feu en lui-même, *Atar,* peut être considéré dans l'*Avesta* comme étant personnifié et, par conséquent, être compté comme un Yazata.

Il faut distinguer en effet, dans une religion, ce qui est du domaine des doctrines métaphysiques et ce qui appartient au culte. Or, nous savons l'importance du feu dans le culte de l'*Avesta*, puisque le Mazdéisme est communément appelé le culte du feu. Mais le feu n'était vénéré que comme étant l'élément lumineux et pur, œuvre d'Ahura-Mazda, et c'est pour cette raison qu'on le conservait toujours ardent et à l'abri des souillures. Mais ce n'est pas le feu matériel qui pourrait en ce cas être considéré comme un Yazata. L'*Avesta* distingue, d'ailleurs, plusieurs sortes de feux : 1° le feu *Bereziçavanha* ou feu interne de la terre ; 2° le feu *Vohufryâna* ou feu du corps de l'homme et des animaux; 3° le feu *Urvazistâ* ou feu des végétaux; 4° le feu *Vazistâ* ou feu de la foudre, et 5° le feu *Çpenista* ou feu d'Ahura-Mazda, représenté par le feu de l'autel.

Une seule fois, dans l'*Avesta*, on le trouve personnifié comme un être agissant et parlant, c'est dans le Yesht XIX, v. 46-48. Il est appelé alors le fils d'Ahura. Dans la lutte entre Çpenta-Mainyus

le Bon Esprit et Agra-Maynius le Mauvais Esprit, chacun lance ses Génies auxiliaires dans la mêlée. Çpenta-Mainyus envoie Vohu-Manô, Asha-Vahista, et Atar (le feu), fils d'Ahura-Mazda. Agra-Maynius dépêche de son côté Akôman, Aeshma et Azhi-Dahâka. « Alors s'avança *Atar*, le fils d'Ahura-Mazda, tout flamboyant et pensant ainsi : Je veux saisir pour moi-même cette splendeur royale. Mais derrière lui accourut Azhi-Dahâka, l'horrible dragon à trois têtes. » Comme on le voit, ce passage est peu explicite et n'autorise pas suffisamment à considérer Atar, le feu, comme un Yazata.

Tout autre est le cas de *Nairyoçanha*. Ce Yazata dont le nom signifie la prière ou la louange de l'homme, est le messager d'Ahura-Mazda. Il personnifie la flamme de l'autel sacré qui porte à Dieu la prière du fidèle et ses offrandes.

Hvare est le Soleil. Un Yesht spécial lui est consacré, le Khorshed-Yesht. « Nous honorons le soleil immortel, étincelant, aux coursiers rapides. Quand le soleil flamboyant illumine, lorsque l'éclat du soleil brille, alors les Yazatas célestes sont là par centaines, par milliers. Ils supportent cette lumière, ils la distribuent, la répandent sur cette terre créée par Ahura, pour la prospérité des mondes purs, pour celle du corps pur..... Lorsque le soleil s'élève, il purifie la terre créée par Ahura, ainsi que les eaux courantes, les eaux de source, l'eau des mers ; il purifie les eaux stagnantes, il purifie toutes les créations bonnes qui appartiennent à Çpenta-Mainyus. Mais quand le soleil ne s'élève pas, les Dévas tuent tout ce qui

habite dans les sept contrées du monde. » Ce Yazata est donc le représentant le plus imposant de la nature lumineuse et bonne; c'est la purification par excellence.

Mâh est la lune. A elle aussi est consacré un Yesht du *Khorda-Avesta*.

« Nous honorons la lune qui contient le germe du bétail, être divin, brillant, majestueux, répandant les eaux et la lumière, source de richesse, secourable, utile, faisant pousser les plantes, distribuant les biens et guérissant les maux. A cause de son éclat, à cause de sa majesté, je veux honorer par des louanges la lune qui contient le germe du taureau. » (Yesht VII.) Je me borne à faire remarquer pour le moment que la lune contient le germe du taureau primordial, le premier des êtres créés. Je reviendrai à ce mythe qui joue un rôle important dans l'*Avesta* lorsqu'il sera question de la création.

Anaghra Raoçah sont les Yazatas des étoiles. Ces deux mots signifient : « les astres éternels ». Ils sont invoqués généralement avec le soleil et la lune. Parmi ces étoiles, il en est une qui joue un rôle particulier et dont le Yazata mérite une mention spéciale, c'est *Tistrya*. Tistrya est l'étoile Sirius, la plus belle des étoiles, celle qui marque l'angle supérieur de droite de la constellation du Grand-Chien. L'*Avesta* lui consacre un Yesht particulier.

« Nous honorons l'étoile de Tistrya qui contient la semence de l'eau, forte, grande, puissante, placée dans les hauteurs du ciel. Vers elle, les troupeaux, le bétail et les hommes élèvent leurs

pensées..... Nous honorons Tistrya, étoile éclatante, majestueuse, qui amène les eaux du séjour de lumière pour les répandre au loin, selon la volonté d'Ahura-Mazda et des Amesha-Çpentas..... Nous honorons l'astre Tistrya, à qui Ahura-Mazda a donné mille forces, la plus utile des étoiles qui contiennent les germes des eaux..... Nous honorons Tistrya qu'invoquent toutes les créatures de Çpenta-Mainyus. » (Yesht VIII.) Comme on le voit, Tistrya est le Yazata dispensateur des eaux. Son adversaire est le Déva Apaosha, le démon de la sécheresse.

Enfin, le dernier des Yazatas de lumière est *Qarenah*. C'est la majesté royale ou céleste, selon qu'elle s'applique à des personnalités divines ou humaines.

C'est donc un Génie bien impersonnel et plutôt un attribut divinisé. La majesté, la splendeur est en effet l'apanage d'Ahura-Mazda, des Amesha-Çpentas, des Yazatas, des contrées iraniennes; lorsqu'elle s'applique aux rois, on la nomme *Kavaem qarenô*, la majesté royale, mais elle n'est honorée que parce qu'elle a été créée par Ahura-Mazda. « Nous honorons la forte majesté royale créée par Ahura-Mazda. » (Yesht XIX, 3.)

YAZATAS DE L'AIR

Parmi ces Yazatas qui ne jouent qu'un rôle fort effacé dans l'*Avesta*, nous citerons *Vayou* que l'on confond parfois avec un autre Génie du nom de *Raman*. Vayou est le Génie de l'air. C'est

l'atmosphère éthérée, qui se sature des rayons lumineux. Le Yesht XV qui lui est consacré le qualifie de fort des forts, de puissant, de purificateur. « Je m'appelle celui qui chasse tout, qui abat tout; je m'appelle le bienfaiteur, parce que je fais du bien pour le créateur Ahura-Mazda. » Les jeunes filles l'invoquent pour obtenir des maris. On doit l'invoquer dans l'angoisse, dans les luttes guerrières, pour la délivrance des prisonniers.

Vata est le Yazata du vent. C'est l'air inférieur touchant à la terre et se mouvant avec force. On le trouve figuré sur les monnaies de Bactriane.

YAZATAS DE L'EAU

Parmi ces Yazatas, le plus important est *Ardvi Çura Anahita*. Deux chants lui sont consacrés : le chapitre LXIV du *Yaçna* et le Yesht V. Ce Génie est du sexe féminin. Ardviçura représente l'eau céleste venant de la montagne céleste pour distribuer à la terre l'eau des mers, des fleuves, et répandre ainsi la fertilité. Pure et sainte, c'est elle qui purifie les germes, accorde d'heureuses délivrances, et donne du lait aux femmes qui nourrissent. Elle est représentée sous les traits d'une belle jeune fille gracieuse et forte, richement parée. Eau céleste, source de toutes celles qui arrosent la terre, elle est la grande fertilisatrice. Plus tard, son culte fut identifié avec celui de la déesse assyrienne Mylitta et avec l'Aphrodite grecque.

Apam-Napât est un Yazata dont la nature est

assez obscure. Le sens du mot est « fils des eaux ». Cependant, ce Génie semble avoir une nature ignée, comme son correspondant védique qui est le feu céleste qui rougit les nuages et provoque la pluie. La nature d'Apam-Napât serait donc double; il distribue les eaux célestes, uni à la lumière céleste qui réside dans les eaux. C'est ce que nous montre le verset 38 du Yesht VIII. « O très saint Zarathustra! Apam-Napât distribue dans le monde visible les eaux accordées aux contrées. » C'est après la victoire de Tistrya sur le démon de la sécheresse Apaosha, qu'Apam-Napât répand l'eau sur la terre.

YAZATAS DU MONDE VÉGÉTAL

Il n'y a qu'un Yazata appartenant à cette classe, mais, par contre, son importance est extrême. C'est le *Hôma* ou *Haoma*. Il n'est personne qui ignore le rôle que joue dans les religions védique et avestique le jus de la plante sacrée que les Indous nomment *Somâ* et les Iraniens *Hôma*. C'est la liqueur du divin sacrifice et l'on peut dire d'elle qu'elle est la base de la liturgie dans ces deux religions. Nous lui consacrerons d'ailleurs un chapitre spécial. Pour le moment, nous nous occuperons seulement du Génie qui en personnifie les vertus divines. Suivant le système particulier au Zoroastrisme, nous trouvons dans le Hôma la double nature que nous avons déjà remarquée dans les Amesha-Çpentas et les Yazatas. Il a une personnalité céleste et en quelque sorte abstraite et un

côté purement matériel. Aussi trouvons-nous, à chaque passage de l'*Avesta*, ces deux notions confondues. Le Hôma est une plante ou arbrisseau à tiges épaisses et noueuses, à fleurs jaunes, qui croît sur les montagnes, notamment la célèbre montagne *Haraiti* citée dans le *Yaçna*. C'est le suc exprimé de cette plante et fermenté qui sert pour le saint sacrifice. Mais, comme dans l'*Avesta*, tout ce qui est terrestre et bon a une origine céleste, la plante Hôma provient du Hôma blanc, nommé aussi *Gaokerena*, plante céleste qui croît sur le *Haraberezaiti*, montagne céleste.

C'est cette plante aux vertus toutes-puissantes qui a été divinisée par l'*Avesta*, et dont la personnification est un Yazata céleste. Deux chapitres du Yaçna lui sont consacrés, le neuvième et le dixième. En voici des extraits : « Au Gâh Hâvani (c'est-à-dire à la première période du jour) Hôma vint vers Zarathustra qui purifiait le feu et chantait les cantiques. Zarathustra lui demanda : Qui es-tu, ô homme qui m'apparais comme l'être le plus parfait que j'aie vu, avec ton corps brillant et immortel? Alors Hôma le saint qui éloigne la mort me répondit : ô Zarathustra, je suis Hôma le pur, celui qui éloigne la mort. Honore-moi, ô très Saint! exprime mon suc pour me manger; loue-moi par des chants de louange!.... Alors Zarathustra répondit : Hommage à Hôma! Hôma est saint, parfait, très juste. Il guérit tous les maux, donne le salut. Il est beau, il est victorieux, il agit bien, sa couleur est d'or..... Il est excellent, *il est le meilleur viatique pour l'âme*..... Gloire à toi, Hôma, qui es roi souverain par ta propre puis-

sance..... Hôma donne aux guerriers la force et la vigueur; il donne aux femmes stériles une brillante postérité, une descendance pure. Il donne aux maîtres de maison, grandeur et sagesse; il donne aux jeunes filles qui sont restées longtemps sans être mariées un époux juste et généreux..... Honneur à Hôma qui rend le pauvre aussi grand que le riche, honneur à toi Hôma, qui élèves l'esprit du pauvre autant que s'élève la sagesse des grands! » Hôma ne connaît pas de bornes à sa puissance. Il est maître souverain, possède la science sacrée, écarte la mort, donne la force et la santé, écrase les méchants, et enfin il donne le bien suprême : le Paradis.

YAZATAS REPRÉSENTANT DES IDÉES ABSTRAITES

Ce qui différencie le Mazdéisme des autres religions, nous l'avons déjà dit, c'est cette tendance très prononcée à donner une supériorité absolue à tout ce qui est purement éthique, spirituel et idéal sur ce qui est matériel et sensible. Tels les Amesha-Çpentas qui ne sont à tout prendre que des idées abstraites, et qui représentent la plus haute essence spirituelle du système mazdéen. C'est ainsi qu'il existe toute une classe de Yazatas qui ne représentent que des conceptions éthiques ou des idées abstraites. *Verethraghna*, est le « tueur des ennemis », par conséquent le Yazata de la victoire, du triomphe de la bonne création sur la mauvaise. Il est identique au Vritrahâ védique un des surnoms d'Indra. Le nom moderne

de ce Génie est *Behrâm*. Un très long Yesht lui est consacré, le quatorzième.

« Zarathustra demanda à Ahura-Mazda : ô Ahura-Mazda, créateur des mondes purs! quel est le plus armé des Yazatas célestes? Ahura-Mazda répondit : c'est Verethraghna! »

« Je suis le plus fort, dit-il à Zoroastre, je suis le plus victorieux, le plus majestueux, le plus favorable, le plus utile. J'opprimerai les persécuteurs, les démons et les hommes, les Yâtus et les Pairikas... » C'est lui qui commande lorsque les armées rangées en bataille se heurtent dans un choc suprême; c'est lui qui écrase les bataillons, les sépare et les disperse comme le vent secoue la poussière.

Ashi-Vanahi est la « bonne pureté » ; c'est l'incarnation de la prière. Aussi l'*Avesta* la nomme-t-il la fille d'Ahura-Mazda, de Çpenta-Armaiti la dévotion, et la sœur de Çraosha, Rashnu et Mithra, ainsi que la bonne loi mazdéenne. Elle représente la piété, et d'une façon générale toutes les vertus mazdéennnes. Ashi est la protectrice de la moralité, elle protège et défend l'institution du mariage. Elle déteste les courtisanes et les femmes adultères qui violent la loi morale. Elle voue sa haine à ceux qui empêchent les jeunes filles de se marier. C'est principalement dans la maison, dans le *home* qu'elle étend son influence, parce que la moralité repose avant tout sur les liens sacrés de la famille. Aussi lui adresse-t-on cette prière au Yesht XVII, 60. « O belle Ashi! créée par Ahura, ne va pas au ciel, ne retourne pas à la terre; viens ici avec moi dans ma demeure! »

Daêna est la bonne loi mazdéenne, la sainte doctrine. Le Yesht XVI du *Khorda-Avesta* lui est consacré. L'importance que lui donne Zoroastre dans tout l'*Avesta* indique assez la puissance qui lui est attribuée. C'est ce que proclame la fin du troisième chapitre du Vendidad : « Car la loi mazdéenne, ô saint Zarathustra fait tomber tous les liens de l'homme qui l'honore. Elle efface le vol et la tromperie ; elle efface le meurtre d'un homme pur ; elle efface la souillure causée par l'enterrement des morts ; elle efface les actes inexpiables ; elle efface la dette qui vous tient fortement ; elle efface toutes les fautes que l'on peut commettre. La loi mazdéenne, ô saint Zarathustra, efface tout le mal qu'un homme pur a pu commettre, en paroles, en pensées et en actions, comme un vent puissant balaie la plaine. Il est bon, ô Zarathustra, d'accomplir une bonne action. La sainte loi mazdéenne effectue pour toujours l'expiation des péchés. »

Manthra-Çpenta, la parole sainte, le texte saint est aussi un Yazata. C'est par lui qu'on repousse victorieusement l'attaque des Dévas. C'est en récitant le Manthra-Çpenta qu'on met les démons en fuite. Il est aussi le remède par excellence. « Lorsque plusieurs médecins viennent ensemble, ô saint Zarathustra, médecins chirurgiens, médecins traitant par les plantes, médecins traitant par la parole sainte, celui-là est le meilleur de tous les médecins qui emploie comme remède la parole sainte. » (Vendidad, ch. VII.) « Nous honorons, dit le Yaçna, toutes les paroles que Mazda a prononcées, qui terrassent les mauvaises pensées,

qui terrassent les mauvais discours, qui terrassent les mauvaises actions... Nous honorons la force, la puissance victorieuse, la majesté de toutes ses paroles. » (Yaçna LXX.)

Il existe encore d'autres idées ou conceptions éthiques personnifiées en Yazatas, mais qui ont une moindre importance, tel le *Dâmois-upamana*, l'imprécation, le serment. Nous les laisserons de côté pour passer aux *Fravashis*.

Les *Fravashis* (*Ferouers* modernes) sont les *Mânes*. Burnouf les définit : « le type divin de chacun des êtres doués d'intelligence, son *idée* dans la pensée d'Ormuzd... Ce sens est établi tout à la fois par la tradition et par les textes... C'est le type idéal de chaque être, ou dans la mythologie des Parses, cette classe de génies bienfaisants qui dispensent le bonheur aux hommes vertueux, dont ils sont eux-mêmes la glorieuse apothéose (1). » Ce sens, cependant, je dois le dire, n'est pas également accepté par tous les Eranistes, et les avis sont très partagés au sujet des Fravashis dont la nature paraît assez difficile à déterminer.

Comme toujours cette nature est double. Ainsi, on ne saurait douter que les Fravashis soient les âmes des morts divinisées, comme les *Pitris* de l'Inde et les *Mânes* des Latins, car de nombreux textes l'attestent. Mais d'autre part, il est hors de doute également que les Fravashis sont des Génies célestes identifiés avec des étoiles, et munis d'un pouvoir qu'on ne saurait accorder à de simples mânes de défunts. Ce ne sont pas seulement

(1) Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, p. 270-271.

les hommes qui possèdent un Fravashi, mais encore tous les Yazatas, les Amesha-Çpentas et Ahura-Mazda lui-même.

Il faudrait donc distinguer dans les Fravashis, ceux qui appartiennent aux êtres d'essence céleste, et ceux qui appartiennent aux hommes. A ce compte, l'opinion de Haug serait la plus plausible. Selon lui, le sens de Fravashi a celui de « protecteur ». « Ces Fravashis ou protecteurs, dit-il, sont innombrables, et sont considérés comme étant des anges, placés partout par Ahura-Mazda pour conserver la bonne création, la préserver, et la garder des attaques constantes des puissances ennemies. Chaque être de la bonne création, soit vivant, soit mort, ou non encore né a son propre Fravashi ou ange gardien, qui existait depuis le commencement du monde. Par conséquent, il sont des sortes de prototypes, et peuvent se comparer aux « idées » de Platon qui supposait que toute chose avait une double existence, d'abord en idée, puis en réalité. Originellement les Fravashis représentaient seulement les âmes des ancêtres morts, semblables en cela aux *pitaras* « les pères » des Brahmanes, et les Mânes des Romains (1). »

Cette opinion, qui ne s'écarte pas d'ailleurs beaucoup de celle de Burnouf, est également celle de Geiger. Pour ce dernier il faut entendre par « Fravashi » la partie divine qui se trouve dans l'homme, existant de toute éternité, et qui s'unit au corps pour un temps limité seulement. Par

(1) Haug, *Essays*, p. 206.

conséquent il y a les Fravashis de ceux qui sont morts, de ceux qui sont vivants et de ceux qui ne sont pas encore nés (1). Telle est à peu près l'opinion de Spiegel ; cependant il estime que le sens du mot Fravashi n'a pas encore été expliqué d'une façon satisfaisante (2). Pour Darmesteter, les Fravashis sont « la forme spirituelle de l'être, indépendante de sa vie matérielle et antérieure à elle. Ormazd offre le choix aux Ferouers des hommes de rester dans le monde spirituel ou de descendre sur terre pour s'incarner dans des corps humains » (3).

Le Yesht XIII est consacré aux Fravashis. Par ce Yesht, nous savons quel était leur pouvoir et quelles fonctions leur étaient attribuées. « Par leur splendeur et leur majesté, dit Ahura-Mazda à Zoroastre, je maintiens ce ciel..... Par leur splendeur et leur majesté, je maintiens cette terre..... Par leur splendeur et leur majesté, les eaux coulent, les végétaux croissent ; ils purifient la semence virile, donnent aux femmes une heureuse délivrance, préservent les enfants dans le sein de leurs mères..... Par leur splendeur, le soleil, la lune, les étoiles vont leur chemin..... Nous invoquons les bons, forts et saints Fravashis des êtres purs, qui sont les plus puissants des guerriers..... » Il est évident que le rôle important attribué aux Fravashis dans ce Yesht ne saurait être celui des Mânes des défunts. Il faut donc admettre que le

(1) Geiger, *Civilisation of the Eastern Iranians*, p. 113.
(2) Spiegel, *Avesta*, t. III, Einleit, p. XXIX.
(3) Darmesteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 130.

culte des Fravashis n'était à son origine que le culte des Mânes qui concorde d'ailleurs avec le culte rendu aux ancêtres chez tous les peuples Aryas, et que peu à peu il s'est amplifié, a pris plus d'extension, au point de devenir le culte de puissants Génies célestes. Mais on ne saurait en tirer la conclusion que l'origine de ce culte des Fravahis célestes doive être recherchée en Mésopotamie, comme le veut Harlez, et que ce culte, conséquemment, ne soit qu'un emprunt fait aux Assyriens par les Iraniens (1). Le berceau du Sabéisme est incontestablement la Mésopotamie, mais ce n'est pas qu'en Mésopotamie que le firmament et les étoiles ont occupé l'esprit humain ; et ce n'est pas sur une analogie aussi peu importante que celle des Fravashis identifiés aux étoiles qu'on peut conclure à une influence sémitique touchant cette notion. Il y a là coïncidence, rien de plus. Nous reviendrons aux Fravashis lorsqu'il sera question du culte.

Maintenant que nous avons terminé l'énumération des Génies célestes, il nous reste à parler de leurs adversaires les Génies malfaisants, créatures d'Agra-Mainyus et ses auxiliaires dans la lutte qu'il soutient contre Ahura-Mazda.

On donne dans l'*Avesta* aux mauvais Génies le nom générique de Dévas, nom qui, par une singulière anomalie, est chez tous les autres peuples Aryas le nom de Dieu. Nous en verrons la raison tout à l'heure. Ce qui est certain, c'est que le sens du *Devâ* sanscrit est celui de Dieu, que son anté-

(1) Harlez. *Avesta*. Introd., p. CXXIV.

riorité est incontestable, puisque c'est ce mot qui a passé dans les anciennes langues de l'Europe pour exprimer l'idée de Dieu. La racine de ce mot est *div* ou *dyu*, qui signifie « briller », et c'est de cette racine que s'est formé le mot *Déva*. De là, il a passé chez les Grecs, Ζεύς et *Jupiter (Diespiter)*, chez les Latins *Deus*, chez les Lithuaniens *Dievas*, chez les Germains *Zio* et *Tyr* (1).

Il faut voir dans cette différence d'application du mot *Déva*, chez les Iraniens, la preuve d'une opposition tranchée entre la religion de Zoroastre et celle des Védas, et c'est vraisemblablement lors de la séparation religieuse de ces deux peuples que ce fait a dû se produire. Ce fait s'est d'ailleurs reproduit identiquement avec le mot grec δαίμονες qui désignait chez les Grecs leurs Génies et qui, plus tard, sont devenus pour les Chrétiens les démons.

Pour en revenir aux Dévas des Iraniens, nous savons déjà que leur chef et créateur est Agra-Mainyus, (Ahriman moderne.) C'est par milliers que les Dévas se comptent, mais il n'en est qu'un certain nombre à avoir un nom spécial. Au reste, d'une façon générale, étant donné le système d'opposition qui caractérise Agra-Mainyus, il existe un Déva, adversaire particulier de chaque Génie bienfaisant. De même que les Génies célestes, les noms des Dévas représentent d'ordinaire des idées abstraites ou morales. Il y a des démons mâles et des démons femelles. Parmi les

(1) Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, p. 8. — Spiegel, *Avesta*, t. I. Einl., p. 6.

démons femelles, il faut citer les Drujes et les Pairikas dont nous parlerons tout à l'heure.

Un des principaux Dévas est le redoutable *Aeshma* (l'Asmodée de la Bible), le démon de la colère et de la violence. Il est l'adversaire spécial de Çraosha, le génie de l'obéissance à la loi divine. De même que ce dernier est l'incarnation de la sainte loi, de même Aeshma est l'iniquité incarnée. Aussi pousse-t-il sans cesse les hommes à persévérer dans le mal en leur soufflant la colère et la vengeance, mauvaises conseillères. Il est le Génie protecteur des breuvages spiritueux qui procurent l'ivresse, source de querelles. Les hommes qui l'écoutent deviennent ses suppôts, *aeshmovaredha*.

Les six Dévas, dont les noms suivent, sont les mauvais Génies opposés aux six Amesha-Çpentas. Le premier est *Aka-Mano*, le mauvais esprit, la mauvaise pensée, adversaire personnel de Vohu-Mano; le second est *Andra* dont la mission spéciale est d'attendre au pont Tchinvat les âmes des damnés pour les précipiter dans l'enfer. Il est l'ennemi d'Asha-Vahista.

Le troisième Déva est *Çauru*, la dureté du cœur. Il excite aux actes tyranniques, au vol, à la violence. Il est opposé à Khshathra-Vairya.

Le quatrième Déva, *Nâonhaithya* est le démon de l'orgueil. Aussi est-il l'adversaire de Çpenta-Armaiti, la sainte Humilité, la sainte Dévotion.

Le cinquième et le sixième Dévas forment un couple adversaire du couple des Amesha-Çpentas Haurvatât et Ameretât. On les nomme *Tauru-Zairika*, la soif et la faim.

Buîti est un Déva spécialement opposé à Zoroastre ; on n'a pas trouvé jusqu'ici une étymologie satisfaisante de son nom. Il cherche à faire abjurer la foi mazdéenne à Zarathustra.

Açtovidhôtus, signifie « celui qui sépare les os » ; c'est le génie de la mort, adversaire principal des Fravashis.

Azi est le démon de la luxure et de la mollesse. C'est lui qui, la nuit, cherche à éteindre le feu sacré pour interrompre le culte mazdéen. Les Eaux saintes et la Majesté Aryaque sont ses adversaires.

Apaosha, adversaire de Tistrya est le Déva de la sécheresse. Sa mission consiste à empêcher les eaux bienfaisantes de se répandre sur la terre.

Çpenjaghra, le destructeur de la croissance, est opposé à Vazista, le génie du feu céleste.

Araçka est le démon de l'envie.

Kereçani est l'ennemi particulier de Hôma ; sa fonction est d'empêcher tout prêtre de parcourir l'Iran, afin d'empêcher la promulgation de la loi mazdéenne.

Enfin, *Driwis*, la mendicité ; *Daivis*, la tromperie ; *Kaçvis*, la calomnie, sont également cités au nombre des Dévas.

Avec les *Drujes*, nous arrivons à la seconde catégorie des Génies malfaisants. Les Drujes sont des Génies du sexe féminin. Le sens du mot *druj* est : « celle qui trompe, qui séduit ». Nous les trouvons à chaque instant dans l'*Avesta*, tantôt réunies collectivement, tantôt désignées nominativement.

Une des plus redoutables parmi les Drujes est certainement *Bûshyaçta*, le démon du sommeil,

de la mollesse. Aucune étymologie de ce nom n'est satisfaisante.

D'après Windischmann, ce mot serait un dérivé du participe futur du verbe « être » et signifierait « die trœgheit die alles morgen und nicht heute thut », c'est-à-dire la paresse qui remet au lendemain. Spiegel fait venir ce mot du verbe « orner », et Harlez des deux mots « préparer et angoisse ». Quoi qu'il en soit de l'étymologie, tous les auteurs du moins s'accordent à reconnaître en cette Druje le Génie de la paresse, de l'inertie. Or, de tous les défauts et vices mentionnés par l'*Avesta*, celui-ci est un des plus graves. Il ne faut pas oublier, et c'est la caractéristique de la religion mazdéenne, que *l'action est le propre de la création d'Ahura; aussi la religion mazdéenne ne se contente-t-elle pas de prescrire à ses sectateurs des prières*, *elle exige d'eux des actions*. Or, le sommeil étant le contraire de l'action appartient-il, dès son origine, à la création d'Agra-Mainyus, et c'est pour cette raison qu'il survient aux hommes durant les ténèbres principalement, au moment où l'Esprit du Mal, le prince des Ténèbres, est le plus puissant.

Aussi, l'*Avesta* fulmine-t-il contre le sommeil, et prescrit-il comme une action très méritoire de veiller la nuit, surtout pour prier. C'est pour cela que le prêtre se lève au milieu de la nuit, et le laïque au chant du coq. « Le coq, oiseau de Çraosha, élève la voix pour éveiller les fidèles : Levez-vous, ô mortels ! Louez l'excellente pureté ! Mort aux démons ! Voici que fond sur vous Bushyaçta aux longues mains ; elle veut de

nouveau replonger le monde dans le sommeil. O mortel ! un long sommeil ne te convient pas ! » — « Soyez adonnés aux trois choses excellentes : à la bonne pensée, à la bonne parole, à la bonne action... » — Alors, au premier tiers de la nuit, mon feu à moi, qui suis Ahura-Mazda, appelle pour le secourir le maître de la maison : Lève-toi, maître de la maison ; revêts tes habits et ablutionne tes mains pour qu'elles m'apportent du bois à brûler ; fais-moi resplendir tout en me donnant un bois purifié de tes mains lavées. »

Par trois fois dans la nuit, Ahura-Mazda appelle l'homme à la prière et pour alimenter le feu. « Alors, l'ami dit à son ami qui est encore couché : Lève-toi, l'on m'appelle. Celui des deux qui le premier sera levé, le premier atteindra le séjour du Paradis. » (Vendidad XVIII, 36-56.)

La *Naçus* est la Druje des cadavres. *Naçus*, tout comme le grec, νέκυς, veut dire cadavre. Cette Druje veille auprès des hommes qui vont mourir, pour se précipiter sur leur cadavre aussitôt leur dernier soupir et le souiller. Nous verrons plus loin l'impureté spéciale qui s'attache aux cadavres d'hommes ou de bêtes, d'après la religion mazdéenne, et les purifications prescrites pour en débarrasser le cadavre et tous ceux qui y ont touché.

La *Jahi* est le démon de la luxure, de l'impudicité. Elle est l'adversaire d'Ashi-Vanuhi, la bonne Pureté. Elle est considérée par l'*Avesta* comme très redoutable ; aussi tous les textes flétrissent-ils avec énergie la luxure et la débauche.

Azhi-Dahaka est le serpent aux trois gueules,

aux trois têtes, aux six yeux, que nous avons vu lutter avec Ahriman contre Ormuzd, pour s'emparer de la « majesté impérissable ».

L'*Agha-Daoithri* est la Druje du mauvais œil.

Les *Pairikas* forment la troisième catégorie de Génies malfaisants de l'*Avesta*, et sont aussi du sexe féminin. La racine de ce mot semble être *par*, combattre. Les Pairikas (Péris modernes) sont, en effet, vouées à la lutte perpétuelle contre les hommes. Elles sont citées souvent dans l'*Avesta*, mais jamais avec un nom spécial.

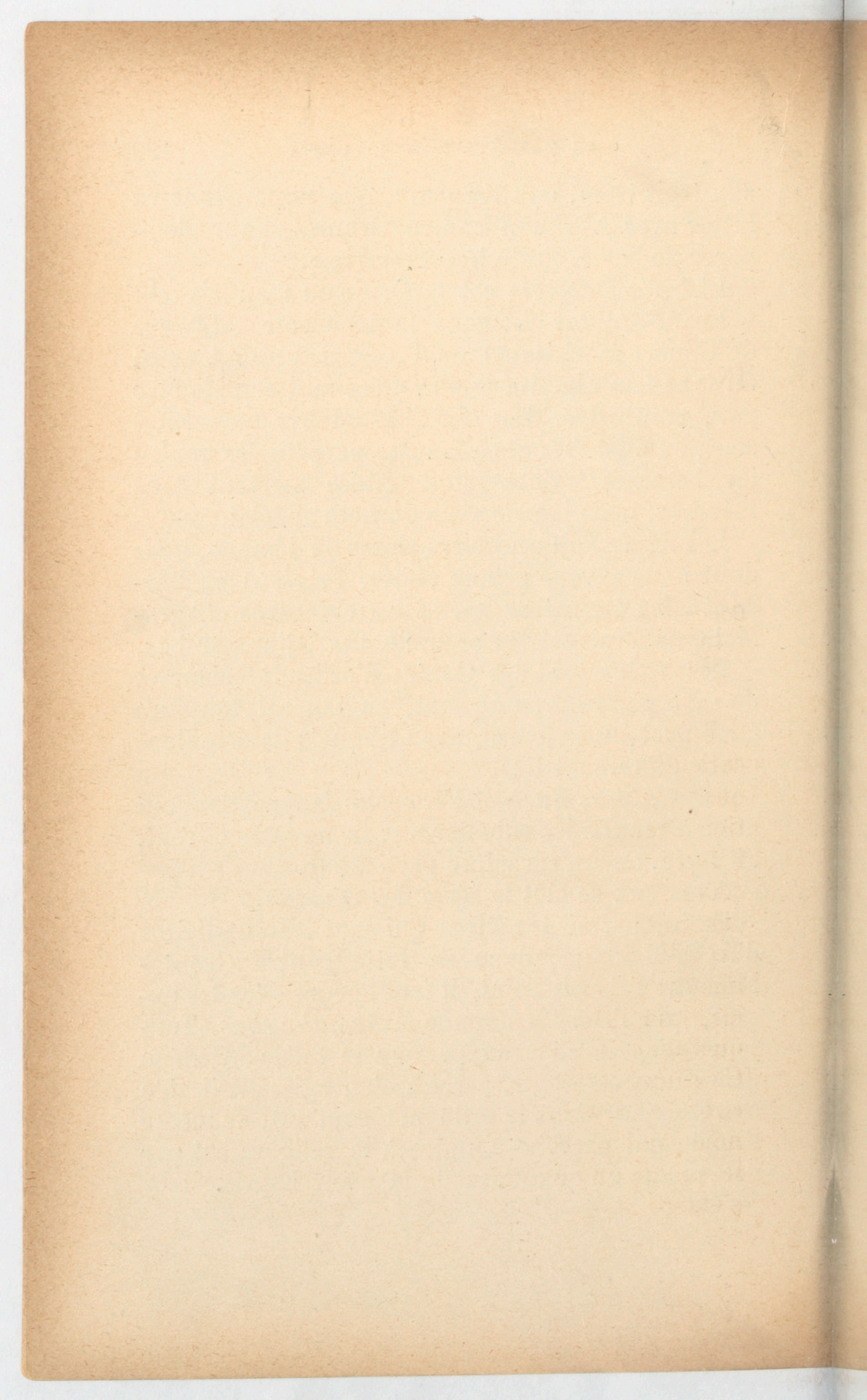
Les *Jânis* sont une autre classe de démons, mais dont nous savons peu de chose, l'*Avesta* se bornant à les énumérer parmi les créatures d'Agra-Mainyus. Spiegel les assimile aux Djinns arabes.

Les *Yatus* sont des Génies d'ordre inférieur et de sexe masculin, qui sont, en général, toujours cités avec les Pairikas, avec lesquels ils semblent particulièrement liés.

Les *Çatars*, *Kavis* et *Karaspands* appartiennent aussi à ces Génies subalternes ; ils ne nous offrent, au reste, aucun caractère particulier.

Avec eux se clôt la série des démons.

Enfin, parmi les êtres qui sont les auxiliaires d'Agra-Mainyus, dans sa lutte contre Çpenta-Mainyus l'Esprit-Saint, il faut encore citer les impies, que l'*Avesta* nomme *Ashemahoghas*. Toujours d'après ce principe que le fidèle Mazdéen doit sans cesse agir, parce qu'en agissant il aide son Créateur dans la lutte qu'il soutient, de même l'impie qui cherche à nuire à la religion est par cela même un auxiliaire du Mauvais Esprit.



LIVRE II

DOCTRINES DE L'AVESTA. INSTITUTIONS MAZDÉENNES. — MORALE DE L'AVESTA.

CHAPITRE PREMIER

Conception du Monde selon l'Avesta. — La Révélation. — La Création. — Eschatologie de l'Avesta. — Théorie du Sauveur. — Dogmes de la Résurrection et du Jugement.

Le caractère principal de la religion de l'*Avesta*, caractère qui s'affirme aux yeux de toute personne qui ouvre ses Saintes Ecritures, c'est la révélation. Avant tout et par-dessus tout, la religion de l'*Avesta* est une religion révélée, et aucune autre religion, pas même le Judaïsme, ne possède ce caractère à un pareil degré. C'est ce qui ressort de tous les textes sacrés. Ahura-Mazda a révélé lui-même sa loi à Zarathustra son prophète, pour que ce dernier la pût promulguer; voilà le fait que nous retrouvons à chaque page de l'*Avesta*. C'est le chapitre XVIII du Vendidad, entièrement consacré à retracer la scène de la révélation, qui nous en fournit les détails. Le mieux est donc de le suivre. Nous voyons tout d'abord un dialogue s'établir entre Ahura-Mazda et Zarathustra : « In-

terroge-moi, ô juste! dit le Dieu à son prophète, moi qui suis le Créateur qui donne le développement, moi l'Esprit très sage, qui réponds le mieux quand on l'interroge. Ce sera pour toi un grand bien et une source d'avantages si tu me questionnes. Zarathustra demanda à Ahura-Mazda : O Ahura-Mazda, Esprit très saint, Créateur des mondes corporels, être pur! Comment se produit le mal mortel pour l'homme? Ahura-Mazda répondit : Par celui qui enseigne une loi criminelle, ô Çpitama Zarathustra! Celui qui reste durant trois *râtus* (saisons de printemps) sans revêtir le *kosti* (cordon sacré); qui ne chante pas les Gâthas et n'honore pas les eaux saintes; et quiconque délivre cet homme et le met au large alors qu'il était prisonnier n'accomplit pas une meilleure action que s'il lui arrachait la peau de la tête... » Le dialogue se poursuit en ces termes; chaque fois Ahura-Mazda invitant Zarathustra à l'interroger, et chaque fois ce dernier posant une question à laquelle Ahura répond.

Le chapitre XIX du Vendidad nous montre encore le prophète Mazdéen interrogeant son Dieu. « Je t'interrogerai, dis-moi la vérité, ô Ahura!... Comment préserverai-je les êtres des coups de cette Druje et de l'Esprit méchant Agra-Mainyus?... Ahura-Mazda répondit : Invoque, ô saint Zarathustra, la loi parfaite de Mâzda. »

Enfin le chapitre II du Vendidad nous montre Ahura-Mazda apprenant à Zoroastre qu'avant lui il a révélé à un autre homme, Yima, sa loi. Yima, dans l'*Avesta,* est le premier homme. « Zarathustra demanda à Ahura-Mazda : Ahura-Mazda, Es-

prit très saint, Créateur des mondes corporels, ô Pur ! Avec qui le premier des hommes t'es-tu entretenu, toi qui es Ahura-Mazda ? à quel autre que moi, Zarathustra, as-tu révélé ta loi, la loi d'Ahura, la loi de Zarathustra ? Alors Ahura-Mazda répondit : C'est Yima éclatant de beauté, chef des bons troupeaux ; c'est lui le premier homme avec lequel je me suis entretenu, moi qui suis Ahura-Mazda. C'est le seul homme autre que toi à qui j'ai révélé la loi, la loi d'Ahura, la loi de Zarathustra. »

Le chapitre XX du Yaçna termine ainsi et n'est pas moins formel : « Ce sont les paroles d'Ahura. A qui les a-t-il dites ? Au pur, céleste et terrestre. Qui est celui qui les a proférées ? Le Maître parfait. — A qui les a-t-il dites ? Au pur qui ne gouverne pas à sa fantaisie. »

Récapituler tous les passages relatifs à la révélation de la loi mazdéenne serait citer l'*Avesta* tout entier. Nous nous bornerons donc à ces extraits, suffisants, je l'espère, à éclairer le lecteur, et je prendrai pour conclusion celle que donne Rhode dans son livre *Die heilige sage des Zendvolks,* au sujet de la révélation d'Ormuzd : « Cette révélation, dit-il, a un double but : en premier lieu elle fournit à l'homme le moyen de combattre le mauvais principe, d'éloigner le mal physique et le mal moral, et de se fortifier dans le bien ; en second lieu, elle enseigne à l'homme à trouver son bien-être sur la terre, grâce à la pratique de la loi (1). »

(1) Hovelacque, *L'Avesta*, p. 330.

On ne saurait donc le contester, la religion mazdéenne est une religion révélée, ou alors les mots n'ont plus de sens. Que certains Orientalistes se soient crus obligés, eu égard à leur position d'ecclésiastique, de nier cette révélation, je puis encore le comprendre, car dans ce cas la question n'est plus traitée au point de vue scientifique ; mais qu'ils en soient arrivés à dire comme M. de Harlez que « Zoroastre était privé des lumières de la révélation, et qu'il lui manquait, pour se diriger dans ses spéculations, la connaissance des vérités révélées », c'est s'exposer à la réponse que pourrait lui faire le prophète mazdéen, s'il était encore de ce monde : « Je suis peut-être privé de la lumière de Jehovah, mais non assurément de celle d'Ahura-Mazda ». Et l'argument étant égal de part et d'autre, le débat serait clos. Laissons donc de côté cette manière de procéder ; elle n'a rien de scientifique et ne saurait par conséquent nous intéresser.

Dans les parties de l'*Avesta* qui nous restent, nous n'avons pas de documents très explicites touchant la création du monde, mais les fragments détachés qui s'y rapportent concordent avec les traditions plus modernes, telles que nous les trouvons dans le Bundehesh. Nous pouvons donc nous y rapporter en toute sécurité. C'est du moins l'avis unanime de tous les Eranistes.

Au commencement, dit le Bundehesh, c'était la lumière et les ténèbres, le temps et l'espace illimité. C'est dans la lumière la plus élevée qu'habitait le Bon Esprit, Ahura-Mazda, tout-puissant et omniscient, et c'est dans les ténèbres les plus

profondes qu'était caché Agra-Mainyus, l'Esprit du mal. Ces deux Esprits étaient séparés l'un de l'autre; un espace mitoyen se trouvait entre eux. Mais Ahura-Mazda, en sa qualité d'Omniscient et de Parfait, connaissait l'existence d'Agra-Mainyus, tandis que ce dernier ignorait celle d'Ahura. Grâce à son omniscience, Ahura connaissait l'avenir, et réglait ses actes en conséquence, tandis qu'Agra-Mainyus ne connaissait le résultat de ses actes qu'une fois ceux-ci réalisés, il ne pouvait qu'imiter son rival. Ahura-Mazda ayant donc créé tous les êtres spirituels, Agra-Mainyus, qui les aperçut, créa aussitôt les Dévas et les Drujes pour essayer de les anéantir. C'est alors qu'Ahura connaissant l'avenir proposa la paix à Agra-Mainyus qui la rejeta. Il lui offrit alors de conclure un pacte de 9,000 années, durant lequel le bien et le mal pourraient se mêler dans le monde. Cette fois, Agra-Mainyus accepta ce pacte; mais aussitôt qu'il l'eut conclu, Ahura-Mazda récita la prière *Yathâ ahu vairyo* (prière du Verbe Créateur dont nous aurons à nous occuper spécialement) et l'Esprit du mal ayant vu par là qu'il venait de signer un pacte qui lui deviendrait funeste, se replongea de désespoir dans les ténèbres où il resta 3,000 ans. C'est durant ce laps de temps qu'Ahura créa le monde matériel, dans l'espace vide qui le séparait des ténèbres d'Agra-Mainyus. Il créa donc d'abord le ciel et les astres, la lumière terrestre, puis le ciel visible, l'eau, et la terre; puis sur la terre il créa les arbres, les animaux et les hommes. Cette création fut réalisée en six périodes qu'on appelle les Gahan-

bârs. Ahura-Mazda employa quarante-cinq jours pour créer le ciel ; dans la seconde période qui dura soixante jours il créa l'eau, dans la troisième période de soixante-quinze jours il créa la terre, les arbres en trente jours, les animaux en quatre-vingts et enfin dans la sixième et dernière période qui dura soixante et quinze jours il créa les hommes.

Ces six périodes donnent un total de 365 jours. Ce ne fut qu'après une période de 3,000 ans qu'Agra-Mainyus, excité par ses Dévas, se résolut à attaquer la création d'Ahura. A ce moment Ahura-Mazda avait créé deux êtres qui jouent un rôle très important dans l'histoire du monde telle que les Mazdéens l'avaient conçue ; je veux parler du premier homme et du premier taureau. Ce premier homme qui était unique portait le nom de *Gayo-Meretan* « la vie mortelle », et le taureau, celui de *Gâus-Aêvôdâtô* « le taureau créé unique ». Nous les trouvons cités souvent dans l'*Avesta*. « Nous honorons le Fravashi du taureau aux bons présents et du pur Gayo-Meretan ». (Yaçna XIV, 18.) « Nous honorons le Fravashi du pur Gayo-Meretan, qui, le premier, entendit la pensée et les ordres d'Ahura-Mazdâ, et duquel le dernier a fait la race des pays Eraniens ». (Yesht XVI.) Or, Agra-Mainyus avait voulu pénétrer dans le ciel, mais il en avait été repoussé ; il s'était alors rejeté sur la terre qu'il voulait également pénétrer, mais Vohûmano et Atar (le feu) l'en avaient empêché. Il parcourut alors la terre, répandant toutes sortes de maux, la couvrant de serpents, de scorpions, desséchant les plantes. Non satisfait, il lança

contre Gayo-Meretan et le Taureau primitif, Bushyaçta, la Druje aux longues mains et Açtovidhôtu, et toutes ses créatures perverses. Affaibli par la douleur et les angoisses, le Taureau dépérit peu à peu, s'épuisa et mourut. Mais de chacun de ses membres sortirent cinquante-cinq espèces de graines et douze espèces de plantes solitaires. Quant à sa semence, elle fut recueillie par la lune, ainsi qu'il ressort des textes de l'Avesta, où nous voyons aux Yeshts VII et XVII la lune qualifiée de *Gaocithra* « contenant la semence du taureau ». De cette semence naquit le premier couple mâle et femelle, souche du bétail sur la terre. Mais l'âme du taureau quittant son corps, était montée à Ahura-Mazda, se plaignant amèrement du sort qu'elle avait subi. Ce sont ces plaintes que nous trouvons au commencement du Gâthâ Ahunavaiti : « Vers vous, l'âme du Taureau Geus-Urvâ exhala ses plaintes : Pour qui m'avez-vous formé ? qui m'a créé ? Sur moi s'appesantissent la passion meurtrière, la force et la violence... » Ahura-Mazdâ consola Geus-Urvâ en lui prédisant la venue de Zoroastre qui abattrait la puissance d'Agra-Mainyus, et fit de Geus-Urvâ le Génie tutélaire des troupeaux.

Gayo-Meretan, l'homme primitif résista trente ans aux assauts de l'Esprit du mal, mais au bout de ce temps il succomba également dans la lutte. Sa semence aussi fut recueillie par Çpenta-Armaiti (la Terre) et après avoir été purifiée par Nairyo-Çanha (le feu du sacrifice) elle donna naissance, quarante-cinq ans après au premier couple humain, qui naît d'abord étroitement uni, et se

sépare ensuite pour former deux êtres de sexe différent : *Mashyâ* et *Mashyanâ*, l'homme et la femme. L'âme avait été créée la première et puis unie au corps. Sur ces entrefaites, Agra-Mainyus avait tenté un second effort vers le ciel. Repoussé une seconde fois, il avait percé la Terre pour y pénétrer, et c'est cette intrusion qui fit surgir la première montagne le *Hara-Berezaiti*. Continuant la lutte, l'Esprit du mal voulut dessécher les plantes, mais Tistrya fit tomber la pluie abondamment et 10,000 nouvelles espèces de plantes surgirent de terre, qui elles-mêmes donnèrent naissance à 120,000 autres variétés. La réunion de toutes ces semences forma un arbre nommé *Yadbèsh* « chasse-maux » à cause de sa vertu curative, arbre qui s'éleva au milieu de la mer céleste *Vourukasha*. Près de cet arbre poussa le *Gaokerena* dont nous avons déjà parlé, l'arbre qui confère l'immortalité.

La pluie envoyée par Tistrya avait produit les mers ; la Terre fut alors divisée en sept parties appelées *Kashvars*.

Nous voyons donc comment s'est opérée la création ; d'une part, celle d'Ahura-Mazda dont la nature est essentiellement bonne et qui a pour but la production, le développement du bien, la glorification d'Ahura-Mazda, le Dieu de lumière et de bonté. Cette création après avoir été momentanément accablée par les maux qu'Agra-Mainyus lui inflige, triomphe à son tour définitivement pour se maintenir à jamais dans un état parfait. Toute autre est la création d'Agra-Mainyus qui n'est qu'une création secondaire d'opposition, qui n'a

d'autre but que de faire du mal ; aussi doit-elle périr et être anéantie pour toujours. Parmi les animaux que l'*Avesta* cite comme faisant partie de la mauvaise création, je signale les serpents, les scorpions, les lézards, les fourmis et les loups.

Ainsi s'explique la raison pour laquelle l'action est si puissamment recommandée au fidèle mazdéen, et même exigée de lui : toute œuvre bonne qu'il accomplit aide à développer la création d'Ahura-Mazda, et contrebalance l'effet produit par les Dévas.

Cette action pour le Mazdéen est double : il a, en effet, à développer la bonne création, et il a également à combattre les créatures d'Agra-Mainyus et à leur nuire autant que possible. Nous verrons quels sont les moyens qui lui sont prescrits pour arriver à ce résultat lorsque nous traiterons des devoirs du Mazdéen. J'ai déjà mentionné la prière *Ahuna-Vairya* que récite Ahura-Mazda aussitôt après avoir conclu un pacte de 9,000 ans avec Agra-Mainyus. Cette prière est plus connue sous le nom de *Honover* ou Verbe créateur ; elle offre une importance capitale en ce sens qu'elle consacre l'autorité, la toute-puissance du Verbe. Sa traduction présente de grandes difficultés. Les Eranistes les plus distingués ont tous tenté de traduire et de commenter cette formule célèbre, qu'on trouve intercalée dans maint passage de l'*Avesta* pour y être récitée au milieu d'un office ou d'un hymne. Beaucoup de ces versions diffèrent sensiblement, et comme chaque mot y possède une importance extrême, il m'a paru nécessaire de citer ces versions dans la langue même dont s'est

servi chaque Orientaliste, afin de respecter d'une façon absolue la pensée de l'auteur. Je cite tout d'abord la version d'Anquetil-Duperron, non pour sa fidélité, j'ai déjà dit qu'on ne pouvait s'y fier, mais parce que cette version reflète la pensée des Destours Parsis modernes : « C'est le désir d'Ormuzd que le chef de la loi fasse des œuvres saintes et pures. Bahman donne l'abondance à celui qui agit saintement dans le monde. Vous établissez roi, ô Ormuzd, celui qui soulage et nourrit le pauvre. »

M. Oppert qui a écrit un ouvrage spécial sur l'*Honover, le Verbe créateur de Zoroastre*, traduit ainsi : « Comme le Verbe de la Volonté suprême, ainsi l'émanation n'existe que parce qu'elle procède d'une vérité quelconque. La création de ce qui est bon dans la pensée ou dans l'action appartient dans le monde à Mazda, et le règne est à Ahura, que le Verbe a constitué le destructeur des méchants. »

Voici la version de Spiegel : « Wie es des herren wille ist, also (ist er) der gebieter aus der reinheit. Von Vohumano gaben (wird man empfangen) für die werke (die) in der welt für Mazda (man thut.). Und das reich dem Ahura (giebt man) wenn man den armen Schutz verleiht. »

Celle de Justi est à peu de chose près semblable à celle de Spiegel. Voici celle de Haug : « Wie ein unsichtbares haupt zu wœhlen ist, so auch ein sichtbares geistliches oberhaupt zur fœrderung der frœmmigkeit. (Dieses ist) der geber des guten Geistes, der werke des lebens für Mazda. Die herrschaft hat der lebensherr, welchen er

(Mazda) den armen als beschützer gegeben hat. »

Kossowicz a traduit l'*Ahuna-Vairya* en latin. « Sicut dominus absolutus (omnipotens) ita moderator (ille est) universita-sanctitate (ex sanctitate, dei omnipotentia minime sanctitatem ejus, i. e. innocentiam, clementiam, justitiam, excludit), benignæ dator (auctor) mentis actionibus mundi (sanctus nempe est deus, quum omnia quæ peragantur bona in mundo, apud illum fontem suam capiunt). Masdæ potestasque Ahuræ est quod miseris dedit (effecit) præsidium (quam potestatem miseris effecit hoc, quod eis est præsidium) in qua potestate miseri præsidium habent. »

Enfin, M. de Harlez a donné de ce passage la traduction suivante : « De même qu'il existe un maître suprême, parfait, ainsi il est maître de la loi (établie) pour maintenir et protéger la sainteté, régulateur des bonnes pensées et des actions ressortissant de l'ordre des choses (qui se refère) à Mazda. La puissance souveraine appartient à Ahura; il a constitué le maître de la loi protecteur des faibles. »

Comme on le voit, si certaines de ces traductions diffèrent seulement par le sens de certains mots, il en est de radicalement dissemblables, comme celle de Harlez, par exemple, où l'on ne trouve plus trace du Verbe créateur. Il est vrai qu'il repousse cette doctrine et n'admet pas l'opinion de Roth, Spiegel, Haug et Oppert. Cependant, le chapitre XIX du Yaçna, véritable commentaire de la prière Yathâ-Ahû-Vairyo, suffit à démontrer qu'il est bien question du Verbe. « O Ahura-Mazda (interroge Zoroastre), Esprit très

saint, Esprit céleste, créateur des biens corporels, ô Pur! Quelle est la parole que tu as proclamée devant moi? *Parole qui existait avant le Ciel, avant l'eau, avant la terre, avant la vache, avant les arbres, avant le Feu, fils d'Ahura-Mazda, avant l'homme pur, avant les Dévas et les impies, avant ce monde composé d'êtres corporels, avant tout bien créé par Mazda, ayant une origine pure?* Alors, Ahura-Mazda répondit : *C'étaient,* ô très saint Zarathustra, *les parties de l'Ahuna-Vairya que je t'ai enseignées.....* J'ai publié cette parole avant la création de ce ciel..... Et cette parole est de toutes les paroles la plus digne d'être répétée, de toutes celles que l'on a jamais dites, que l'on dit, et qui seront dites..... Lorsqu'il prononce et publie cette prière, en le proclamant (Ahura-Mazda) le plus grand de tous, il lui soumet tout ce qu'il y a de plus grand parmi les créatures..... Ainsi, il l'établit le maître suprême. »

Il me semble que rien ne peut être plus explicite. Le Verbe existait avant la création. Dès que la sainte Parole est proférée, Ahura-Mazda est, par ce fait, établi le Maître suprême, et Agra-Mainyus lui-même se rend compte aussitôt, après l'avoir entendue, qu'il sera définitivement vaincu. C'est donc bien la théorie du λογος, du Verbe éternel qui existe au commencement, qui crée par sa seule puissance, et confère le rang suprême à qui le possède. Comme le dit si bien E. Quinet, dans une page superbe de son livre *Du Génie des Religions,* en parlant du peuple Iranien, « à l'égard de la parole, nul peuple n'en a mieux

senti, mieux exalté le prodige..... La parole est la lumière de l'humanité, comme la lumière est la parole de la nature..... Si l'univers est un Verbe, un hosannah prononcé par l'organe des choses, que s'ensuit-il, sinon que la parole est le principe, l'âme même de la création ? Du milieu de l'éternité, le Dieu appelle à haute voix chaque jour, chaque heure, chaque chose, en même temps qu'il exorcise la nuit, l'ombre, la mort. Recevoir un nom, c'est recevoir l'être, et le monde surgit par la puissance de l'évocation. Prononcée par le Très-Haut, cette parole de vie, qui est en même temps lumière, éclate, jaillit, circule à travers l'infini, de sphère en sphère, de bouche en bouche, d'écho en écho, elle est répétée par tous les archanges du ciel et de la terre, Amschaspands, Izeds, Ferouers. Au plus bas degré de la hiérarchie des êtres, les Esprits des fleurs, ceux des sourds métaux, des pierres précieuses, la redisent encore à mi-voix. Comme elle soutient le monde, si elle venait à s'interrompre, la création se briserait avec elle. C'est pour cela que le peuple Perse, s'associant à la nature entière, proclame incessamment dans la liturgie le Verbe sacré par la bouche du prêtre ; il appelle les êtres au milieu de la nuit ; il les réveille comme une sentinelle, pour qu'ils ne s'endorment pas dans la mort ; chaque matin, il les salue de nouveau ; il les alimente, il les revêt, en quelque sorte, de la parole pour le travail du jour. De là vient que le *Zend-Avesta* se compose en grande partie de formules d'évocation, échos de celles qui ont rompu le silence du néant ; et non seulement l'homme doit mêler sa voix à

l'acclamation des mondes, il faut encore qu'il goûte la parole sacrée, qu'il en fasse sa pâture, son breuvrage, qu'il communie avec l'univers tout entier en buvant le suc mystique de l'arbre de vie dans le vase de Djemschid qui figure la coupe du monde; il faut qu'il mange la chair divine, le pain d'Ormuzd, sur les tables de la liturgie. Voilà le principe de la Cène et de l'Eucharistie païenne au fond de tout le rituel persan (1) ».

Concluons donc avec Roth, Spiegel, Kossowicz, Oppert, Tiele, Haug, Justi, et nombre d'autres Orientalistes que la formule de l'Ahuna-Vairya, la plus ancienne des prières du Zend-Avesta, est le *Logos*, la parole divine créatrice.

Nous avons dit que Ahura-Mazda avait conclu avec Agra-Mainyus un pacte de 9.000 ans. Cette période de 9.000 ans se subdivise en trois autres périodes de 3.000 ans chacune. Durant la première de ces périodes, nous l'avons vu, Ahriman est resté dans l'inaction, terrifié par la récitation de la prière Ahuna-Vairya. Mais il se réveille de sa torpeur et commence la lutte. Cette seconde période de 3.000 ans est marquée par des victoires partielles des deux rivaux dont la puissance se balance. Enfin la troisième et dernière période de 3.000 ans se subdivise elle-même en trois millénaires. Le premier de ces millénaires est marqué et terminé par la venue de Zoroastre et l'établissement de la religion Mazdéenne. A ce moment les forces d'Agra-Mainyus seront sensiblement diminuées

(1) E. Quinet. *Du Génie des Religions*, p. 308, 309, 310, 311.

par les coups que lui aura portés le Prophète mazdéen ; mais quoique affaibli, l'Esprit du mal ne renoncera pas encore à la lutte. Or, après la mort de Zoroastre, deux autres prophètes doivent surgir, chacun dans un millénaire, pour rétablir la religion Mazdéenne dans sa pureté primitive. Chacun de ces prophètes doit naître de la semence de Zoroastre, conservée dans la mer de Kançu sous la garde de 99,999 Fravashis. Le premier de ces prophètes, dont le Yesht XIII nous donne le nom *Ukhshyat-ereta*, l'*Oschédar-Bâmi* moderne, doit régner la durée d'un *Hâzâra*, c'est-à-dire 1,000 ans ; le second *Ukhshyat-Nemah*, l'*Oschédar-Mah* moderne, doit également régner 1,000 ans. Chacune de ces périodes est marquée par des luttes dont nous trouvons le récit dans des livres plus modernes tels que le *Bundehesh*, le *Minokhired*, l'*Uléma-i-Islam* et le *Jamaçp-Nâme*, mais dont la substance, suivant l'opinion de Spiegel, reproduit certainement les anciennes doctrines contenues dans les livres perdus (1).

D'après ces ouvrages, la fin de chacune de ces périodes sera marquée par une série de maux et de désastres qui viendront s'abattre sur le monde. Ce seront d'abord des guerres terribles dans lesquelles les nations s'entrechoqueront dans des mêlées épouvantables. Tant d'hommes seront tués, que leur sang formant des ruisseaux fera tourner des moulins. A cette période de guerres succédera un moment de paix sous un roi nommé Bahrâm-Hamâvand. Mais la détresse reviendra de nouveau ;

(1) Spiegel, *Avesta*, t. I. Einleitung, p. 32.

les méchants domineront les bons dont ils feront leur risée. Les loups et autres animaux de proie commettront de grands ravages ; les enfants mourront en quantité, et les maladies décimeront l'humanité. C'est alors qu'apparaîtra le Prophète Oschédar-Bâmi, qui viendra communiquer aux hommes un Nosk de l'*Avesta* que Zarathustra n'a pas enseigné. Comme on lui demandera des miracles, il arrêtera le soleil durant dix jours, et les hommes viendront alors en masse pour écouter ses doctrines.

Le prophète disparu, surviendra un hiver rigoureux qui durera trois ans. Les maux viendront de nouveau fondre sur l'humanité. Alors le second prophète, Oschédar-Mah fera son apparition à son tour, pour rétablir la croyance Mazdéenne parmi les hommes. Les symptômes de la fin du monde seront les suivants : trente ans avant la fin du dernier millénaire, une jeune fille du nom d'*Eredhat-Fedhri*, se baignant dans la mer de Kançu, y concevra un fils qui portera le nom d'*Açtvat-Ereto*, « le redresseur des corps ». C'est ce fils auquel l'*Avesta* donne le nom de *Çoshyant (Soschiosh* moderne) qui est le Messie, le Sauveur, le dernier prophète qui viendra ressusciter les corps. A ce moment, les hommes perdront le goût des aliments, et ne mangeront plus qu'une fois en deux ou trois jours, puis ils ne se nourriront plus que de végétaux et de lait, et enfin que d'eau pure. Dix ans avant l'arrivée de Çoshyant ils ne mourront plus. Mais le mal reviendra avec plus de force que jamais ; l'incrédulité reparaîtra. Le méchant Dahâk enchaîné sur la montagne Demâvand

verra ses liens se briser, et il fondra de nouveau sur la terre qu'il couvrira de maux. Ce sera la lutte finale. Çoshyant aidé par Ahura-Mazda et les Bons Génies, entouré de tous les fidèles Mazdéens, mettra en fuite Agra-Mainyus et sa bande de démons. Tous ces derniers seront anéantis ; les deux derniers survivants seront Agra-Mainyus et Azhi-Dahâka, le serpent à trois gueules. Mais ce dernier se consumera dans de l'airain fondu ; Agra-Mainyus se précipitera dans les flammes de l'enfer où il disparaîtra pour toujours. L'enfer lui-même sera anéanti, et le monde immortel sera enfin délivré à jamais de toute impureté. C'est alors que se produira l'œuvre de la résurrection des morts. Cette résurrection sera précédée d'un grand sacrifice que Çoshyant offrira aidé de trente auxiliaires, quinze hommes et quinze femmes, ayant déjà vécu, d'une pureté exemplaire, et qui attendent dans le sommeil de la mort le moment de cette glorieuse prédestination.

Durant le sacrifice, on immolera le bœuf *Hadhayaos* (le bonheur perpétuel), et de la moëlle de ce bœuf unie au jus du *Gaokerena*, l'arbre de vie, on composera un breuvage, qui, distribué aux hommes leur donnera l'immortalité. A ce moment, le corps de Gayo-Meretan ressuscitera ainsi que ceux de Mashyâ et de Mashyanâ, puis ceux de tous les autres hommes. Chacun ressuscitera à l'endroit où son âme aura quitté son corps ; chacun reprendra sa forme, ses qualités et ses rapports avec les autres hommes, tels qu'il les avait sur la terre. Les métaux contenus dans la terre se fondront et couleront sur le sol. Tous les hommes

devront passer dans ce métal en fusion pour y être éprouvés. Le juste aura la sensation d'avoir passé dans du lait pur, le méchant au contraire sentira la brûlure du métal. Alors les hommes se réuniront, pères et enfants, parents et amis, chacun se reconnaîtra. Ce sera la grande réunion, *Çatvaçtra*. L'homme adulte aura l'apparence d'un homme de 40 ans. Celui qui sera mort enfant aura l'apparence d'un enfant de 15 ans. Dans ce lieu de réunion, chacun verra ses bonnes et ses mauvaises actions ; là le méchant versera des larmes et dira au juste : Pourquoi ne m'as-tu point instruit de tes bonnes actions ? Et si le juste a mérité ce reproche, il rougira dans cette assemblée. Celui qui n'aura pas fait de sacrifices ni accompli la cérémonie du *gétikherid* (récitation du Yaçna durant huit jours) ; celui qui n'aura pas donné de vêtements aux pauvres, celui-là sera nu à la résurrection. Alors Çoshyant, sur l'ordre d'Ahura-Mazda, rétribuera chacun selon ses actes. Il séparera les bons d'entre les méchants. Les Justes seront conduits au Paradis, Garonmâna, le séjour d'Ahura-Mazda. Leur corps y restera toujours pur et pour l'éternité. Les méchants seront conduits dans un lieu de supplices où ils resteront jusqu'à ce que leurs fautes soient expiées. Puis le mal ayant disparu à jamais, tous les hommes élèveront leurs voix pour chanter les louanges d'Ahura-Mazda et des Esprits célestes.

Tel est en substance le récit que donne le XXXIe chapitre du Bundehesh, sur la fin du monde. Il concorde exactement avec les textes que nous

trouvons dans l'*Avesta* et qui font allusion à ces différents événements.

La grande analogie qui existe entre ces doctrines de l'*Avesta* et celles du Christianisme, ne saurait, je suppose, échapper à personne. Il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage d'établir des points de comparaison entre ces deux religions, ce n'est pas le but que je me propose; mais je ne saurais passer sous silence un fait qu'on ne saurait assez répéter. La religion de l'*Avesta*, religion du peuple Iranien, est une religion personnelle à ce peuple; ses doctrines, ses croyances, lui appartiennent en propre. Alors même qu'on retrouve, dans l'*Avesta*, les traces de la religion plus ancienne des ancêtres des Iraniens, les Aryas du Pamir, ces idées ou ces dogmes ont subi l'influence de ce peuple qui a su les transformer d'une façon si radicale qu'ils font partie intégrale du système philosophique et religieux qui s'appelle le Mazdéisme. Aucune autre religion ne forme un bloc présentant autant de cohésion, et portant davantage l'empreinte personnelle du génie d'une race, comme la religion de l'*Avesta*. Aussi, la connaît-on surtout sous le nom de religion de Zoroastre, parce que précisément ce prophète a incarné l'esprit du peuple Iranien. Et si j'avance cette opinion d'une façon aussi catégorique, c'est qu'elle est basée sur les études de tous les Orientalistes qui ont étudié l'*Avesta*, parmi lesquels je citerai Burnouf, Spiegel, Haug, Windischmann, Westergaard, Roth, Geiger, Tiele, etc. La question de l'*Avesta* a fait d'ailleurs beaucoup de progrès en ces dernières années, et l'ardeur avec laquelle le monde savant en poursuit

l'étude, montre assez l'importance des problèmes que cette religion a tenté de résoudre, et le rôle qu'elle a joué dans l'antiquité. Le jour n'est pas loin où l'on verra clairement tout ce que l'on doit à cette religion. Cette longue digression m'était nécessaire pour poser comme un point établi que l'*Avesta* doit toujours être interprété d'après ses propres doctrines, car on n'y trouve aucun élément étranger Sémite ou Touranien (je parle, bien entendu, de l'*Avesta* et non des livres plus récents); c'est bien la propriété indiscutable du peuple Iranien, le produit spécial de son génie.

Cette conception de la fin du monde nous amène à parler d'une doctrine fondamentale de l'*Avesta*, celle de la Résurrection. Mais avant d'aborder cette question, il est indispensable d'étudier d'abord la doctrine qui est étroitement liée à la Résurrection, je veux dire l'immortalité de l'âme et le sort de l'homme après la mort. J'ai déjà montré, au chapitre I de cet ouvrage, combien la croyance à l'immortalité de l'âme était profondément enracinée chez les peuples Aryas, et combien cette croyance constituait chez eux la base même de leurs doctrines religieuses. Mais, nulle part, cette croyance en la vie future après la mort, et les idées qui s'y rapportent n'ont été aussi puissamment développées et aussi pleinement et clairement exprimées que par le peuple de l'*Avesta*. Là, en effet, la doctrine de l'immortalité de l'âme et d'une justice compensatrice dans un autre monde forment le dogme fondamental de tout le système zoroastrien. Supprimez cette doctrine et vous supprimez par là même la religion mazdéenne. Bien plus,

sans elle, la religion de l'*Avesta* devient un fait inexplicable et inintelligible. Zoroastre, ne l'oublions pas, était un réformateur, qui exigeait de ses sectateurs une vie dont tous les instants étaient remplis par des devoirs religieux; car d'après son système où le bien et le mal luttent sans cesse, il n'y a pas de place pour l'indifférence; il faut prendre parti pour le bien ou pour le mal.

Or, quel homme se fût prononcé pour cette religion, si l'espoir d'une vie meilleure après la mort n'avait été fermement promis comme récompense de tous les efforts, de tous les sacrifices qu'un Mazdéen était obligé de s'imposer?

Indépendamment des textes nombreux qui démontrent la croyance à la vie future et à l'immortalité de l'âme chez les Iraniens, et dont je citerai quelques extraits, nous allons voir que les idées des Mazdéens touchant les rapports de l'âme et du corps formaient une doctrine qui prouve que les Iraniens de l'*Avesta* possédaient déjà, à cette époque reculée, une philosophie spéculative assez avancée. Qu'était la mort pour eux? la séparation de l'âme et du corps, les deux éléments constitutifs de l'homme, de la matière périssable et de la force spirituelle et immortelle qui avait fait du corps sa demeure momentanée. C'est ce que nous voyons exprimé au ch. VIII du Vendidad (21, 252, 268). « Qu'ils déposent en cet endroit le corps séparé du principe de connaissance... Quelle sera sa récompense après la séparation du corps et de l'âme? », et au ch. XIX, 26 du même livre : « Je ne maudirai point la loi sainte de Mazda, même si mon corps, mon âme et mon intelligence se sé-

parent. » Donc, l'*Avesta* distingue non seulement le corps et l'âme mais encore la force vitale qui est indépendante de l'âme ; il admet l'existence chez l'homme d'une multiplicité de forces, ayant chacune sa sphère d'action spéciale. Ces facultés ou forces sont au nombre de cinq : la *conscience*, la *force vitale*, l'*âme*, en tant que puissance morale, l'*esprit*, en tant qu'intelligence consciente d'elle-même, et le *Fravashi*.

Le ch. XXVI, 11, 20, du Yaçna, nous énumère ces facultés : « Nous honorons la conscience, la force vitale, l'intelligence, l'âme et le *Fravashi* des hommes et des femmes justes. » Même citation au Yesht XIII, 149.

Par conscience, l'*Avesta* entend ce pouvoir divin existant de toute éternité, indépendamment du corps mortel ; c'est la voix intérieure qui prévient l'homme aussitôt qu'il a accompli une action, si elle est bonne ou mauvaise. Les péchés de l'homme ne peuvent affecter sa pureté, car elle n'y prend aucune part. Elle empêche autant que possible l'homme de commettre une mauvaise action ; s'il ne l'écoute pas, elle s'en retourne tristement au ciel. Cette doctrine repose évidemment sur ce fait expérimental que l'homme peut arriver à perdre toute conscience.

Cette faculté n'abandonne pas l'homme après la mort, elle suit son âme. Cette idée a donné naissance à la plus gracieuse conception de l'*Avesta* : lorsque l'âme du juste, après avoir quitté son enveloppe mortelle, franchit le pont Tchinvat pour se rendre au Paradis, elle aperçoit une charmante jeune fille venant à sa rencontre. Cette jeune fille,

qui personnifie symboliquement la paix intérieure et la tranquillité d'âme du juste, est « la propre conscience » de cette âme.

Aussi, lorsque l'âme étonnée interroge : « Qui es-tu, jeune fille, qui me sembles plus belle et plus magnifique qu'aucune fille de la terre ? » sa conscience répond : « Je suis tes propres œuvres. Je suis l'incarnation de tes bonnes pensées, paroles et actions, je suis l'incarnation de ta foi pleine de piété. » (Yesth XXII.)

Au contraire, si c'est l'âme d'un impie ou d'un méchant qui quitte la terre, sa conscience vient à sa rencontre sous les traits d'une horrible mégère qui lui reproche durement tous ses péchés. La conscience, néanmoins, ne change pas; elle se montre seulement sous une forme agréable pour récompenser le juste, ou sous une forme laide pour tourmenter le méchant.

La force vitale ou le principe de vie a pour charge de surveiller les différentes fonctions du corps. Née avec le corps, elle périt avec lui. C'est par conséquent la moins importante des cinq facultés.

L'esprit est la puissance de l'intellect chez l'homme ; c'est la raison, c'est l'intelligence qui rend l'homme conscient de ses actes. Cette faculté accompagne également l'âme après la mort.

L'âme est ici la faculté de choisir entre le bien et le mal ; c'est le libre arbitre. Elle doit évidemment choisir ce qui est bon, mais elle peut également, si cela lui plait, se tourner vers le mal. C'est pour cette raison qu'elle aura à répondre après la mort de sa conduite sur cette terre.

Quant au Fravashi qui doit former après la mort un tout indivisible avec l'âme et l'esprit, il semble que ce soit un esprit tutélaire, une sorte d'ange gardien qui protège l'homme et veille sur lui, durant son passage en ce monde.

Ainsi donc, l'*Avesta* est bien explicite sur ce point : la vie n'est qu'un passage, et la mort un état de transition, où les facultés de l'âme et de l'esprit, après avoir quitté leur enveloppe mortelle, forment un être spirituel qui va recevoir sa récompense ou son châtiment.

Voyons maintenant ce que devient l'âme après la mort. Le Yesth XXII du *Khorda-Avesta* nous montre l'âme errant durant les trois jours qui suivent la mort ; quant au corps, aussitôt que l'homme expire, il devient la proie de la Druje Naçus qui, accourant des régions du Nord, s'abat sur le cadavre sous la forme d'une mouche redoutable. (Vendidad VII.) Si c'est un juste qui est mort, l'âme se tient la première nuit dans le voisinage de la tête, récitant le cantique « *Ustavaiti* », et implorant son propre salut. Durant cette nuit, elle éprouve un avant-goût des jouissances du Paradis. Pendant la seconde et la troisième nuit, les choses se passent de la même façon ; et la dernière nuit achevée, l'âme quittant le corps, s'en va vers les régions de lumière à travers des plantes odoriférantes. Lorsqu'avec l'Aurore, les portes du ciel s'ouvrent, l'âme arrive au pont Tchinvat qui la sépare du Paradis. C'est là qu'elle est jugée. Les bons Génies Çraosha, Verethraghna et Vohû-Mano l'assistent en se tenant près d'elle ; les démons Ashto-Vidhôtu et Vayu

rôdent autour. En face se trouve Rashnu le Juste tenant entre ses mains la balance où seront pesées d'une part les bonnes actions, de l'autre les mauvaises. Rashnu est le Yazata de la justice, qui ne fait tort à qui que ce soit de la valeur d'un cheveu, et par qui, princes et rois seront jugés sur le même pied que le plus pauvre et le plus misérable. Mithra et Çraosha intercèdent pour l'âme, les démons l'accusent. Parfois une âme pieuse dont les mérites constituaient pour elle-même un surplus de bonnes œuvres, peut intercéder en faveur de cette âme. Car il existait une région nommée *Misvâna* où le surplus des bonnes œuvres était conservé pour augmenter les mérites des autres âmes, doctrine passée depuis dans le Christianisme où l'on croit à l'intercession des Saints et à la vertu de leurs mérites. Les actions de l'âme étant pesées, si le bon l'emportait sur le mal, l'âme pouvait franchir le pont Tchinvat, où l'accueillait aussitôt une brise odorante soufflant du Paradis. C'est à ce moment que sa conscience lui apparaissait sous les traits d'une belle jeune fille. De même que sur terre la vertu était constituée par la triple pureté de pensées, de paroles et d'actions, de même le Paradis, récompense de la vertu, était également divisé en trois régions correspondantes. La première se nommait *Humata*, la région des bonnes pensées ; la seconde *Hukhta*, celle des bonnes paroles, et la troisième *Huvarshta*, celle des bonnes actions. Après avoir passé par ces trois régions, l'âme arrivait enfin à la région de la splendeur éternelle *Garonmânâ, le Paradis* où trône Ahura-Mazda dans toute sa

gloire, entouré de ses archanges et des âmes des justes qui chantent ses louanges. Le jugement et la destinée de l'âme du méchant est exactement la contre-partie de ce qui se passe pour l'âme du juste. Elle tombe dans l'enfer, région des ténèbres et des tourments, où elle devient pour Agra-Mainyus et ses Dévas un objet de risées et de moqueries.

Ce jugement, je le fais remarquer, n'est pas définitif, car il ne concerne que l'âme. Nous avons vu, en effet, qu'à la fin du monde, le Jugement dernier doit prendre place ; il semblerait donc qu'il y ait là une contradiction ; mais elle n'est qu'apparente, car au Jugement dernier les corps ressusciteront, et partageront alors la destinée de l'âme, et cette fois pour l'éternité.

Cette apparente contradiction existe également dans la doctrine du Christianisme, dont il serait surperflu de faire remarquer l'analogie avec celle du Mazdéisme. Là, en effet, nous voyons l'âme après la mort paraître devant Dieu, et recevoir sa récompense ou son châtiment ; et d'autre part nous retrouvons également le Jugement dernier à la fin du monde accompagné de la Résurrection des corps.

La doctrine de la Résurrection appartient à la plus ancienne période de la religion mazdéenne, car nous la trouvons déjà exprimée dans les Gâthas, et dans le Vendidad, puis développée dans ses dernières conséquences dans les Yeshts.

Ce dogme est fondamental dans la religion de Zoroastre. Avant de citer les textes de l'*Avesta* qui le mentionnent, je dirai un mot des auteurs

Grecs qui en ont parlé. Les deux écrivains Grecs dont les ouvrages ont servi de sources où ont puisé les autres écrivains de l'antiquité pour avoir des renseignements sur les doctrines religieuses des Perses sont Théopompe et Hermippe. Ces deux Grecs avaient voyagé en Perse et étaient entrés en relations avec les Mages; Hermippe principalement, qui, au dire de Pline *(Hist. nat.*, XXX, 2), avait fait de laborieuses investigations dans les livres Zoroastriens, et avait écrit un ouvrage spécial sur leurs doctrines, ouvrage malheureusement perdu. Or, Diogène Laërce, dans son *Préambule*, cite l'opinion de Hermippe, Eudoxe et Théopompe, qui déclarent que d'après la doctrine des Mages, les hommes devaient ressusciter, devenir immortels, et chaque chose devait exister ainsi en conséquence de leurs prières (1). Dans son livre *De Isis et Osiris*, Plutarque nous rapporte le même fait; et enfin Hérodote dans son Histoire (Liv. III, ch. 62) rapporte que Cambyse ayant chargé Prexaspe de tuer Smerdis, ce dernier n'avait pas exécuté son ordre. Mais Prexaspe lui répondit : « Moi-même, après avoir fait ce que tu m'avais prescrit, je l'ai enseveli de ces mains que tu vois. *Si les morts désormais reviennent*, attends-toi à voir revenir le Mède Astyage. » Donc, nous savons déjà par le témoignage des Grecs que plusieurs siècles avant notre

(1) Φησι δὲ τοῦτο και Ἕρμιππος ἐν τῷ πρώτῳ περι Μάγων, και Εὔδοξος ἐτ τῇ περιόδῳ και Θεόπομπος ἐν τῇ ὀγδόῃ τῳν Φιλιππικῶν· ὃς και αναβιώσεσθαι κατὰ τοὺς Μάγους φησι τους ἀνθρώπους και ἔσεσθαι ἀθαιάτους, καὶ τὰ ὄντα ταῖς αὐτῶν ἐπικλήσεσὶ διαμένειν. Diog. Laërce. Edit. Didot, p. 2.

ère, la croyance à la résurrection existait parmi les Perses. Que si les inscriptions des Rois Achéménides ne contiennent rien à ce sujet, on ne peut en tirer aucun argument, attendu que ces derniers n'étaient pas tenus d'exposer toutes les doctrines mazdéennes dans leurs monuments épigraphiques. Mais nous avons heureusement une source de preuves absolument concluantes dans les textes mêmes de l'*Avesta*.

Tout d'abord, la résurrection des corps est le corollaire obligé du système de Zoroastre. En effet, dans ce système, la fin du monde n'est que la régénération de la création. C'est le triomphe final d'Ahura-Mazda sur Agra-Mainyus, c'est l'extinction du mal et le règne définitif du bien, de la pureté. C'est de cette régénération qu'il est question au ch. XXX, des Gâthas : « Puissions-nous faire partie de ceux qui aideront à la régénération du monde. » Or, l'expression : *Frasho-Kereti*, qui indique cette idée de régénération, signifie mot à mot, « progression, extension, nouvelle formation ».

Il faut donc la traduire « perpétuation de la vie ». Ce qui signifie la restauration de toute la vie qui a été perdue pendant la durée de la création (1). Et ici nous touchons au fond même de la doctrine de Zoroastre, car la bonne création venant d'Ahura-Mazda, rien ne peut être perdu ni détruit, et la mort n'est qu'un état transitoire,

(1) Cf. Haug, *Essays*, p. 216, 312 et seq. — Geiger, *Civ. of East Iranians*, p. 107 et seq. — Hovelacque, l'*Avesta*, p. 372. — Spiegel, *Avesta*, tome II, p. 120. — *Windischman Ueber Mithra*, p. 73, et *Zoroastriche Studien*.

qui doit cesser lors du triomphe final. D'ailleurs, c'est sur ce texte que se fondent toutes les gloses et tous les ouvrages postérieurs du Mazdéisme pour établir et commenter la doctrine de la résurrection. Là-dessus tous les Orientalistes sont d'accord. C'est ce qu'affirme Burnouf dans ses « *Etudes sur la langue et sur les textes zends* » (*J. A.*, t. X., p. 7). « C'est, en effet, une tradition constante et universellement admise parmi les Parses que la croyance à la résurrection est indiquée en termes exprès dans les textes zends dont se compose le recueil du *Zend-Avesta.* » Voyons donc ces textes. Tout d'abord, au chapitre XVIII, v. 109, du Vendidad, nous lisons : « Cet homme devra dire à Çpenta-Armaiti (le Génie de la terre) : ô, Çpenta-Armaiti! je dépose cet homme dans ton sein, puisses-tu me le rendre restauré, lors de la triomphante régénération du monde », c'est-à-dire lors de la résurrection. Ce texte est la confirmation de ce que j'avançais tout à l'heure : la vie de l'homme tant corporelle que spirituelle est un gage sacré que Dieu a confié à l'homme, à charge pour ce dernier de conserver son corps pur de toute souillure. Si la mort détruit ce corps, c'est le cours naturel des choses, mais l'homme n'y est pour rien, il subit le destin; c'est à Dieu qu'il appartient alors, lui qui est le créateur et le conservateur de toute vie, de restaurer toute vie que la mort a prise, et de détruire la mort cette ennemie de sa création, en faisant la vie immortelle.

Au chapitre XLVI, 10, 11 du Yaçna, nous lisons : « Avec l'homme et avec la femme, ô

Ahura-Mazda! qui accomplissent avec moi, en cette vie, les meilleures actions que tu connais, actions qui amènent la bénédiction pour les justes, et la puissance conforme au bon esprit, et avec tous ceux que j'appelle pour me suivre dans les louanges que je t'adresse; avec eux, je traverserai le pont Tchinvat. Les adorateurs d'idoles et les faux prêtres se sont unis aux puissances pour détruire la vie humaine par leurs mauvaises actions. Mais lui (Ahura-Mazda) rendra misérables leur propre âme et leur propre conscience, quand ils arriveront au Pont de la Rétribution, car, pour jamais, leurs corps appartiendront à la demeure des Dévas. » Ce passage se retrouve également au v. 11 du chapitre XLIX du Yaçna. Au chapitre LVIII du même ouvrage, v. 19, il est encore fait mention de la résurrection. « Hommage à toi, ô feu d'Ahura-Mazda, viens à nous pour produire la grande œuvre de la Restauration finale. » Enfin, le plus explicite de tous ces textes se trouve dans le Yesht XIX, v. 89 et 90. « Nous honorons la puissante splendeur royale qui s'attacha à Çoshyant le vainqueur suprême, qui doit surgir d'entre les prophètes, et à ses compagnons, afin qu'il renouvelle le monde en faisant la vie immortelle, exempte de vieillesse et de mort, exempte de corruption et de putréfaction, toujours vivante, toujours vigoureuse, pleine de puissance, au temps où les morts ressusciteront, où l'immortalité de la vie commencera, rendant la vie immortelle par elle-même. »

D'ailleurs, la doctrine du Messie, du Sauveur qui viendra pour la rédemption du monde, vient

compléter celle de la Résurrection dont elle forme pour ainsi dire le couronnement. Ce Sauveur, nous l'avons déjà vu, porte le nom de *Çoshyant* dans l'*Avesta.* Ce mot a la signification de Sauveur ; il provient de la racine *su* « aider, sauver » ; son rôle est en effet de venir pour la salvation du monde.

Ce nom de Çoshyant se retrouve plusieurs fois dans l'*Avesta*, tantôt au singulier, tantôt au pluriel. Au Fargard XIX du Vendidad, v. 17, il est dit : « Je détruirai les créatures produites par les démons, je détruirai la mort produite par les démons, je détruirai la Pairika adoratrice des faux-dieux, jusqu'à ce que Çoshyant le triomphant naisse dans les eaux du lac Kançu. » Ce prophète, Çoshyant, porte également dans l'*Avesta* le nom de *Açtvateretô*, qui a pour signification : « la piété incarnée ». La raison de ce qualificatif est celle-ci ; il est la piété incarnée parce qu'étant un être corporel, composé de chair et de sang, il est opposé en cette qualité à l'annihilation de l'existence corporelle. C'est d'ailleurs ce que définit très explicitement le texte lui-même. « Qui aura nom Çoshyant le victorieux ? qui aura nom Açtvatereto ? Il est Çoshyant, parce qu'il sauvera tout le monde corporel ; il est Açtvatereto, parce qu'étant doué d'un corps et d'un principe vital, il arrêtera le destructeur de l'être corporel. » Et plus loin : « Nous honorons le Fravashi de la pure fille Vanhufedhri ; nous honorons le Fravashi de la pure fille Eredatfedhri et qui a aussi le nom de Viçpa-Taurvairi, et qui a ce nom parce qu'elle a engendré celui (Çoshyant le Sauveur) qui écra-

sera toute haine des Dévas et des hommes, pour arrêter toute naissance causée par la Jahi. » (Yesht XIII, v. 129. — 142.) Enfin, pour terminer l'énumération de ces textes, je citerai l'expression *yavaê yavaêtaitê*, qu'on trouve fréquemment dans les textes zends, expression qu'Anquetil-Duperron avait traduite par « jusqu'à la résurrection ». Burnouf avait qualifié cette traduction d'erronée, et il avait proposé comme signification : « pour toujours ». Mais Windischmann dans ses *Zoroastriche Studien* (p. 231), a démontré que c'était la version d'Anquetil qui était exacte. D'après lui, en effet, la traduction « pour toujours » ne peut s'entendre que de cette façon : « jusqu'au jour de la Résurrection » et non pas dans le sens absolu du mot « toujours ». Concluons donc avec Haug : « On ne peut douter en aucune façon que cette importante doctrine ne soit un dogme zoroastrien pur, dogme qui s'est développé naturellement de lui-même d'après les doctrines de Çpitama-Zarathustra. Il n'y a pas la moindre trace qu'il ait été emprunté à une source étrangère. En plus de ces preuves directes que ce dogme formait une partie originale et personnelle de la théologie zoroastrienne, cette doctrine concorde complètement avec l'esprit et la tendance de la religion Parsie. (1) »

Geiger n'est pas moins affirmatif : « Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que les lignes fondamentales de l'Eschatologie Parsie remontent à la période la plus primitive de l'existence de leur

(1) Haug, *Essays*, p. 312, 313.

Communauté, et qu'elles appartiennent aux plus anciennes et plus originales doctrines de leur système (1). »

Ajoutons enfin qu'on ne trouve la doctrine de la Résurrection et du Jugement dernier que dans la religion Juive, Chrétienne et Mahométane. Ces deux dernières religions étant de beaucoup postérieures à la religion Mazdéenne, cette dernière ne peut leur avoir emprunté ces doctrines, puisque d'après le témoignage de l'*Avesta* lui-même et des auteurs Grecs ensuite, ces doctrines étaient enseignées chez les Mazdéens plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Resterait donc la religion Juive ; et nous savons que lors de la captivité de Babylone le peuple Juif fut mis en contact avec les Mazdéens. La question est donc de savoir de quel côté vient l'emprunt. Le doute ne saurait être permis à cet égard. Nous ne trouvons aucune trace dans les écrivains Juifs antérieurs à la captivité de Babylone, d'aucune doctrine touchant l'immortalité de l'âme, de la résurrection, de l'existence temporaire du mal, de la destinée de l'âme après la mort, de l'efficacité des bonnes œuvres pour le salut, du Jugement dernier, alors que ces doctrines sont exposées et développées avec une parfaite clarté dans l'*Avesta*.

Ce n'est que dans les écrits Juifs postérieurs à la captivité que nous voyons ces doctrines apparaître, et encore y sont-elles enveloppées d'une grande obscurité. Cela est si vrai, que les Saducéens, secte qui méprisait les traditions et s'en

(1) Geiger. *Civil. of Eastern Iranians, p. 110.*

tenait uniquement aux croyances contenues dans la Bible, prétendaient, et avec juste raison, que la doctrine de la Résurrection ne se trouvant pas dans la Bible, ils ne devaient pas accepter cette croyance. Ce fait nous est mentionné par l'évangéliste Luc, dans son évangile (ch. 20, v. 27). Comment admettre en ce cas que l'emprunt de ces doctrines ait été fait par les Mazdéens ? Tout nous démontre au contraire que ces doctrines leur sont propres, car elles font la base de leur système religieux, tandis qu'au contraire, certaines de ces doctrines sont en opposition absolue avec l'esprit sémitique. Et c'est ce qui explique pourquoi elles sont si clairement exprimées et si minutieusement développées dans les livres Mazdéens, si confuses et si obscures dans les livres Juifs. Enfin, une religion, dans laquelle la croyance à l'immortalité de l'âme n'est même pas mentionnée, ainsi qu'on peut s'en convaincre, en lisant le Pentateuque, ne saurait avoir donné naissance à la doctrine de la Résurrection.

Cette doctrine est donc une doctrine purement Mazdéenne, et elle appartient en propre au peuple Iranien, puisque nous la trouvons contenue dans les textes les plus anciens de l'*Avesta* dont l'antiquité remonte à plusieurs siècles avant la captivité de Babylone. Il serait aisé de démontrer que cette doctrine de la Résurrection avait son équivalent dans l'Inde Védique et Brahmanique, où la théorie des renaissances à l'infini est à la résurrection Iranienne dans le même rapport que la théorie des Yugas et des Kalpas à la théorie de la grande année. Les résurrections de l'homme s'accumulent

sans cesse et se succèdent sans fin comme la résurrection de l'univers.

Nous avons donc là une idée aryenne et non une idée sémitique ; et cette idée, les Iraniens l'ont développée selon leur génie particulier.

CHAPITRE II

Les Prêtres. — Les Autels du Feu. — Objets du Culte. — Cérémonies lors de la naissance, de l'adolescence. — Le Mariage. — Les Funérailles. — Le Dakma.

La nation Iranienne se partageait en trois classes ou castes : les prêtres, les guerriers et les agriculteurs ; à ces trois classes vint s'ajouter une quatrième, celle des artisans. Nous avons déjà vu que l'origine des castes provenait de la tribu. Le guerrier, dont la charge était de défendre la tribu et les biens de la communauté, n'avait pas d'autres occupations. L'agriculteur et l'artisan qui avaient à travailler s'en remettaient aux guerriers du soin de les protéger. Quant aux prêtres, dans l'origine, alors que le culte était simple, c'était le père de famille qui remplissait également les fonctions sacerdotales. Mais lorsque la religion se développa, que le culte, les cérémonies se compliquèrent, il en fut dans l'Iran, comme dans l'Inde ; les fonctions sacerdotales durent devenir l'apanage exclusif d'hommes spéciaux, dont l'existence se passait à étudier les doctrines et à accomplir les cérémonies inhérentes à la religion. L'*Avesta* ne nous dit pas si les fonctions du Sacerdoce étaient héréditaires. Il est permis de le supposer, en se basant sur le fait que chez les Indous Védiques, la caste sacerdotale existait ; et que chez les Iraniens, lors-

que la tribu Médique des Mages devint la tribu Sacerdotale comme les Lévites chez les Juifs, le sacerdoce était héréditaire. Enfin, dans les temps modernes, les prêtres Parses constituent une caste également héréditaire. En tous cas, l'initiation et la consécration étaient absolument obligatoires dès les premiers temps, ainsi que nous le voyons dans les textes du Vendidad.

Le nom générique des prêtres chez les Iraniens était *Atharvan*, c'est-à-dire le « prêtre du feu ». Nous trouvons dans les textes les plus anciens, la mention dela dignité de *Zarathustrotèma*, dignité qui s'appliquait à celle de Grand - Prêtre d'un royaume ou d'une contrée. Dans les temps plus rapprochés, ce Grand-Prêtre s'appela le *Mobed des Mobeds* ou le *Destour des Destours*.

Aucun privilège politique n'était accordé aux prêtres. Le rang élevé qu'ils occupaient dans la société n'était dû qu'à la prééminence de leurs fonctions ; car seuls, ils pouvaient décider des choses de la loi religieuse, offrir les sacrifices et accomplir les purifications et les différentes cérémonies religieuses. Leurs prérogatives par conséquent étaient d'ordre purement religieux ; de par leurs fonctions ils étaient dispensés des prestations et autres corvées et on devait leur verser la dîme.

De leur côté, les Prêtres étaient astreints à l'étude des Saintes Ecritures et des cérémonies religieuses. Ils devaient savoir l'*Avesta* par cœur et le réciter sans la moindre omission. Mais en plus de ces devoirs spécialement inhérents à leurs fonctions, les prêtres étaient tenus

de s'adonner à l'agriculture, tenue en haute estime chez les Iraniens, et à différents travaux manuels, pourvu qu'ils ne fussent pas incompatibles avec les prescriptions de la loi Zoroastrienne. Voici d'ailleurs quels étaient leurs devoirs, tels que les énumère Diderot dans son *Encyclopédie;* ils sont le résumé des travaux des écrivains de l'Antiquité touchant cette question et ils concordent avec les textes de l'*Avesta.* C'est pour cette raison que je les cite. « Zoroastre leur avait dit : Vous ne changerez ni le culte, ni les prières. Vous ne vous emparerez point du bien d'autrui. Vous fuirez le mensonge. Vous ne laisserez entrer dans votre cœur, aucun désir impur ; dans votre esprit, aucune pensée perverse. Vous craindrez toute souillure ; vous oublierez l'injuste ; vous instruirez les peuples. Vous présiderez aux mariages. Vous fréquenterez sans cesse les temples. Vous méditerez le *Zend-Avesta*, ce sera votre loi, et vous n'en reconnaîtrez point d'autre : et que le ciel vous punisse éternellement, si vous souffrez qu'on le corrompe. Si vous êtes archi-mage, observez la pureté la plus rigoureuse. Purifiez-vous de la moindre faute par l'ablution. Vivez de votre travail. Recevez la dîme des peuples. Ne soyez ni ambitieux, ni vain. Exercez les œuvres de la miséricorde, c'est le plus noble emploi que vous puissiez faire de vos richesses. N'habitez pas loin des temples, afin que vous puissiez y entrer sans être aperçu. Lavez-vous souvent. Soyez frugal. Surpassez les autres dans la connaissance des sciences. Ne craignez que Dieu. Reprenez fortement les méchants, de quelque rang qu'ils soient ;

n'ayez aucune indulgence pour eux. Allez porter la vérité aux souverains ; sachez distinguer la vraie révélation de la fausse. Ayez toute confiance dans la bonté divine. Attendez le jour de sa manifestation, et soyez-y toujours préparé. Gardez soigneusement le feu sacré ; et souvenez-vous de moi jusqu'à la consommation des siècles, qui se fera par le feu. » On conçoit aisément l'éclat qui devait entourer les hommes revêtus de ces hautes fonctions religieuses.

Les Atharvans formaient différentes catégories de Prêtres, et cette classification était établie d'après les fonctions qu'ils avaient à exercer dans les sacrifices religieux. L'*Avesta* distingue huit catégories.

1° Le *Hâvanân*, dérivé de *Hâvanâ*, mortier, était le Prêtre qui avait pour obligation de piler le Hôma dans le mortier.

2° L'*Atarevakhshô*, « celui qui fait croître le feu » était chargé de l'entretien du feu.

3° Le *Fraberetar* portait les ustensiles nécessaires pour le sacrifice.

4° L'*Aberêt* était spécialement chargé d'apporter le *Zaothra*, l'eau bénite.

5° L'*Açnatar* avait pour fonctions de laver et de préserver de toute souillure les vases nécessaires au sacrifice.

6° Le *Raethwiskar* était chargé de la purification des hommes et des objets souillés par contact.

7° Le *Çraoshâvereza*, comme l'indique l'étymologie du mot, signifie le Confesseur.

8° Le *Zaotar*, le plus important de tous les Prê-

tres, dont il est le supérieur hiérarchique. Il est le seul prêtre en activité de service; c'est lui qui récite les textes sacrés et qui examine les questions qui touchent aux doctrines. Les autres Prêtres ne sont que ses serviteurs. Il est le seul prêtre officiant. Plus tard, d'ailleurs, lors de la chute de la monarchie persane, toutes ces catégories d'Atharvans furent réduites à deux : le *Zaota*, prêtre officiant, et le *Raçpi* ou *Rathwi*, ministre servant. Cette fonction de Zaota est très ancienne comme le prouve l'étymologie du nom qui répond au sanscrit *hôta*. « Il a eu d'autres noms, dit Spiegel, qui tous sont faciles à expliquer et qui démontrent pleinement la haute antiquité de cette fonction (1). »

Les novices sacerdotaux se nommaient *aethryas* et *hâvistas*. Les premiers étudiaient les livres sacrés, les seconds s'exerçaient à l'accomplissement des cérémonies. Sous les Achéménides, vraisemblablement, ces prêtres furent remplacés par les Mages. Le nom des prêtres Parses modernes a changé. On les nomme actuellement *Mobeds* et *Destours*. Ces deux noms sont identiques. *Mobed*, suivant Spiegel, viendrait du mot zend *nmâna-paiti*, maître de maison; il n'admet pas l'étymologie donnée par Haug, qui fait dériver ce mot de *maurbed*, chef des Mages. On se rappelle que dans le *Livre de Daniel*, Daniel est qualifié de *Rab-mag*, « chef des Mages ». Le mot *Destour*, du zend *Daçtuber* « qui prête secours », indique le prêtre dans ses relations avec les laï-

(1) Spiegel, *Avesta*, t. II, Einleitung, p. 18.

ques qui en ont fait leur directeur spirituel. *Destour* est par conséquent *Amanuensis*, « celui qui se tient à côté des hommes, pour les diriger et les assister » (2).

A un degré inférieur se trouvent les *Herbeds*. Ils sont employés à certaines cérémonies du sacrifice. Enfin, comme je l'ai dit plus haut, il ne reste plus que deux fonctions : le *Zaotar*, qui est l'officiant, et le *Raçpi* que l'on écrit parfois *Ratu*. Ce dernier n'a pas besoin de faire partie de la classe sacerdotale ; il peut être un laïque, pourvu qu'il soit instruit dans l'*Avesta* et dans les cérémonies religieuses. C'est une sorte de ministre-servant. Nous verrons plus loin, quelles sont leurs fonctions, lorsque nous traiterons du sacrifice et des purifications.

Les Atharvans étaient soumis à de nombreuses obligations et à la récitation de longues prières. Chaque jour, au milieu de la nuit, un peu après minuit, ils devaient se lever et se rendre au temple. Après avoir veillé à l'entretien du feu sacré, l'Atharvan devait réciter d'abord le Vendidad, puis à l'heure du *Gâh Havâni* (au lever du soleil), il récitait le Vispered et le Yaçna, en tenant à la main le *bareçma* (faisceau de branches consacré) ; puis il devait continuer par la récitation du Yesht du Génie auquel ce jour était consacré. En plus, pour toutes les cérémonies expiatoires ou conjuratoires, il avait à réciter le Vendidad et le Yaçna en tout ou en partie, suivant les solennités. Enfin, c'est à lui qu'incombaient les cérémonies des purifications, des pénitences.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 15 et seq.

Les Iraniens primitivement ne possédaient pas de temples; c'est ce que nous savons par le témoignage des auteurs Grecs, notamment d'Hérodote. « Les Perses, à ma connaissance, écrit-il, possèdent les institutions que voici : ils tiennent pour illégitime l'édification de statues, de temples et d'autels; ceux qui en élèvent sont à leurs yeux des insensés. » A leurs yeux, en effet, la nature, la vaste voûte du ciel étaient les temples les plus agréables à Dieu. Nulle part dans l'*Avesta*, il n'est question de temples; le feu sacré était entretenu sur des autels à ciel ouvert. Ils n'avaient et n'admettaient aucune image, ni représentation d'Ahura-Mazda. Le feu seul, à leurs yeux, symbolisait la divinité et brûlait en son honneur. Aussi était-ce un crime que de le laisser s'éteindre. L'autel du feu ou pyrée était une grande urne en pierre ou en cuivre remplie de cendres; le feu y était entretenu et alimenté par les bois les plus précieux, et lors des cérémonies religieuses, on y répandait les plus suaves parfums. On ne devait rien en laisser approcher qui pût le souiller; on ne devait rien y répandre qui ne fût absolument pur. On en approchait l'eau bénite avant de s'en servir pour les purifications.

Plus tard, on construisit de légers abris dans les endroits où se trouvaient ces pyrées; on les désigne sous le nom de *atash gâh*. Rhode attribue cette innovation à la nécessité dans laquelle se trouvèrent les Iraniens, de préserver le feu contre les intempéries. Enfin dans la période récente du Parsisme, on construisit des temples appelés *Izeschne-Khâne*, « maison où l'on célèbre le

Yaçna », ou *Derimihr*, « porte de Mithra ».

Anquetil nous en donne une description minutieuse. Ils sont bâtis en bois, en plâtre et en terre; leur forme est celle d'un parallélogramme divisé en deux parties, l'une à l'est et l'autre à l'ouest. On entre par un parvis, et de là on arrive à une place où les Parses font leur prière. A gauche est la chapelle spéciale du feu. Là se trouve la pierre *Adosht* sur laquelle se trouve le vase à feu. Une pince et deux longues cuillers sont les ustensiles dont on se sert pour le feu; au vase à feu est attachée une cloche qui sonne aux cinq moments du jour, pendant que l'on répand des parfums sur le feu. Personne en dehors des Prêtres ne doit pénétrer dans ces temples du feu. Deux Mobeds gardent le feu, jour et nuit, et l'alimentent avec du bois aux cinq moments du jour. Je ne veux pas en dire davantage sur ce sujet, ces temples n'appartenant pas à l'époque de l'*Avesta*, ce serait sortir des limites du Mazdéisme primitif, le seul dont nous nous occupions.

Différents ustensiles ou objets du culte sont nécessaires aux cérémonies, je les énumérerai brièvement.

1° L'*Atashdân* est le réservoir à feu. Le vase dans lequel les Mazdéens conservent le feu est en cuivre ou en laiton. Ce vase à feu se pose sur une pierre qu'on nomme *Adosht*. Au vase à feu appartiennent une pince et une cuiller.

2° *Hâvana* est le mortier qui sert aux sacrifices. On y pile le Hôma, et il sert également de cloche. Il a un pilon qui porte le nom de *Daçt*.

3° Le *Bareçma* est un faisceau de rameaux

employé dans le sacrifice. Il joue un rôle important. On se sert généralement de branches de grenadier ou de tamarin. Ces rameaux qui doivent être coupés d'une façon spéciale, que le Vendidad décrit minutieusement au chapitre XIX, sont liés ensemble au moyen d'une certaine herbe. Ils reposent sur des chenets nommés *mâh-rû*. Sous aucun prétexte, on ne peut tourner le dos au Bareçma, sauf lorsque le Prêtre est obligé de se diriger vers l'eau sacrée.

4° Le *Tâli* est un plateau sur lequel on doit apporter les fleurs, les fruits et autres objets faisant partie des offrandes.

5° La *Tasta* est une tasse dont on se sert pour différents usages. Il en est de diverses; la plus petite sert pour le Hôma. Elle doit être d'or ou d'argent.

6° Une tasse à neuf trous qui sert de passoire, lorsqu'on exprime le suc du Hôma.

7° L'*Avand* est un grand vase pour les purifications. On y lave également tous les ustensiles avant de s'en servir pour le sacrifice. Ce vase possède un couvercle.

8° Le *Musrhabe* est un double vase contenant de l'eau dans lequel le Prêtre lave ses mains. Tels sont les principaux objets qui servent au culte.

Il est utile de faire remarquer que les Iraniens distinguaient plusieurs sortes de feu. Celui qui brûlait sur les pyrées était le plus élevé dans sa nature. On le nommait *Adêran;* il ne devait servir que pour les cérémonies religieuses. Le feu dont on se sert pour les besoins domestiques est impur par ce fait. Pour le purifier, il faut le por-

ter dans un autre feu qui est pur. Il était d'usage de le purifier, lorsqu'il avait servi trois fois aux usages domestiques.

Parmi les objets servant au culte, il convient encore de citer deux ou trois instruments de musique. La récitation de l'*Avesta* pour la liturgie se fait sur un motif mélodique qui alterne entre deux et trois tons, qu'accompagnent des instruments. Le premier de ces instruments est une flûte à quinze trous, ayant une embouchure de cuivre terminée par une feuille de palmier. Le second est un tambour, soit en terre cuite, soit en bois, que l'on frappe avec les mains sur les côtés. Il porte le nom de *Dohl.* Le troisième instrument se compose de deux plaques en métal que l'on frappe l'une contre l'autre; le son qui en résulte est aigu et argentin. C'est le *Tâl.*

Il est à remarquer que les motifs mélodiques des Parses offrent une très grande analogie avec les mélodies populaires de Basse-Bretagne ; ce qui n'a rien de surprenant si l'on songe aux liens qui rattachent les différents membres de la famille Indo-Européenne. Depuis les travaux faits en ces derniers temps sur la musique populaire, nous savons en effet que les mélodies anciennes de Basse-Bretagne, du pays de Galles, d'Écosse, d'Irlande, c'est-à-dire celtiques, les mélodies populaires Scandinaves et Slaves peuvent être ramenées aux différents modes Grecs anciens. Le plain-chant des Eglises chrétiennes notamment, est basé sur les sept modes diatoniques grecs.

Enfin, je mentionnerai comme objet servant au culte, le *paitidâna* (*pénom* moderne), morceau de

linge que le Mazdéen quand il prie, place devant sa bouche, pour ne point souiller le feu de son haleine.

Voyons maintenant quelles étaient les différentes cérémonies qui faisaient d'un Iranien un disciple de Zoroastre, un Mazdéen pur. La religion étant intimement liée à tous les instants de la vie ordinaire, chez les Mazdéens, et les suivant depuis leur naissance jusqu'à leur mort, on peut juger par là de l'importance de ces cérémonies. La première prend l'enfant à sa naissance. D'après les idées des Mazdéens, la mère étant impure durant sa grossesse, l'enfant qui vit sur sa mère avant sa naissance est par conséquent impur. Lorsqu'il vient au monde, il faut donc le purifier. Le Vendidad (ch. XVI, p. 18, 19, 20) prescrit l'ablution. « Lorsque l'enfant vient à naître, qu'on lui lave d'abord les mains, puis qu'on lui lave le corps en entier. » Après cette ablution, on verse dans la bouche de l'enfant, un peu de *Para-hôma,* la liqueur sainte du Sacrifice. C'est le même baptême que chez les Indous, où après la purification avec l'eau lustrale, on verse dans la bouche de l'enfant un peu de beurre clarifié. (1). Lorsque l'enfant avait trois ans, le père était tenu d'apporter une offrande à Mithra. Jusqu'à sept ans, l'enfant n'était pas responsable de ses actes ; il était donc exempt de péché. La responsabilité de ses actes incombait à ses parents, dont le devoir était de les prévenir. Ils avaient donc à les expier eux-mêmes. A cinq ans, l'on apprenait à l'enfant ce qui est bon et ce

(1) *Code de Manou*. Liv. II, Slocas, 29.

qui est mauvais, et on le préservait de toute impureté. A partir de sept ans, l'âge de raison, s'il venait à commettre une action impure comme celle de toucher un cadavre, on accomplissait pour lui, les cérémonies habituelles de purification. Il en sera question plus loin. En somme, tant que l'enfant n'était pas en état de discerner, il était en dehors de la communion des Mazdéens ; mais sitôt le discernement arrivé, il pouvait, après une instruction préalable des vérités indispensables au salut, faire partie de la communauté religieuse. L'époque fixée par les Iraniens, dans les temps anciens pour devenir un membre de la communauté de Zoroastre, était l'âge de quinze ans ; et la cérémonie accomplie à cette occasion était l'investiture du cordon sacré.

Ce cordon sacré se nommait *Aiwyâoghana*, plus connu sous le nom moderne de *Kuçti*. Il était formé d'une corde en laine composée de soixante-douze fils, et sa fabrication était l'objet de certaines cérémonies. Le *Kuçti* est le symbole du lien spirituel qui relie entre eux tous les membres de la communauté mazdéenne. Cette investiture est une très ancienne coutume, car nous la retrouvons également dans l'Inde brâhmanique, accompagnée de cérémonies religieuses et de récitations de prières. Dans l'Inde comme chez les Iraniens cette investiture du cordon sacré donnait à l'adulte qui en était investi le rang de membre de la communauté religieuse avec tous ses privilèges, comme aussi avec tous ses devoirs, et en même temps au point de vue légal, elle consacrait sa majorité. A partir de ce moment la discipline pa-

ternelle cessait pour lui, et la responsabilité de ses actes tant au point de vue civil que moral lui incombait tout entière. Mais, il ne faut pas l'oublier, c'était avant tout un acte religieux, car sans l'investiture du Kuçti, on n'était pas un Mazdéen. Le Kuçti était donné aux femmes comme aux hommes. Aussi, cette cérémonie terminée, il était enjoint au Mazdéen, sous peine d'être coupable du péché le plus grave, de ne jamais se séparer de son cordon ; même la nuit, il devait le garder tout en ayant la faculté de le desserrer. En somme, cette investiture était pour le Mazdéen et le Brahmane, ce que la confirmation est pour le Chrétien, le symbole d'un lien spirituel qui unit tous les croyants de cette religion.

Aux seuls prêtres il appartenait de confectionner le *Kuçti ;* et il leur était défendu de se servir de laine noire.

Du jour où le jeune Mazdéen portait le Kuçti, il devait se choisir un patron parmi les Yazatas, et un directeur spirituel parmi les Destours. Nous retrouvons également cette coutume dans l'Inde, consignée dans le Code de Manou. De même que le père et la mère sont les parents spirituels de l'enfant, de même son directeur spirituel est considéré comme son père spirituel, et à tous trois l'enfant doit une obéissance absolue.

Avant sa réception dans la communauté mazdéenne, c'est-à-dire avant que l'investiture lui fût donnée, le jeune Iranien devait donner la preuve qu'il était suffisamment versé dans la connaissance de sa religion.

Le Mazdéen qui n'appartenait pas à la classe

sacerdotale devait pratiquer la cérémonie appelée le *Géti-Khirid*. Cette cérémonie consistait à charger un prêtre moyennant une rétribution, de réciter pour lui le Yaçna pendant huit jours ; il devait assister à cette récitation. C'est ce que les Mazdéens nomment « l'achat du monde » et celui qui ne l'a pas accompli est un infidèle.

Pour les novices de la caste sacerdotale cette cérémonie est remplacée par une autre, le *Nô-Zudi*. C'est en somme l'ordination religieuse, la réception dans la prêtrise. Le récipiendaire doit pouvoir réciter par cœur le Yaçna et lire le Vendidad. Après avoir subi la grande purification du *Barashnôm-nô-nâber*, il se rend au temple durant quatre jours consécutifs, pour y lire les morceaux de l'*Avesta*. Deux prêtres l'assistent : l'un des deux lui montre les cérémonies, l'autre sert en qualité de Raçpi. Chaque jour il se lave avec le *Gaomaêza* (urine de vache consacrée pour les purifications), et avec de l'eau. Après ces quatre jours, le récipiendaire est *Nozûd*, et prend le nom d'*Aethrapaiti*.

Nous arrivons à l'institution du mariage. Le mariage chez les Mazdéens avait une importance capitale ; il occupe dans les institutions religieuses mazdéennes une situation prépondérante, qu'on ne retrouve dans aucune autre religion à un pareil degré. Nous savons déjà que chez les anciens Aryas le mariage était intimement lié au culte des Ancêtres. C'était une croyance religieuse chez les Aryas que l'homme ne pouvait obtenir une condition heureuse dans l'autre vie, s'il ne laissait après lui des descendants qui pussent honorer la

mémoire de leurs parents par des prières et des sacrifices. Le mariage était donc chez eux en grand honneur ; aussi voyons-nous chez les Indous Védiques, chez les Grecs du temps d'Homère, chez les anciens Germains, chez les Celtes et chez les Iraniens, le rôle élevé dévolu à la femme. Chez ces peuples on pouvait l'appeler l'égale de l'homme, sa compagne respectée et honorée. Mais nulle part, je le répète, on ne trouve le mariage élevé en honneur autant que chez les Mazdéens. L'*Avesta* non seulement exalte le mariage, mais encore le représente comme un acte méritoire. Aussi prescrit-il comme une obligation au père de marier sa fille, et fulmine-t-il contre tout individu qui empêche une jeune fille de se marier. Le mariage est le but de l'existence, car il a pour conséquence la multiplication de l'espèce, c'est-à-dire la multiplication des créatures d'Ahura-Mazda. Mais comme conséquence, il était défendu à tout Mazdéen ou Mazdéenne d'épouser des infidèles. Ce mariage, d'après l'*Avesta*, méritait la mort. « Quel est celui qui te fait l'offense la plus grave, interroge Zarathustra, qui t'afflige de la plus grande peine, toi qui es Ahura-Mazda ? Ahura-Mazda répondit : C'est, ô Saint Zarathustra ! l'homme de mauvaises mœurs qui mêle le germe du fidèle avec celui de l'infidèle. » (Vend. XVIII, 126.) Le mariage, dans l'*Avesta*, constitue une supériorité : « Je proclame pour toi qui as une épouse, ô Saint Zarathustra ! la priorité sur celui qui n'en a pas ; je proclame la priorité pour le père de famille, sur celui qui n'a pas d'enfants. » Les enfants étant le but et le devoir du mariage, tout naissance était une

bénédiction ; et c'est pour cette raison qu'une femme qui ne voulait pas se marier manquait à ses devoirs. Par contre l'homme qui empêchait une jeune fille de se marier commettait un péché des plus graves. « Ashi-Vanuhi, l'élevée, exhale sa troisième plainte : c'est l'acte le plus mauvais que puissent commettre des hommes méchants, lorsqu'ils empêchent une jeune fille de se marier, et l'enferment. » (Yesth XVII, 59.) Avant tout le mariage était indissoluble ; et ce qui le prouve, c'est que c'était un pacte conclu avec Mithra (1). Or, personne n'ignore combien les Iraniens respectaient une promesse faite sous l'invocation de Mithra ; tous les auteurs de l'antiquité s'accordent à rapporter ce fait. Les fiançailles consistaient dans une cérémonie très simple. On faisait venir un prêtre, qui unissait les mains des deux fiancés en suivant un certain cérémonial. Il en résultait un *Mithra*, c'est-à-dire un contrat qui ne pouvait plus être brisé.

Déjà nous voyons dans les Gâthas que le mariage était une union étroite basée sur l'amour et la piété : « Je vous adresse ces paroles, ô jeunes filles qui allez vous marier, et à vous (le jeune homme), moi qui le sais ; imprimez-les dans votre cœur ; apprenez à connaître, au moyen de la religion la vie du bon esprit ; cherchez tous deux dans la piété à conquérir l'amour l'un de l'autre ; de cette façon seulement vous atteindrez le bonheur. » (Yaçna LIII, v. 5.)

C'était aux parents qu'il appartenait d'accorder

(1) Spiegel, *Avesta*, t. II, Einl., p. 26.

une jeune fille ; cependant, dans de certaines circonstances, lorsqu'une femme était indépendante, elle pouvait disposer d'elle-même à son choix. En tous cas, son consentement était toujours requis. L'âge du mariage pour la jeune fille était fixé à quinze ans, ainsi qu'il appert du chapitre XIV, s. 15 du Vendidad.

La fiancée, magnifiquement parée, était menée avec un grand cérémonial, de la maison de ses parents à celle de son mari, qui devenait alors sa propre demeure. A partir de son mariage, la femme porte le titre de *Nmânô-pathni* « la maîtresse de la maison », comme le mari porte celui de *Nmânô-paiti* « le maître de la maison ». C'est donc l'égalité dans le ménage, la femme partageant avec son mari les privilèges de maîtres de maison, c'est-à-dire la direction et la tenue de la maison. A l'homme incombait de soutenir l'existence de la communauté par le travail de ses mains ; à la femme revenait les soins du ménage, d'élever les enfants, et de fabriquer les vêtements (1).

Dans l'*Avesta*, nous voyons la femme et l'homme posséder des droits égaux. Les hommes pieux et les femmes pieuses sont presque toujours nommés ensemble. Dans ce monde, comme dans l'autre, ils vivent ensemble, jouissant en commun des joies du Paradis. Les femmes sont l'honneur de la maison. (Vend. IX, 42, Yaçna XXVI, 8, XXXIX, 2 ; Yesht XI, 4, et Vend. III, 3.) Au chapitre III du Vispered, nous voyons les femmes qui chérissent les bonnes pensées, qui prononcent

1) Geiger, *Civil. of East Iranians*, p. 63.

de bonnes paroles, qui accomplissent de bonnes actions, qui sont soumises et obéissantes à leurs maris, invitées aux cérémonies du sacrifice en compagnie des hommes pieux. Cette coutume existait également dans l'Inde védique : « Déjà, dans les temps anciens, la femme assistait aux cérémonies du sacrifice et aux réunions des fêtes, elle, la nourrice de la Sainte Loi. » (Rig.-Véda X, 86, 10.)

Il était d'usage de donner des cadeaux à la mariée ; mais elle, par contre, ne devait rien donner ni apporter à son mari. La seule chose que ce dernier fût en droit d'exiger de sa femme, était qu'elle fût vierge et que sa réputation fût intacte. (Vend. XIV, 15.) Autrement, il avait le droit de divorcer.

Je ne décrirai pas le cérémonial du mariage tel qu'il est rapporté par Anquetil, parce que les sources auxquelles il a puisé n'appartiennent pas à l'*Avesta*. Cependant il ne faudrait pas croire que ces coutumes soient récentes ; elles remontent, au dire de Spiegel, de Haug et de Harlez, à la plus haute antiquité. Il ne faut pas oublier que l'*Avesta* se composait primitivement de *vingt et un livres ou Nosks*, sur lesquels *un seul* nous reste ; et parmi ces livres dont les titres nous sont conservés, il y en avait un spécialement consacré au mariage : le seizième Nosk, ayant pour titre *Dùbâsrùd,* en pehlvi, et *Ahurâi* en zend. Ce sont ces livres dont les gloses pehlvies et néo-persanes sont les commentaires, et c'est pour cette raison qu'il est permis de croire à l'antiquité de ces coutumes dont quelques-unes remontent à l'époque

Aryaque. « La ressemblance des pratiques modernes avec les anciennes coutumes, dit Spiegel, démontre dans la plupart des cas que ce n'est pas tant les anciens règlements qui ont ont changé (ce qui explique la vénération des Parses pour les prescriptions de leurs livres saints) que les anciennes prescriptions qui ont subi une amplification nouvelle. » Harlez est du même avis : « Il est probable que l'origine de celles (cérémonies) qu'observent encore les Parses modernes remonte aux temps les plus reculés (1). » A ces cérémonies appartient la bénédiction nuptiale insérée dans le *Khorda-Avesta*, qui, bien que plus récente, consacre cependant une tradition beaucoup plus ancienne. En voici la traduction donnée par Spiegel : « 1. Formule d'invocation. — 2. Nom des époux et date du mariage. — 3. Concluez-vous avec l'assentiment de votre parenté, dans une intention loyale en prononçant les trois paroles de la foi, ce mariage pour la vie ? — 4. Acceptez-vous tous les deux cette alliance pour la vie, qui doit assurer votre bonheur mutuel ? — 5. Au nom et par la protection d'Auromazd, soyez toujours prospères ; grandissez, multipliez, triomphez. Soyez purs et dignes d'une bonne renommée. Que votre esprit conçoive de bonnes pensées ; que votre bouche prononce de bonnes paroles, que vos actions produisent le bien. Que toute mauvaise pensée soit bannie, toute mauvaise parole réprimée, toute mauvaise action

(1) Spiegel, *Avesta*, t. II, Einleitung, p. 86. — Harlez, *Avesta*, Introduction, p. 171.

anéantie. Estimez la pureté et repoussez les sortilèges. — 6. Etant Mazdéens, agissez d'après votre foi. *N'acquérez la richesse que par la loyauté. Devant les grands, dites la vérité*, et pratiquez l'obéissance; devant les amis, soyez modestes, prudents et bienveillants. Evitez la cruauté, la colère, et ne péchez point par fausse honte. Ne soyez pas avides, ne tourmentez personne, ne soyez pas orgueilleux; ne traitez personne avec mépris. — 7. Evitez la convoitise, ne dérobez la fortune de personne, respectez les femmes des autres. Pratiquez activement les bonnes œuvres. Faites part de vos biens aux Yazatas et aux fidèles. Evitez toute querelle avec un homme vindicatif, et ne vous alliez pas à l'homme avide. Ne marchez pas avec l'homme cruel, ne vous rapprochez pas de l'homme mal famé; ne vous associez pas à l'homme sans intelligence. Contre vos adversaires, luttez par la justice. Conduisez-vous amicalement envers vos amis. Ne disputez pas avec l'homme égaré. Devant une assemblée, ne dites que des paroles justes; devant les rois, parlez avec mesure. Méritez de la bonne renommée de vos ancêtres. N'offensez jamais votre mère. Conservez vos corps dans la pureté. — 8..... Maintenez l'amitié entre vos amis, vos frères, votre femme, vos enfants. Comme le corps tient à l'âme, persistez dans la vraie et bonne renommée. Reconnaissez Auromazd comme votre Dieu, Zerduscht comme votre maître. Combattez Ahriman et les Dévas. — 9. Et qu'ainsi Auromazd vous envoie ses dons, que Bahman vous donne la bonne pensée, Ardibihist la bonne parole, Chah-

rivar la bonne action, Çpendarmât la sagesse, Khordat l'abondance des biens, Amerdât la fécondité! » Cette bénédiction nuptiale nous fournit la preuve de ce que nous disions au sujet de l'antiquité de ces coutumes. Il n'est pas un précepte contenu dans cette bénédiction qui ne soit formulé textuellement dans l'*Avesta*. Il est inutile de dire que l'*Avesta* s'élève avec force contre l'inconduite sous toutes ses formes, et qu'il flétrit l'adultère et la prostitution. Nous y reviendrons d'ailleurs.

Avant de terminer avec la question du mariage, il me reste à parler d'une coutume singulière des Iraniens; je veux parler de l'honneur qui s'attachait aux mariages entre proches. L'*Avesta* prescrit effectivement comme un mariage très méritoire l'union entre parents rapprochés. Cette union porte dans l'*Avesta* le nom de *Zaetvôdhata*. Nous en trouvons plusieurs traces dans l'*Avesta*, et cette coutume nous est confirmée par le témoignage des auteurs anciens. Hérodote, Strabon, Philon le Juif, Plutarque, Lucien et bien d'autres mentionnent le fait. L'origine de cette coutume provient certainement de l'orgueil de race, et du désir de conserver le sang pur. L'antiquité nous montre, en effet, les Iraniens très préoccupés de préserver la pureté de leur race, et redoutant pardessus tout le mélange de sang étranger. Ce qui est le plus surprenant, c'est qu'au dire de tous les voyageurs anciens et modernes, cette coutume ne donne nullement des résultats désastreux pour la descendance. La race est, au contraire, superbe et les enfants magnifiques (1).

(1) Geiger, *Civ. of the East Iranians*, p. 67.

Cette coutume n'est pas d'ailleurs particulière aux Iraniens; elle a été en usage chez les peuples les plus civilisés du monde, témoin chez les anciens Egyptiens, les Incas du Pérou et les Veddas de Ceylan (1).

Enfin, quant à la question de savoir si la polygamie était admise chez les Iraniens, on ne trouve rien de précis à ce sujet dans l'*Avesta*. La polygamie cependant ne semble pas avoir été admise chez les Iraniens, sauf pour un cas : c'est lorsqu'une union avait été stérile. On doit se rappeler, en effet, la nécessité pour tout Iranien de laisser une descendance pour célébrer le culte des ancêtres. C'est d'ailleurs le même motif dans l'Inde védique et brahmanique qui autorisait un second mariage.

Dans ce cas le Mazdéen pouvait prendre une seconde femme, mais non sans le consentement de la première, et il ne pouvait répudier celle-ci.

Nous arrivons maintenant aux funérailles, dont l'importance est capitale chez les Mazdéens. Le but suprême de l'existence du Mazdéen étant de rester toujours pur, tant au point de vue matériel qu'au point de vue moral, on comprend l'importance qu'avait à ses yeux la question des funérailles. Il a déjà été dit que lors de la séparation de l'âme et du corps, le corps devient aussitôt la proie de la Druje Naçus, le démon de l'impureté des cadavres. Dans la doctrine de l'*Avesta*, tout ce qui se corrompt est forcément impur ; par conséquent dans le corps toutes les parties qui se corrompent sont impures ; et comme le feu, l'eau et la terre

(1) Hovelacque, l'*Avesta*, p. 464.

sont des éléments appartenant à la création d'Ahura, ils ne doivent pas être souillés par le contact d'éléments impurs. De là, la défense expresse de l'*Avesta*, d'enterrer un cadavre, de le brûler ou de l'immerger, sous peine de commettre un crime qui attire mille maux sur la terre. Nous lisons au chapitre I du Vendidad, v. 47, 48 : « Mais Agra-Mainyus lui créa un adversaire : des actes criminels, inexpiables, l'enterrement des corps morts... la crémation des corps morts... »; plus loin, chapitre VII, v. 65 : « Comment se purifieront ces hommes qui souillent le feu ou l'eau par le contact d'un cadavre ? » Que faire alors des cadavres? L'*Avesta* est très explicite à ce sujet. Il prescrit de porter les corps morts sur des lieux élevés, éloignés de toute habitation, entourés de murailles, et de les laisser exposés à l'air libre, pour être dévorés par les animaux de proie. Il est cependant recommandé expressément d'attacher aux pieds et à la tête du cadavre des poids en fer, afin que nulle partie du cadavre ne puisse être enlevée par un animal de proie, qui, de cette façon, pourrait souiller l'endroit où il la déposerait. Cette coutume est corroborée par les témoignages des auteurs anciens. Comme nous allons le voir, cette exposition du cadavre n'a pas d'autre but que de hâter la décomposition des matières putrescibles pour conserver les os du squelette. L'endroit désigné par l'*Avesta* pour y recevoir les cadavres se nomme *Dakhma*, plus connu sous le nom de « Tour du Silence ».

Le mot *Dakhma* a une étymologie obscure, et, bien qu'il ressorte suffisamment de l'*Avesta* qu'il

indique l'endroit où les cadavres doivent être livrés aux oiseaux de proie, on ne peut savoir si c'est sa signification originelle. Anquetil, qui a eu la bonne fortune de pouvoir examiner par lui-même un Dakhma, chose fort difficile, en donne une description détaillée. En voici les traits principaux. En concordance avec les prescriptions de l'*Avesta*, on recherche un endroit solitaire où il n'y a ni arbres, ni eau. Cet endroit doit être consacré à différents Yazatas. La forme d'un Dakhma est ronde ; on creuse la terre à l'endroit où doivent s'élever les murs, puis on enfonce quatre gros pieux à chaque coin, en récitant à chaque coin la prière *Yathâ-Ahû-Vairyô*. On entoure ensuite ces quatre pieux d'une corde et l'on récite le *Vaj-Çrosh*. On creuse des canaux pour l'écoulement des eaux, on divise l'emplacement en quatre parties égales par deux lignes se coupant en croix; puis on recouvre tout l'emplacement avec des pierres et du ciment. On creuse au centre du Dakhma un grand trou recouvert de pierres, dans lequel, deux fois par an, le *Naçaçalar* (homme chargé de porter les cadavres) jette les corps pour purifier le Dakhma. L'intérieur du Dakhma est élevé d'un pied et demi au-dessus du sol, et le mortier ou ciment qui le recouvre doit avoir au moins quatre pouces d'épaisseur. Enfin, l'on élève les murailles dont la hauteur doit être de douze pieds environ au-dessus du sol et la profondeur en terre sensiblement égale. La porte doit être en pierre ou en fer; elle est orientée à l'ouest. Un Dakhma doit contenir trois cent soixante-cinq tombes, séparées les unes des autres par une

bordure de mastic haute de deux pouces. Une fois la construction terminée, durant deux jours et trois nuits, les prêtres récitent le Yaçna et le Vendidad pour célébrer les louanges de Çraosha, et le Dakhma est consacré définitivement.

Le premier cadavre qu'on y amène doit être celui d'un enfant pur.

Voici dans quel ordre on déposait les corps. Chaque rangée appartenait à une famille ; on plaçait d'abord l'homme, chef de la famille, le plus près du mur, les pieds tournés vers le centre du Dakhma, puis la femme à ses pieds et les enfants plus loin. Tous les cinquante ans il est prescrit de détruire les Dakhmas et de retourner le sol, mais on n'exécute pas cette prescription.

Voyons maintenant ce qui se passe à la mort d'un Mazdéen. Lorsqu'un homme arrive à ses derniers moments, le prêtre entame les prières pour lui. Il commence par la récitation du Vaj de Çraosha. Cette prière débute par une invocation à Ahura-Mazda et à Çraosha le pur, l'incarnation de la prière. Elle se continue par un acte de contrition : « Je me repens de toutes les mauvaises pensées, mauvaises paroles, mauvaises actions que j'ai pensées, prononcées et commises en ce monde, et qui tiennent à ma nature, pensées, paroles et actions coupables, soit corporelles, soit spirituelles, soit terrestres, soit célestes, je t'en demande pardon, Seigneur, et m'en repens par ces trois paroles. » Suit la récitation de la prière *Yathâ Ahû Vairyô*, et celle de l'*Ashem-Vohû*. Ensuite vient la confession de foi : « Je me reconnais Mazdéen, disciple de Zarathustra, adversaire

des Dévas, adorateur d'Ahura-Mazda, etc. » Cette prière se termine par une invocation à Ahura-Mazda : « O Mazda, viens-moi en aide ! » Le Vaj de Çraosha terminé, le prêtre récite les deux prières *Yatha Ahù Vairyô* et *Ashem-Vohù* aux oreilles du moribond jusqu'à la fin de son agonie.

Aussitôt la mort survenue, ainsi qu'il a déjà été dit, la Druje Naçus se précipite sur le cadavre pour s'en emparer. C'est à ce moment qu'intervient une cérémonie singulière qu'on nomme le Çag-did, « le regard du chien ». La cérémonie consiste à conduire un chien près du mort, de manière à ce que ses yeux fixent le cadavre. Suivant l'opinion des Mazdéens, le regard du chien a le pouvoir de faire fuir le mauvais Esprit. D'après le Vendidad (chapitre VIII, 16), ce doit être « un chien blanc à quatre yeux (qui a deux marques au-dessus des yeux) et aux oreilles jaunes, ou jaune à quatre yeux avec des oreilles blanches ».

Cette coutume est très ancienne et appartient aux coutumes indo-européennes. Yama, le dieu des morts, chez les Indous, est suivi de ses deux chiens qui chassent les âmes et gardent l'entrée du chemin qui conduit à l'autre monde.

Chez les Grecs, Κερβερος (le Carvara védique), le chien des enfers, gardait les portes de l'Hadès, et dans les Eddas le chien Garm poussait ses hurlements funèbres dans les profondeurs du gouffre de Genupa à l'apparition du crépuscule des dieux. Cette coutume iranienne de conduire un chien près du corps d'un mort signifiait donc symbo-

liquement que l'âme du défunt était livrée au Génie de la mort, et qu'elle était recommandée à sa protection. Plus tard, le mythe fut oublié, mais la coutume se maintint.

La cérémonie du Çag-did accomplie, il fallait transporter le corps jusqu'au Dakhma. Un cadavre ne devant jamais rester dans une maison qu'il souillait par son contact, on le transportait d'abord dans un endroit isolé situé près du village, et qu'on nommait *Kata*, « cavité ». Le fond de cette cavité devait être rempli de sable ou de mortier. Le Kata devait être éloigné d'une certaine distance du feu, de l'eau et des arbres. C'est là, que le corps attendait le moment favorable pour être transporté au Dakhma. Il était formellement défendu de le porter sous la pluie. Un homme seul ne pouvait porter un mort ; deux hommes étaient nécessaires pour cette cérémonie. Ils devaient s'envelopper leurs mains de linges ou de vieux effets, car il était absolument interdit de se servir pour cet usage de choses neuves. Ces porteurs funéraires se nommaient *Naçaçalars*. Ils devaient être au nombre de deux pour une personne quelconque, et de quatre, si la personne morte était une femme enceinte. En ce cas, il fallait également deux chiens pour la cérémonie du Çag-did. Les Naçaçalars commençaient par réciter la prière du Vaj de Çraosha ; puis ils apportaient un cercueil en fer près du corps recouvert d'un linceul. Deux Mobeds, ou à leur défaut un Herbed et un laïque ayant subi la purification du Barashnom-Nuh-Shava, récitaient ensuite la *Gâhân-Yesht*. Puis ils récitaient la prière Ashem-Vohû, cinq

fois l'Ahuna-Vairya, puis la prière du Gâh. Ils regardaient alors le cercueil et récitaient le Yaçna depuis le chapitre XXVIII au chapitre XXXI. Ils se rapprochaient ensuite des Naçaçalars qui devaient de leur côté réciter en partie le Vaj-Çraosha, et renouvelaient le Çag-did. On plaçait alors le mort sur le cercueil, et on l'emportait, pendant que les Mobeds récitaient le Yaçna, depuis le chapitre XXXI jusqu'au chapitre XXXIV. On continuait par le Vaj-Çraosha, l'Ashem-Vohû et cinq Ahuna-Vairyas, la fin du chapitre XXVI du Yaçna, trois autres Ahuna-Vairyas, et la fin du Vaj-Çraosha. Puis les Naçaçalars enlevaient le cercueil recouvert d'un drap, et on se rendait au Dakhma. Les parents du mort escortaient le cercueil en silence jusqu'à quatre-vingt-dix pas du Dakhma. On s'arrêtait à la porte du Dakhma; on recommençait le Çag-did, puis on déposait le mort dans le Dakhma en ayant soin qu'il ne touchât pas les autres morts, et on ramenait le cercueil en arrière. Les parents distribuaient à ce moment des aumônes aux pauvres. On conduisait le chien employé au Çag-did, par le même chemin où avait passé le cadavre, de façon à rendre ce chemin qui avait été souillé, accessible aux hommes et aux bêtes.

A leur retour du Dakhma, les porteurs déchiraient les sacs qui enveloppaient leurs mains et les enterraient dans un trou. Puis ils devaient pour se purifier, se laver avec de l'urine de vache.

Mais chez les Iraniens le soin des morts n'était pas restreint à leur ensevelissement; le soin de l'âme était considéré comme autrement important.

Aussi les devoirs des parents commençaient-ils en conséquence aussitôt après la mort. Pendant les trois jours qui suivaient, durant lesquels l'âme errait près du cadavre, on devait prier pour l'âme du mort, car ces prières pouvaient lui être utiles au quatrième jour, le jour du jugement. Les prières que l'on devait réciter et les cérémonies que l'on devait accomplir durant ces trois jours consécutifs étaient les suivantes : le Yesht de Çraosha, le Darûn Çrosh, le Patet Mokhtat, et l'Afergân-Çrosh. Il fallait, en effet, se rendre Çraosha favorable, pour qu'il accordât son assistance à l'âme durant ces trois jours, afin qu'Ahriman le mauvais Esprit ne pût lui nuire. La troisième nuit qui suivait la mort, on récitait un Patet pour l'âme du défunt. Le dixième jour on devait réciter le Yaçna et offrir des Draonas, les pains sacrés à la louange des Fravashis, qui sont, je l'ai déjà dit, les médiateurs des hommes auprès du trône d'Ahura-Mazdâ.

Un mois après la mort, on célébrait le Yaçna, ce qui était l'office commémoratif; et comme l'on pouvait douter si l'on était le trentième ou le trente et unième jour du mois, il était d'usage de célébrer l'office du Yaçna durant ces deux jours, en y ajoutant le premier jour la récitation de l'Afergân-Dahman, et le second la récitation du Darun des Fravashis. Pendant toute l'année qui suivait la mort, les parents récitaient la prière du chapitre XXXVI du Yaçna, avant tous les repas. En voici les principaux passages : « C'est toi, tout d'abord que nous venons implorer, ô Ahura-Mazda ! par ce culte du feu. C'est toi, Esprit très

Saint, toi qui frappes celui qui n'honore pas ce feu. O feu d'Ahura-Mazda ! heureux est l'homme à qui tu donnes la puissance. Je viens à toi avec la dévotion du plus dévot, avec l'hommage qui se rend au plus digne d'être honoré ; puisses-tu venir à notre secours pour nous faire parvenir à l'acte suprême de la résurrection !... Nous te vénérons, ô Ahura-Mazda, nous t'invoquons ; nous t'implorons par toutes les bonnes pensées, par toutes les bonnes paroles, par toutes les bonnes actions qui nous sont possibles ! »

Enfin, le jour anniversaire de la mort, on célébrait une cérémonie funèbre, c'est-à-dire l'office du Yaçna et la récitation des différents hymnes accompagnés d'offrandes de Draonas, en l'honneur des Génies tutélaires des morts.

CHAPITRE III

La Pureté Mazdéenne. — Causes d'impuretés. — Modes de purification. — Le Hôma. — Le Zaothra. — Les Draonas et Myazdas. — Le Saint Sacrifice.

Il est un mot qu'on retrouve à chaque ligne de l'*Avesta* glorifié sous toutes ses formes, mot qui symbolise le Mazdéisme et qui caractérise l'essence même de cette religion; ce mot c'est *la pureté.* Ce fait frappe tout d'abord le lecteur de l'*Avesta.* L'idée maîtresse du Mazdéisme, autour de laquelle tout vient rayonner, sur laquelle est basé tout le système de Zoroastre, c'est la pureté. Le premier des qualificatifs appliqué à Ahura-Mazda, c'est : « Créateur des mondes corporels, Etre pur! » La première dénomination qui désigne Zoroastre, c'est : « ô pur Zarathustra! » La loi mazdéenne c'est la pureté : « Ainsi par ses paroles le pur Ahura-Mazda réjouit le pur Zarathustra : la pureté est, à sa naissance, le bien le plus excellent qui ait été donné à l'homme. *La pureté, c'est la loi de Mazda,* ô Zarathustra! » (Vend. V, 65, 66, 67.) Quelle est la prière que tout Mazdéen doit répéter à chaque instant de la journée, à toute occasion, la prière intercalée dans tous les textes, la prière par excellence? C'est l'*Ashem vohû.* « La bonne pureté est le bien suprême. Salut à celui qui est le plus pur en pureté! » Et cette pureté, ce n'est

pas seulement la pureté du corps, c'est surtout et avant tout la pureté de l'âme. Le Mazdéen doit être pur « en pensées, en paroles et en actions ». Par contre, Agra-Mainyus, c'est le « destructeur de la pureté », les Dévas sont les Etres impurs; l'homme impie, c'est l'Ashemaogha impur. La bonne création d'Ahura-Mazda, c'est la création pure; la mauvaise création d'Agra-Mainyus, c'est la création impure. L'élément qui dans l'*Avesta* symbolise la divinité et que pour cette raison on honore, c'est le feu, l'élément pur par excellence, moralement et matériellement. Mais la pureté est chose tellement fragile que le feu lui-même peut devenir impur; il faut donc se garder de le mettre en contact avec quoi que ce soit qui puisse le souiller. Il est aisé de comprendre qu'une religion basée ainsi sur la pureté doit être très stricte sur toutes les causes qui peuvent souiller cette pureté. C'est effectivement le cas de la religion mazdéenne. Les causes d'impureté sont nombreuses; nous allons les passer en revue.

Nous commencerons d'abord par les impuretés physiques. La première de toutes est l'impureté causée par le contact d'un cadavre. Nous avons déjà vu à quel point l'*Avesta* considérait un cadavre comme un objet impur. Il y a là une distinction très curieuse à faire. Ne sont considérés comme impurs que les cadavres d'hommes ou d'animaux appartenant à la bonne création; ceux des impies et des animaux nuisibles ne peuvent causer par leur contact aucune souillure. Et la raison de ce fait qui semble un paradoxe est très logique. La mort est une création d'Agra-Mainyus,

la vie au contraire procède d'Ahura-Mazda. Par conséquent, la mort d'un homme pieux ou d'un animal appartenant à la bonne création est une perte pour la création d'Ahura, tandis qu'au contraire, la mort d'un impie ou d'un animal nuisible est un avantage pour cette même création. Donc le contact d'un cadavre d'impie ne peut causer aucune impureté. Nous en trouvons la preuve au chapitre V du Vendidad, v. 114 et seq. « Créateur des mondes! si c'est un être méchant, pernicieux, impur, autant qu'un Ashemaogha humain (qui meurt), combien de créatures de Çpenta-Mainyus atteint-il immédiatement, combien par contact médiat? Ahura-Mazda répondit : pas plus qu'un scorpion dont le venin est desséché, et qui est mort depuis un an. Tant qu'il vit, ô saint Zarathustra, l'Ashemaogha humain, méchant, pernicieux, impur, atteint les créatures de Çpenta-Mainyus directement. Vivant, il les souille par contact médiat. Vivant, il frappe les eaux, il éteint le feu, il pousse le bétail dans la voie dangereuse; vivant, il frappe l'homme pur d'un coup qui sépare l'âme du principe vital. Mais il n'en est point ainsi quand il est mort. »

Mais les matières qui composent le corps de l'homme sont des substances mauvaises créées par Agra-Mainyus, l'Esprit de mort, et aussitôt l'âme sortie du corps, la Druje Naçu, démon de la putréfaction s'empare du corps et le corrompt. C'est pour cette raison que le contact de ce corps causera une souillure.

Parmi les animaux dont le contact est impur, il faut citer en premier lieu, le chien. On sait,

en effet, que dans l'*Avesta*, le chien est particulièrement révéré. Le rôle qu'il y joue est très considérable, et la place d'honneur que lui donne l'*Avesta* tient à son utilité et aux services qu'il rend à l'homme. Nous lui consacrerons d'ailleurs un article spécial.

Les cinquième, sixième, septième et huitième chapitres du Vendidad traitent spécialement des causes d'impureté. Il existe différents degrés de souillures. Le Vendidad distingue la contamination immédiate causée par un contact direct avec un objet impur et la contamination indirecte causée par une personne ou un objet qui ont été souillés. Non seulement les hommes ou les animaux peuvent être souillés, mais même les objets inanimés et parmi ceux-ci, les objets ou ustensiles servant aux cérémonies religieuses, les vêtements, l'eau, le feu, la terre. Tout ce qu'un cadavre a touché est impur. L'eau dans lequel il a séjourné, ou qu'on a pu verser sur lui, est impure ; les chemins par où il a passé sont impurs ; la maison où il a séjourné est impure ; le feu qu'il a touché devient également impur ; l'endroit où il a reposé est impur.

Pour remédier à ces souillures, il existe différents modes de purification.

Nous avons déjà dit que le feu devait être l'objet d'une surveillance particulière pour qu'aucun objet ne vînt le souiller. Le feu domestique, dès qu'il se produisait une mort dans une maison, devait être enlevé immédiatement et transporté ailleurs. On ne pouvait le reporter, d'après le Vendidad (ch. V, 39 et seq.) dans la maison que

neuf jours après la mort en hiver, et un mois après en été. Les usages domestiques rendaient également le feu impur ; il fallait donc de temps en temps le purifier de nouveau ; ce qui se faisait en transportant ce feu à l'autel du feu sacré dans lequel on le jetait, et en prenant un brandon du feu sacré pour rallumer le feu de l'âtre domestique. Cette coutume se retrouve chez les anciens Grecs et Germains ; elle s'est même perpétuée de nos jours où elle se voit encore en Allemagne (1).

L'eau contaminée devait être jetée. La terre qui avait été souillée devait rester en friche durant une année. Les chemins contaminés par le passage d'un cadavre devaient être purifiés en y faisant passer trois fois un chien. Les vases qui ont été souillés doivent être purifiés en les lavant une fois avec de l'urine de vache, en les frottant de terre et en les lavant une fois avec de l'eau, si ces vases sont en or. S'ils sont en argent, on répète six fois cette pratique, et trois fois si les vases sont en bronze. S'ils sont en terre ou en bois, ils demeurent souillés à jamais ; on ne peut plus s'en servir. Les vêtements d'un mort qui ont été souillés par du sang ou des immondices doivent être enfouis. Autrement, on les lave avec de l'urine de vache. Si ce sont des vêtements tissés, on doit les laver trois fois avec cette urine, les frotter de terre trois fois, et les laver trois fois avec de l'eau. Ils doivent rester trois mois pendus à l'air. Si ce sont des vêtements de peau, cette pratique est doublée. Les porteurs de morts doivent,

(1) Geiger. *Civil. of East. Iran.*, p. 79.

après s'être acquittés de leur office, se laver le corps et les cheveux avec de l'urine (1).

Une cause de souillure importante pour les femmes, c'est lorsqu'elles sont *dakhsta*, c'est-à-dire lorsqu'elles ont leur flux mensuel. Le Vendidad distingue deux catégories de femmes ayant leur flux : *dakhstavaiti*, celles qui ont leur flux naturel et *cithravaiti*, celles qui ont des flueurs blanches. Les prescriptions relatives aux femmes ayant leur flux sont données au chapitre XVI du Vendidad. La femme, en cet état, doit être séparée du monde et menée dans un endroit écarté, où le soleil ne pénètre pas. On lui apporte sa nourriture de préférence dans des plats en métal commun, car ils sont souillés de ce fait. La durée de la menstruation est fixée par le Vendidad (chap. XVI, 21-23) à neuf nuits. Passé ce délai, si le flux continue, on le considère comme une maladie. La femme est impure durant tout ce temps, et ne doit avoir aucun contact avec ses semblables. Avoir des rapports avec un homme en cet état, constitue pour les deux un péché extrêmement grave. (Vend. XVI, 33; XVII, 134.)

Une fois son flux terminé, la femme se purifie en se lavant le corps et les vêtements avec du *gômeza* (urine de vache) et de l'eau. (Vend. V, 159.)

Une femme qui accouche d'un enfant mort est également impure. Pour purifier l'intérieur de son corps, elle doit avaler de la cendre mêlée au gômeza, et, trois nuits après, accomplir la grande

(1) Vendidad, VI, 1 et seq.; VI, 33 et seq.; VIII, 14 et seq.; VII, 73 et seq.; VIII, 11 et seq.

purification du *Barashnom-Nuh-Shava*, dont nous allons parler. Au bout de neuf nuits, elle doit se laver encore une fois avec du gômeza et de l'eau ; alors elle est pure et peut revenir au milieu de ses semblables. La femme nouvellement accouchée, est soumise aux mêmes prescriptions. Il existait trois degrés de purifications, suivant l'importance des souillures. La première de ces purifications obligeait seulement le purificand à se laver le visage, les mains et les pieds avec de l'eau pure. C'est le *paityâpa*. La seconde consistait en une ablution de tout le corps avec du gômeza. Le purificand se frottait ensuite tout le corps avec de la terre, puis se lavait le corps avec de l'eau pure. Durant toutes ces opérations, il avait à réciter des prières liturgiques. Nous retrouvons ces mêmes prescriptions dans l'Inde brahmanique formulées dans le Code de Manou. (Livre V, sl. 59 et seq.) Enfin, la troisième purification, la plus importante de toutes, se nomme le *Barashnom-Nuh-Shava*. C'est une purification solennelle qui dure neuf nuits et est réservée pour les cas graves. Elle est relatée très au long au commencement du neuvième chapitre du Vendidad, et Anquetil et Spiegel en ont donné des descriptions très détaillées d'après les gloses et commentaires Pehlvis et Parsis. Voici ce qu'en dit Spiegel : « L'endroit où doit avoir lieu cette purification doit être sans eau ni arbres, éloigné du feu et de toute chose pure. Six trous sont ensuite creusés dans la terre, profonds de deux doigts en été, de quatre en hiver, à la distance d'un pied l'un de l'autre. Puis on creuse trois trous plus larges, éloignés de trois pas

de ceux déjà nommés. On trace ensuite douze cercles autour de ces trous de manière que trois cercles entourent trois trous, trois autres les six trous, trois autres les neuf trous, et enfin trois plus larges le tout ensemble. L'individu souillé se tient à côté des six trous en dedans des cercles, le prêtre en dehors. Après une courte prière (Yaçna XLVIII, 10), que le prêtre récite, et que l'individu souillé répète, ce dernier est aspergé d'urine de vache contenue dans un vase de plomb, et il faut que ce vase soit attaché à un bâton ayant neuf nœuds. Au moyen de ce bâton, le prêtre peut, en se tenant hors du cercle, atteindre l'individu impur avec la cuiller. Lorsque l'individu souillé s'est purifié le corps avec de l'urine de vache, on récite l'Ahuna-Vairya. A ce moment, l'impureté disparaît, ou, suivant l'opinion des Parses, le Démon de l'impureté des hommes. L'individu, ainsi purifié, va ensuite auprès des cinq autres trous. A chacun, le prêtre récite de nouveau l'Ahuna-Vairya. Au sixième trou, le purifié se frotte quinze fois avec de la terre, et se lave ensuite avec de l'eau, près des trois autres trous. Après cela, il a encore à attendre neuf nuits, et toutes les trois nuits il a à se laver avant d'être considéré comme purifié et de pouvoir reprendre le contact avec les autres hommes (1). » La cérémonie moderne du *Barashnom-Nuh-Shava* est très amplifiée ; elle contient nombre de prescriptions qui ne sont pas mentionnées dans le Vendidad et que l'on trouve dans les *Rivaiets*,

(1) Spiegel, *Avesta*, t. II. Einleitung, p. 85 et seq.

écrits parses du moyen âge. Nous n'avons donc pas à nous en occuper. Les paroles du Vendidad aussi bien que toute la cérémonie montrent assez que dans l'origine le *Barashnom-Nuh-Shava* était une purification qui avait pour but d'effacer une réelle souillure. De là, ces nombreuses ablutions et la séparation de l'individu contaminé d'avec les hommes purs. Enfin, pour terminer le chapitre des souillures et de leurs purifications, je mentionnerai comme étant des causes d'impureté, les pollutions volontaires ou non, les rapports avec une courtisane et la sodomie. J'y reviendrai lorsque je traiterai des péchés et des expiations.

Nous arrivons maintenant à une des cérémonies les plus importantes, sinon la plus importante du Mazdéisme : le Saint Sacrifice. C'est la célébration du Yaçna. Yaçna dont la racine en zend est *yaj*, signifie « sacrifice ». Ce mot est identique au mot sanscrit *yadjna* qui signifie également sacrifice.

Le sacrifice est l'acte par lequel les hommes, par la voix de leurs prêtres, rendent à leur Créateur un hommage journalier, chantent ses louanges, lui apportent des offrandes comme tribut de leur adoration, et lui adressent des prières pour lui demander aide et protection. C'est l'acte qui réunit tous les hommes d'une même foi, et les met en communion constante avec la Divinité.

Avant d'aborder l'étude du sacrifice mazdéen, il ne sera pas inutile de parler d'un des éléments constitutifs du sacrifice, c'est-à-dire des offrandes. A ce sujet, il est nécessaire de faire remarquer que les sacrifices du Mazdéisme ne sont pas san-

glants, et ne peuvent pas l'être en raison même de l'essence de cette religion. En effet, on ne pourrait immoler que des animaux appartenant à la bonne création; or cette création est l'œuvre d'Ahura-Mazda, et la vie qu'il a donnée, il cherche à la prolonger le plus longtemps possible. Il ne pourrait donc lui être agréable qu'on tuât ses créatures pour l'honorer (1).

Parmi les offrandes du sacrifice, la plus importante est sans contredit celle du *Homâ*. Nous avons déjà mentionné le rôle du Hôma lorsque nous avons étudié les Génies mazdéens, et nous avons fait remarquer que ce mot avait un double sens : il désigne un Yazata, personnification des vertus de la liqueur du Sacrifice, et aussi la plante dont on extrait cette liqueur. Il a été dit également que l'*Avesta* distinguait deux sortes de Hôma : le blanc et le jaune. Le Hôma blanc est une plante fabuleuse qui croît dans la mer Vouru-Kasha, mer fabuleuse, et il n'est autre que le *Gaokerena*, l'arbre de l'immortalité. Le Hôma jaune usité pour le sacrifice est préconisé dans l'*Avesta* pour sa couleur jaune d'or. Il croît sur les montagnes de Gilân, Schirvân et Mazenderân, et dans les environs de Yazd. Le mot *Hôma* est identique au mot *Sôma*, la liqueur du sacrifice chez les Indous. Ces deux mots proviennent de la même racine *Sù* en Sanscrit et *Hù en* Zend, qui signifie « exprimer ». Le mot *hâvana* qui désigne le mortier dans lequel se pile le hôma, en provient. Chez les Indous comme chez les Iraniens, cette

(1) Spiegel, *Avesta*, t. II, Einleitung, p. 71 et seq.

liqueur est par excellence le principe qui soutient la vie, et qui confère à l'âme l'immortalité, car elle symbolise la Divinité elle-même. De plus, pour les Mazdéens, ce n'est que par la vertu du hôma que l'immortalité des corps peut être réalisée à la résurrection. On donne au jus du hôma le nom de *Parahôma*. On l'obtient en broyant des branches de hôma dans le mortier Hâvani avec un pilon, et en versant de l'eau dessus. Puis on le passe à travers un filtre en crins pris à la queue d'un taureau blanc, et qu'on nomme *varasa*. Cette opération doit être faite par le prêtre et au moment même du Sacrifice. Une fois consacré par des prières, le jus du Hôma constitue un remède universel et souverain. Ses vertus deviennent extraordinaires, car par la consécration du Prêtre il s'est divinisé ; il devient le fils d'Ahura-Mazda. « *Mon père Ahura-Mazda, le Pur, m'a donné, à moi Hôma, une part du sacrifice.* » (Yaçna XI, 16.) Aussi est-il « *le meilleur viatique pour l'âme* » ; il donne « *le paradis des justes, lumineux, brillant* » ; « *il guérit tous les maux* » ; « *il éloigne la mort* » ; il donne « *la sagesse, la force, la victoire, la santé, la guérison* » ; il est « *essentiellement la source de la pureté* » ; « *la plus petite offrande de Hôma, la prière de louange la plus courte adressée à Hôma, la dégustation de la plus petite portion de Hôma, est capable de tuer mille dévas* ». « *Honneur à Hôma qui fais le pauvre égal au plus riche ; honneur à toi, Hôma qui élèves l'esprit du pauvre autant que s'élève la sagesse des grands !* » Le Hôma, jus divin, donne la vie ; la mort n'a aucune

prise sur lui. « *Créateur des Mondes! Quand redevient-il pur le Hôma qui a été mis en contact avec le cadavre d'un chien ou d'un homme? Ahura-Mazda répondit : il est pur, ô Saint Zarathustra! pour le hôma consacré il n'y a ni corruption, ni mort.* (1) »

Les autres offrandes sont les *Draonas* (darûns modernes) et les *Myazdas*.

Les *Draonas* sont les pains du Sacrifice, les pains bénits. Ils sont faits de farine et d'eau, et n'ont pas de levain. On leur donne une forme ronde et leur grosseur est celle d'un écu. Les Draonas dont on se sert pour la cérémonie des morts ont une forme différente ; l'un a la forme du soleil et l'autre de la lune.

Les *Myazdas* étaient originairement des petits morceaux de viande, remplacés plus tard par des fruits. On les posait sur une partie des Draonas. On appelait alors le Draona sur lequel on avait mis le Myazda, *fraçaçti*, c'est-à-dire pain du vœu, pain de la bénédiction. Le Zaotar ou prêtre officiant, au milieu du Sacrifice, mangeait les Draonas et Myazdas et buvait le Hôma, en invoquant la Divinité dont il devenait à ce moment le représentant. Mais le Sacrifice Avestique ne se bornait pas à des offrandes ; il consistait aussi dans la récitation de prières se rapportant à des rites de sacrifice, et la récitation solennelle du Yaçna devant l'autel du feu était toujours liée à des cérémonies déterminées, auxquelles plusieurs prières

(1) Yaçna IX, 54, 64, 50, 6, 55, *Id.* X, 11, 14, 35, 36, Vendidad VI, 85.

du Yaçna font allusion. Pour accomplir ces cérémonies, plusieurs éléments étaient nécessaires. Outre le Hôma, les Draonas et les Myazdas, il fallait encore le *Zaothra*, l'eau bénite, le *Gâush-hudhâo*, le beurre clarifié, le *gâush jîvya*, le lait frais, le *varasa*, filtre pour le Hôma, et le *Bareçma*, faisceau de branches consacré. J'ai déjà donné la description de l'autel du feu ou pyrée et des différents vases et objets nécessaires au sacrifice. Je n'y reviendrai pas.

Le *Zaothra* est l'eau bénite. Voici de quelle façon se fait la consécration. Le Prêtre ayant devant lui le vase *Mushraba* qui contient de l'eau et qui a été préalablement purifié par un triple lavage et une triple récitation de l'Ashem-Vohû, récite le Hâ LXIV du Yaçna, consacré à Ardvi-Çûra le génie des eaux. Pendant cette récitation il élève trois fois le vase et l'abaisse. Puis il dépose le vase sur la pierre Arviç, étend les mains dessus en récitant premièrement, l'*Ahuna-Vairya* deux fois consécutivement, et secondement, la fin du Nyaish de l'Ardvi-Çura. Le *Zaothra* est alors consacré.

Le *varasa* est composé de trois, cinq ou sept crins de la queue d'un taureau blanc, et que l'on attache à un anneau d'or ou d'argent. Tant que le taureau vit on peut se servir du *varasa*. Mais chaque fois qu'on s'en sert il doit être consacré de nouveau en récitant dix fois les cent-un noms que l'on donne à Dieu dans l'*Avesta*. Le Zaothra joue un rôle important dans le Sacrifice, ce qui explique les détails minutieux auxquels donne lieu sa consécration. « L'idée fondamentale de cette céré-

monie, dit Spiegel, me semble claire. La consécration essentielle consiste dans les prières que prononce le Raçpi sur les vases remplis d'eau, sur lesquels il étend ses mains. L'action d'élever ces vases est également importante. C'est par la vertu du Zaothra que l'accomplissement de la liturgie et des purifications a son efficacité ; sans lui les cérémonies seraient sans pouvoir (1). »

Le *bareçma*, faisceau formé de branches de tamarin ou de grenadier devait être tenu par le Prêtre, qui l'élevait de la main gauche pendant qu'il récitait la prière. Seul un Prêtre en état de pureté, pouvait couper et lier ces rameaux avec un couteau spécial, car ces deux opérations faisaient partie du culte et devaient être accompagnées de prières et de cérémonies. En dehors des cérémonies religieuses, le bareçma devait reposer sur deux chenets dont les branches se terminaient par deux croissants de lune, ce qu'indique le nom de ces chenets, *mâh-rû*, c'est-à-dire : forme de la lune (2).

Nous avons déjà dit au commencement de cet ouvrage que lorsque les trois livres de l'*Avesta*, le Vendidad, le Vispered et le Yaçna sont réunis pour les cérémonies liturgiques, ils portent le nom de *Vendidad-Sadé*. On les récite en ce cas en les mêlant. Le Vispered est intercalé entre les chapitres I et LIII du Yaçna, et le Vendidad entre les chapitres XXVIII et LIII du Yaçna. C'est donc dans ces chapitres que les rapports sont plus

(1) Spiegel. *Avesta*, t. II, Einl., p. 93.
(2) Haug, *Essays*, p. 206.

étroits. Le nœud de toute la liturgie se trouve dans la seconde partie du Yaçna, c'est-à-dire dans les chapitres XXVIII à LIII du Yaçna et le Vendidad. C'est ce que dit Anquetil : « La lecture de la deuxième partie de l'Izeshné et celle du Vendidad proprement dit, étant les parties essentielles du sacrifice, ce qui précède, quoique récité avec Barsom, etc., n'est en quelque sorte que préparatoire (1). » C'est dans cette deuxième partie que se trouve la substance de la liturgie. Le Vispered en effet n'est que le corollaire liturgique du Yaçna, et il n'a pas de signification par lui-même.

La célébration du sacrifice devait se faire à des heures déterminées. Chez les Mazdéens, la journée était divisée en cinq parties. De même que dans tout le système de l'*Avesta* qui préposait des anges gardiens à la garde de toutes choses, nous voyons ces cinq *Gâhs* ou divisions du jour mis sous la protection de cinq Yazatas, préposés spécialement chacun à un Gâh, et un hymne spécial était récité en son honneur. Ce sont les cinq Gâhs faisant partie du *Khorda-Avesta*. Ces divisions sont les suivantes : 1° le *Gâh Hâvani*, de six heures à dix heures du matin. 2° le *Gâh Rapithwina*, de dix heures du matin à trois heures de l'après-midi. 3° Le *Gâh Uzayêirina*, de trois heures de l'après-midi à six heures du soir (coucher du soleil). 4° Le *Gâh Aiwisrâthrema*, de six heures du soir à minuit. 5° Le *Gâh Ushashina*, de minuit à six heures du matin (soleil levant).

(1) Anquetil, *Zend-Avesta*. I, 2 p., p. 145.

Il y avait deux cérémonies pour le sacrifice ; la cérémonie la plus complète était celle où se faisait la lecture intégrale du Vendidad-Sadé, comprenant le Vendidad, le Yaçna et le Vispered dans leur ordre liturgique ; la seconde cérémonie ne comprenait que la lecture du seul Yaçna.

La cérémonie où se lisait le Vendidad-Sadé commençait au *Gâh Ushashina*, c'est-à-dire durant la nuit et devait être terminée au soleil levant. Celle où se lisait le Yaçna seulement étant par conséquent moins longue, commençait au Gâh Hâvani, c'est-à-dire le matin à six heures.

La faculté d'offrir le sacrifice, point n'est besoin de le dire, appartenait exclusivement aux prêtres. Dans le Vendidad-Sadé, la lecture du Vendidad alternait avec le chant des hymnes du Yaçna qui formaient une psalmodie accompagnée par les instruments. On alternait ainsi les chants, la lecture des textes et la récitation des prières pour un motif fort sage. Car la cérémonie étant très longue, il fallait empêcher qu'une trop grande monotonie amenât de la fatigue et de l'inattention. Or, c'était une question très importante, car il ne suffisait pas de faire la lecture des textes, il fallait encore de toute nécessité que cette lecture fût faite sans négligence et sans rien passer ; autrement le sacrifice perdait toute efficacité. Or, le chant et la lecture soutiennent également l'auditeur et le lecteur, de même qu'ils élèvent également l'âme vers Dieu. Il a été dit que déjà dans les temps anciens, le Zaotar n'était plus assisté dans la célébration du sacrifice que par un seul prêtre, le Rathwi ou Raçpi qui tenait la place des sept assistants primi-

tifs. Le Zaotar était l'officiant et le lecteur ; le Rathwi lui servait de diacre pour lui donner les réponses prescrites et accomplir les ablutions nécessaires.

Le sacrifice commence par une cérémonie préparatoire. Il faut que tous les objets soient à leur place, et prêts à servir, sauf le jus du Hôma qu'on extrait durant le sacrifice. Le feu brûle sur le pyrée rempli de cendres ; il est situé à l'extrémité sud du temple. A côté se tient le Rathwi, faisant face au Zaotar placé à l'extrémité nord du temple, la figure tournée du côté du feu. Les deux prêtres ont leurs vêtements de cérémonie, et le *paitidâna* ou voile sur la bouche. A la gauche du Zaotar se trouvent le Bareçma sur ses chenets, la coupe du Hôma, les Draonas, le beurre, et le vase contenant le lait; à sa droite sont les deux vases contenant le Zaothra ou eau bénite, le Hâvani ou mortier, les branches du Hôma. Le Rathwi a près de lui le bois de réserve pour alimenter le feu, et de l'encens. La plupart des cérémonies liturgiques ont lieu pendant la récitation de la première partie du Yaçna. La cérémonie commence par une invocation aux Génies attachés à ce sacrifice. « J'offre, j'accomplis ce sacrifice en l'honneur d'Ahura-Mazda, le Créateur, brillant, majestueux, très grand, très bon, très beau, Intelligence suprême, le plus élevé en pureté, Esprit très sage, qui nous a créés, nous a formés et nourris... » Suivent les noms de tous les Génies. « Si je t'ai offensé par parole, par pensée ou par action, si je l'ai fait volontairement ou non, pour l'expier je veux chanter tes louanges et t'offrir un sacrifice...

Je professe que je suis un Mazdéen, disciple de Zarathustra, ennemi des Dévas, adepte de la foi d'Ahura-Mazda. » (Yaçna I, *passim*).

Après le verset 33 du chapitre, le prêtre récite le premier chapitre du Vispered, qui est une annonce du sacrifice, et une invocation aux génies appelés à y présider. Au chapitre II du Yaçna le Zaotar consacre le Bareçma et le Zaothra. Après le verset 33, il récite le chapitre II du Vispered qui traite du même sujet. Au chapitre III du Yaçna, l'Atharvan dépose le Bareçma et le Zaothra et renouvelle l'annonce du sacrifice. Au chapitre IV, il consacre le Hôma, les bois et les parfums. « Ces bonnes pensées, ces paroles saintes, ces bonnes actions ; ces hômas, ces offrandes, ces Zaothras, ce Bareçma,... ce hôma, ce Parahôma, ce bois, ces parfums,... nous les présentons à Ahura-Mazda, à Çraosha le Saint, aux Amesha-çpentas, aux Fravashis et aux âmes des justes,.., pour qu'ils servent à leur culte, à leur louange, leur satisfaction, leur gloire. » Les chapitres V et VI sont des chants de louange à Ahura-Mazda et aux Amesha-çpentas. Le chapitre VII est la présentation des offrandes. « Selon le rite, j'offre ces mets, ces myazdas pour la satisfaction d'Ahura-Mazda et des Amesha-çpentas, j'offre le Hôma et le Parahôma. » Au chapitre VIII le Zaotar récite la prière pendant les oblations : « Je présente selon les rites les offrandes comestibles, l'eau, les plantes, le Hôma, le Parahôma, le bois et l'encens pour la gloire d'Ahura-Mazda, de l'Ahuna-vairya, et de la vraie doctrine, de la bénédiction puissante et sainte et de la redoutable malédiction de

l'esprit, du Hôma, du Manthra et du pur Zarathustra. Qu'il nous advienne selon les lois de la pureté. » Le Rathwi s'adresse alors aux assistants : « Mangez, ô hommes, de ce myazda, vous qui l'avez mérité en raison de votre piété, de votre sainteté. Je vous honore, ô Amesha-çpentas, loi mazdéenne, hommes et femmes justes... Puisses-tu à ton gré, ô Ahura-Mazda, régner heureusement sur tes créatures !.... Que le juste gouverne à son gré, que le méchant ne puisse le faire ! » A ce moment le Zaotar mange les Draonas et les Myazdas.

Le chapitre IX est spécialement consacré à la louange de Hôma; j'en ai déjà donné plus haut des extraits. Au chapitre X, l'Atharvan récite les prières tout en préparant le jus du Hôma. Le chapitre XI est la consommation du sacrifice. « Vénération à Hôma créé par Ahura!..... Je te donne, ô Hôma, né pur, ce corps qui me paraît bien fait. Je te le donne, ô puissant Hôma, pour obtenir sagesse, bonheur et pureté. Donne-moi, ô Hôma, pur et saint, qui éloignes la mort, le Paradis des justes, lumineux, de toute splendeur. » Ici, l'Atharvan consomme le sacrifice en buvant le hôma; la communion est terminée. Puis, récitant le chapitre III du Vispered, il convoque au sacrifice tous les ministres du culte et les fidèles des différentes classes. « *Le Zaotar :* J'appelle le Hâvana. *Le Rathwi répond :* Je viens remplir ses fonctions. *Le Zaotar :* J'appelle l'Atarevakhsha. *Le Rathwi répond :* Je viens remplir ses fonctions. » L'officiant énumère ainsi les sept classes de prêtres, et cette énumération terminée, lui et le Rathwi con-

tinuent ensemble : « J'appelle l'Atharvan, j'appelle le guerrier, j'appelle le pâtre-cultivateur. J'appelle le chef de maison, le chef de clan, le chef de tribu, le chef de contrée. J'appelle le jeune homme aux bonnes pensées, aux bonnes actions, aux bonnes paroles, de nature sainte..... j'appelle la maîtresse de maison, j'appelle la femme fidèle, aux bonnes pensées, aux bonnes paroles, aux saintes actions, de bonne conduite, soumise à son mari ; celle qui est sage et sainte, et ces femmes qui sont à toi, ô Ahura-Mazda ! » Ici le Zaotar récite plusieurs fois la prière *Yatha-Ahù-Vairyo* et termine ainsi : « Moi, Zaotar, ici présent, je veux accomplir la récitation, la commémoraison du sacrifice. » Il continue par la récitation du chapitre IV du Vispered. « Oui, nous honorons ici l'acte intellectuel et la sagesse parfaite, et la rectitude parfaite, et la science parfaite. » Revenant au chapitre XII du Yaçna, l'officiant continue : « Je loue toutes les bonnes pensées, toutes les bonnes paroles, toutes les bonnes actions. J'embrasse tout ce qui est bon en pensées, en paroles, en actions. Je renonce à toute mauvaise pensée, à toute parole coupable, à toute mauvaise action. Je vous présente mes hommages, ô Amesha-Çpentas ! ce sacrifice et ce témoignage de respect. Je vous offre par mon esprit, par ma voix, par mes actes, par ma conscience, le principe vital de mon propre corps. » Le chapitre XIII contient la profession de foi mazdéenne : « Je réprouve les Dévas. Je professe que je suis Mazdéen, disciple de Zarathustra, adversaire des Dévas, adepte de la loi d'Ahura..... J'attribue tout ce qui est bon à Ahura-Mazda, l'être

parfait, aux pensées sages, Être pur, riche et majestueux...... Je rejette toute autorité des Dévas, de ces êtres pervers, méchants, criminels, auteurs des maux, les plus menteurs des êtres, les plus corrompus des êtres..... Je rejette tout pouvoir des Dévas et de leurs adorateurs..... Je renonce à toutes les pensées, à toutes les paroles, à toutes les œuvres, à tous les actes extérieurs des Dévas, comme je le ferai pour tout méchant du nombre des impies..... Ahura-Mazda l'a ordonné ainsi à Zarathustra dans tous les entretiens, dans toutes les réunions dans lesquels s'entretiennent Ahura-Mazda et Zarathustra..... Par cette foi, par cette loi, je suis Mazdéen..... J'attribue tout bien à Ahura-Mazda. Que telle soit la louange de la loi mazdéenne! » Le chapitre XIV est une louange à Ahura-Mazda et aux Amesha-Çpentas. L'officiant passe au chapitre V du Vispered qui n'est que la continuation de ces louanges. Il revient au chapitre XV du Yaçna, récite alternativement le chapitre VI du Vispered, les chapitres XVI et XVII du Yaçna, les chapitres VII et VIII du Vispered, suite des louanges à Ahura-Mazda et aux différents Génies, et revient au chapitre XVIII du Yaçna qui est la reproduction du chapitre XLVI, le Gâthâ-Çpenta-Maynius : « Esprit auguste, Ahura-Mazda! donne au juste tous les biens les plus parfaits, et que le méchant reçoive, par ton bon plaisir, la rétribution qu'il mérite, lui qui, par ses actes, reste uni au mauvais Esprit! » Le chapitre XIX du Yaçna est le commentaire de la célèbre prière *Yathâ-Ahù-Vayrio*, le Verbe créateur, dont j'ai également donné des

extraits. Ahura-Mazda proclame devant Zoroastre que cette parole existait avant le ciel, l'eau et la création, et qu'elle est de toutes les paroles qui ont jamais été dites et qui seront dites, la plus digne d'être répétée. Le chapitre XX est le commentaire de la prière *Ashem Vohù :* « La pureté est le bien suprême; salut à celui qui est le plus pur en pureté. » « Ahura-Mazda l'a proclamé. En répétant ces paroles, on reconnaît à la pureté sa nature de bien suprême, comme une qualité essentielle à celui qui la possède. Par ces paroles, on reconnaît à la loi la force obligatoire de toutes ses prescriptions, et à la sainteté, sa suprématie. » Le chapitre XXI est également un commentaire de la prière *Yenhê-Hâtam :* « Par ces paroles, on rend le culte dû à Mazda..... on rend ce culte en faveur des êtres vivants qui désirent la vraie vie. Par ce mot, on offre ce culte pour les femmes saintes, les premières en sagesse; et par là on rend aux immortels l'hommage prescrit. » Le Zaotar récite ensuite le chapitre IX du Vispered qui est un hymne de louanges au Hôma et au Zaothra, et continue ces louanges par le chapitre XXII du Yaçna. Puis il revient aux chapitres XI, XII et XIII du Vispered qui sont des prières pendant l'offrande du Hôma. « Celui-là est le vrai fidèle qui s'attache à la pureté et au grand maître de la loi ; que celui-là reste ici uni. Nous enseignons les bons enseignements de l'obéissance, de l'Ahuna-Vairya récité avec piété..... l'enseignement des paroles véridiques de la loi, des hymnes Zoroastriens..... Nous méditons ces préceptes qu'a donnés Ahura-Mazda, l'Esprit pur. » L'officiant

récite le chapitre XXIII du Yaçna qui est une prière aux Fravashis en faveur des morts; les chapitres XXIV, XXV et XXVI, où il présente les offrandes à Ahura-Mazda, aux Amesha-Çpentas, aux Fravashis, et il termine par la prière du chapitre XXVII : « Nous voulons ainsi reconnaître Ahura-Mazda comme le maître et le seigneur de toutes choses; pour abattre Agra-Mainyus, l'Esprit du mal, tous les Dévas et les méchants aux désirs impurs; pour favoriser Ahura-Mazda,..... les Amesha-Çpentas,..... l'homme pur et toutes les créatures pures de Çpenta-Mainyus. » Le chapitre XIV du Vispered est la conclusion de cette prière. « Nous honorons Ahura avec pureté, les Amesha-Çpentas avec pureté, les paroles véridiques avec pureté, tous les Manthras avec pureté. Nous honorons Zarathustra et sa loi. » Cette prière terminée, le Zaotar récite les quatre premiers chapitres du Vendidad. Le lecteur pourra se reporter à l'analyse de ces chapitres telle que je l'ai donnée au chapitre II du présent ouvrage. Ici se termine la première partie du sacrifice. La seconde partie reprend avec le chapitre XXVIII du Yaçna qui ouvre la série des Gâthâs, la plus ancienne partie de l'*Avesta*. L'Atharvan adresse une prière à Ahura-Mazda, à Asha et à Çpenta-Armaiti. Il implore les bénédictions du ciel et de la terre pour lui et les fidèles. « Moi, qui suis à vous, ô Ahura-Mazda ! je viens vous implorer avec une intention droite, pour que vous me donniez les biens appartenant aux deux mondes, au monde corporel et à celui de l'esprit; ces biens qui proviennent de la pureté, et par lesquels celle-ci

donne la félicité à ceux qui se complaisent en elle..... Et moi qui, avec l'aide du bon esprit, ai appliqué mon âme à des pensées célestes, qui connais les bénédictions des actes conformes à la loi d'Ahura-Mazda, que je persévère dans le désir de la sainteté, tant que j'en aurai le pouvoir et la force..... Je sais que ceux qui écoutent vos enseignements sont pourvus de dons et d'aliments qui ne leur manquent jamais. O Ahura-Mazda! enseigne-moi du haut des cieux, de ta propre bouche, pour que je proclame tes enseignements ; enseigne-moi à conserver à jamais la pureté et le bon esprit, dans l'état où était le monde à son origine. » Au chapitre XXIX, *Géus urvâ,* l'âme du taureau primitif se plaint à Ahura-Mazda des mauvais traitements que subissent les hommes justes et des persécutions des impies. Ahura-Mazda lui promet la venue de Zarathustra. Au chapitre XXX, après avoir établi la distinction des deux Esprits primitifs, le Bon et le Mauvais, l'Atharvan s'écrie : « Mais lorsque sur les méchants vient fondre le châtiment des crimes ; qu'alors ton règne s'établisse par le bon esprit, ô Ahura-Mazda!.... Puissions-nous être ceux qui opèreront la restauration du monde (la résurrection) ; car ceux qui sont sages et avancés dans la sainteté en sont les meilleurs soutiens. Que pour cela notre esprit soit où la sagesse habite ! » L'Atharvan récite alors le chapitre XV du Vispered, conclusion des chapitres précédents, pour honorer Ahura-Mazda, Zarathustra et le Gâthâ Ahunavaiti avec ses préceptes, ses textes et ses commentaires. Il continue par la récitation des chapitres V et VI du Vendidad. Dans le Hâ XXXI

du Yaçna, le prêtre annonce les vérités religieuses ; il demande la sagesse ; il proclame Ahura-Mazda le chef pur du monde pur. Il fait l'éloge de la vie pastorale, déclare que l'âme est le principe d'action qui a son libre arbitre ; il prédit le malheur des méchants et le bonheur réservé aux justes. « Celui qui a formé à l'origine ces éclats lumineux, pour qu'ils se répandent dans les astres, celui-là a créé, par son intelligence, la pureté par laquelle il soutient le bon esprit. Tu les fais croître, ô Mazda, toi qui es perpétuellement d'un pouvoir universel, ô Maître ! Or, je te reconnais, ô Mazda, comme le principe du monde créé par l'intelligence, père du bon esprit ; car je t'ai saisi dans mon regard. Je te reconnais le créateur véritable de la pureté, le maître du monde, quant à ses actes..... ô Mazda ! qui, par ton esprit, es le créateur des mondes et des lois et des intelligences ! C'est pour nous la chose la plus importante que tu nous as donné une âme pourvue d'un corps et la faculté d'agir et des enseignements. Lorsque l'homme pose avec volonté des actes de choix, alors il élève la voix, mentant ou disant la vérité, sage ou insensé, par la vertu du cœur et de l'esprit de cette âme. » Au Hâ XXXII, les Dévas viennent tenter Ahura-Mazda pour gagner ses faveurs. Mais Ahura les repousse en leur reprochant la criminalité de leurs œuvres. Il proclame que les justes seront récompensés et les méchants châtiés. Au Hâ XXXIII, l'Atharvan déclare que tout s'accomplira ici-bas suivant les lois justes données par Mazda dès l'origine du monde.

Il demande à Dieu la Science des lois, et offre

tout son être en oblation à son Créateur. Au Hâ XXXIV, le Prêtre renouvelle les offrandes et les invocations à Ahura-Mazda ; puis il récite le chapitre XVI du Vispered, louange à l'adresse du Gâthâ Ahunavaiti, et le chapitre XVII où il exhorte les fidèles aux bonnes œuvres. « O Mazdéens, disciples de Zarathustra, appliquez avec fermeté votre volonté, vos pieds et vos mains à la pratique des bonnes œuvres prescrites par la loi et la justice, à éviter les mauvaises actions contraires à la loi et à la justice. Accomplissez des œuvres saintes. Donnez l'abondance aux malheureux ! Que l'observance fidèle au culte d'Ahura-Mazda règne ici ! » Ici est intercalée la récitation des chapitres VII et VIII du Vendidad. Le Zaotar reprend le chapitre VIII du Vispered, louange à l'adresse d'Ahura-Mazda, des Yazatas et des Fravashis, qui se continue également au chapitre XXXV du Yaçna. Lorsque le Prêtre arrive au chapitre XXXVI il doit le réciter près de l'autel du feu, car c'est une invocation au feu qui symbolise en ce moment la Divinité. « C'est toi que nous venons tout d'abord implorer, ô Ahura-Mazda par ce culte du feu... Je suis plein de dévotion, ô feu d'Ahura-Mazda !... Viens vers nous pour nous faire parvenir à la Résurrection. Feu, tu es le fils d'Ahura-Mazda ; tu es un être céleste. » Le Hâ XXXVII est une louange à Ahura-Mazda ; le Hâ XXXVIII un hymne de louange aux eaux souveraines d'Ahura, aux eaux mères qui donnent la vie ; le Hâ XXXIX un hymne de louange aux esprits des troupeaux et des hommes (l'homme primordial et le taureau primordial).

Au Hâ XL le Prêtre supplie Ahura-Mazda de répandre la grandeur et l'abondance sur ses offrandes, et au Hâ XLI d'octroyer aux fidèles les dons terrestres et célestes. « Maître des deux Mondes ! Sois pour nous la vie et le soutien du corps pour les deux mondes... O Ahura ! Sois notre salut... A toi nous avons recours ; en toi nous nous complaisons ; à toi nous nous donnons... Puissions-nous arriver à ton royaume, et à celui d'Asha pour l'éternité ! » L'officiant récite les chapitres XIX et XX du Vispered, en l'honneur d'Ahura-Mazda et du *Gâthâ-Ustavaiti*. L'Atharvan intercale ici la lecture des chapitres IX et X du Vendidad. Il reprend au chapitre XLII du Yaçna, le Gâthâ Ustavaiti : « O Mazda ! qu'il atteigne le bien supérieur au bien, l'homme qui nous enseigne les chemins droits de la prospérité de ce monde spirituel et corporel, chemins qui conduisent vers ces mondes parfaits qu'habite Ahura, ce ministre digne de toi, plein de sagesse, utile... Je t'ai reconnu l'esprit de vie, ô Ahura-Mazda, car je t'ai vu à l'origine à la naissance du monde. J'ai vu que rétribuant les actions et les paroles, tu donnes le châtiment aux méchants et la bénédiction sainte au bon ; je croirai en Toi, ô Ahura ! dans la période future de la création... Et toi, puisses-tu m'accorder la Sainteté ! Et alors, je pourrai m'appeler moi-même, si l'ange de la piété m'accompagne, un homme obéissant et pieux... C'est ainsi, ô Ahura-Mazda, que te prie Zarathustra, et tout homme pur, pour tous ceux qui choisissent pour guide l'Esprit très Saint. Puissent la vie longue et la Sainteté prédominer en ce monde ! »

Le Hâ XLIII est l'entretien de Zoroastre avec Ahura-Mazda. « Je te le demande, dis-le moi en vérité, ô Ahura ! Qui fut le premier Procréateur, le père de la Sainteté ? Qui a établi le soleil et les étoiles dans leur voie ? Quel est celui qui soutient la terre et le firmament ?... Je te le demande, enseigne-moi en vérité, ô Mazda, cette loi qui est la plus parfaite de toutes celles qui existent et qui, unie à la pureté, donnera la prospérité aux mondes... Que les désirs de mon intelligence se portent vers toi, ô Mazda ! » Au Hâ XLIV, Zoroastre proclame la nouvelle loi : « Je vais le proclamer, maintenant prêtez l'oreille... Soyez instruits de tout, d'une manière claire... Je proclamerai l'origine de ce monde, telle que Ahura-Mazda, l'omniscient, me l'a enseignée. Puisse la fin du monde être leur malheur, ô Mazda, à ceux qui n'accompliront pas ici votre loi, comme je la connais et comme je la publie !... Celui que je veux exalter avec mes louanges, je le vois maintenant clairement de mes yeux ; c'est Ahura-Mazda, l'auteur de la bonne pensée, de la bonne parole et de la bonne action. » Au chapitre XLV Zoroastre se plaint des persécutions dont il est l'objet ; il implore Ahura-Mazda, et pour lui et pour ses premiers disciples. « Vers quelle contrée tourner mes pas?... Nul ne m'honore, ni les pasteurs, ni les tyrans des contrées. Comment pourrai-je t'honorer, ô Ahura-Mazdâ ! Je sais que je suis faible et sans ressources ; j'élève vers toi mes plaintes, ô toi qui accordes le bonheur, comme un ami fait un présent à son ami... Quel protecteur m'as-tu donné, ô Mazda, lorsque le méchant veut m'accabler, si

ce n'est pas ton feu et ton esprit, par lesquels tu as créé la Sainteté, ô Ahura ! Donne-moi le pouvoir nécessaire pour soutenir ta loi... A celui qui fait prospérer la bonne création par les moyens de la justice et de la Sainteté, pour me complaire à moi qui suis Zarathustra, à lui sera accordée la récompense des biens en ce monde et de la vie future en l'autre. Tu es véritablement le maître de toutes ces choses. A toi qui es mon ami, Ahura-Mazda ! » Ici, le Prêtre récite le chapitre XXI du Vispered, en l'honneur d'Ahura-Mazda et des Amesha-Çpentas. Il passe à la récitation des chapitres XI et XII du Vendidad, et revient au chapitre XLVI du Yaçna, le *Gâthâ Çpenta-Maynïu* (1). Dans le chapitre XLVII, Zoroastre annonce le triomphe futur des justes ; il prie pour la propagation de la foi mazdéenne : « Lorsque la Druje sera vaincue par la vérité, lorsqu'arrivera dans l'immortalité la rétribution qui a été déclarée tromperie par les Dévas et les impies, que ce fait développe ton culte, ô Ahura !... Repoussez la violence, ô vous qui voulez conserver, par la pureté, l'amour du bon esprit auquel l'homme saint doit rester attaché... Quand les hommes viendront-ils à moi, ô Mazda ?... Qui fera cesser les actes de cruauté des méchants ? » Au chapitre XLVIII, le Prophète se plaint d'être persécuté ; il proclame que la loi d'Ahura donne le bonheur et il prie pour les justes : « Tandis que ce persécuteur puissant me poursuit, moi qui cherche à instruire

(1) Voir plus haut le chapitre XVIII du Yaçna qui reproduit ce chapitre.

selon la vérité ceux qui s'élèvent dans le mal; viens à moi, ô Mazda, avec les dons de la Sainteté, viens à moi pour me consoler... Mais Mazda est la source du bonheur et de l'abondance, lui qui préside à la loi par le bon esprit. Tout homme qui connaît la sagesse par la pureté parviendra dans ton royaume, ô Ahura!... J'ai confié à ta protection, ô Mazda, le bon esprit et les âmes des justes et la dévotion d'où proviennent la sagesse et l'abondance avec la grandeur, la force et la puissance impérissable. » Au chapitre XLIX, Zoroastre proclame Ahura et Asha les seuls soutiens du juste; il prie pour les pasteurs et les guerriers, loue Ahura et demande que tout tourne à la gloire de Dieu. « De qui chercherai-je l'appui? Quel protecteur m'a été donné pour mon troupeau et pour moi, autre que toi et Asha, ô Ahura-Mazda, que j'invoque avec ardeur?... Car vous, Ahura-Mazda et Asha, vous favorisez pour le rendre parfait, l'interprète de votre loi, par un appui constant, visible, puissant; et par lui vous nous établirez dans la gloire du monde futur... Je viens célébrer vos louanges, par ces chants du sacrifice, ô Mazda, suivant la Sainteté, et par les actes qui procèdent du bon esprit. Si les désirs de ma justice peuvent triompher, qu'alors j'obtienne la sagesse que je désire... Et moi, de ma bouche, je chanterai votre gloire, ô Mazda! aussi longtemps que j'en aurai la force et la puissance, selon la vérité! Que le Créateur du Monde favorise, par le bon esprit, tout ce qui développe le plus les œuvres parfaites, conformément à sa volonté! » Le Zaotar récite alors le chapitre XXII du Vis-

pered en l'honneur d'Ahura-Mazda, et du *Gâthâ Vohû Khshathra*, et les chapitres XIII et XIV du Vendidad.

Il continue en récitant le chapitre L du Yaçna, le Gâthâ Vohû Khshathra : « O toi qui as créé les troupeaux, les plantes et les eaux, donne-moi l'immortalité et l'incolumité, ô Mazda, esprit auguste !... Vous tous qui nous êtes unis par un même désir, donnez-nous ce bien, la pureté selon le bon esprit ! » Puis il récite la prière qui se trouve au chapitre XXIII du Vispered : « Nous entreprenons le sacrifice et la louange en l'honneur d'Ahura-Mazda, et de tous les êtres bons et saints.... Nous honorons l'obéissance vénérable, nous honorons le pardon vénérable, nous honorons la libéralité faite avec sagesse, nous honorons le respect vrai, sans artifice ! » Vient alors la récitation des chapitres XV et XVI du Vendidad, celle des chapitres XXIV et XXV du Vispered, hymnes de louanges, et celle des chapitres XXVII et XXVIII du Vendidad. A ce moment l'Atharvan revient au chapitre LI du Yaçna qui est une prière : « Je bénis tous les hommes et femmes justes appartenant au monde pur ; tous ceux qui existent, qui ont été, et qui seront. Je bénis tous les dons excellents, toutes les bénédictions saintes. » Le chapitre LII est le *Gâthâ Vahistoisti*. Il contient une exhortation au mariage : « Je vous adresse ces paroles, ô jeunes filles qui allez vous marier, et à vous (le jeune homme), moi qui le sais ; imprimez-les dans votre cœur ; apprenez à connaître, au moyen de la religion la vie du bon esprit ; cherchez tous deux dans la

piété à conquérir l'amour l'un de l'autre ; de cette façon seulement vous atteindrez le bonheur. » Le prêtre récite la prière contenue au chapitre XXVI du Vispered, les chapitres XIX et XX du Vendidad et revient au chapitre LIII du Yaçna, prière à Airyama-Ishya : « Qu'Airyama-Ishya vienne pour la joie des hommes et des femmes, disciples de Zarathrustra. Qu'il vienne pour la joie de l'esprit droit et pur ! Qu'il accorde en vertu de la loi la récompense parfaite de la pureté ! Je désire la sainteté pleine de bénédiction ; qu'Ahura-Mazda la fasse grandir ! Qu'Airyama frappe toute maladie, toute mort ! » (1) Il récite ensuite les chapitres XXI et XXII du Vendidad, et termine la cérémonie du sacrifice par la lecture des dix-sept derniers chapitres du Yaçna. Les chapitres LIV et LV sont un hommage aux Gâthâs. « Nous offrons, nous présentons tous les biens terrestres, les corps, les os et les forces vitales, les formes et les forces corporelles ; les intelligences, les âmes et les Fravashis ; nous les offrons aux Gâthâs saints et purs qui président aux temps, qui sont pour nous des soutiens, des protecteurs, des nourritures célestes. » Aux Gâthâs qui sont à la fois pour nos âmes une nourriture et un vêtement, et nous protègent ;... qu'ils soient pour nous des sources de bonne récompense, d'une récompense abondante, d'une récompense sainte, pour le monde futur après la séparation du corps et de l'âme ! (ô Ahura !), récompense tout homme

(1) Airyama est le génie préposé spécialement à la garde des hommes pieux et purs.

juste qui vient à ce sacrifice de louange, priant pour son salut, par de bonnes pensées, de bonnes paroles et de bonnes actions. » Le chapitre LVI est le Yesht en l'honneur de Çraosha. « Sacrifice de propitiation pour l'honneur, la louange, la satisfaction et la glorification de Çraosha le saint, le fort, incarnation de la loi. » Au chapitre LVII, l'Atharvan exalte la vertu de la prière et du sacrifice : « Que cette prière nous protège contre les Dévas, contre l'homme ennemi... Réjouissons-nous en cet acte du culte, ô Ahura-Mazda, complaisons-nous en lui ; appliquons-nous à cette prière ; honorons-la... Hommage à toi, ô feu d'Ahura-Mazda ! viens à nous pour produire la grande œuvre de la résurrection finale ! » Les chapitres LVIII, LIX et LX sont des invocations à Ahura-Mazda, à tous les bons Génies, à tous les Saints, aux deux prières Ahuna-Vairya et Ashem Vohû. Le chapitre LXI est un hommage au feu ; les chapitres LXII et LXIII des louanges à Ahura-Mazda ; le chapitre LXIV une prière au Génie des eaux. Aux chapitres LXV, LXVI, LXVII et LXVIII, le prêtre offre le Zaothra, le Hôma et les offrandes, à Ahura-Mazda, aux Amesha-Çpentas, aux Yazatas. Les chapitres LXIX et LXX sont des louanges en l'honneur de tous les êtres appartenant à la création pure d'Ahura-Mazda, des louanges en l'honneur des cinq Gâthâs, du Yaçna, du sacrifice. « Nous honorons le maître suprême qui est Ahura-Mazada, le plus élevé en pureté, qui favorise le mieux la pureté. Nous honorons tous les enseignements de Zarathustra et toutes les actions saintes. » Enfin au

dernier chapitre du Yaçna qui termine la cérémonie, le Zaotar récite : « Faisons retentir l'Ahuna-Vairya sur la terre et dans le ciel ; Yathâ Ahû Vairyò. Je voue honneur, hommage, force, vigueur, à Çraosha le Saint, fort, incarnation de la loi, à l'élan ferme, ahurique. Je voue honneur, hommage, force, vigueur à toi, feu, fils d'Ahura-Mazda. Ashem-Vohû. » Durant toute cette récitation du Vendidad-Sadé qui doit être faite par cœur, le Zaotar et les assistants accomplissent certaines cérémonies et certains rites, dont on pourra trouver la description très détaillée dans le *Zend-Avesta* d'Anquetil ou les *Essays* de Haug.

J'ai déjà dit que cette récitation de l'*Avesta* devait se faire par cœur, pour la cérémonie du sacrifice. Il fallait donc que les prêtres mazdéens sussent l'*Avesta* par cœur. Anquetil rapporte qu'actuellement encore beaucoup de Destours sont capables de réciter tout l'*Avesta* de mémoire. J'ajouterai que chaque prêtre doit chaque jour célébrer le Yaçna de cette façon. Ce n'est que par la lecture des livres sacrés que l'on se rend propre à entreprendre les purifications religieuses ; d'ailleurs si l'on omet cette lecture, la cérémonie religieuse est sans profit.

La lecture est donc prescrite comme un des principaux devoirs du prêtre mazdéen, et il ne suffit pas que cette lecture soit faite ; il faut qu'elle soit faite sans négligence, et sans rien omettre.

Indépendamment de la cérémonie du sacrifice, il existait deux autres cérémonies : le sacrifice des

Draonas et celui des Afrigâns. Ces deux cérémonies étaient accomplies en l'honneur d'un Génie ou en commémoration d'un mort.

La ressemblance que l'on peut constater entre la liturgie mazdéenne et la liturgie chrétienne, notamment de celle de l'Eglise de Syrie, est un fait qui avait été déjà remarqué au siècle dernier par Hyde et Rhode, et depuis les études nouvelles sur le Mazdéisme, cette ressemblance n'a fait que s'accentuer. Spiegel a rapproché certaines cérémonies et certains rites, et pour lui, il croit à la parenté non pas d'une partie mais de tout le système liturgique (1). Il fait remarquer que sept prêtres sont subordonnés au Zaotar pour l'assister dans la cérémonie du sacrifice, de même que dans l'Eglise chrétienne pendant longtemps on s'est tenu notoirement au chiffre de sept diacres, mais j'ajoute, ce que Spiegel a oublié de mentionner, que cette coutume remonte à une époque beaucoup plus reculée, car nous trouvons dans la cérémonie Védique du sacrifice, le nombre de sept prêtres. C'est ce que nous montre le Rig-Véda, le plus ancien des quatre Védas (2).

Spiegel ainsi que Hyde voient dans la cérémonie de l'investiture du Kuçti l'équivalent de la confirmation chrétienne, et dans la cérémonie du Baresh-Nom-Nuh-Shava qui précède cette investiture, l'équivalent du baptême chrétien. Le Kuçti

(1) Spiegel, *Avesta,* t. II. Einl. p. 120. « Ich gehe aber weiter, ich behaupte nicht blos die Verwandtschaft einzelner Theile, sondern des gesammten Systems. »

(2) Cf. Em. Burnouf, article Véda. *Dictionnaire des Sciences morales et politiques*, Bachelet.

marquait le lien d'une communauté spirituelle et son investiture l'acte d'admission dans la communion des fidèles. Or, dans l'Eglise d'Orient, il était d'usage de donner une ceinture aux nouveaux baptisés. Entre la confession mazdéenne et la confession chrétienne existe une très étroite parenté comme nous le verrons plus loin. Seuls, en effet, le prêtre mazdéen et le prêtre chrétien ont le droit d'absoudre les péchés avoués au moyen de certaines pénitences. Les coutumes funéraires montrent également des points de contact surprenants. A la mort d'un des leurs, les Mazdéens doivent, durant les trois jours qui suivent la mort, accomplir certaines cérémonies et réciter certaines prières pour venir en aide à l'âme séparée du corps, et qui attend son jugement au troisième jour. Les prières que l'on récite pendant cette époque peuvent influer sur la destinée de l'âme (Vendidad XIX, 89). De même dans l'Eglise chrétienne nous trouvons la coutume de chanter des prières durant trois jours pour l'âme des morts. Par exemple, dans l'office des morts, le chant initial : *Subvenite, sancti Dei*; et aussi le chant final : *In Paradisum deducant te angeli.*

Suivant le Vendidad (V, 123) on doit retirer le feu d'une maison où il y a eu un mort, durant neuf jours; au dixième jour on rapporte le feu et on récite le Yaçna. Cette cérémonie du Yaçna se recommence le jour du mois et le jour anniversaire de la mort. Nous en trouvons l'équivalent dans la messe des morts, et les services de huitaine, du mois et d'anniversaire du culte chrétien. De même la fête annuelle du Gâthâ qui est pres-

crite en commémoration des morts et pour venir en aide aux âmes des défunts peut être rapprochée de la fête des morts qui suit la Toussaint. La neuvaine est passée du culte mazdéen dans le culte chrétien, et nous voyons Saint-Augustin fulminer contre cet usage. Rhode a remarqué que le sacrifice du Hôma tel qu'il existe dans le Yaçna offre une grande ressemblance avec le sacrifice de la messe de l'Eglise catholique. Mais c'est principalement la seconde partie de la liturgie mazdéenne qui offre une grande analogie avec la partie du culte chrétien connu sous le nom d'ἀνάγνωσις. Elle consiste dans la lecture de certains passages des Ecritures, notamment du Nouveau-Testament. (Justin. Apol. I, c. 67.) Entre ces lectures on chante des psaumes. De même nous avons vu dans l'*Avesta* les chants religieux alternant avec la lecture du Vendidad.

Enfin, je ne cite que pour mémoire la ressemblance entre le Zaothra et l'eau bénite, la lumière qui brûle perpétuellement durant le sacrifice, et nombre d'autres analogies moins importantes que le lecteur pourra remarquer de lui-même.

Quant à la question de savoir à laquelle des deux religions appartient la priorité, je répéterai ce que j'ai dit à propos de la doctrine de la résurrection. C'est une question de chronologie. Ces coutumes, ces cérémonies, ces dogmes sont contenus dans l'*Avesta ;* par contre on ne les trouve pas dans la religion juive, et c'est dans la religion chrétienne, principalement dans l'Eglise d'Orient qu'elles font leur apparition. L'*Avesta* étant de plusieurs siècles antérieur au christianisme, la

question se résout d'elle-même. J'ajouterai comme preuve morale un fait que l'on peut constater encore de nos jours et particulier à la race Iranienne : la ténacité des communautés Parsies à éviter tout contact étranger et à conserver pures les traditions et les coutumes religieuses de leurs ancêtres ; et cela dans un pays étranger où ces communautés sont entourées par des religions puissantes telles que le Brahmanisme, l'Islamisme et le Christianisme.

Je dois dire pour être impartial, que si cet avis est celui de nombreuses autorités parmi les Orientalistes tels que Eug. Burnouf, Haug, Rhode, Tiele, Geiger, Em. Burnouf, J. Darmesteter, Whitney, West, Von Bohlen, Rosenmüller, Max Müller et bien d'autres, il en est un et non des moins célèbres, dont l'opinion se partage sur cette question, c'est Spiegel. Dans de certains cas, je parle bien entendu des cérémonies liturgiques et non des doctrines dont Spiegel ne conteste pas l'ancienneté, il admet que l'emprunt aurait été fait par les Parses ; mais il faut avouer que les raisons qu'il en donne sont bien peu concluantes, et l'on a peine à comprendre comment un Orientaliste de cette valeur a pu donner comme preuve de la priorité du culte chrétien un argument aussi faible et aussi naïf que celui qu'il avance : « c'est au culte chrétien, dit-il, qu'appartient la priorité, car si les chrétiens avaient emprunté ce système aux Perses, leurs autorités religieuses historiques indiqueraient sûrement de quelle source il provient, ce qui n'est pas le cas. » C'est tout comme si l'on demandait aux Grecs dont les philosophes

ont pris la plupart de leurs doctrines à l'Egypte, la Perse et l'Inde, de faire constater au monde entier par la plume de leurs écrivains la preuve de leurs emprunts. D'ailleurs les Pères de l'Eglise n'auraient pas pu affirmer l'originalité et la révélation spéciale de la religion chrétienne, s'ils l'avaient rattachée au Mazdéisme. Ce serait aussi trop exiger de l'humanité ; et cependant parmi les anciens il s'en est trouvé un assez consciencieux, Platon, pour mentionner le fait une fois dans son *Timée.* A ce compte, les Alexandrins et les Gnostiques ont assez protesté contre les emprunts faits à leurs doctrines par les Pères de l'Eglise chrétienne. Le second argument de Spiegel est encore plus faible, pour ne pas dire qu'il est faux : « De même, dit-il, que l'on trouve des ressemblances dans le Parsisme (même dans l'*Avesta* le plus ancien), non seulement avec les Védas mais encore avec les religions Pré-Asiatiques (c'est-à-dire Indo-Européennes), il serait tout aussi facile de retrouver des ressemblances entre les coutumes et les usages des Parses avec celles des religions plus récentes telles que l'Islam (1). » Mais si l'on trouve des usages et des cérémonies communs au Mazdéisme et au Védisme, cela n'a rien que de naturel puisque les Iraniens et les Indous ont vécu ensemble longtemps après la séparation des autres tribus Aryennes ; et si certaines de ces coutumes se retrouvent dans la religion Indo-Européenne, cela n'a rien de surprenant puisque les Iraniens appartiennent à une branche de la famille Aryenne. Bien plus,

(1) Spiegel, *Avesta*, t. II, Einl. p. 123 et 124.

ce fait conclut en faveur de la haute antiquité de ces coutumes, et prouve évidemment qu'elles sont un héritage Indo-Européen, un héritage Aryen. Par conséquent, si ces usages se trouvent dans la religion juive moderne, d'après la captivité de Babylone et dans la religion musulmane, nous sommes en droit de conclure que l'emprunt vient des Sémites, puisque ces usages appartiennent à la race Aryenne, et que nous n'en trouvons aucun vestige ancien chez les Juifs et les Arabes. Et comme le Christianisme est parti de Judée, il ne peut davantage revendiquer la priorité de ces coutumes. Donc toutes les fois que nous trouvons une doctrine ou une coutume chez les Iraniens que nous pouvons faire remonter au Védisme d'abord, et à la religion Indo-Européenne ensuite, nous sommes en droit de conclure par là-même que cette doctrine ou cette coutume appartient en propre aux Iraniens ; et si nous retrouvons cette doctrine et cette coutume dans une religion d'origine sémitique, l'emprunt est évident. D'ailleurs, l'homme depuis longtemps n'invente plus d'idées, il ne fait que développer celles qui lui sont transmises ; et les religions sous ce rapport font comme les hommes, elles n'inventent rien, mais développent leurs doctrines et modifient leur culte suivant les idées des races qui suivent ces religions et suivant les mœurs et les coutumes du temps présent. Et quand le fait se présente d'une religion comme le Christianisme dont le fondateur vivait en Judée, mais de qui les doctrines étaient Esséniennes, c'est-à-dire en grande partie aryennes ; quand nous voyons cette

religion se propager, non parmi l'élément sémite à qui ces doctrines répugnaient, mais parmi l'élément aryen qui retrouvait précisément dans ces doctrines l'héritage de sa race ; quoi de surprenant à ce que cette religion, lorsqu'elle constitua son culte et ses dogmes plusieurs siècles après la mort de son fondateur, ait emprunté à d'autres religions certaines doctrines et certaines coutumes, surtout à des religions aryennes, puisque les fondateurs du christianisme, c'est-à-dire les Pères de l'Eglise étaient des Aryens, et que la presque totalité des chrétiens étaient aussi des Aryens.

CHAPITRE IV

L'Année Avestéenne. — Le Calendrier. — Les Fêtes religieuses. — Points de contact entre le Mazdéisme Iranien et le Védisme Indou.

Le peuple Iranien divisait l'année en deux parties : l'été et l'hiver. C'est ce que nous voyons par l'*Avesta* où nous trouvons des calculs par années et demi-années. La raison de ce fait tient aux conditions climatériques de l'Iran. Les périodes de transition du printemps et de l'automne y sont tellement courtes surtout dans l'Iran oriental, qu'elles sont englobées presque totalement dans l'été et l'hiver. Les Iraniens ne comptaient pas par *jours* mais par *nuits*, car pour eux la nuit précédait le jour ; aussi voyons-nous différents passages de l'*Avesta* mentionner ce fait. La bénédiction du feu, au chapitre LXII du Yaçna débute ainsi : « Que ta vie, les nuits que tu as à vivre, s'écoulent dans un heureux état d'esprit ! » Cette particularité d'ailleurs appartient aux coutumes Indo-Européennes, car nous la retrouvons chez les Indous, les Germains et les Celtes. La division par mois était employée pour calculer un espace de temps plus prolongé. Ainsi la grossesse des femmes se calculait par *mois*. Lorsque le temps était mauvais et qu'on ne pouvait transporter un cadavre au Dakhma, il devait rester

dans le *Kata*, endroit spécial près du village, *deux* ou *trois nuits* ou *un mois*. De même, à la mort d'une personne, on devait enlever le feu de la maison où on ne pouvait le reporter qu'après *neuf nuits en hiver* et *un mois en été*. La grande purification du Barashnom est appelée la purification des *neuf nuits*.

L'année Iranienne était composée de trois cent soixante-cinq jours. Elle se divisait en douze mois de trente jours chacun, et chaque mois se subdivisait en deux parties de quinze jours. L'année Iranienne était une année lunaire. Le mois était donc la période de temps qui s'écoulait entre deux pleines lunes ou deux nouvelles lunes, c'est-à-dire 29 jours et demi exactement. La moitié du mois était le temps compris entre la pleine lune et la nouvelle lune, et comprenait deux semaines dont l'une avait sept jours et l'autre huit. Ces douze mois donnaient un total de 360 jours auxquels on ajoutait les cinq jours épagomènes pour compléter la durée de la révolution solaire. Dans ces conditions, l'année Iraniénne recule d'un jour tous les quatre ans, car l'année bisextile n'existait pas chez les Iraniens. Parmi les auteurs anciens nous avons le témoignage de Quinte-Curce qui nous atteste que l'année Persane était de 365 jours.

Les historiens musulmans, qui possédaient des sources perdues aujourd'hui, nous apprennent le même fait.

Le plus connu de ces historiens est l'écrivain arabe Hamza d'Isfâhân, qui vivait au xe siècle de notre ère. Mais nous trouvons la preuve que l'an-

née Iranienne se composait de 365 jours dans l'*Avesta* lui-même. Le texte qui mentionne le fait est le Yesht des Fravashis. Voici ce qu'en dit Eug. Burnouf dans son *Etude sur la langue et sur les textes Zends.* Après avoir examiné l'invocation des Ferouers et la fête des âmes que les Parses célèbrent pendant les dix derniers jours de l'année, il ajoute : « Je me crois en droit de conclure de ces faits qu'on s'est trop hâté, quand on a dit que Quinte-Curce était le seul auteur de l'antiquité qui fournit le moyen d'établir que l'année persane ancienne était composée de 365 jours, et que rien dans les textes zends ne nous instruisait de la forme de cette année. Les deux données si importantes de la prière des Ferouers, savoir : le nom de l'époque dite *Hamaspathmaêdha*, et la mention des cinq jours épagomènes implicitement contenue dans l'indication des dix jours que dure la fête ; ces deux données, dis-je, rapprochées des textes nombreux où sont invoquées les six époques qui divisent l'année religieuse des Persans et surtout des passages pazends où est exprimée en nombre de jours la durée de ces époques, ne permettent pas de douter que l'année, telle qu'elle ressort des textes zends les plus authentiques, n'ait été réellement composée de 360 jours avec cinq épagomènes. Ce résultat explique l'attention que j'ai dû apporter à interpréter le texte qui nous le donne : il fallait montrer que le passage de la prière des Ferouers que je viens d'analyser appartenait par le langage et par l'exposition des idées, aux textes les plus incontestablement anciens que nous ait conservés le

recueil du *Zend-Avesta*. Je crois ce fait solidement établi par les précédentes recherches, et je pose comme un point qui est à l'abri de toute contestation que la prière des Ferouers est du même âge que les 22 chapitres du Vendidad, que les Yeschts les plus développés, ceux de Mithra, de Behram, d'Ormuzd et autres, et que la plus grande partie du Yaçna, tous morceaux sur l'authenticité et l'ancienneté desquels ils ne me paraît pas permis d'élever le moindre doute (1) ».

Les douze mois de l'année étaient consacrés à divers génies. Bien que la chronologie des Iraniens fût très défectueuse, attendu que les anciens Perses avaient l'habitude de ne compter que par le nombre d'années de règne de quelques rois, fait qui nous est confirmé par les médailles des rois Sassanides, ils attachaient du moins une grande importance à la fixation d'un événement. C'est grâce à cette particularité que nous avons pu connaître les noms de plusieurs mois des anciens Perses. Darius en effet, dans la grande inscription de Behistân donne le jour et le mois où a eu lieu chaque évènement important. Oppert à pu réunir ainsi les noms des mois qu'il a trouvés.

Ils sont au nombre de huit, dont voici les noms : *Bâgayâdis*, *Viyakhna*, *Thuravâhara*, *Garmapada*, *Thâigarcis*, *Athriyâdis*, *Askhâna*, *Anâmaka*.

Bien que les noms des mois ne soient énumérés nulle part complètement dans l'*Avesta*, ceux que l'on y trouve mentionnés concordant entiè-

(1) E. Burnouf, *Journal Asiatique*, 3e série, t. IX, p. 320 et seq.

rement avec le calendrier des textes Parses plus récents, nous pouvons facilement identifier les noms de ceux qui manquent. En voici la liste qui comprend d'une part les noms Zends, de l'autre les noms du calendrier Parsi, et les dates correspondantes dues aux travaux de Roth.

1er mois : Fravashinâm. — Farvardin. — 9 mars au 7 avril.

2e mois : Ashahê-Vahishtathê. — Ardibihist. — 8 avril au 7 mai.

3e mois : Haurvatâtô. — Khordad. — 8 mai au 6 juin.

4e mois : Tishtryêhe. — Tìr. — 7 juin au 6 juillet.

5e mois. : Ameretatô. — Amurdad. — 7 juillet au 5 août.

6e mois : Khshathrahâ-Vairyehê. — Shahrévar. — 6 août au 4 septembre.

7e mois : Mithrahê. — Mihir. — 5 septembre au 4 octobre.

8e mois : Apâm. — Abân. — 5 octobre au 3 novembre.

9e mois : Athrô. — Ader. — 4 novembre au 3 décembre.

10e mois : Dathushô. — Dai. — 4 décembre au 2 janvier.

11e mois : Vagheush-Managhô. — Bahman. — 3 janvier au 1er février.

12e mois : Çpentayâo-Armatôish. — Çpendârmat. 2 février au 3 mars.

Puis les cinq jours épagomènes du 4 au 8 mars.

L'année commence donc en mars quand le soleil sort du signe du Bélier, et les cinq jours

complémentaires tombent à l'équinoxe de mars.

La version Huzvaresch de l'*Avesta* cite les mois dans l'ordre que je viens d'énumérer, ordre qui concorde avec celui du chapitre XXV du Bundehesh.

Chaque mois, comme on peut s'en rendre compte, est consacré à un Génie, et il en est de même pour chaque jour du mois. Les noms de tous ces Génies se trouvent sans exception dans l'*Avesta*. Le chapitre XVI du Yaçna nous fournit en effet une liste de Génies qui concorde complètement avec la liste des Génies de chaque jour du mois telle que nous le donnent les Ecritures Parses. Voici cette liste :

1 Ahurahê-Mazdâo. — Ormazd.
2 Vagheush-Manâghô. — Bahman.
3 Ashahê-Vahishtahê. — Ardibihist.
4 Khshathrahê-Vairyhê. — Shahrévar.
5 Çpentayâo Armatoish. — Çpendârmat.
6 Haurvatâtô. — Khordad.
7 Ameretâtô. — Amerdâd.
(1 à 7 : Les sept Amesha-Çpentas.)
8 Dathushô. — Dai. — Le créateur.
9 Athrô. — Adar. — Le feu.
10 Apâm. — Abân. — Les eaux.
11 Hvare-Khshaetahê. — Khorshêd. — Le soleil.
12 Mâoghô. — Mâh. — La lune.
13 Tishtryehê. — Tîr. — Sirius.
14 Gêush. — Gôsh. — Les animaux.

15 Dathushô. — Dai. — Le créateur.
16 Mithrahê. — Mihir. — Mithra.
17 Çraoshahê. — Çrosh. — Çraosha.
18 Rashnaosh. — Rashnu. — Rashnu.
19 Fravashinâm. — Farvardin. — Les mânes.
20 Verethraghnahê. — Behram. — Verethraghna.
21 Râmanô. — Râm. — Râman.
22 Vâtahê. — Vât. — Le vent.
23 Dathushô. — Dai. — Le créateur.
24 Daenayâo. — Dîn. — La loi.
25 Ashôish. — Ard. — Ashi.
26 Arshtâtô. — Ashtâd. — Arshtât.
27 Asmanô. — Asmân. — Le ciel.
28 Zemô. — Zamyâd. — La terre.
29 Mathrahê-Çpentahê. — Mâhrçpand. — La Sainte Parole.
30 Anaghranâm-Raochaghâm. — Aniran. — Les lumières sans commencement, c'est-à-dire les astres (1).

Le calendrier nous amène à parler des fêtes religieuses des Iraniens. Chaque mois a plusieurs jours de fête. On remarquera tout d'abord que le premier, le huitième, le quinzième et le vingt-troisième jours du mois sont dédiés à Ahura-Mazda, ce qui correspond aux semaines dont j'ai déjà parlé. Les cinq jours épagomènes sont dédiés aux cinq Gâthâs, les cantiques sacrés du Yaçna. Enfin, dans chaque mois est sacré le jour dont le nom concorde avec celui du mois. Dans le premier mois, celui des Farverdins, c'est le dix-neu-

(1) Geiger, *Civil. of the Eastern Iranians*, p. 146.

vième jour, jour consacré aux Fravashis ou mânes ; dans le second mois c'est le troisième jour, dans le troisième le sixième jour, dans le quatrième le treizième jour, dans le cinquième le septième jour, dans le sixième le quatrième jour, dans le septième, le mois de Mithra, le seizième jour consacré à Mithra, dans le huitième mois le dixième jour, dans le neuvième le neuvième jour, dans le dixième mois, les premier, huitième, quinzième et vingt-troisième jours, dans le onzième le second jour et enfin dans le douzième le cinquième jour. A ces jours de fête particuliers à chaque mois il convient d'ajouter les six grandes fêtes des *Gâhanbârs,* ainsi nommées parce qu'elles sont une commémoration des six époques de la création du monde. Roth fait remarquer que ces six Gâhanbârs correspondent à des saisons différentes, et jouent un rôle important dans la vie civile. Chacun de ces Gâhanbârs dure cinq jours, le dernier jour étant le jour solennel. C'est eux dont il est question au chapitre I du Vispered. C'est Yima lui-même qui les a établis. Voici leurs noms et leurs dates :

1. *Maidhyô-Zaremaya*, dans le mois d'Asha-Vahishta, le jour de Dathushô précédant le jour de Mithra (quinzième jour du second mois).
2. *Maidhyô-Shema*, dans le mois de Tishtrya, le jour de Dathushô précédant le jour de Mithra (quinzième jour du quatrième mois).
3. *Patish-Hahya*, dans le mois de Khshathra-Varya, le jour d'Anaghranâm (treizième jour du sixième mois).

4. *Ayâthrema*, dans le mois de Mithra le jour d'Anaghranâm (treizième jour du septième mois).
5. *Maidhyâirya*, dans le mois de Dathushô, le jour de Verethraghna (vingtième jour du dixième mois).
6. *Hamaspatmaedhaya*, le jour de Vahishtôishti, et ainsi le dernier des cinq jours épagomènes.

La signification étymologique de chacun de ces Gâhanbârs est la suivante :

Madhyo-Zarmaya signifie « milieu du printemps », *Madhyôshema* « milieu de l'été », *Madhyârya* « milieu de l'hiver », *Patish-Hahya* qui porte les céréales », c'est-à-dire le temps de la moisson, *Ayathrema*, l'époque où les troupeaux descendent des montagnes dans les vallées, et *Hamaspatmaidhaya*, l'époque de la fête des Mânes.

Partant de ce principe que *Madheôshyema* doit tomber le jour de l'été, c'est-à-dire le 21 juin, Roth en a conclu que l'ancienne année Iranienne commençait le 9 mars puisque le cent vingt-cinquième jour de l'année était consacré à cette fête. Cette hypothèse concorde avec le calendrier moderne des Parsis. On voit par là que les deux Solstices correspondent, l'un avec la saison chaude, l'autre avec la saison froide, et que l'année commençait avec le Solstice d'été ou plus exactement le jour suivant.

Le jour se divise également en cinq parties appelées *Ratus* en zend et *Gâhs* en persan moyen. J'ai déjà donné leurs noms, ce sont les Gâhs

Hâvani, le lever du jour, *Rapithwina*, midi, *Uzyêirina*, après-midi, *Aiwiçrûthrema*, le soir jusqu'à minuit, et *Ushahina*, de minuit jusqu'à l'aurore. Chacune de ces divisions du jour est consacrée à un Génie. *Ushashina* est consacré à Çraosha, le Génie qui ne sommeille jamais et dont le devoir est de réveiller les hommes dès le point du jour pour les appeler à la prière. *Hâvani* est sous la protection de Mithra, le Génie du soleil levant ; *Aiwiçruthrema* est sous la protection des Mânes qui veillent sur l'homme à cette heure du jour ; *Rapithwina* est consacré au Génie du feu et *Uzyêirina* au Génie des eaux.

Les jours de fête de chaque mois on se rend au Der-i-mihr, c'est-à-dire au temple, pour apporter son offrande au feu sacré, et réciter les *Nyaish* du feu.

Le Mobed, à cette occasion, fait une courte allocution, dans laquelle il rappelle à ses auditeurs leurs devoirs.

Parmi les grandes fêtes religieuses il faut citer le *Naurôz*, fête du premier jour de la nouvelle année, fête qui remonte à une haute antiquité, et qui s'est maintenue en Iran alors que les habitants ont abandonné leur ancienne religion. Cette fête dure six jours, le dernier jour étant particulièrement important, attendu qu'en ce jour Ahura-Mazda, suivant la tradition, a créé les choses les meilleures ; Vistaçpa a embrassé le Mazdéisme, et c'est en ce jour que devra se faire la Résurrection.

Le Naurôz tombe dans le mois Farvardin depuis le jour d'Ormazd jusqu'au jour de Khordâd.

La seconde fête, également célèbre est la fête

Mihrjân. Elle dure de même six jours, et comme elle est concacrée à Mithra, elle tombe le jour de Mithra dans le même mois. Ce jour-là on célèbre les actions de Mithra telles qu'elles sont décrites dans le Yesht de ce Génie.

La fête des âmes, une des plus importantes, est célébrée pendant les dix derniers jours de l'année, c'est-à-dire les cinq derniers du mois Çpendârmat et les cinq jours épagomènes. Pendant les cinq premiers jours, les âmes des justes qui sont morts quittent le Paradis et reviennent sur terre visiter la demeure de leurs parents. Durant les cinq derniers jours, à ces âmes viennent se joindre les Fravashis de la loi, c'est-à-dire les âmes des hommes célèbres qui ont contribué à la propagation et à la glorification de la loi Mazdéenne, et les âmes des damnés qui viennent demander des prières à leurs parents. Durant cette fête, les maisons sont purifiées et décorées. Les fidèles ne sortent pas de chez eux, et ils accomplissent pendant les cinq derniers jours la cérémonie des Darûns durant laquelle le Prêtre lit le Yaçna et le Vendidad. C'est au moment de cette fête qu'on célèbre les *Afrinâgâns*, c'est-à-dire les anniversaires des morts. Les parents apportent des offrandes de fleurs, des fruits, du lait, du riz ou de la pâtisserie. Le Prêtre ratifie l'offrande. Un usage analogue existe encore chez les Grecs aux jours anniversaires des morts. Le Zaota, assisté du Raçpi, célèbre le saint sacrifice. Les assistants récitent l'Ahuna-Vairya ; et pendant que le Zaota récite le texte de l'Afergân-Gâhanbâr, le Raçpi jette de l'encens sur le feu.

A toutes ces fêtes se donnent des repas religieux durant lesquels il est défendu de parler. En outre, il est formellement interdit à tout Mazdéen de manger ni boire avant d'avoir recueilli des aumônes pour les pauvres, afin que ces derniers soient en état de célébrer également ces fêtes. Ces aumônes se nomment *Gadângoi* et sont très méritoires (1).

Indépendamment de ces fêtes qui ont un caractère purement religieux, il en est d'autres mentionnées par Anquetil, mais dont je ne m'occuperai pas, leur caractère religieux et leur antiquité n'étant pas suffisamment prouvés.

Il me reste à parler d'un point très important ; ce sont les rapports très nombreux qui existent entre la religion Mazdéenne des Iraniens et la religion Védique et Brahmanique des Indous. L'antiquité des Védas étant un fait désormais incontesté, et le Rig-Véda étant le plus ancien monument écrit de la race Aryenne, c'est dans le Rig-Véda qu'il faut aller chercher l'origine, l'explication de tous les mythes, des idées religieuses et philosophiques, des langues, et des coutumes des différents peuples Indo-Européens. Et comme le Rig-Véda est une œuvre purement Aryenne, il s'ensuit que toutes les fois que l'on pourra faire remonter un mythe, une idée, une coutume au Rig, on aura la certitude de se trouver en présence d'un mythe, d'une idée ou d'une coutume faisant partie de l'héritage Aryen et dont l'antiquité remontera à la période d'unité de la race

(1) Spiegel, *Avesta*, Einl, t. II, p. 99 et seq.

Indo-Européenne. Des travaux considérables ont déjà été faits sur ce sujet depuis le commencement du siècle par tous les grands Orientalistes, et chaque jour amène de nouvelles découvertes. Les matériaux s'accumulent, et les documents s'ajoutent aux documents ; bientôt peut-être l'on pourra reconstituer l'histoire du peuple Arya primitif, des ancêtres de notre race.

J'ai déjà indiqué, au commencement de cet ouvrage, quelques points de contact entre les différents peuples indo-européens, mais nulle part ces rapports, ces analogies ne sont aussi frappants qu'entre les Iraniens et les Indous, ce qui prouve que ces deux peuples ont dû vivre encore unis durant un long espace de temps après la séparation et l'exode des différentes tribus aryennes. C'est un fait désormais acquis à la science après les travaux d'Eug. Burnouf, de Bopp, de Spiegel, de Max Müller, de Haug, de Geiger et de tous les Eranistes. « Les analogies nombreuses qu'offrent les Védas avec ce que nous possédons du *Zend-Avesta*, dit Burnouf, sous le rapport du langage et des idées, ne seront, je le pense, méconnues de personne, et par là sera mis hors de doute un fait que dans le principe je n'avais pu que soupçonner (1). »

Spiegel est tout aussi affirmatif. « Il résulte de tout cela que bien que l'on ne puisse donner des dates chronologiques, il n'en est pas moins certain qu'il y a eu une période aryenne, période repo-

(1) Eug. Burnouf. *Ét. sur la langue et sur les textes zends. J. Asiatique*, t. X, 3me série.

sant sur *des faits historiques*, et que les Indous et les Iraniens sont restés longtemps réunis après la séparation des autres peuples indo-germains (1). »

Tout d'abord, l'identité lexicographique et grammaticale des langues zende et védique est un fait reconnu et que les travaux de Burnouf et de Bopp ont mis à l'abri du moindre doute. Dans son *Commentaire sur le Yaçna*, Burnouf s'exprime ainsi : « C'est un fait bien constaté qu'il y a très peu de mots dans le zend qui ne puissent se retrouver en sanscrit » ; et dans son *Etude sur la langue et les textes zends :* « L'étude de la langue et des textes védiques est indispensable pour celle du *Zend-Avesta* (2). » Dans sa *Grammaire comparée*, Bopp démontre cette identité en prouvant que les pronoms, les noms de nombre, les désinences des cas et les terminaisons verbales personnelles sont foncièrement les mêmes en zend et en sanscrit. Nous avons donc déjà la preuve linguistique de l'identité de la race d'où sont sortis les Indous et les Iraniens. C'est un point très important puisque nous allons nous servir souvent de la comparaison des termes zends et védiques pour démontrer leur identité. Passons maintenant aux autres analogies. Tout d'abord, nous voyons les Indous et les Iraniens se donner le même nom générique d'*Aryas*. Les Indous se faisaient un honneur de porter ce nom. La signi-

(1) Spiegel. *Erànische Alterthumskunde*, t. I, p. 443.
(2) Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, p. 173. — *Journal Asiatique* fév. 1846, p. 110.

fication de ce mot avait pour eux le sens de « noble, vénérable, digne de respect »; aussi le donnaient-ils à leurs divinités préférées, à Indra et à Agni. C'était également le nom qu'ils donnaient à leurs trois premières castes pour les séparer d'avec les Barbares. Il en était de même pour les Iraniens qui écrivaient ce nom « *airya* », ce qui est également la forme pakrite, c'est-à-dire populaire, du mot dans l'Inde. Dans l'*Avesta*, ce qui est aryen est bon, ce qui ne l'est pas est mauvais. Les pays aryens sont ceux habités par les Aryas, les autres sont habités par les Barbares. Dans l'inscription de Nach-i-Rustam, nous voyons Darius se glorifier de son extraction aryenne : « Perse, fils de Perse, Aryen de race aryenne. » Hérodote raconte aussi que les Perses se nommaient *Aryas*. Ce nom était donc pour les Indous et les Iraniens un nom patronymique.

Enfin, l'*Aryâvarta*, chez les Indous, est le nom de la terre sainte où fut promulguée la loi de Brahma; l'*Airyana Vaêjo*, chez les Iraniens, est la contrée sacrée où Zarathustra révéla la loi d'Ahura-Mazda (1).

Parmi les noms géographiques, nous trouvons une analogie entre le *Hapta-Hendu*, de l'*Avesta*, et le *Sapta-Sïndhavah*, du *Rig-Véda* : *Sapta-Sïndhavah* signifie « les sept fleuves »; c'est l'Heptapotamie védique, c'est-à-dire le Pandjâb avec une partie du Kaboul. Au Fargard I du Vendidad, le *Hapta-hendu* est désigné comme un des

(1) *Mânava-dharma-sastrâ*, l. II, v. 22. — *Yaçna*, chap. IX, v. 44.

pays excellents créés par Ahura-Mazda où les Iraniens se sont arrêtés dans leurs migrations venant du nord, c'est-à-dire l'Inde.

Haraiva forme la plus ancienne du nom de *Haré-rùd*, cité au Fargard I du Vendidad, est le nom d'une rivière identifié au nom de la rivière *Sarayu* des Indous. De même, le fleuve *Vîtaguhaiti*, de l'*Avesta*, est identique au fleuve *Vitasthâ*, une des sept rivières du Sapta-Sindhavah indou. *Haragaiti* ou *Harauvatis*, dans l'*Avesta*, désigne l'empire des eaux et est identique au nom indou *Sarasvâti* qui désigne un fleuve dans les Védas. Enfin, au *Râgha* iranien, qui est le nom d'un fleuve mythique situé à l'extrémité de la terre, dans l'*Avesta*, correspond le *Rasâ* indou (1).

Parmi les noms de peuples identiques aux deux nations, nous trouvons les *Kurus*, nom d'un peuple fabuleux du nord chez les Indous et les Iraniens. De même, nous trouvons, dans le nord de l'Iran, deux pays du nom de *Cambysanc*, l'un en Albanie et l'autre en Arménie. La forme ancienne du nom en iranien est *kâmbuja*, d'où le nom de Kambujiya, le roi Cambyses. Ce nom de pays est commun aux deux peuples.

Le mot le plus ancien pour désigner le maître, le seigneur, est pareil dans les deux langues, *pati*, *paiti* ; pour maîtresse, *patni*, *pathni*.

Les noms pour désigner les batailles et les

(1) Spiegel, *Eran. Altert.* t. I, p. 443. Je dois ajouter qu'il y a divergence sur le Sapta-Sindhou. Les uns y comprennent la Pentapotamie, c'est-à-dire l'Indus et ses affluents. Les autres, à cause de la tradition mazdéenne, le placent plus au nord-est, vers les sources de l'Oxus.

armes de guerre sont semblables dans les deux langues : *hamarana*, bataille, en zend, *samarana* en sanscrit ; *rana*, combat en zend, *rana* en sanscrit ; *jya*, corde d'arc, en zend, *jyâ* en sanscrit.

Dans le système numérique, l'on sait que la concordance des chiffres chez les peuples Indo-Européens s'arrête au chiffre 1,000. Mais cette concordance va plus loin pour les Iraniens et les Indous. « Mille » se dit *hazâgra* en zend, *sahasra* en sanscrit. Pour indiquer une étendue qu'on ne peut calculer, les Iraniens emploient le mot *ahankhsta* et les Indous *asâmkhya*.

Mais où nous trouvons principalement une conformité de langage et d'idées qu'on ne retrouve nulle part chez les autres peuples Indo-Européens, c'est dans la religion des Iraniens et des Indous.

La divinité suprême chez les Iraniens se nomme *Ahura-Mazda*. Or, *Ahura* est identique au védique *Asura*. *Les Asuras*, dans le Védisme, sont les principes de vie; *asu* signifie « vie » et *ra* « suffixe ». C'est cette théorie métaphysique des Asuras, qui, d'abord polythéistique, est allée en s'épurant vers l'unité avec *Agni*, la divinité du feu, pour s'arrêter définitivement dans le Brahmanisme où elle a donné naissance à l'unité métaphysique de *Brahma*, l'Être suprême, l'Être neutre ; *Swayambhâ*, « l'Être existant par lui-même ». Mais déjà, dans la période antique du Védisme, les plus hautes divinités se nommaient « *asura* » et on leur donnait l'épithète de « savant », en zend « *Mazdâo* ». Or, dit Burnouf, sans insister même sur la différence de quantité du suffixe, et en supposant que la signification de

« maître » (Ahura) ne soit qu'un sens secondaire, il est permis de conjecturer que le zend *Ahù* veut dire comme le sanscrit *asu*, la vie, ou peut-être « celui qui est (1). »

Le mot *dêva* désignait la divinité dans les Védas, et de là il a passé dans toutes les langues Indo-Européennes avec la même signification. Il vient de la racine *div*, qui veut dire briller, et a donné naissance aux formes Ζεύς, Deus, Dew, etc. Or, nous retrouvons ce même mot *daêva* chez les Iraniens, mais avec cette différence, que chez ces derniers, le mot a changé de signification et est appliqué aux mauvais génies, tandis que chez les Indous, comme chez les autres peuples Indo-Européens, les Dévas sont des divinités bienfaisantes. Mais, néanmoins, la signification première chez les Iraniens a été incontestablement celle de Dieu. « Ce changement, dit Burnouf, dans l'acception du mot *dêva*, dont il serait si important et dont il sera peut-être à jamais impossible de fixer la date, a dû arriver à une époque où les deux religions se séparèrent pour se développer chacune isolément, mais toutefois dans des localités assez rapprochées pour qu'elles pussent se rencontrer et entrer en lutte l'une contre l'autre..... C'est le fait même de la distinction des idées religieuses des Parses d'avec celles des Brahmanes qui a fait descendre les Dévas des Indiens du rang qu'ils occupaient dans le Panthéon de ces derniers (2). » Nous trouvons la preuve que le mot *dêva* avait eu chez les

(1) Spiegel, *Er. Alt.*, t. I, p. 435. — Eug. Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, p. 51. — Haug. *Essays*, p. 268.
(2) Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, p. 78.

Iraniens l'acception de Dieu, dans un passage de l'inscription de Behistân : « *Paçâva diva sis manâ daçtayâ akunans.* Ensuite Dieu les livra entre mes mains (1). » Ce n'est pas, d'ailleurs, le seul exemple que nous trouvions de mots dont la signification est devenue opposée à son sens primitif.

Pareille dégénérescence et scission se remarque au sujet de *Ahura.*

Dans le Véda, les grands Dieux sont *asuras*, et le grand *Asura* est *Agni.* Plus tard, les *Asuras*, dans l'Inde, deviennent des démons malfaisants et alors on tire leur nom de *a* privatif et *Sura*, dieu.

Indra, une des principales divinités Védiques est devenu, chez les Iraniens, *Andra*, le Dieu des enfers ; de même *Çiva*, l'un des trois grands Dieux de la Trinité Brahmanique, est identique à *Çarvâ*, mauvais Génie chez les Iraniens. Même chez les Iraniens, certains mots ont changé de sens, comme la *Pairika*, mauvais Génie dans l'*Avesta*, devenue dans les temps modernes, la *Péri* à qui on n'attribue que grâce et douceur. En Europe nous trouvons le même fait pour nos sorcières chez qui la grâce a disparu alors qu'on la leur attribuait autrefois (2). Parmi les divinités semblables nous trouvons en première ligne *Sôma* pour les Indous et *Hôma* pour les Iraniens. Ce mot désigne en outre pour les deux peuples une boisson spirituelle, remède contre la mort et contre la maladie, et la plante même dont on tire

(1) Schœbel, *Recherches sur la Religion première de la race Indo-Iranienne*, p. 22.
(2) Spiegel, *Avesta*, t. II, Einl. p. CX.

cette boisson. Ces deux mots proviennent de la même racine, *sû* en sanscrit et *hû* en zend, et qui signifie « exprimer ».

Chez les deux peuples, ce mot désigne donc une plante dont on tire une boisson sacrée qui sert au sacrifice, et cette boisson devient elle-même une personnification de la divinité. Le Sôma Indou donne aux fidèles qui le prient, des vaches, des coursiers et toutes sortes de richesses ; de même que le Hôma Iranien accorde des chevaux, la puissance et la force ; aux femmes de beaux enfants. A ce mythe se relie celui de *Kriçanu*, et de *Kereçani*. *Kriçanu*, chez les Indous, est un Génie qui veille dans le voisinage de la boisson du Sôma pour la protéger, et qui blesse l'épervier qui veut la dérober. Chez les Iraniens *Kereçani* est, par contre, un mauvais Génie qui cherche à enlever au Hôma sa puissance.

Mithra dans les deux religions est la Divinité de la lumière. Dans les Védas on lui donne fréquemment le qualificatif *Adabdha*, « celui qu'on ne peut tromper », et cette même dénomination *Adhaoyamnô* en zend, lui est appliquée dans l'*Avesta*. L'*Avesta* le nomme également *Jaghaurvâo*, « le Vigilant » et le Véda *Jâgrivâmsa* (1).

Aryaman, divinité védique, qu'on trouve généralement associée à *Mitra* et à *Varuna*, est identifié au Génie Mazdéen *Airyaman*. Dans le Véda comme dans le *Zend-Avesta*, il a un double caractère. Il est d'abord « l'ami, l'associé » (les Gâthas le nomment « un client ») ; c'est ensuite

(1) Spiegel, *Eran. Alterth.* t. I, p. 434, 436. — Haug, *Essays*, p. 272 et seq.

la divinité ou le Génie qui préside aux mariages, et c'est comme tel qu'il est invoqué par les Brahmanes et les Mazdéens.

Aramati, divinité du sexe féminin, apparaît dans le Rig-Véda, comme la personnification de « la dévotion, de l'obéissance », c'est aussi le Génie de « la terre ». Elle est donc identique à la Sainte *Armaiti* de l'*Avesta*, qui est également le Génie de « la terre » et la personnification de « la dévotion et de l'obéissance ».

Le *Vâyu* védique, divinité du vent, « qui le premier, boit le Sôma au sacrifice du matin », est identique au Génie *Vayû* du *Zend-Avesta* (1).

On le trouve écrit *Oado* sur les monnaies bactriennes.

Le *Gandarewa* de l'*Avesta* est un Génie doué d'une grande force qui veille auprès de la mer fabuleuse Vourukasha pour garder le Gaokerena, l'arbre de vie et probablement pour se l'approprier. Il est identifié au *Gandharva* Védique qui est le gardien du Sôma et veut empêcher Indra de le communiquer aux hommes. Dans le Rig-Véda comme dans l'*Avesta*, ces deux Génies sont des divinités des eaux.

Au monde des eaux appartient aussi la divinité *Apâm-Napât*, dont le nom est pareil dans le Rig et dans l'*Avesta*. Ce nom signifie en zend et en sanscrit « le fils des eaux ». Selon Windischmann, l'*Apâm-Napât* de l'*Avesta* est la force fécondante qui est dans les eaux. Le rôle de ce Génie est de distribuer sur la terre les eaux fécondantes. Le

(1) Haug, *Essays*, p. 273 et seq.

rôle de créateur des hommes en tant que divinité de la fécondation et de la distribution de la pluie fructifiante, lui est même attribué. L'*Avesta* le nomme « haut, élevé, possédant des chevaux rapides, vivant sous les eaux » ; c'est la personnification de la virilité (1).

L'*Apâm-Napât* du Rig-Véda, le « fils des eaux », est en quelque sorte une appellation consacrée d'Agni avec lequel on l'identifie. C'est l'embryon des eaux, qui a été déposé chez les races humaines ; son séjour est dans les eaux, il descend dans les plantes et renaît dans cette matrice ; il est le principe fécondant, l'*Arani* mâle ; il a des chevaux rapides (2).

Les *Nâsatyas* ou *Açwins* de la mythologie Védique sont deux divinités qui règnent sur les sacrifices. Aussi le Rig les appelle-t-il « les deux sacrificateurs », et ils représentaient à l'origine le feu terrestre et le feu céleste. Tout autre par contre est le *Naoghaitya* Iranien, devenu mauvais Génie dans l'*Avesta*, et qui est l'adversaire de l'Amesha-Çpenta *Armaiti*, la Sainte Sagesse.

Le mythe du *Thraêtona* ou *Trita* Avestéen est identique au mythe du *Trita* Védique.

Dans le Véda, *Trita* est un personnage complexe, rangé parmi les protecteurs des hommes qui se tenaient auprès d'*Indra* pour être ses auxiliaires dans sa lutte contre *Ahi* le serpent, nommé aussi *Vritra*, mauvais Génie qui couvre le ciel et retient la pluie. Il reçoit l'épithète d'*Aptya*

(1) Windischmann, *Zoroastriche Studien*, p. 180, 182. — Spiegel, *Avesta*, t. II, p. 224, t. III, p. 19.
(2) A. Bergaigne, *La religion Védique*, t. II, p. 17, 18.

« humide », et il représente particulièrement l'éclair. Son rôle est celui d'un sacrificateur céleste, pressant le Sôma pour Indra. Il fend et brise avec l'éclair les vagues de l'Océan atmosphérique, les eaux aériennes, les nuages qui enserrent le firmament, personnifiés par *Ahi* ou *Vritra*.

Le *Thraêtona* de l'*Avesta* (le *Feridoun* des Perses), fils d'*Athwya* était un héros national, qui au dire du Vendidad et du Yaçna, tua le serpent *Aji-Dahâka*, aux trois gueules, aux trois têtes et aux six yeux. Ce mythe remonte d'ailleurs à l'époque Indo-Européenne.

C'est le Τρίτων des Grecs, fils de Neptune, qui excite les vagues de la mer et fait trembler les ennemis des Dieux (1).

Enfin les *Druhs* védiques et les *Drujas* de l'*Avesta* sont des génies malfaisants dans les deux religions; il en est de même des *Yâtus*, divinités malfaisantes chez les Indous et les Iraniens.

Si nous prenons la religion dans son essence et dans son culte, nous retrouvons les mêmes analogies entre ces deux peuples.

En premier lieu, nous voyons le culte tout spécial que les Iraniens et les Indous professaient pour le feu, *atar* en zend, *agni* en sanscrit. La signification du mot *atar*, suivant Burnouf, est « celui qui pénètre », de *â*, mouvement vers, et *trî* ou *tar*, « trajicere ». *Agni* a un sens analogue.

(1) Cf. Spiegel, *Eran. Alt.*, t. I, p. 440, et *Avesta*, Einl., t. III, p. LX. — Schœbel, *Religion première des Indo-Iraniens*, p. 37 et seq. — A. Bergaigne, *Religion védique*, t. II, p. 48, 326 et seq.

D'après Lassen, le mot vient de *ag*, « aller en serpentant », et *ani*, suffixe appellatif. Nous retrouvons le mot dans toutes les langues européennes ; *ater*, « noir », en latin, et *igni-s*, « feu » ; αἰθήρ, « lumière », et originellement « feu » en grec ; *ugni-s*, « feu » en lithuanien ; *ognen*, dans le Rhodope.

On connaît l'importance du feu dans la religion de l'*Avesta*, et le culte du feu était un trait tellement saillant de la religion iranienne que ses sectateurs sont encore nommés les adorateurs du feu. Dans le Véda, le feu règne et gouverne comme dans l'*Avesta ; Agni* est le principal Dieu védique. De même que les Mazdéens distinguaient cinq espèces de feux, parmi lesquels trois étaient d'une sainteté particulière, de même les Indous védiques rendaient un culte à cinq espèces de feux, et Agni était la source de la triade des feux sacrés : feu du sacrifice, feu solaire et feu de l'éclair. Donc, chez ces deux peuples, le feu était le caractère essentiel de la divinité et représentait la notion purement métaphysique de l'Esprit suprême.

Les prêtres du feu se nommaient *Atharvan* en zend et *atharvâ* en sanscrit. C'était le nom que l'on donnait dans le Véda au ministre du culte qui produisait le feu par le frottement de l'*arani*. Un autre nom de prêtre, *zaotar* en zend, a son équivalent dans le *hotar* sanscrit (1).

Le mot qui désigne le sacrifice est identique chez les Iraniens et les Indous.

(1) Cf. Schœbel, *Rel. prem. des Indo-Iraniens*, p. 50 et seq. — Spiegel, *Eran. Altert.*, t. I, p. 432.

Le zend *Yaçna*, sacrifice, vient de la racine *yaz;* le sanscrit *yadjna* dérive de la racine *yadj*. *Yaz et yadj* sont un seul et même radical qui signifie « rendre à Dieu le culte de la prière ». Le livre spécial qui enseigne la pratique du culte se se nomme *Yaçna* chez les Iraniens et *Yadjus* chez les Indous. La prière porte deux noms en zend, *fraçaçti* et *manthra*, qui ont leur équivalent en sanscrit : *praçasti* et *mantra*.

Les Iraniens et les Indous désignaient, par un mot identique, le type moral de leurs croyances religieuses. Ce mot pour l'*Avesta* est *vahista*, et pour les Védas, *Vasishtha*. *Vahista* est le superlatif de *vohû*, bon, et *vasishtha* le superlatif de *Vasu*, identique à *vohû*. Ce même qualificatif employé par les deux peuples pour exprimer « la perfection » prouve la religion commune de leurs ancêtres. Burnouf n'hésite pas à déclarer que l'emploi respectif de ce mot nous reporte « à une époque antérieure à la séparation des deux idiomes » zend et védique (1).

Les Iraniens comme les Indous ont la coutume de l'investiture du cordon sacré. Cette ceinture se nomme *upavîta* chez les Indous et *aiwyâonhana* (Kuçti moderne) chez les Iraniens. Le Véda représente Agni avec la ceinture, *parivîtah;* dans le Yaçna, Ahura-Mazda présente la première ceinture à Hôma. La ceinture, dans le Védisme, est le signe du sacerdoce, et, dans le Mazdéisme, elle représente la bonne loi de Mazda. La cérémonie de l'investiture du cordon se faisait, chez les

(1) Burnouf, *Comm. sur le Yaçna*, p. 130.

Indous, à l'âge de huit ans pour les Brahmanes, de onze ans pour les Kschattryas, et de douze ans pour les Vaiçyas. La dernière limite d'âge était seize ans pour les Brahmanes, vingt-deux ans pour les Kschattryas et vingt-quatre ans pour les Vaiçyas. A partir de ce moment, l'Indou devait apprendre la pratique de sa religion et commencer la lecture des Védas. L'investiture pour l'Iranien avait lieu à sept ans. L'âge de quinze ans, d'après le Vendidad (XVIII, 115), était la limite extrême.

Si nous passons aux légendes héroïques, nous retrouvons la même identité. Dans la légende mythique indoue, *Yama* est le fils de *Vivasvat;* dans la légende iranienne, *Yima* est le fils de *Vivaghat*.

Chez les Indous, *Yama* est le premier homme et il a été aussi le premier mort.

C'est ce que nous montre l'hymne X du Rig-Véda. « Yama a, le premier, trouvé la voie pour nous. » Et l'hymne XVIII de l'Atharva-Véda : « Celui qui est mort le premier des mortels, celu qui est parti le premier pour cet autre monde. » Etant allé le premier dans la demeure des bienheureux, il est considéré comme le père des mourants, et il régit les générations des morts. C'est pour cette raison que *Yama* est devenu chez les Indous le Dieu des morts. *Vivasvat*, son père, dont le sens est « brillant », semble être une personnification d'*Agni* en tant que sacrificateur (1). *Yama* porte toujours l'épithète de *râja*, « roi ».

(1) A. Bergaigne, *La Religion védique*, t. I, p. 86 et seq. — Spiegel, *Er. Alt.*, t. I, p. 439.

Dans l'*Avesta, Yima* porte également l'épithète de *Khshaêta*, qui signifie « roi ». Il est le premier homme à qui Ahura-Mazda a révélé sa loi. Il refuse d'être le promulgateur de la loi, mais il rassemble autour de lui les hommes et les troupeaux, les amène en un lieu choisi où ils peuvent jouir d'un bonheur parfait. Son origine est divine ; il est le premier roi, l'aïeul des races royales ; son règne est l'âge d'or ; mais il ne meurt pas et est emporté au ciel pour y mener une vie bienheureuse. C'est le *Djemschid*, des légendes parses du moyen âge (1).

Manu, dans les Védas, apparaît comme le premier homme qui a apporté l'usage du feu et offert un sacrifice aux divinités. Le mot *Manu*, qui a le sens d' « homme », d'où sont tirés les dérivés *Mânava, Manushya,* noms ordinaires de la race humaine, désigne deux choses très distinctes ; 1° le mythe de *Manu*, ancêtre de la race humaine, une des nombreuses personnifications du feu, dont différents noms sont devenus les noms de différentes familles sacerdotales, et dont le nom appliqué ici est devenu celui de la race humaine ; c'est alors un nom propre, et c'est de lui que le Véda dit : « Celui qui pense bien, le Sage, l'avisé » ; 2° l'homme, en général, c'est alors un nom commun dérivé. Ce nom se retrouve chez les peuples Indo-Européens, tantôt comme nom propre dans les mythes grecs de *Minos* et de *Minyas*, tantôt comme nom commun, dans les langues germaniques : *Mann,* en allemand, *Man*, en anglais.

(1) Haug, *Essays*, p. 276. — Spiegel, *Eran. Alt.*, p. 439.

Nous trouvons, dans l'*Avesta*, ce même mythe de *Manuscithra*, nom dont l'étymologie est « postérité de Manu ». Les Iraniens anciens ont donc certainement dû connaître un *Manu*, souche de la race humaine (1).

J'ai déjà parlé plus haut de la légende mythique de *Thraêtona* et *Trita* devenu, sous le nom de *Feridoun*, le héros légendaire et national des Persans.

Dans les conceptions cosmographiques des Iraniens et des Indous se rencontrent aussi des analogies. Les Mazdéens divisent le monde en sept zones ou régions qu'ils nomment *Karshvare;* les Brahmanes également, et ils donnent à ces régions le nom de *dvîpas*. Ces deux peuples ont la même montagne céleste, centre du monde, *Haraberezaiti* pour les Iraniens (l'Alborz moderne), et *Meru* pour les Indous.

Enfin, je terminerai cette courte étude comparative par une citation d'Eug. Burnouf au sujet d'un terme que l'on trouve dans l'*Avesta* et dans les Védas, *Nabânazdista* en zend, *Nâbhânêdichthâ* en sanscrit, terme qui s'applique aux hommes de la nouvelle croyance par rapport aux ancêtres appelés « les hommes de la première loi ». Ce terme apporte une preuve importante de la scission opérée entre les Indous et les Iraniens après une période de vie commune. « Si *Nabânazdista* peut passer pour antérieur au sanscrit *Nâbhânêdichthâ*, dit Burnouf, le rapprochement

(1) Spiegel, *Er. Alt.*, t. I, p. 440. — A. Bergaigne, *Religion védique*, t. I, p. 62 et seq.

de ces deux termes doit être regardé comme fournissant une des preuves les plus explicites de la haute antiquité des événements qui ont séparé les peuples Aryens en deux grandes branches : l'une qui est restée dans l'Arie bactrienne, l'autre qui est allé s'établir dans l'Arie brahmanique. Selon le *Zend-Avesta*, les *Nabânazdista* sont les hommes nouveaux opposés aux ancêtres appelés les « hommes de la première loi ». La distinction d'hommes nouveaux, d'hommes contemporains de celui qui a rédigé les invocations du Yaçna et d'hommes attachés à un ordre religieux plus ancien, date ces invocations, c'est-à-dire nous les montre comme composées à une époque où les maîtres de la loi reconnaissaient des maîtres antérieurs. Or, ces hommes nouveaux, qui sont les Aryens de la Bactriane, donnent leur nom dans le Rig-Véda, c'est-à-dire chez les Brahmanes, à un individu distinct, fils de Manou, et exclu de l'héritage paternel. Le nom commun devient un nom spécial : dans l'Arie, chez le peuple auquel il appartient en propre, il désignait, sous un point de vue religieux, les hommes nouveaux; dans l'Inde, chez un peuple voisin et déjà différent de culte et de langage, c'est le nom d'un individu dont on fait le fils de Manou fondateur de la société Indienne. Ou je me trompe, ou la conséquence qui résulte de tout ceci, c'est qu'au moment où fut rédigé le passage du Rig-Véda qui parle de ce personnage, les Brahmanes avaient connaissance, soit par eux-mêmes, soit par une tradition ancienne, d'une autre race d'hommes ayant des rapports d'origine avec la famille brahmanique mais

actuellement séparée d'elle, race qu'ils personnifiaient dans un individu appelé d'un nom dont ils ignoraient sans doute le sens. Ce qu'il est peut-être permis d'en conclure, c'est que ces hommes de la première loi, ces Pichdadiens fameux si célèbres dans les traditions persanes, sont les ancêtres communs des Ariens de la Bactriane et des Ariens de l'Inde (1) ».

Au reste, Burnouf est très explicite au sujet des rapports nombreux et intimes qui existent entre le Mazdéisme et le Védisme. « Quand on voit, dit-il, combien l'analyse philologique appliquée rigoureusement aux textes zends, révèle les rapports nombreux entre les idées consignées dans ces textes et celles dont l'Inde a conservé plus complètement le dépôt, il est permis de supposer que si nous possédions la totalité du *Zend-Avesta*, le système religieux contenu dans ce recueil se retrouverait en entier dans l'Inde, avec les seules différences qui résultent de la séparation sans doute très ancienne des peuples et des idiomes ariens (2) ».

Le cadre restreint de cet ouvrage ne me permet pas de pousser plus avant l'étude des rapports qui existent entre le Védisme et le Mazdéisme ; je ne puis que me borner à les indiquer très sommairement, ce qui permettra aux lecteurs soucieux d'approfondir davantage cette question, de savoir où porter leurs recherches. J'ai suffisamment développé ce sujet pour montrer que ces rapports et ces analogies de langage, de coutumes,

(1) Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, p. 568 et 569.
(2) *Id.*, *ibid.*, p. 368.

de religions, de mythes et de légendes prouvent d'une façon indiscutable que les Iraniens et les Indous ont vécu ensemble à une époque pré-védique, longtemps après que les autres tribus aryennes s'étaient séparées, lors de leurs exodes respectifs. De plus, ce fait démontre qu'il ne sera peut-être pas impossible de reconstituer un jour la religion aryenne primitive par l'étude comparative des mythologies Indo-Européennes.

CHAPITRE V

La Morale de l'« Avesta ». Opinion des écrivains chrétiens modernes sur le Mazdéisme.

Piété et pureté en pensées, en paroles et en actions, tel est le principe qui résume le mieux la religion Mazdéenne. Mais si ce précepte constitue le fondement même de la morale de l'*Avesta*, il en est encore d'autres, d'ordre tout aussi élevé, et qui classent incontestablement cette religion, au point de vue de la moralité, au premier rang des religions anciennes, et sous certains rapports, des religions modernes.

En tête de tout le système mazdéen, il faut placer le caractère purement révélé de la loi de Zoroastre. La morale mazdéenne a pour règle la loi qu'Ahura-Mazda a révélée à son prophète, et cette révélation est infaillible. Aussi cette révélation est-elle l'objet d'une vénération particulière et de louanges spéciales dans l'*Avesta*. « Cette loi, dit Ahura-Mazda au chapitre V du Vendidad, est suprêmement grande, bonne et belle; elle l'emporte sur toute autre parole. »

Il est un mot dans l'*Avesta* qui résume à lui seul toutes les notions de la vertu morale, c'est l'*asha*. L'*Asha* dont le sens est « pureté », est tout à la fois la vertu morale, la vertu sacrificielle, c'est-à-dire l'observance des cérémonies et la réci-

tation des prières prescrites, et l'ordre cosmique et physique. L'*Asha*, c'est tout ce qui appartient au monde d'Ahura-Mazda, à la bonne création par origine et par nature; c'est pour l'homme, l'observation de la loi mazdéenne tant dans sa partie purement morale que dans ses prescriptions disciplinaires et liturgiques. C'est, suivant la définition très juste de Harlez, la « *pureté* qui indique non pas seulement la pureté des mœurs, mais l'absence de toute souillure provenant des fautes ou de l'influence du contact des mauvais esprits; une nature dans laquelle la création du Génie du mal n'a aucune part (1). » Aussi le fidèle mazdéen juste et saint est-il *ashavan*; l'infidèle, le prévaricateur est-il *anashavan*. Mais l'homme *ashavan* peut cesser de l'être, par infidélité ou par crime, de même qu'il peut redevenir *ashavan* par la pénitence.

L'*Avesta* divise les actions humaines au point de vue des pensées, des paroles et des actions ; ce qui ramène au précepte contenu au chapitre XIII du Vispered : « Celui-là est le vrai fidèle qui s'attache à la pureté. » Et comme nous l'avons déjà dit, ainsi que le démontre d'ailleurs le verset V du chapitre II du Vispered, il faut entendre par là « le fidèle persévérant dans la piété, dont l'esprit a de bonnes pensées, la voix, des paroles saintes et l'action, des œuvres parfaites. » On peut dire d'une façon générale que tout est renfermé dans ce précepte, que cette doctrine est constamment répétée et qu'on la trouve formulée à chaque page

(1) Harlez, *Avesta*, Introd., p. CLI.

de l'*Avesta*. Celui-là qui pense bien, qui agit bien, celui-là est un parfait disciple de la loi de Mazda, un adepte fidèle de Zoroastre. Cette doctrine remonte à la plus ancienne période du Mazdéisme, car nous la trouvons déjà formulée dans une strophe des Gâthâs ; « Les deux esprits jumeaux qui existaient à l'origine m'annoncèrent dans un songe, *ce qu'était le bien et le mal, en pensées, en paroles et en actions*. L'homme pieux choisit le bien mais non le mal. » Yaçna XXX 3, et XLV 8 (1).

Or, ce n'est pas une conception ordinaire que celle qui place sur le même rang les péchés par pensées et les péchés par actions, et qui donne l'esprit comme étant la source et la racine de tout ce qui est bon ou mauvais; cette conception dénote chez le peuple qui l'a eue une tendance éthique très élevée et une grande profondeur de pensée. Seul dans l'antiquité, le peuple Iranien a conçu cette idée de la Divinité offensée par le péché, et de la réconciliation de la conscience avec l'Être Suprême ; et cette doctrine est fermement établie dans tout l'*Avesta*.

« La conception de la vertu mazdéenne, dit Harlez, se base sur les attributs du Dieu suprême, esprit du bien, et sur la notion de la spiritualité de l'âme. Ahura-Mazda est souverainement saint et pur, il est lumière, vérité et sagesse, il a en horreur le mensonge et la duplicité. Il est le père et l'ami de ceux qui l'honorent, il a fait en leur faveur tous les êtres utiles ; de lui procèdent l'au-

(1) Geiger, *Civ. of the East. Ir.*, p. 162.

torité et la majesté royale. Il a créé le monde visible pour sa gloire ; les Dévas y portent atteinte en nuisant à ses créatures ou en corrompant l'homme. En conséquence, la loi de Zoroastre prescrit la pureté, la sainteté, l'horreur du mensonge, la fidélité à sa parole, la charité, la bienveillance, le respect des autorités ; elle défend l'impureté, la tromperie, le vol, les actes nuisibles aux hommes (1). »

Voici quels sont, brièvement résumés, les principaux devoirs du Mazdéen. Il doit adorer Ahura-Mazda, en l'invoquant et en le remerciant de ses bienfaits ; il doit observer fidèlement la loi mazdéenne et la propager, veiller sur sa pureté spirituelle et matérielle, observer les cérémonies et les purifications prescrites, honorer et invoquer les Bons Génies ; pour étendre la gloire d'Ahura-Mazda, il doit haïr Agrâ-Mainyus et travailler à détruire ses œuvres.

Si nous considérons les prescriptions de la loi mazdéenne au point de vue des pensées, nous voyons qu'elle ordonne d'honorer et de respecter Ahura-Mazda comme la source de tout bien, et qu'elle défend l'orgueil, l'envie, la jalousie et l'incrédulité.

Au point de vue des paroles, elle prescrit la récitation exacte et attentive des prières ; elle défend les querelles, les injures, les médisances et la calomnie, le mensonge et la tromperie. Enfin, au point de vue des actions, en dehors de toutes les prescriptions du culte, la loi mazdéenne enjoint

(1) Harlez, *Avesta*, Introd., p. CLI.

au fidèle de prier non seulement pour lui-même, mais encore pour les autres Mazdéens vivants ou morts. Ces prières se trouvent aux chapitres XXIII et XXXIX du Yaçna.

Une des actions les plus recommandées au fidèle par la loi mazdéenne, c'est la charité et la bienfaisance envers ses coréligionnaires. Donner des aumônes aux pauvres, et les vêtir est un devoir rigoureux; y manquer est un très grave péché. C'est ce que nous voyons au chapitre XVIII du Vendidad (v. 80 et seq.) et dans les Gâthâs (Yaçna XXXIV, 5), où il est dit : « Quelle est votre puissance et quelles sont vos richesses, ô Mazda, afin que je puisse me joindre à vous, avec mes bonnes œuvres, avec un esprit saint et pieux, pour nourrir le pauvre qui vous appartient? Nous renonçons aux démons et à leurs suppôts! » Le chapitre IV du Vendidad débute ainsi : « Celui qui n'accorde pas la juste demande d'un homme qui l'implore devient réellement le voleur de la chose demandée par cela même qu'il en prive celui qui a fait cette demande. » Travailler pour un fidèle est une œuvre d'un haut mérite, ainsi qu'il ressort du chapitre III du Vendidad (v. 118).

Mais ce que l'*Avesta* prescrit par-dessus tout, comme étant les plus grandes vertus, c'est l'horreur du mensonge, le respect de la vérité et de la foi jurée.

L'amour de la vérité est une vertu iranienne célébrée par tous les écrivains de l'antiquité. Les auteurs grecs ont toujours signalé cette horreur des Perses pour le mensonge. « L'éducation des enfants, dit Hérodote (livre I, p. 136), commence

à cinq ans pour finir à vingt; elle consiste en trois seules choses : monter à cheval, tirer de l'arc, et dire la vérité. » Ces renseignements sont confirmés par Strabon (XVe livre), et par Platon, dans dans son *Alcibiade*, lorsqu'il parle de l'éducation donnée aux princes Perses : à sept ans, on leur apprend à monter à cheval, à aller à la chasse; à quatorze ans, on les met sous la férule des précepteurs royaux. « Ce sont quatre seigneurs choisis, les plus estimés de toute la Perse : l'un passe pour le plus savant, l'autre pour le plus juste, le troisième pour le plus sage, et le quatrième pour le plus vaillant. Le premier lui enseigne la magie de Zoroastre, fils d'Oromage, c'est-à-dire la religion et tout le culte des dieux; il lui enseigne aussi tous les devoirs d'un bon roi. *Le second lui apprend à dire toujours la vérité, fût-ce contre lui-même* (ἀληθεύειν διὰ παντὸς τοῦ βίου). Le troisième l'instruit à ne se laisser jamais vaincre par ses passions, afin qu'il se maintienne toujours libre et toujours roi, en ayant toujours un empire absolu sur lui-même. Le quatrième l'accoutume à être intrépide, et lui apprend à ne rien craindre; car, s'il craint il est esclave (1). » De même Diodore, Xénophon et Hérodote avaient vanté la fidélité à la parole donnée qui distinguait les Iraniens. « Chez les Perses, dit Diodore, le serrement de mains de deux contractants est le gage le plus sûr qui puisse être exigé. » Ce serrement de mains pour former un contrat, que Diodore nomme : ἡ πίσις αὔτή βεβαιοτάτη παρά

(1) Platon, Ier *Alcibiade*, trad. Dacier, p. 188 et 189.

τοῖς Πέρσαις, porte le nom de *Zastamarstô* dans l'*Avesta*.

On conçoit aisément pourquoi la loi mazdéenne prescrivait comme un devoir positif de dire la vérité et de garder la foi jurée, devoir que les écrits sacrés de l'*Avesta*, aussi bien que les ouvrages plus récents, voire même ceux d'aujourd'hui, ne cessent de proclamer. La parole donnée était considérée comme un contrat, et tout contrat était placé sous la garde de Mithra, le protecteur de la vérité et de la fidélité. Manquer à la parole donnée ou proférer un mensonge, c'était trahir Mithra lui-même. Un contrat rompu était donc un péché très grave contre Mithra ; on le nomme *Mithro aiwi drukhto* dans l'*Avesta*, et *Mihr druj* dans les écrits modernes. Le Vendidad énumère six cas de rupture de contrat ; le plus important est de rompre un traité conclu par le serrement de mains, le moins important est celui de manquer à la parole donnée.

L'*Avesta* insiste spécialement sur le devoir de dire la vérité. La vérité est la compagne inséparable de la pureté, de la lumière ; le mensonge est une œuvre de ténèbres, partant une œuvre des Dévas. L'*Avesta* exige donc de ses sectateurs la vérité en pensée, en parole et en action. Le Vendidad (chapitre IV) s'étend longuement sur les châtiments que doivent subir ceux qui violent les contrats ou les promesses faites, sur la culpabilité de ceux qui commettent des tromperies ou ne satisfont pas à leurs dettes.

Ce trait nous est également confirmé par Hérodote (livre I, par. 138) : « Le mensonge est chez

eux réputé la faute la plus honteuse; ensuite viennent les dettes, et cela pour plusieurs raisons, mais surtout à cause de la nécessité, selon eux, où est le débiteur de dire des mensonges. » Enfin, dans les inscriptions cunéiformes nous voyons Darius lui-même fulminer contre les dettes et le mensonge (1).

Le Vendidad (chapitres XIII et XVIII) nous montre également l'aversion et le mépris qu'inspirent la médisance et la calomnie ; il flétrit aussi le manque d'hospitalité et de bienveillance.

Parmi les préceptes les plus importants contenus dans l'*Avesta*, il convient de citer en première ligne l'obligation au travail, principalement celui de la terre. L'*Avesta* en fait un éloge éclatant, et représente le labeur comme une œuvre très méritoire; il est une des bases de la loi religieuse. Aussi voit-on, au chapitre III du Vendidad, la terre elle-même, cette terre tant aimée, tant respectée, prendre la parole et dire aux hommes de la bonne loi : « Homme, toi qui me laboures avec le bras gauche à droite, avec le bras droit à gauche, je répondrai toujours à tes soins. Pour toi, je serai toujours fertile; je te prodiguerai tous les mets nécessaires à ta nourriture. Mais toi, homme, qui ne me laboures pas avec le bras gauche à droite, avec le bras droit à gauche, tu passeras ta vie debout à la porte d'autrui, implorant ta pitance. On te l'apportera, à toi suppliant et oisif, au dehors de la maison. On te donnera le rebut des autres. » Cette vie active, principalement agri-

(1) Spiegel, *Avesta*, t. II, Einleit, p. 116.

cole, prêchée par l'*Avesta*, a pour conséquence l'accroissement de la loi mazdéenne : « Celui-là qui cultive les fruits des champs, cultive la pureté; il favorise la loi mazdéenne, il développe la loi mazdéenne. » (Vend. ch. III, 99 et seq.) C'est ici le cas de parler de l'espèce de vénération dont l'*Avesta* entoure le chien. Le chapitre XIII du Vendidad lui est presque entièrement consacré, et nous avons vu le rôle important qu'il joue dans l'*Avesta*. Pour un peuple pasteur et agriculteur comme le peuple iranien, l'importance prise par le chien est facile à expliquer. Suivant la doctrine mazdéenne, élever le bétail, les animaux domestiques, cultiver la terre, la faire produire, c'est augmenter la bonne création d'Ahura-Mazda; et toute mort d'animal ou de plante appartenant à cette création est un avantage remporté par le mauvais Esprit. Or, quel est l'animal dont l'intelligence, la fidélité, la sagacité, l'odorat qui révèle la présence de l'ennemi ou met sur ses traces, la patience et l'attachement, constituent pour l'homme un meilleur gardien, un compagnon plus fidèle, un ami et un défenseur plus redoutable que le chien ? Rien d'étonnant à ce que des qualités si merveilleuses, à ce qu'une telle destinée l'aient fait passer pour une créature privilégiée aux yeux des Mazdéens, et qu'ils aient considéré le chien, en conséquence, comme une créature chérie d'Ahura-Mazda, produite expressément pour protéger ses œuvres. Comme le dit fort bien Harlez, le « chien est donc en quelque sorte le ministre d'Ahura-Mazda; veiller à sa conservation, à son entretien, c'est une œuvre pieuse; y manquer,

bien plus, nuire à cet être précieux, c'est aider les Dévas qui le redoutent, c'est favoriser les entreprises criminelles (1) ». Ce qui contribue à ajouter encore de l'importance au rôle rempli par le chien dans l'*Avesta*, c'est la place qu'occupe cet animal dans la mythologie indo-européenne; mais il ne faut pas l'oublier, c'est à cause des services qu'il rend à l'homme, que les Iraniens l'entourent de respect; les textes mêmes de l'*Avesta* en font foi. « Sans lui, dit le Vendidad (chapitre XIII, 165), aucune maison ne subsisterait sur la terre; les brigands les dévasteraient et les détruiraient. » Si Ahura-Mazda a créé le chien, c'est pour qu'il garde les possessions du pasteur iranien contre les voleurs touraniens aux incursions dévastatrices. Mais s'il est ordonné au fidèle Mazdéen d'observer les devoirs que sa religion lui prescrit, il lui est également enjoint de se garder de tous les défauts et de tous les vices, et de vivre et mourir sans péché. Nous avons déjà vu une partie des mauvaises actions que l'*Avesta* flétrit, et qui constituent des péchés graves. Parmi les péchés qui ont trait à la morale je citerai : l'inconduite, la fréquentation des courtisanes, la séduction, l'avortement, la sodomie et le suicide. L'inconduite, l'adultère, la sodomie constituent pour les Mazdéens des crimes épouvantables; l'*Avesta* les qualifie de péchés inexpiables. (Vend. I, VIII, XVIII.)

Le séducteur d'une jeune fille est tenu d'entretenir l'enfant dont il est le père, sous peine d'être responsable du mal qui pourrait arriver à ce dernier.

(1) Harlez. *Avesta*. Introd., p. CLIII.

Enfin l'*Avesta* prescrit le respect de la femme enceinte, de celle qui nourrit et de celle qui est atteinte du flux périodique. Il condamne sévèrement les pratiques de la magie, tous les actes de violence et d'injustice, les coups et les blessures, le meurtre, le vol, le brigandage, tous les actes oppressifs.

J'ai déjà dit que l'*Avesta* prescrivait plusieurs modes d'expiation, afin de contrebalancer pour le Mazdéen le poids de ses péchés, voire même de les effacer. Les deux moyens d'expiation les plus efficaces sont le repentir et la confession. Par un aveu plein de repentir, une mauvaise action peut être effacée, parfois même changée en une bonne action. Le nom de cette confession accompagnée de repentir est *paitita*, d'où est venu le *Patet* moderne. Ce mot dérive, suivant Spiegel, de *paiti-i*, en sanscrit *prati-i*, qui signifie « aller contre ». C'est le retour du mauvais chemin vers le bon. « Es ist die Rückkehr von den falschen Wege auf dem rechten (1). » Mais le repentir doit être effectif. En effet, chaque faux pas du Mazdéen entraîne un avantage pour le mauvais Esprit ; il faut donc expier ce péché pour détruire l'effet de cet avantage.

La confession des fautes commises devait être faite à un prêtre, car seul il pouvait imposer des pénitences et réconcilier le pécheur avec Dieu ; mais, en cas de nécessité absolue, un laïque pouvait le remplacer. Nous trouvons plusieurs passages explicites dans le Vendidad. Au chapitre III,

(1) Spiegel. *Avesta*, Einl., t. II, p. 59.

v. 67 : « Cet homme confesse tout le mal qu'il a commis en pensées, en paroles et en actions. S'il est encore d'autres actes coupables qu'il ait faits, en voilà l'expiation consommée. S'il n'a point commis d'autres actes coupables, alors, tout ce que cet homme a fait est effacé pour jamais, pour l'éternité. » Au chapitre V, v. 75 : « Le maître de la loi (le prêtre enseignant), le juge de la loi désigné (le prêtre qui prescrit les pénitences expiatoires), pour une rétribution d'un *draôna* (petit pain des sacrifices...), peut remettre un tiers de la peine en disant : s'il a commis d'autres actes coupables (celui à qui ce tiers a été remis), l'expiation en est remise; s'il n'a point commis d'autres méfaits, cette faute est expiée pour toujours, pour l'éternité. » Les *Patets* sont donc des formules de confession. Il y en a trois, qui sont : le *Patet Aderbât*, le *Patet Zôd* et le *Patet Erâni*. La différence entre ces trois *Patets* n'étant pas très sensible, je me bornerai à donner la traduction du *Patet Aderbât*, d'après la version de Spiegel.

PATET ADERBAT.

Le Mazdéen commence par réciter la prière *Yathâ Ahù Vairyô*. Il continue par le *Patet* : « Je me repens de tous les péchés, de toutes les mauvaises pensées, paroles et actions que j'ai pensées dans le monde; pensées, paroles et actions physiques, spirituelles, terrestres et célestes; je me repens en votre présence, vous les fidèles, — ô Seigneur, pardonne ! — par les trois paroles (1).

(1) C'est-à-dire avec les pensées, paroles et actions.

(Ici le pénitent récite les prières *Yathâ Ahù Vairyô* et *Ashem Vohù.*) — Je me confesse Mazdéen, Zarathustrien, adversaire des Dévas, attaché à la croyance en Ahura, à sa gloire, à son adoration, à sa satisfaction et à sa louange. A la gloire, à l'adoration, à la satisfaction et à la louange de Çraosha le saint, le fort, dont le corps est le Manthra, qui est muni d'une forte arme; louange, gloire, adoration et satisfaction à Khshnaothra. Que le Zaota me dise ce qui est la volonté du Seigneur, qu'ainsi le proclame le Seigneur, le Pur, le Saint. Que celui qui sait parle : *Yathâ Ahù Vairyô.*

1. Je glorifie toutes les bonnes pensées, paroles et œuvres, par le penser, par le parler et par les actions. Je maudis toutes les mauvaises pensées, paroles et actions, loin de mon penser, de mon parler et de mes actions. Je saisis toutes les bonnes pensées, paroles et actions, par des pensées, des paroles et des actions; c'est-à-dire j'accomplis de bonnes œuvres. Je laisse de côté toutes les mauvaises pensées, paroles et actions de mes pensées, paroles et actions, c'est-à-dire je ne commets pas de péché.

2. Je vous donne, à vous qui êtes des Amshaspands, sacrifice et louange, avec des pensées, des paroles et des actions, avec le cœur, avec le corps, avec mon propre principe de vie, ce qui a pour nom Ravan'n. Le pouvoir entier que je possède, je le possède en dépendance des Yazatas. Posséder en dépendance des Yazatas veut dire ceci : *S'il venait à se passer un fait qui exigerait de sacrifier le corps à l'âme, je le sacrifierais.*

3. Je glorifie la meilleure pureté, je chasse loin de moi les Dévas ; de tout le bien venant du créateur Ormazd je suis reconnaissant ; de l'opposition et de l'injustice venant de Ganâ-Mainyo je demeure d'accord, en espérant la résurrection. Je prends comme modèle la loi créée par Ormazd, la loi zarathustrienne, la droiture et la loyauté, l'agissement des Pairyô-tkaeshas. Si je m'écartais de ce chemin, je me repens du péché.

4. Je me repens du péché qui pourrait atteindre le caractère des hommes ou qui aurait atteint mon caractère, péchés petits et grands qui sont commis par les hommes, à partir de trois Çraoshô-Karanan'm gunâh (1), péché le plus petit jusqu'à des milliers et des milliers de Margerzân (2), autant qu'il est possible, principalement : de toutes les mauvaises pensées, paroles et actions ; de ce que j'ai commis envers les autres, ou de ce que les autres ont commis envers moi ; (je me repens) de ce qu'un malfaiteur aurait pu être atteint dans son caractère par un grave péché, à cause de moi. De tels péchés : pensées, paroles et actions, corporelles, spirituelles, terrestres, célestes, je me repens par ces trois paroles, ô Seigneur, pardonne! je me repens avec le *Patet*.

5. Ces péchés, qui alourdissent la conscience comme : le Hândrakhtha, le Maidhyôçâçta, l'Andarj-Fran'mam, le Kaoidhyôzat, le Kâidhyôzat, le péché Agereft, le péché Avoirist, le péché Aredus, le péché Qor, le péché Bâzâ, le péché Yâtû, le péché

(1) C'est le péché qui n'est puni que par trois Çraoshô-Karanas. Le Çraoshô-Karana est un fouet.
(2) Le Margerzân signifie péché capital.

Tanavalgân, le péché Margerzàn. Le péché de la raillerie, de l'adultère, du commerce avec une femme qui a son flux, de la sodomie, de l'onanisme, du commerce anti-naturel avec les femmes, du commerce avec les femmes d'une autre religion, de la tromperie, le péché pour le pont (c'est-à-dire par omission), le péché qui augmente peu à peu (c'est-à-dire répétition d'un péché avant d'avoir confessé l'ancien), le péché qui dérive d'un autre péché, et les autres péchés de la conscience qui peuvent atteindre le caractère de l'homme, ces péchés produits comme opposition, par le maudit, le mauvais Ganâmainyo envers les créatures d'Ormazd, et que le souverain Ormazd a énumérés dans ses lois comme étant des péchés, et que les bons Pairyotkaeshas ont tenus pour être des péchés. Devant le créateur Ormazd, le plus grand parmi ce qui est céleste et terrestre, devant les Amschaspands, devant Mihr, Çros et Rasn, devant le feu, le Bareçma et le Homâ, devant la loi, devant ma propre âme, devant le maître et le Deçtour de la loi, devant ce croyant qui est venu, je me repens dans mon esprit de ces péchés, en pensées, paroles et actions, corporelles et spirituelles, célestes et terrestres, avec les trois paroles ; ô Seigneur, pardonne ! Je me repens du péché.

6. Le péché envers le père, la mère, la sœur, le frère, la femme, l'enfant, envers l'époux, le supérieur, envers ma propre parenté, envers mes contemporains, envers ceux dont la fortune est égale à la mienne, envers mes voisins, envers les habitants de la ville que j'habite, envers mes inférieurs ; toute injustice par laquelle je suis arrivé

parmi les pécheurs, ces péchés je m'en repens par des pensées, des paroles et des actions, corporelles et spirituelles, terrestres et célestes, par les trois paroles : Pardonne, ô Seigneur, je me repens du péché.

7. Le fait d'avoir touché à des immondices et à des cadavres; les souillures faites par des immondices, par des cadavres; le fait d'avoir apporté des immondices, des cadavres vers l'eau, vers le feu, ou d'avoir apporté de l'eau ou le feu vers des immondices ou des cadavres; l'omission de la récitation mentale de l'*Avesta*, d'avoir répandu des cheveux, des rognures d'ongles et des cure-dents, ou de ne ne pas avoir lavé ses mains (les ablutions rituelles au réveil), et tout le reste qui appartient à la catégorie de l'immondice et des cadavres; si à cause de ceci je suis arrivé parmi les pécheurs, je me repens de ce péché, en pensées, paroles et actions, corporelles comme spirituelles, terrestres comme célestes, par les trois paroles : Pardonne, ô Seigneur ! Je me repens du péché.

8. Ce qui fut le désir du créateur Ormazd, et ce à quoi j'aurais dû penser, mais à quoi je n'ai pas pensé, ce que j'aurais dû dire mais ce que je n'ai pas dit, ce que j'aurais dû faire mais ce que je n'ai pas fait, — de ces péchés je me repens avec des pensées, des paroles, des actions corporelles comme spirituelles, terrestres comme célestes, par les trois paroles : Pardonne, ô Seigneur ! je me repens du péché.

9. Ce qui fut le désir d'Ahriman : Ce que je n'aurais pas dû penser, mais ce que j'ai quand même pensé, ce que je n'aurais pas dû dire et ce que j'ai

quand même dit, ce que je n'aurais pas dû faire et ce que j'ai pourtant fait, de ces péchés je me repens, etc.

10. Toute espèce de péché, toute espèce de crimes méritant la mort, toute espèce d'action non expiée encore, toute espèce de péché répété, tous les péchés plus grands que les autres péchés, que j'ai commis envers Ormazd et les hommes, je m'en repens.

11. Tout et toute espèce de péché, etc. (comme le verset 10) que j'ai commis envers Bahman, les bœufs, les animaux, et les espèces d'animaux, je m'en repens.

12. Tout et toute espèce de péché, etc., que j'ai commis envers Ardibihist, le feu et les espèces de feux, je m'en repens.

13. Tout et toute espèce de péché, etc., que j'ai commis envers Scharévar, les métaux et les espèces de métaux, je m'en repens.

14. Tout et toute espèce de péché, etc., que j'ai commis envers Çpendârmat, la terre et les espèces de terre, je m'en repens.

15. Tout et toute espèce de péché, etc., que j'ai commis envers Khordat, l'eau, je m'en repens.

16. Tout et toute espèce de péché, etc., que j'ai commis envers Amerdât, les arbres et les espèces d'arbres, je m'en repens.

17. Tout et toute espèce de péché, etc., que j'ai commis envers les créatures d'Ormazd, comme : les étoiles, la lune, le soleil et le feu, le chien, les oiseaux, les cinq espèces d'animaux et les autres créatures bienfaisantes qui sont la propriété d'Or-

mazd, entre terre et ciel, si envers l'un d'eux j'ai péché, je m'en repens, etc.

18. Captation d'héritage, empêchement de mariage entre parents, troubles dans la famille des croyants ; s'il fallait offrir un sacrifice au jour des morts, au jour des Gahanbârs, des Fravardins, de Hom, sacrifice fixé pour les Yazatas et accepté par moi, et si je n'ai pas fait ce sacrifice, je me repens.

19. Orgueil, vanité, mauvais désirs, blasphèmes des morts, colère, envie, mauvais œil, impertinence, regard avec l'intention de faire du mal à quelqu'un, regard lubrique, entêtement, mécontentement de sa propre situation en comparaison de celle des autres, absolutisme, paresse, mépris d'autrui, mécréance, révolte contre la puissance divine, faux témoignage, faux jugement, idolâtrie, marcher sans son kuçti, courir tout nu, courir avec un seul soulier mis, interruption de la prière mentale (de midi), omission de la prière (de midi), vol, rapine, fornication, sorcellerie, adoration des sorciers, impudence, sodomie, s'arracher les cheveux (en cas de mort tout signe de deuil bruyant est défendu), ou toute autre espèce de péché énuméré dans ce *patet* ou non énuméré, fixé ou non fixé, dont, plein d'obéissance, j'aurais dû m'accuser devant le Destour et Maître de la loi, et dont je ne me suis pas accusé, — de ces péchés je me repens, etc.

20. Si je me suis chargé du *Patet* d'un autre et si je ne l'ai pas fait, de sorte que le malheur a surgi sur son âme ou sur ses descendants, je me repens de ce péché, pour chacun séparément, avec les pensées, etc.

21. Je me maintiens fermement sur les préceptes de cette loi qu'Ormazd a remise à Zarathustra, Zarathustra à Gustaçp, et qui par la descendance de ces deux, est arrivée jusqu'à Aderbàt, fils de Mahrespand, qui la façonnait de nouveau et la purifiait. Je désire vivement atteindre la pureté par amour pour mon âme. Tant que durera la vie de mon principe vital, je m'efforcerai d'avoir : de bonnes pensées dans mon esprit, de bonnes paroles dans mes discours, de bonnes œuvres dans mes actions ; je reste confiné dans cette bonne loi Mazdéenne. Je suis en concordance avec toutes les bonnes actions, je ne suis pas en concordance avec les péchés ; je suis reconnaissant pour le bien ; avec l'injustice je suis content (parce que les souffrances sont nécessaires dans l'ordre du monde pour que la résurrection puisse s'accomplir). Avec la punition au pont (le pont du jugement), avec les liens, les tortures et les corrections des puissants de la loi, après la punition des trois nuits, après les cinquante-sept années (1), je suis content et satisfait.

23. Ce Patet, je l'ai fait dans mon esprit, en espoir que mes bonnes œuvres me conduiront au ciel, en une grande crainte de l'enfer, en amour pour la pureté de l'âme. Les bonnes œuvres que j'ai accomplies jusqu'ici, que j'accomplirai encore, sont accomplies pour l'existence continuelle des bonnes œuvres, pour l'anéantissement du péché,

(1) C'est la croyance des Parses que lors du jugement dernier les âmes qui n'auront pas encore entièrement expié leurs fautes seront rejetées de nouveau dans l'enfer où elles seront forcées d'endurer pendant trois jours et trois nuits de grandes souffrances.

pour la purification de l'âme. S'il en est resté quelque chose, de sorte que mon péché ne soit pas encore expié, je suis content et satisfait de la peine des trois nuits.

24. J'ordonne de réciter l'*Ashem-Vohû* au moment de ma mort, le patet après ma mort ; après ma mort mes fils devront faire patet à cause de mes péchés. Je désire ordonner qu'on commande l'office de Çrosh durant trois nuits, et le Géti-Khirid. Je suis la possession d'Ormazd et je vis en la dévotion d'Ormazd ; je loue la pureté ; j'ai saisi de bonnes pensées, paroles et actions avec des pensées, paroles et actions ; les mauvaises pensées, paroles et actions, je les ai séparées des pensées, paroles et actions. J'ai pris le chemin de la justice, le droit chemin ; j'ai quitté le chemin de l'injustice, celui de l'impiété. Qu'Ahriman soit brisé, qu'Ormazd grandisse ! Je loue l'Ashem-Vohû. — Je loue les bonnes pensées, etc. — Je loue l'Ashem-Vohû. — Yathâ ahû vairyô. — Ashem-Vohû. » Tel est ce Patet qui fait partie, avec le Patet Qôd et le Patet Erâni, du *Khorda-Avesta*.

Une fois la récitation de ce Patet terminée et la pénitence endurée, la faute est effacée. Quand un homme est mourant et qu'il entre en agonie, cette confession doit être faite par la bouche de ses parents, c'est-à-dire qu'ils doivent parler à sa place. Ceci accompli, l'âme du mort ne va pas en enfer mais supporte le châtiment qu'elle a mérité, au pont Çinvat.

Le soir, avant de s'endormir, tout fidèle Mazdéen doit faire son examen de conscience, se rappeler toutes les actions commises pendant la jour-

née, et examiner s'il a péché; il doit ensuite réciter une prière. Aucun Mazdéen ne doit s'endormir le soir sans avoir récité le Patet (1).

Ce Patet, qui est fort long, est remplacé dans le cours ordinaire de la vie par un Patet moins développé dont je donne ici la traduction : « Au nom de Dieu, je te bénis et te célèbre, Ahura-Mazda, créateur plein d'éclat, de majesté et de sagesse, consommateur des œuvres, Seigneur des Seigneurs, prince des princes, protecteur et maître de tout ce qui est créé, toi qui dispenses chaque jour la nourriture; Dieu puissant, bienveillant, primordial, plein d'indulgence et de pardon, généreux, invincible et sage, conservateur des êtres; que ta domination subsiste à jamais! Roi Ahura-Mazda qui donnes la force, puisse ta majesté grandir toujours! Et que le Soleil immortel, étincelant, vienne à nous sur ses coursiers rapides! Je me repens ici de tous mes péchés, de toutes les mauvaises pensées, paroles ou actions que j'ai conçues, prononcées ou accomplies dans le monde, et qui tiennent à ma nature, pensées, paroles et actions coupables, soit corporelles, soit spirituelles, soit terrestres, soit célestes, je t'en demande pardon, ô Seigneur, et m'en repens par les trois paroles. Yathâ ahû vairyô (2). »

De même que le disciple d'Ahura-Mazda et de Zarathustra devait se montrer tel par son attachement à la loi mazdéenne et par sa profession de foi, de

(1) Spiegel, *Avesta*, t. II, Einl., p. 50 et 61.

(2) Traduction d'Eichoff d'après la version de Spiegel. (Bibliothèque orientale, tome II, p. 127.)

même il devait se distinguer des autres hommes par son vêtement. Ce vêtement devait nécessairement se composer de trois pièces : le *Sadere*, l'*Aiwyâôghana* ou *Kuçti* et le *Paiti-dhânâ* ou *Pénom*. Le *Sadere* est une courte chemise faite de coton, de lin ou de soie et tombant jusqu'aux genoux ; elle est ouverte dans le haut, et à la fin de l'ouverture qui se termine à l'estomac se trouve une petite poche. Ce vêtement est la marque personnelle du Mazdéen. Par-dessus, se porte le *Kuçti* ou cordon sacré. Le *Pénom* est un morceau d'étoffe carré, large de six à sept doigts que le Mazdéen doit porter devant sa bouche quand il prie.

Par tout ce qui précède, il est aisé de se rendre compte quel degré d'élévation, de pureté, de noblesse et de dignité la morale mazdéenne a su atteindre. C'est ce dont tout lecteur sans préjugés ni parti pris conviendra sans difficulté. Egale sous bien des rapports à la morale du christianisme, elle lui est supérieure en plusieurs points que je vais indiquer.

Le Mazdéisme n'a pas attribué à son Dieu suprême et créateur, à une divinité vénérable, l'origine du mal et ses vicissitudes, ce que le Mosaïsme et après lui le Christianisme ont proclamé. « C'est moi, dit Jehovah, qui fais mourir et qui fais vivre, c'est moi qui frappe et qui guéris ; » (Deutéronome XXXII, v. 39) et dans un autre passage : « C'est moi qui forme la lumière et qui forme les ténèbres ; c'est moi qui fais la paix et qui *crée le mal.* » (Isaïe XLV, v. 7.) Saint Paul a prêché hautement ces mêmes doctrines (*Epître aux Romains*, ch. II, v. 26, 28, ch. IX, v. 9 à 18), et nous

voyons dans l'Evangile, Jésus lui-même priant le Seigneur de lui ménager les tentations, prière que les Chrétiens récitent chaque jour : *Et ne nos inducas in tentationem.* Ce point n'est évidemment pas contestable, et la justice nous fait un devoir de proclamer sous ce rapport la supériorité du Mazdéisme.

De même pour le Mazdéisme, toutes les bonnes pensées, paroles et actions sont celles qui sont conformes à la loi d'Ahura, parce que ce qui est bon, seul provient de lui ; tandis que suivant la morale chrétienne, les actions ne sont bonnes que parce que Dieu les veut. « Dieu, dit Gerson, ne veut pas certaines actions parce qu'elles sont bonnes, mais elles sont bonnes parce qu'il les veut, de même que d'autres sont mauvaises parce qu'il les défend. » C'est toujours l'enseignement de saint Paul.

Enfin, le Mazdéisme est plus humain et plus moral que le Christianisme lorsqu'il se montre absolument ennemi du célibat, qu'il fait l'éloge du mariage, de la vie de famille, déclarant formellement sa préférence pour l'homme marié, pour le père de famille, à la différence du Christianisme qui, par la bouche de ses docteurs, saint Paul, saint Cyprien, saint Jérôme, saint Augustin, sans condamner le mariage le regarde comme inférieur au célibat. Or, personne ne contestera qu'il est plus méritoire et plus difficile pour un homme d'être, par son travail, le soutien de sa femme et de ses enfants, que de vivre dans le célibat, et, s'il est prêtre, d'échapper même aux préoccupations de la vie matérielle.

Aussi voyons-nous quels sont les résultats produits par cette divergence d'idées sur une des questions les plus importantes de l'humanité, le mariage et la famille étant la base de la Société. Chez les Iraniens de l'*Avesta*, le mariage, la vie de famille et le travail, principalement celui de la terre, sont honorés à un tel point que le Mazdéisme en a fait des vertus religieuses. Il en résulte comme conséquence une société fortement attachée à la propriété individuelle, fruit du travail, et dans laquelle celui qui possède est supérieur à celui qui est pauvre, non pas par le fait qu'il est riche, mais parce que le bien qu'il a acquis est la résultante d'un labeur honnête, et que ce gain répond de soi-même au travail, qui seul peut légitimement donner à l'homme, avec le droit de posséder, une conscience nette de sa propre dignité. Tout autre est le résultat chez les Sémites qui ont toujours affecté un profond mépris à l'égard du travail, surtout à l'égard de l'agriculture, et c'est ce qui, joint à la supériorité donnée au célibat sur le mariage dans les premiers temps du Christianisme, explique les tendances communistes et socialistes, hautement pratiquées par les premiers Chrétiens qui suivaient en cela les doctrines prêchées par les Docteurs et Pères de l'Eglise, Tertullien, Saint-Julien et Saint-Ambroise.

Si nous considérons également la doctrine des fins dernières de l'homme, là encore nous devons reconnaître que l'avantage reste au Mazdéisme, qui n'a proclamé que le châtiment temporaire pour des fautes temporaires, alors que le Christianisme n'a pas craint d'affirmer l'éternité des peines, l'éternité de l'enfer.

Au moment de terminer mon étude sur le Mazdéisme, et pour éviter tout reproche de partialité, je ne crois pas pouvoir mieux faire pour conclure que de citer les opinions qu'ont eues sur la morale du Mazdéisme, non pas les Orientalistes qui ont fait des Etudes éraniennes une spécialité, et dont l'opinion purement scientifique pourrait par cela même paraître partiale aux esprits religieux, mais les écrivains chrétiens appartenant à des Eglises différentes, et qui ont étudié le Mazdéisme au point de vue philosophique et religieux.

Je commencerai par citer M. de Harlez, pour la raison, que bien qu'il soit un Orientaliste de valeur, il n'a pas pu se dégager des préoccupations théologiques dues à sa situation d'homme d'Eglise, comme le prouve d'ailleurs le passage même que je transcris : « La religion Mazdéenne, dit-il, se distingue de toutes les autres religions antiques en ce qu'elle a une morale systématisée et fondée sur des principes philosophiques. Et cette morale est certainement la plus pure, la plus saine qui ait été produite en *dehors du Judaïsme* » (1). Parler de la morale juive de l'Ancien Testament, c'est dépasser les bornes permises à l'Apologétique. La simple lecture de l'Ancien Testament est à elle seule la meilleure preuve de l'immoralité du Judaïsme. Dans son *Histoire des Perses*, M. de Gobineau rend également justice au peuple Iranien et à la grandeur de sa religion : « Il suffit presque de montrer quelles étaient les occupations de la vie iranienne pour donner une idée exacte de la moralité élevée et de la fierté de cette race d'élite.

(1) Harlez, *Avesta*. Introd., p. CL.

Les fragments que je viens de citer et qui sont empruntés au *Zend-Avesta* font honneur aux sentiments de ceux à qui il fallait tenir un pareil langage pour s'en faire admettre comme un envoyé céleste. Le Dieu de la Bible est assurément bien grand ; mais son peuple en comparaison des gens que l'on voit ici, écoutant de pareilles leçons, est bien humble, et je ne sais quel sentiment d'honneur s'aperçoit dans ces passages du Vendidad, qui n'ont rien de commun, sans doute, avec les combinaisons cauteleuses, les calculs égoïstes et étroits, les mensonges, les perfidies et les bassesses rampant sous les tentes des patriarches. Ce n'est pas non plus par l'antiquité grecque que nous avons été accoutumés à de tels accents, et l'on comprend la gravité singulière, l'espèce d'étonnement avec lequel Hérodote parle de ces anciens Perses, déjà bien morts de son temps, qui estimaient avant tout la bravoure et la sincérité (1). »

Dans l'ouvrage du D[r] Fisscher, intitulé : *Paganisme et Révélation*, traduit de l'allemand par M. Prosper, et publié sous les auspices des autorités ecclésiastiques dans un but de propagande catholique, nous lisons : « De l'ensemble de ce chapitre, nous croyons devoir conclure que l'ancienne religion Perse, telle que nous venons de l'étudier, enseigne une morale très pure et très austère, et offre des vestiges nombreux de la Révélation (2). »

Si des écrivains catholiques nous passons aux

(1) C[te] de Gobineau, *Histoire des Perses*, t. I., p. 27.
(2) Fisscher, *Paganisme et Révélation*, p. 132.

écrivains protestants, nous trouvons partout les mêmes éloges.

Dans ses *Oriental and Linguistic Studies*, au chapitre *The Avesta*, M. Whitney s'exprime en ces termes : « La religion zoroastrienne est une des plus prééminentes parmi les formes de croyance qui ont prévalu dans le monde, en raison de l'influence qu'elle a exercée, et de son propre caractère intrinsèque... La religion juive, plus moderne, est considérée par beaucoup de personnes comme montrant des traces évidentes des doctrines zoroastriennes, empruntées lors de la captivité de Babylone ; et les croyances de quelques sectes chrétiennes orientales, aussi bien qu'une partie de celle des adhérents de l'Islam, proviennent, dans leurs lignes essentielles, de la même source. Mais l'influence, que sa position seule lui fournissait l'occasion d'exercer, lui était assurée par son propre caractère élevé. Entre toutes les religions d'origine indo-européenne, toutes les religions de l'ancien monde des Gentils, elle peut prétendre en toute assurance à avoir été la plus noble et la plus digne d'admiration, pour la profondeur de sa philosophie, la spiritualité de ses vues et de ses doctrines, et la pureté de sa morale (1). »

Parlant des mérites du Mazdéisme, le Rév. D[r] Mitchell écrit dans son Traité sur *The Zend Avesta :* « Il existe plusieurs caractéristiques qui assurent à la religion zoroastrienne une place élevée parmi les systèmes des religions païennes. 1° Elle n'impute pas d'attributs immoraux à l'objet de son

(1) Whitney, *Orient. and Linguistic Studies*, p. 191.

adoration. Ahura-Mazda, la divinité suprême, au point de vue éthique, se tient à un rang plus élevé que les dieux populaires des nations païennes; 2° L'*Avesta* ne sanctionne aucun acte immoral comme faisant partie du culte divin; 3° Aucune des formes prescrites du culte n'est marquée par la cruauté; 4° Dans la grande lutte entre la lumière et les ténèbres, l'*Avesta* exhorte le vrai croyant à ne pas rester passif, mais à lutter de toutes ses forces contre les productions du mauvais principe; 5° Une caractéristique remarquable du système est l'absence de toute image à laquelle on rende hommage dans le culte; 6° L'*Avesta* ne désespère jamais de la destinée de l'humanité; il affirme la victoire finale du Bien sur le Mal (1). »

M. Cook, dans *The Origin of religion and language*, étudiant la philosophie des Gâthâs, s'exprime en ces termes : « Il faut remarquer tout spécialement qu'il n'existe, depuis le commencement jusqu'à la fin (de ce Gâthâ), aucune trace de ce qu'on nomme le naturalisme. Aucun phénomène de la nature n'est personnifié, invoqué ou remarqué. L'univers est conçu comme la création, non comme la manifestation d'un Etre suprême qui n'est pas, cependant, isolé, mais entouré de principes spirituels, qui incarnent, pour ainsi dire, ou représentent avec force ses plus hauts attributs, pureté parfaite comme Asha, bonté parfaite comme Vohumanô. L'homme approche de cette Divinité, et n'en reçoit des faveurs qu'autant qu'il réfléchit ces attributs. Il n'est exigé d'autre offrande que

(1) Dr Mitchell, *The Zend Avesta*, p. 49-50.

celle d'un esprit pur et bon; la prière ne doit son efficacité qu'à cette condition. Le prophète n'a qu'un désir : connaître l'Etre suprême tel qu'Il est, et, l'ayant connu, de faire partager aux autres les bénédictions de cette grâce (1). »

Enfin, dans sa célèbre étude : *Dieu dans l'Histoire*, Bunsen, passant en revue chez tous les peuples le phénomène de la conscience de Dieu, arrive aux Iraniens : « C'est alors que se présentent, à l'esprit philosophique et réfléchi de l'Arya, les grands problèmes de l'humanité : D'où vient le mal? si c'est au Dieu bon qui régit le monde; comment le mal peut-il sortir de Dieu? comment le mal peut-il naître sans Dieu? comment peut-il se maintenir contre Dieu?

Telles furent les pensées qui, sous le règne d'un prince historique du nom de Vistaspa, règne marqué au coin de la plus incontestable authenticité, entre vingt-cinq et plus probablement trente siècles avant notre ère, s'offrirent à un des esprits les plus puissants, à un des plus grands hommes que la terre ait portés, à Zarathustra..... Il fut mis par Hippocrate au rang des grands penseurs; Eudoxe, Platon, Aristote, virent en lui le premier des sages de l'antiquité. » Et plus loin, parlant de la conception de l'Etre suprême d'après le prophète Mazdéen, Bunsen ajoute : « C'est le bien qui doit triompher en ce monde; il triomphera, mais non sans une lutte énergique. La vérité, soit dans nos rapports avec nos semblables, soit vis-à-vis de nous-mêmes, est la pierre de touche de toute piété.

(1) Cook, *Origin of Religion and Language*, p. 216.

Ainsi, déjà ici, la vraie piété se mesure à la vertu morale, à l'amour constant, à la passion inaltérable du bien, et non à des rites extérieurs ou aux œuvres accidentelles d'un enthousiasme passager. Voilà bien l'esprit de l'aryanisme, non seulement dans son côté pratique, mais aussi au point de vue de la spéculation, de l'abstraction métaphysique. L'identité du vrai et du bien, de la conscience et de la raison, cette fusion puissante de la métaphysique et de la morale, expliquent l'influence capitale exercée par Zoroastre depuis bientôt cinq mille ans sur l'Asie orientale (1). »

Je ne crois pas utile de pousser plus loin ces citations ; elles montrent suffisamment la place qu'occupe le Mazdéisme dans les religions anciennes et modernes ; ma tâche est terminée.

Puisse cette étude sommaire mais consciencieuse du Mazdéisme développer chez les érudits le goût des sciences Orientalistes et les inciter à étudier les religions anciennes de l'humanité, cette source inépuisable de toutes nos croyances religieuses, de toutes nos idées philosophiques, et de tant de coutumes dont la tradition s'est perpétuée jusqu'à nous, bien que nous ayons perdu depuis longtemps la signification originelle des idées qui leur donna naissance. Si je puis espérer avoir obtenu ce résultat, mon labeur aura eu son salaire et j'aurai fait œuvre utile.

L'épigraphe inscrite en tête de mon ouvrage me servira aussi d'épilogue. Ce sera ma conclusion :

(1) Bunsen, *Dieu dans l'Histoire*, p. 114-115, 124-125.

« La loi Mazdéenne est dans tout ce qui est pur, dans tout ce qui est d'origine pure, ce qui établit le mieux la vérité. Ainsi est la loi de Zarathustra. »

FIN

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CONSULTÉS

POUR LE PRÉSENT VOLUME

TRADUCTIONS

FR. SPIEGEL. — *Avesta*, die Heiligen Schriften der Parsen, 3 vol in-8°, Leipzig, 1859-63.

M. HAUG. — *Essays on the Sacred language, writings, and religion of the Parsis*, 1 vol. in-8°, London, 1884.

C. DE HARLEZ. — *Avesta*, Livre sacré du Zoroastrime, 1 vol. in-4°, Paris, 1881.

J. DARMESTETER. — (Collection Max Müller,)tome IV, Vendidad translated. tome XXIII : *The Sirôzahs, Yasts and Nyâyis*. tome XXI, Yasna. Vispered Afrinagân, 3 vol. in-8°, 1880-87, London.

COMMENTAIRES

OUVRAGES GRAMMATICAUX ET LEXICOLOGIQUES

Antiquités, Religion, Histoire, Géographie

EUG. BURNOUF. — *Commentaire sur le Yaçna*, in-4°, 1833-35, Paris.

Etude sur la langue et les textes Zends (Journal asiatique, 1840-1850).

FR. SPIEGEL. — *Avesta*, aus dem Grundtexte übersetzt, mit steter Rücksicht auf die Tradition, 3 vol. in-8°, 1859-63.

Commentar üeber das Avesta, 2 vol. in-8°, Leipzig, 1865-69.

Eranische alterthumskunde, 3 vol. in-8°, Leipzig, 1871-78.

M. Haug. — *Essays on the Sacred language, writings*, etc., 1 vol. in-8° London, 1884.

Max Duncker. — *Geschichte der Arier in der alten Zeit*, 4 vol. in-8°, tome II, Leipzig, 1867.

A. Hovelacque. — L'*Avesta*, Zoroastre et le mazdéisme, 1 vol. in-8°, Paris, 1880.

W. Geiger. — *Civilization of the Eastern Iranians, translated from the German by Dàrâb Dastur Peshotan Sanjânà*, 2 vol. in-8°, London, 1885.

J. Darmesteter. — Notes sur quelques expressions zendes. — Notes sur l'*Avesta* (Mémoires de la Société de linguistique, t. II et III), Paris, 1874-75.

Ormazd et Ahriman, leurs origines et leur histoire. — *Haurvâtât et Amerêtât* (Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes, 29e et 28e fasc.), 2 vol. in-8°, Paris, 1877 et 1875.

F. Lenormant. — *Histoire ancienne de l'Orient*, 3 vol. in-12, Paris, 1869.

A. Pictet. — *Les Origines Indo-Européennes ou les Aryas primitifs*, 2 vol. in-4°, Paris, 1859-63.

F. Lajard. — *Recherches sur le culte public et les mystères de Mithra en Orient et en Occident*, 1 vol. in-folio, Paris, 1867.

C. de Harlez. — *Avesta*, précédé d'une Introduction à l'étude de l'*Avesta* et de la religion mazdéenne, 1 vol. in-4°, Paris, 1881.

Des Origines du Zoroastrisme. Examen du système mythique, 2 vol. in-8°, Paris, 1879-80.

G. Rawlinson. — *The five Great monarchies of the ancient eastern world*, 3 vol. in-8°, London, 1873.

G. Maspero. — *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 1 vol. in-12, Paris, 1878.

Anquetil-Duperron. — *Zend-Avesta*, ouvrage de Zoroastre contenant ses idées théologiques, physiques et morales, le culte religieux qu'il a établi, 3 vol. in-4°, Paris, 1771.

M. Bréal. — *La Géographie de l'Avesta* (Journal asiatique, 1868).

F. Garcia Ayuso. — *Estudios sobre el Oriente, los pueblos Iranios y Zoroastro*, 1 vol. in-8°, Madrid, 1874.

Flandin. — *Relation d'un voyage en Perse*, 2 vol. in-8°, 851.

Comte de Gobineau. — *Histoire des Perses*, 2 vol. in-8°, 1869.

J. Ménant. — *Les langues perdues de la Perse et de l'Assyrie*, in-16, Paris, 1885.

C. Schoebel. — *Recherches sur la Religion Première de la race Indo-Iranienne*, br. in-8°, Paris, 1872.
Em. Burnouf. — *La Science des Religions*, 1 vol. in-12, Paris, 1885.
Max Müller. — *Introduction to the Science of Religion* 1 vol. in-12, London, 1893.
Natural Religion, 1 vol. in-12, London. 1892.
Lectures on the Science of Language, 2 vol. in-8°, London, 1869.
C.-P. Tiele. — *Manuel de l'Histoire des religions*, traduit par M. Vernes, 1 vol. in-12, Paris, 1880.
Ed. Quinet. — *Le Génie des Religions*, 1 vol. in-8°, Paris, 1842.
C.-J. de Bunsen. — *Dieu dans l'Histoire*, traduit de l'allemand par A.Dietz, 1 vol. in-8°, Paris, 1868.
F. Andrian. — *Der Höhencultus Asiatischer und Europäiscner Volker*, 1 vol. in-8°, Vienne, 1891.
W.-D. Whitney. — *The Avesta* (Oriental and linguistic studies), New-York, 1873.
Em. Burnouf. — *Le Vase sacré et ce qu'il contient*, dans l'Inde, la Perse, la Grèce et dans l'Eglise chrétienne, 1 vol. in-12, Paris, 1896.
A. Bergaigne. — *La Religion Védique* d'après les Hymnes du Rig-Véda (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes études), 3 vol. in-8°, Paris, 1878-83.
Em. Burnouf. — *Essai sur le Véda*, 1 vol. in-8°, Paris, 1863.
Eug. Lorenz Fisscher. — *Paganisme et Révélation*, Etudes d'histoire religieuse. traduit de l'allemand par le Dr Prosper, Lille, Bruges, 1 vol. in-8°, 1881.
G. Rawlinson. — *The Religions of the ancient World*, 1 vol. in-12, London.

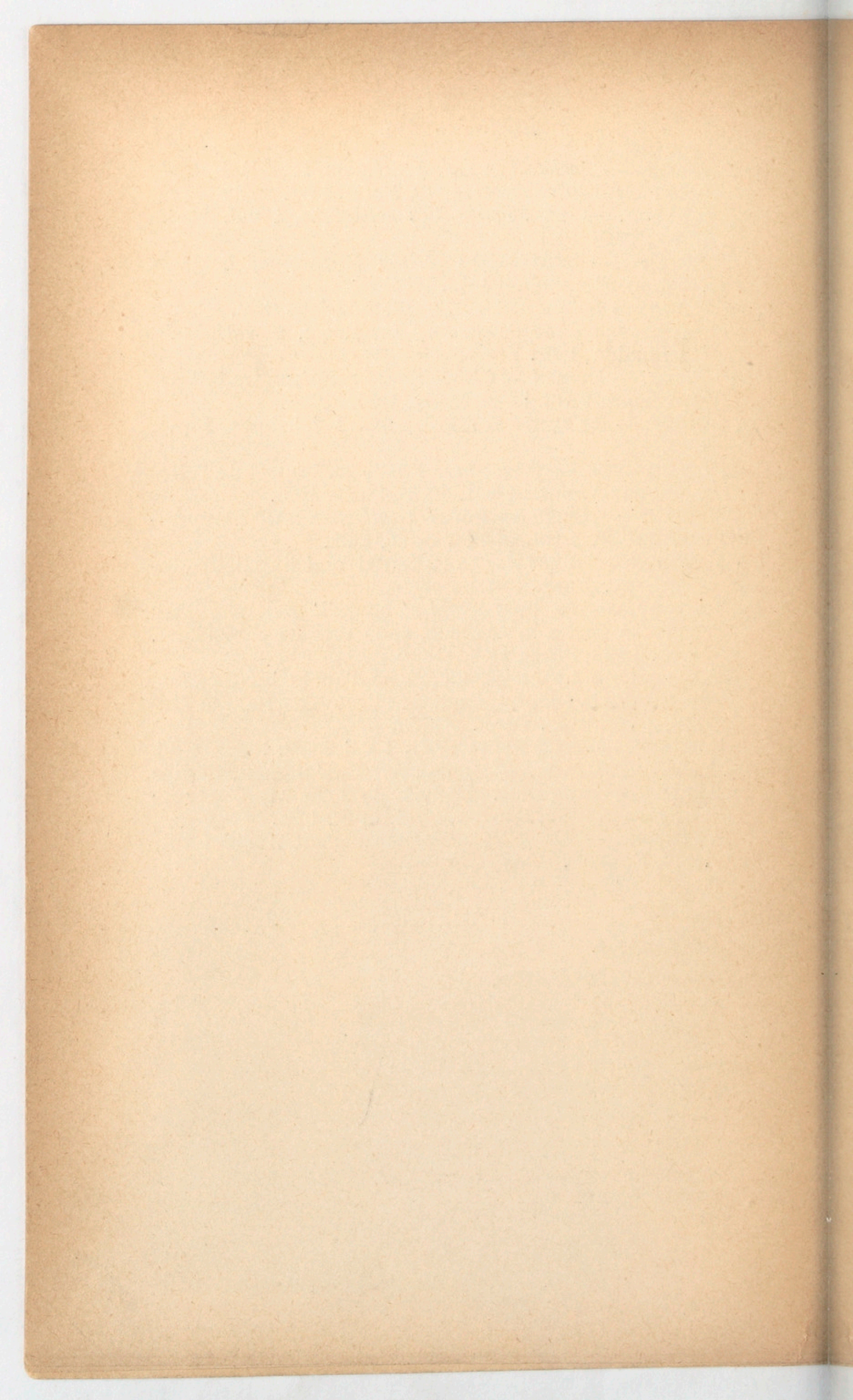


TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I

Le Mazdéisme. — L'Avesta. — Zoroastre.

LIVRE II

Doctrines de l'Avesta. — Institutions Mazdéennes. — Morale de l'Avesta.

BEAUVAIS — IMPRIMERIE PROFESSIONNELLE

